



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation


Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

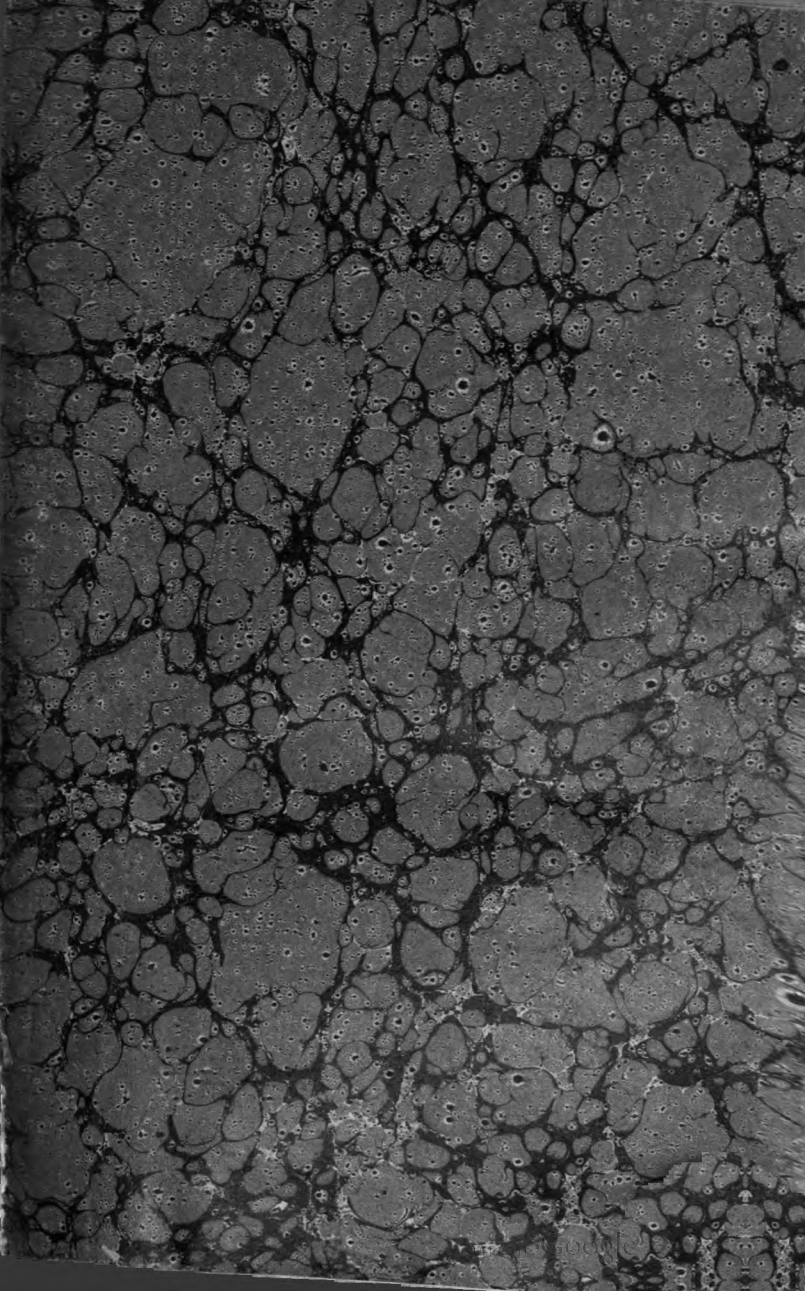
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The background of the white rectangular area features a large, faint watermark of the Stanford University logo, which consists of a red block letter 'S' with a green redwood tree in front of it, all enclosed within a circular border.

The Offen Family Fund
for
Continental European
Women's History

Stanford University Libraries



350 F

APR. 20 6

LA FOURNAISE

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LA CROISADE NOIRE, 9 ^e édition, 1 vol.	3 50
CHAIR A CANON, 5 ^e édition, 1 vol.	3 50
LE CALVAIRE DES FEMMES, 4 ^e édition, 2 vol.	7 »
LE CHEVALIER DE SACRISTIE, 4 ^e édition, 1 vol.	3 50
LES CRIMES DE L'AMOUR, 3 ^e édition, 1 vol.	3 50
LE ROMAN D'UN PRÊTRE, 5 ^e édition, 1 vol.	3 50
LE CRIME DE L'ABBÉ MAUFRAC (suite et fin du Roman d'un Prêtre). 4 ^e édition, 1 vol.	3 50
LES DROITS DU MARI, 2 ^e édition, 1 vol.	3 50
LA VENGEANCE DU BEAU VICAIRE, 3 ^e édition, 1 vol. . . .	3 50
LES VIERGES RUSSES, 3 ^e édition, 1 vol.	3 50
LES FORÇATS DU MARIAGE, 4 ^e édition, 1 vol.	3 50

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA
FOURNAISE

PAR

M.-L. GAGNEUR

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885

Droits de traduction et de reproduction réservés

A EUGÈNE NUS

A vous qui êtes patient, et qui avez traversé cette fournaise, le monde des théâtres, sans rien perdre de votre calme, de votre sérénité, je dédie cette étude sur l'un des travers dominants de notre époque : l'impatience d'arriver, une hâte de produire, une précipitation de la vie, qui emporte la génération actuelle, la brûle jusqu'au sang, jusqu'aux moelles, qui déséquilibre le cerveau, épuise les organisations les plus robustes, effrite les caractères les mieux trempés.

Je la dédie au poète, au philosophe qui, dans ce milieu d'agitation, de fièvre, a su trouver assez de recueillement pour penser et pour écrire ces pages admirables, d'un idéal si élevé, d'un souffle poétique si puissant : LES DOGMES NOUVEAUX et LES GRANDS MYSTÈRES, et cet autre livre : NOS BÊTISES, où vous avez mis en évidence, avec tant de bon sens et de fine ironie, la sottise humaine.

M. L. GAGNEUR.

LA FOURNAISE

1

L'ÉTINCELLE

Un début à l'Opéra. Salle splendide. Tout Paris, c'est-à-dire ces quelques centaines de Parisiens assoiffés de plaisirs et de parade, qu'on rencontre partout, au Bois, aux courses, aux premières ; dont les journaux du high-life citent les noms, et qui composent, selon le mot en vogue, la société « v'lan » : société bigarrée s'il en fut, où l'on voit se coudoyer horizontales de haute marque et femmes de haute lignée, princesses d'aventure et duchesses authentiques, affinés de race et parvenus mal dégrossis, artistes de talent et plats gommeux, tous gens agités, fiévreux, sceptiques, corrompus, embrasés de tous les désirs, avides de toutes les jouissances du luxe, de la fortune, de la renommée.

Et cependant, si hétérogène qu'en soit la composition, c'est ce tout-Paris, dont on médit tant, qui donne le ton à la France, à l'Europe, au monde, qui règle la mode,

1

imprime le *chic*, décide le succès, consacre le talent, fait les célébrités. Il possède, en effet, il faut bien le reconnaître, le sens parisien par excellence, le sens du goût. Et si le gros, le vrai public en appelle quelquefois de ses jugements, le plus souvent il les ratifie.

Donc, ce soir-là, la salle de l'Opéra ardaît, flamboyait du chatoïement des ors et de l'éclair des sourires, du scintillement des lustres et de la neige opaline des épaules, des mille flammes des diamants et des regards, des feux de la rampe et de l'étincellement des gazes pailletées des ballerines.

Il y avait encore comme une sorte d'ignition invisible résultant du choc de tous ces esprits surexcités, de toutes les électricités des âmes et des corps.

Dans l'entr'acte, les spectateurs de l'orchestre, le dos tourné à la rampe, lorgnaient les loges. Qui eût écouté les conversations échangées, eût été mis au courant de tous les scandales du jour.

— Dites donc, Turquet, n'est-ce pas madame de Nérís, la sœur de Georges Rivert, que j'aperçois là : loge d'entre-colonnes, second rang? demanda un jeune homme en qui l'on devinait aisément un artiste ou un journaliste, à certaines incohérences de costume, comme à sa chevelure hirsute.

— Oui, justement, répondit un homme frisant la quarantaine, mis avec une élégance cossue, trop cossue même : boutons en diamants, chaîne voyante, bague au doigt : tenue de financier qui veut jeter de la poudre au yeux.

— Et cette ravissante brune qui est à côté d'elle?

— Comment, vous, Marpaux, l'ami de Georges, vous ne savez pas?...

— Non, je vois cette femme pour la première fois.

— Mais c'est la tante par alliance de madame de Nérís, c'est la nouvelle conquête de Rivert.

— Il serait possible !... s'écria Marpaux avec une surprise émue. Et Sylvia ?

— Eh bien ! quoi, Sylvia ?

— Sylvia adore Georges, elle est jalouse.

— Parbleu ! c'est toujours comme ça. Plus la femme s'acharne, plus l'homme se détache.

— Pauvre fille ! reprit le journaliste, c'est que... elle se doute... elle m'a envoyé ce soir ici. Elle voulait venir elle-même. Je l'en ai empêchée. J'avais peur. Elle est si violente ! Je lui ai dit : à quoi bon, ma fille, puisque j'y vais pour mon journal ! Ce n'était pas vrai. J'ai même eu quelque peine à me procurer un habit et un claque. Mais je suis venu, coûte que coûte, pour tenir ma promesse. Et puis, moi aussi, je voulais savoir.

— Vous êtes donc amoureux de Sylvia ?

— Vous vous moquez, Turquet ! Est-ce que j'ai ce qu'il faut pour plaire à une Sylvia ? Je lui ai sauvé la vie, à cette pauvre fille. Depuis ce temps, je l'aime avec l'adoration du ver pour l'étoile, avec un dévouement de caniche ; je donnerais ma vie pour elle, tout simplement, tout bêtement, sans exaltation amoureuse, parce que c'est un rare chef-d'œuvre, une beauté absolument parfaite. Et aussi, tant d'esprit et de cœur ! Si Georges la trompe, c'est un vrai chenapan.

— Bah ! Est-il rien de plus bête que de prendre l'amour au tragique ! Sylvia, comme vous dites, est une femme d'esprit. Elle se consolera, je m'en charge.

— Vous ! exclama Marpaux, avec un étonnement où perçaient le doute et une nuance de mépris.

— Oui, moi.

— Alors, cette amie de madame de Nérès, comment s'appelle-t-elle ?

— C'est la femme de l'amiral comte de Thervay.

— Ah ! oui ! celui que Georges appelle l'amiral Trombe ?

— L'amiral Boulet-de-Canon, l'amiral Ouragan, ajouta Turquet.

— Et aussi, je crois, l'amiral Chronomètre, parce qu'il tire à tout instant sa montre de son gousset.

— Eh bien ! reprit le financier, ce mouvement perpétuel incarné a épousé la femme la plus adorablement indolente qui soit au monde, une créole divinement paresseuse qu'il a ramenée de son dernier voyage au Mexique. Voyez quelle lenteur enveloppante dans ses moindres gestes ! Avec quelle grâce abandonnée elle joue de l'éventail ! Il y a dans tous ses gestes une mollesse...

— Il y a surtout de la volupté. Elle en paraît comme accablée...

— Hein ! que de passion, et quelle mystérieuse langueur dans ses yeux mi-clos qui jettent par saccades des reflets phosphorescents ! continua Turquet, en tenant sa lorgnette obstinément braquée sur madame de Thervay. Et que de promesses dans ses lèvres de sang comme dans la chaude pâleur de son visage ! Ce bandeau d'or mat qui coupe ses cheveux si noirs, donne à sa physiologie un cachet oriental, quelque chose d'assyrien. Et regardez sa toilette. Est-elle assez distinguée et bizarre ! Cette basquine de damas blanc sur ce corselet de satin bouton d'or avec ces longs glands de perles, c'est tout bonnement exquis, et cela lui sied...

— C'est vrai, elle est bien belle, soupira Marpaux.

— Aussi comme on la regarde ! fit observer Turquet.

En effet, en ce moment, un grand nombre de lorgnettes étaient dirigées sur la loge où se trouvaient les deux jeunes femmes.

Les uns préféraient la beauté sombre et troublante de a créole ; les autres, l'éblouissante blondeur de madame

de Nérís, sa beauté de Parisienne plus piquante et à la fois plus douce, rehaussée par une robe de brocart rose garnie de guirlandes de pavots caroubier.

Les deux inséparables, par coquetterie, disait-on, leurs beautés se faisant réciproquement valoir.

Turquet toucha légèrement le bras d'un jeune homme très distingué, très pâle, un peu chauve, placé devant lui, et qui portait une brochette de décorations étrangères donnant à croire qu'il appartenait à la diplomatie.

— Monsieur de Favières? si je ne me trompe.

Le jeune homme interpellé se retourna vivement, attaché sur son interlocuteur un regard étonné, profond, d'un éclat fiévreux.

— Notre ami Georges Rivert viendra-t-il ce soir? demanda Turquet.

— Peut-être... je ne sais... mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur.

— J'ai eu le plaisir de vous rencontrer plusieurs fois chez lui. Je me nomme Turquet de la Morvandie.

Favières salua froidement.

— En effet, je crois me souvenir... Mais, pardonnez-moi, je suis si distrait, et un peu myope.

— Madame de Nérís est ravissante ce soir, reprit Turquet. Je l'ai connue tout enfant. A l'âge de quinze ans, j'ai voulu me tuer pour ses beaux yeux.

— Ah! vous connaissez madame de Nérís! dit le jeune diplomate, qui parut alors prêter quelque attention à son obséquieux interlocuteur.

— Nous avons vu le jour tous deux à Moulins-Engibault. C'est toujours la même adorable coquette. De la candeur et de la malice plein les yeux. Je lui ai prédit qu'elle compterait un jour parmi les grandes charmeuses parisiennes. Me suis-je trompé?

— Non, en vérité. Et... cette coquette, la croyez-vous

capable de s'attendrir ? questionna Favières, avec une hésitation émue.

— Je ne le crois pas. C'est une sceptique en amour. Ce qu'elle m'a fait damner autrefois... J'ai été son premier martyr. Du reste, très bonne personne au fond.

— Vertueuse par froideur, peut-être, insinua Favières.

— Il paraît qu'elle a beaucoup aimé son mari qui ne le méritait guère. Cette première désillusion lui a fermé le cœur. Ah ! voilà Georges qui entre dans leur loge.

Turquet jeta un coup d'œil à Marpaux, dont le visage s'attrista en songeant sans doute à ce qu'allait souffrir encore sa pauvre Sylvia.

Georges, en effet, faisait en ce moment son apparition dans la loge de madame de Thervey.

En entendant ouvrir la porte, la créole ne se retourna point ; mais ses paupières battirent ; ses yeux se fermèrent à demi ; ses lèvres eurent un imperceptible tremblement ; et l'on vit palpiter ses narines sous l'oppression du cœur.

— Ah ! enfin ! exclama gaiement Rosanne de Nérès. Tu ne seras donc jamais exact, mauvais sujet ? Léona avait parié que tu ne viendrais pas.

Georges s'était avancé pour saluer la comtesse.

— Comme vous venez tard, en effet ! lui dit madame de Thervey, d'une voix chaude, profonde.

Il s'assit derrière elle, et, effleurant de son souffle la nuque dorée de la créole :

— Pardonnez-moi, je vous en supplie, ce retard involontaire. Si vous saviez...

— Quoi ? demanda Léona en tournant vers lui son visage dont la pâleur venait d'être traversée d'une lumière rosée.

Et de sa prunelle de cuivre pâle jaillit entre ses longs cils noirs frémissants, une flamme aiguë comme un dard.

— Je n'étais pas libre... Je ne pouvais me dégager... balbutia-t-il, troublé par cette question brusque et par ce regard.

— Une femme, sans doute? reprit Léona d'un ton qui voulait être railleur, mais qui trahissait une anxiété vive.

En ce moment, le rideau se leva; et l'amiral Trombe fit dans la loge une entrée bruyante. Il serra la main de Georges et tira son chronomètre.

— Des entr'actes de trente-sept minutes! C'est se moquer du public. Et l'on appelle cela s'amuser! Dire qu'il y a des gens qui s'amuse à l'Opéra! Mais non, c'est de la pose: tout le monde s'y ennuie à devenir enragé; seulement personne n'ose l'avouer. Ouf! on étouffe ici. J'en prendrais une attaque. Je retourne au foyer. Venez-vous, Georges?

— Non, merci. J'arrive seulement, et j'ai soif d'un peu de musique.

— Bah! vous êtes donc mélomane? A la rigueur je conçois que les femmes s'amuse ici, quand elles sont belles et qu'elles se sentent admirées; mais nous...

— Nous admirons.

L'amiral était déjà sorti.

On jouait « Faust ». Georges paraissait écouter; mais il n'entendait rien. Le bras appuyé sur le dossier du fauteuil de madame de Thervey, le front dans sa main, il s'enivrait de la vue et du parfum de ces épaules aux lignes fières, de ces bras magnifiques, de cette peau colorée malgré sa blancheur, et qui exhalait une sorte de vapeur d'amour. Ferme et lumineuse, cette chair brûlait, comme si elle eût conservé un reflet du soleil mexicain. Georges éprouvait alors une impression singulière. Au milieu de toute cette atmosphère flamboyante, il lui semblait qu'une lueur d'incendie se dégageait de cette femme, dont les effluves violents l'engourdisaient et l'aveuglaient.

Et cependant, malgré son trouble, ce qui, peut-être, le grisait plus encore que l'étrange et fascinante beauté de la créole, c'étaient les regards dont elle et lui étaient l'objet, c'étaient les chuchotements qui suivaient ces regards.

De temps à autre, pour mieux accentuer son rôle d'amooureux, il se penchait vers elle, et lui murmurait quelques mots à l'oreille.

Dans un mouvement qu'elle fit, son éventail tomba.

Georges s'empessa de le ramasser, le déploya et parut le regarder avec un intérêt de connaisseur.

— C'est un cadeau ? lui demanda-t-il.

— Oui.

— De qui ?

— De mon mari.

La monture était de nacre, finement découpée : un réseau de fleurs brillantes, avec un gros diamant pour relier les branches.

— Il est banal, indigne de vous, dit Georges.

Et en le refermant, par une pression nerveuse de son pouce et de son index sur la monture, plusieurs branches se brisèrent.

— Suis-je assez maladroit ! Me permettez-vous de vous en envoyer un autre demain, pour réparer ce malheur ?

— Non, répondit-elle avec un sourire qui démentait son refus.

— De grâce ! La monture est sans valeur ; mais c'est moi qui en ai tracé le dessin, que je crois assez réussi : vous verrez.

— Oh ! alors, de tout cœur.

— Me permettez-vous aussi de vous le porter moi-même, demain ?

— Oui.

— A quelle heure ?

— A deux heures.

— Merci !

Pendant le second entr'acte, Georges Rivert, entraîné par l'amiral, alla faire un tour de foyer.

Beau, riche, spirituel, homme de talent, de génie peut-être, s'il eût montré plus de stabilité, s'il eût été moins pressé d'atteindre à la renommée, moins impatient d'être applaudi, Georges était accueilli partout avec des sympathies empressées. Il avait des flatteurs qui le portaient aux nues, qui lui prédisaient de grandes destinées ; et il était quasi célèbre avant d'avoir rien fait.

Il avait essayé un peu de tout : poésie, histoire, journalisme, théâtre. Pour l'instant, il s'adonnait avec frénésie à la peinture, croyant avoir enfin trouvé sa voie.

Il était donc connu dans tous les mondes, mondes du théâtre, du journalisme et des arts, monde aussi du high-life où sa fortune lui donnait accès ; ce qui faisait dire de lui : « C'est un garçon très lancé. »

Dans sa courte apparition au foyer, il fut très entouré.

— Comment, farceur, voilà donc pourquoi nous ne te voyons plus ?

— Fichtre ! tu te mets bien ! Des Mexicaines qui pourraient poser pour des Cléopâtres !

— Quelle magnifique torsion du cou et quelles épaules ! dit un sculpteur.

— Et quelle couleur tragique ! ajouta un peintre. Cette femme a quelque chose de fatal.

— Après Sylvia, la faunesse parisienne, une créole de ce ragoût !... Bigre ! avec de semblables modèles, si tu ne nous enfonces pas tous...

— Madame de Thervay est simplement l'amie de ma sœur ; et j'accompagne ces dames. Il ne s'agit donc aucunement d'une bonne fortune, répondit Georges qui ne dissimula pas suffisamment un demi-sourire de fatuité.

— Et toi, tu es l'ami du mari ?

— Presque son neveu, puisque ma sœur est sa nièce.

— Et, par la même raison, la créole est presque ta tante. Une « tente » comme cela dans le désert, et je ne souhaiterais pas d'autre domicile.

Georges s'arracha vivement à ses nombreux amis et regagna la loge.

Madame de Thervay avait quitté son fauteuil. Elle était nonchalamment assise sur le divan. Ses yeux jetaient dans la pénombre d'ardentes lueurs.

— Vous êtes allé saluer quelqu'un ? questionna-t-elle, les dents serrées. J'ai cru que vous nous aviez abandonnées.

— Vous abandonner, oh ! madame... protesta-t-il en se laissant tomber à côté d'elle et en saisissant sa main, qu'il baisa.

La créole ferma les yeux et poussa un cri étouffé qui ressemblait à un sanglot.

Tous deux avaient ressenti, à ce contact, comme un choc électrique qui les avait anéantis.

Au même instant l'amiral entra, sa montre à la main.

— Vingt-neuf minutes, et l'on n'a pas encore sonné ! Mais qu'avez-vous donc, chère amie ? demanda-t-il à sa femme avec inquiétude, on dirait que vous souffrez.

— Non, un peu énermée, voilà tout. Vous savez que la musique me brise.

— Comme je comprends ça ! s'écria l'amiral ; moi, elle me met en capilotade, elle me désarticule. On lève le rideau, je vais faire un tour sur le boulevard.

Les deux jeunes femmes regagnèrent leurs places.

A la fin du dernier acte, Georges dit à Léona :

— Oh ! vous voir seule... Chez moi !...

Cette prière bouleversa madame de Thervay. Elle fut un instant comme paralysée par une émotion terrassante, et contre laquelle elle voulut se raidir.

— Non, non, jamais, murmura-t-elle.

Georges, alors, quitta son fauteuil et alla s'asseoir, accablé, sur le divan, au fond de la loge, le front dans ses mains.

Léona ne se retourna pas, resta impassible dans sa pose devenue rigide. Elle sentait comme des torrents de flammes couler dans ses veines. Craignant de se trouver mal, elle tira de sa ceinture un petit flacon mexicain qu'elle respira avec force.

Au moment de partir, Georges lui présenta sa sortie de bal.

— Non, mon fichu, d'abord.

C'était un long fichu de soie floche, douillette, chaude.

Georges prit ce fichu dans ses mains, y plongea son visage, le baisa ardemment, à pleines lèvres, comme saisi d'une soudaine folie.

L'amiral et Rosanne étant déjà sortis de la loge, ce mouvement n'avait pu être vu que de Léona, si troublée qu'elle n'eut pas la force d'en montrer de la colère.

— Demain, à deux heures, lui dit Georges en la conduisant jusqu'à sa voiture, chez vous ?

— Chez moi, fit-elle, affectant une dignité hautaine.

II

LA FAUNESSE

— Non, serpent, je refuse vos pommes.

— Le moment psychologique n'est donc pas encore arrivé ?

— Il n'arrivera jamais. J'aime, je ne me vends pas.

— Alors, aimez-moi.

— A vous de me séduire. Je vous y autorise.

— Coquette !

— Coquette, moi ? Malheureusement, je suis trop passionnée pour être coquette. Tenez, voilà deux heures que je l'attends. J'étouffe. Je sens qu'il me trompe.

La jeune femme qui parlait ainsi, était étendue sur un divan très bas, en lampas vieux-rose, orné de draperies relevées à la grecque.

C'était un recoin luxueux et charmant d'un immense atelier de peintre, et qui formait comme un boudoir séparé de la pièce principale par de lourdes draperies disposées avec un art, où l'on reconnaissait un tapissier de génie. Ces draperies en peluche vert-mousse de tons vifs et chatoyants, soutenues par de gros câbles de soie, aux glands énormes, à résille d'or, recouvraient d'une ombre lumineuse le divan où se tenait couchée la belle Sylvia.

Sur le divan et sur les sièges de formes bizarres et diverses, étaient jetées négligemment des étoffes indiennes et persanes, fort anciennes et authentiques, que Georges Rivert, le maître de céans, avait rapportées de ses récents voyages en Orient.

Devant le sofa, une peau de tigre.

A gauche, un brûle-parfum trouvé dans les ruines de Pompéi. A droite, un vase biscornu et massif, représentant un monstre japonais, et d'où s'élevait une haute plante exotique. Un peu plus loin, se détachant en pleine lumière sur une draperie de velours grenat, un groupe de marbre blanc : l'Amour et Psyché.

Le tentateur, Turquet de la Morvandie, était assis, à quelque distance de la belle fille, dans une attitude contemplative : la joue colorée, la lèvre sensuelle, l'œil émerillonné et quelque peu lubrique.

— Il me trompe, n'est-ce pas ? reprit la jeune femme. Vous devez bien le savoir, vous, Turquet, son ami.

— Parbleu ! s'il vous trompe. Pouvez-vous en douter ?

Elle eut un sursaut brusque qui fit retomber autour de son buste nu la fourrure dont elle était enveloppée. Sa

chevelure fauve, éparse sur ses épaules et sur sa gorge à la chair rose et drue, lui faisait un voile d'or ondoyant, plein d'étincelles.

— Superbe ! adorable ! s'écria le boursier dont les yeux ardèrent derrière son binocle. Ce Georges est vraiment un bélière ; posséder un pareil chef-d'œuvre, et...

Mais poursuivant son idée jalouse :

— Avec qui me trompe-t-il ? interrompit-elle aussitôt, la narine frémissante.

Turquet éludant la question se leva pour regarder le tableau de Georges. Ce tableau représentait une faunesse portée par des faunes.

— Bigre ! fit-il, pas dégoûtés, les faunes ! Et c'est là-dessus que compte Georges pour rétablir ses affaires actuellement peu brillantes. Je les connais mieux que personne, ses affaires, puisque je suis comme lui de Moulins-Engibault. Il avait, pardieu ! une assez jolie fortune ; mais au lieu de mener tout bonnement joyeuse vie, il s'est fourré dans la tête mille idées baroques, de littérature et de politique. Artiste à présent, le voilà qui se lance dans la peinture à la cantharide, la peinture du tire-l'œil, qu'un grand talent pourrait seul faire accepter. Georges est un esprit ingénieux ; mais il ne faut pas confondre l'ingéniosité avec le génie. Peut-être arriverait-il avec plus de travail et d'esprit de suite. La gloire et la fortune sont femmes : si on ne les conquiert pas par d'heureux hasards ou des coups d'audace, il faut les gagner par la patience qui n'est pas précisément, comme disait Buffon, le génie, mais qui peut en certains cas en tenir lieu. Croyez-moi, mon enfant, vous auriez tort de vous attacher à Georges. La gloire n'est que fumée. Avec ses idées de gloriole, ce pauvre Rivert mourra certainement sur la paille.

— C'est bien, je connais Georges, je l'aime avec ses défauts. Qui aime-t-il, lui, en ce moment ? Voilà ce que je veux savoir. Parlez ou allez-vous-en, vous me rendez folle.

— Quoi ! jalouse à ce point ?

— Oui, une tigresse, ni plus ni moins.

— Alors c'est une raison pour que je me taise. D'ailleurs, s'il vous faisait une réelle infidélité, il ne s'afficherait pas autant.

— Avec qui ? avec qui ? s'écria Sylvia, la bouche sèche, haletante, l'œil noir.

Turquet, cédant à ses instances, lui dit la présence de Georges, la veille, dans la loge de madame de Thervey.

— Et Marpaux qui me l'avait caché ! reprit la faunesse frémissante. C'est cela ! c'est bien cela ! A chaque instant il court chez sa sœur. Je suis blonde, madame de Thervey est brune. Les contrastes, l'antithèse, c'est son système en peinture, en amour aussi, probablement. Ah ! il lui faut des femmes des tropiques ! Il verra si j'en ai, moi aussi, du sang chaud dans les veines. Je les tuerai !

— Brrr ! Brrr ! Du drame, vous, une Parisienne de race, c'est-à-dire une femme d'esprit ! Il y a un autre moyen de vous venger, tout aussi féroce, mais beaucoup plus raffiné, et je viens vous l'offrir.

— Vous aimer ? merci ! je hais tous les hommes en un seul.

— Eh ! si vous ne pouvez m'aimer, ne m'aimez pas ; mais acceptez la fortune que je vous offre. Je suis artiste, moi aussi. A mes yeux, vous êtes la beauté incomparable ; et je vous veux un cadre en rapport avec votre exquisite perfection. Et cela, je vous le jure, en tout bien, tout honneur.

— Allons donc ! je ne suis plus une pensionnaire avec qui l'on joue au frère et à la sœur.

— Je vous parle sérieusement. Toutefois mes offres ne sont pas complètement désintéressées. Je vous propose une association ; je ferai votre fortune à la condition que vous vous dévouerez à la mienne. Je monte en ce moment

une grande affaire ; et pour la mener à bien il me faut une maison tenue par une femme instruite, élégante, belle comme vous. Je veux un salon dont votre Grâce ferait les honneurs à mes amis, les boursiers, les journalistes et les gogos. Je suis de ceux qui pensent qu'on ne peut rien sans la femme.

— Mais, dans tout cela, ma vengeance, où est-elle ?

— Quand Georges vous verra au milieu de ce grand luxe, entourée de l'élite de la société parisienne masculine, recherchée, adorée par tous, il vous aimera à en perdre la raison. Chez lui, la vanité, les succès devant la galerie, voilà ce qui le grise. S'il vous trompe pour cette créole, c'est que son arrivée a fait sensation, c'est qu'on en parle, c'est qu'on l'admire. Alors, à votre tour de le dédaigner, de lui tenir la dragée haute, de le bafouer ; ou, si bon vous semble, vous l'épouserez ; et alors, une fois que vous le tiendrez, la torture de l'épingle, cette torture dans laquelle les femmes excellent...

Sylvia resta songeuse.

— Eh bien ! cela vous va-t-il ?

— Non, non. Pour l'instant, je vois rouge, et je ne puis faire de froids calculs. Ma vengeance, je la veux immédiate, terrible... Moi qui l'aimais tant ! C'est la première fois que j'aime !...

Elle essuya une larme qui perlait au bord de ses cils.

— La première fois, bien vrai ?

— J'ai eu avant lui deux amants, que je n'aimais pas, sans doute parce qu'ils m'aimaient trop ; car il n'y en a jamais qu'un qui aime.

— Vous auriez pu n'en avouer qu'un.

— Moi, je dis tout. La franchise, c'est mon originalité.

— C'est aussi un défaut. Il ne faut jamais tout dire. Le mensonge et la perversité nous séduisent plus que la sincérité et la vertu.

— C'est vrai, vous êtes infâmes, tous.

— Voyons, ma belle enfant, prenez-moi pour votre confesseur et contez-moi votre histoire. Depuis le premier jour où je vous ai vue, je suis dévoré par la curiosité de savoir d'où vous sortez, à quel monde vous avez appartenu, et comment avec votre distinction, votre éducation, vous vous trouvez dans une situation pareille.

— Vous voulez que je vous raconte toute ma vie ?

— Toute, ce serait indiscret peut-être. Je me contenterai de ce que vous voudrez bien m'en dire ; et je croirai tout, je le jure.

Sylvia laissa retomber sa tête sur le coussin, ramena la fourrure sur sa poitrine et, élevant les bras, croisa au-dessus de sa tête ses petites mains effilées, trouées de fossettes.

Dans ce mouvement, la fourrure s'écarta sur un genou et une jambe d'un galbe exquis, et découvrit un petit pied cambré, au talon rose : une merveille.

— De grâce, Sylvia ! Je ne suis point un faune ; mais je ne suis pas un saint non plus. Cachez ce pied, que je ne saurais voir.

— Fermez les yeux, mon cher. D'après Georges, je suis trop belle pour être pudique.

— Fort bien. Commencez. Je me bouche les yeux, et j'ouvre les oreilles.

— Mon cher Turquet, ne vous attendez pas à des événements extraordinaires. Mon histoire est à peu près celle de toutes les filles pauvres, riches de sang, avides de bonheur, et chez lesquelles l'imagination domine la prudence.

— Et qui, ajouta le boursier, plutôt que d'attendre vertueusement un mari, se jettent dans les bras du premier venu qui sait leur roucouler une cantilène amoureuse. Et, ma foi, elles n'ont pas tout à fait tort. La vie

est si courte, la jeunesse passe si vite ! En ma qualité de confesseur, je vous absous.

— Je vins au monde en mars ; et je crois que ce mois fantasque a une influence sur ma destinée, qui n'a été, en effet, que coups de soleil et giboulées. Les premiers jours de printemps me grisent au point de me rendre folle. Jusqu'à l'âge de huit ans, j'ai vécu dans une grande opulence ; mais la ruine s'abattit tout à coup sur notre maison. Mon père se brûla la cervelle, ma mère mourut de chagrin. Je fus élevée par une sœur plus âgée que moi, un cœur d'ange, un dévouement ; et quelle vertu ! Cette sœur, c'est mon remords obsédant. Pauvre Pauline ! si elle soupçonnait... Bref, obligée de quitter Paris pour faire une éducation particulière en province, elle me plaça dans un pensionnat comme sous-maîtresse. J'avais dix-sept ans, une vitalité intense, des gaietés d'enfant et déjà des rêveries de jeune fille, où, suspendue au bras d'un amoureux, je me promenais dans les forêts sombres et dans les sentiers fleuris, par un beau clair de lune. Me voyez-vous, avec ces aspirations, vouée à tout jamais à cette existence de sévérité et de pédantisme, à la robe de laine noire montante, aux cols plats, aux bandeaux lisses ; à peine quelques nœuds de ruban pour varier la toilette ?

— Non, non, je ne veux pas vous voir. Quel crime de lèse-société, de lèse-beauté !

— Par moments, j'avais envie de danser sur les pupitres, de rire, de crier. Lorsque poussaient les feuilles, il me prenait un désir sauvage de fuir dans les champs ; et j'étais comme aveuglée par des visions de nids d'oiseaux, de violettes et de coquelicots. Or, un jour, comme je lisais dans la cour du pensionnat, une cour étroite avec de hauts murs noirs, au pied d'un grand arbre dont les longues branches dénudées allaient chercher le soleil au-dessus des toits, un papier enroulé autour d'un caillou tomba à mes pieds.

C'était une lettre d'amour, la première. Quelle ivresse ! Ce souvenir inoubliable m'émeut encore. Cette épître brûlante me venait d'un jeune peintre qui m'avait aperçue depuis la fenêtre de son atelier plongeant dans la cour, et quelquefois au sortir de l'église. C'était la délivrance. Je ne me me défendis pas longtemps ; car je me sentais étioler et mourir dans ma prison. Un beau soir, je jetai mon bonnet par-dessus les murs du pensionnat et j'allai rejoindre mon Raphaël. Un cœur d'enfant, comme le mien, avec des rêves insensés et l'amour des promenades champêtres. J'écrivis à ma sœur que j'acceptais, à des conditions inespérées, une situation d'institutrice, en Russie. Une année s'écoula, au bout de laquelle le père vint chercher son fils. Mon désespoir fut immense. Que devenir ! C'est alors... Vous connaissez Marpaux ?

— Sans doute.

— C'est à lui, à lui seul que vous devez de me contempler en ce moment.

On entendit un chuchotement dans l'atelier.

— Il y a donc quelqu'un ici ? demanda le boursier.

— C'est Chadi.

— Qui ça, Chadi ?

— Chadi, qui en arabe veut dire singe, est le fils de la concierge. Georges l'emploie maintenant à broser ses fonds. Quant à Marpaux-Terre-Neuve, comme je l'appelle, en qualité de fidèle toutou, il est toujours là depuis quelques jours. Il voit que je souffre, et il a peur.

— Croyez-vous qu'ils nous aient entendus ?

— Qu'importe !

— C'est que, s'ils allaient dire à Georges que je l'ai vendu... Bien que je sois vivement empoigné par votre histoire, divine Sylvia, voici l'heure de la Bourse, je me sauve. Me permettez-vous de repasser demain, avec mon panier de pommes ?

Sylvia hésita.

— Oui, à demain.

Turquet lui baisa la main, souleva la portière et disparut en hâte.

Une fois seule, la Faunesse poussa un soupir qui ressemblait à un râle ; elle se dressa debout, laissa entièrement retomber derrière elle la fourrure, et apparut dans sa splendide nudité.

Elle était de cette beauté dangereuse qu'on n'aspire par les yeux qu'avec des frémissements.

Grande, svelte, avec les hanches et les seins développés des femmes de plaisir, elle avait les reins onduleux, souples, cambrés.

Un peu haute, la gorge n'était pas de marbre, car le marbre ne palpète pas, mais d'une chair ferme, drue, d'un blanc rosé, à reflets d'opale.

La tête se joignait au cou, et le cou aux épaules, par un ensemble de lignes harmonieuses pleines de vigueur et de grâce.

Son pied, un pied de race, petit, mince, avec des ongles d'onyx, était bien attaché à une cheville fine et nerveuse. Sa main, d'une blancheur de nacre, carminée en dedans comme une coquille, avait des doigts effilés, retroussés, qui semblaient faits pour jeter l'or.

Longue, soyeuse, lustrée, d'un rouge de cuivre, pailletée d'étincelles, sa chevelure épandue sur son corps de neige, la faisait ressembler à une déesse couverte d'un manteau de rayons.

Sa tête de faunesse avait à la fois une expression de sensualité attirante, et de fierté allant jusqu'au défi.

Ses admirables yeux pers, clairs et doux sous de coveuses paupières, bistrées, avaient parfois un éclat félin, terrible. L'amour les alanguissait en une douceur mourante.

La bouche un peu grande, humide, d'une volupté irritante, rouge comme une fleur de pourpre, s'entr'ouvrait

sur des dents étincelantes, petites, un peu pointues, des dents qui voulaient mordre.

Et dans toute cette créature superbe et forte, dans ses gestes fébriles, nerveux, comme dans son audacieuse impudeur, on devinait une affranchie, une insurgée, trop fière cependant pour être jamais une courtisane.

Mais l'ardeur amoureuse qui éclatait en elle, qui irradiait de tout son être, lui traçait invinciblement sa destinée : elle était faite pour brûler dans la géhenne des passions.

En cet instant elle était réellement hors d'elle-même. Trois heures ! Et il ne venait pas ! Tout à coup un accès de démence la prit. D'un revers de main, elle renversa un magnifique cloisonné japonais qui se brisa.

— Ainsi, répétait-elle comme ivre, pendant que je me morfonds à l'attendre, il est auprès d'une autre.

Se retournant, elle jeta à terre une statuette de Carpeaux à laquelle Georges tenait beaucoup.

Puis écartant la serge qui couvrait le tableau commencé, elle saisit un couteau à palette ; mais, au moment de lacérer la toile, effrayée sans doute du courroux, de la haine peut-être qu'elle soulèverait dans le cœur de celui qu'elle aimait, elle hésita.

— Ah ! bien ! si le patron entendait ainsi casser sa vaisselle ! dit une petite voix futée.

Sylvia se retourna et aperçut dans l'entre-bâillement de la draperie un pâle visage d'enfant malingre, un museau de gavroche déjà flétri par une précocité malade, à la bouche gouailleuse, aux yeux de ouistiti.

— Va-t'en, laisse-moi, fit-elle, impatiente, impérieuse.

— Permettez, belle Sylvia. Il a fichtrement raison, le grigou qui sort d'ici. Il faut vous venger, voyez-vous. Ah ! moi aussi, je les connais, les souffrances de la passion ! soupira le gamin d'un air mélodramatique, en mettant la main sur son cœur.

Cet aveu arrêta l'explosion de colère de la Faunesse, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Singé, va!

— C'est que moi aussi, je suis jaloux, horriblement jaloux, reprit-il d'une voix sourde. On a beau être jeune, on a des yeux et un cœur.

— Encore une fois, tu m'ennuies.

— Sylvia, je vous adore, s'écria-t-il en tombant à ses genoux.

— Allons, assez, hein! morveux. Marpaux est-il toujours là?

— Oui, il est dans le fumoir.

— Que fait-il?

— Comme toujours, il barbouille du papier.

— Dis lui que je le demande.

— Pourquoi pas moi? Je vous ferais rire, au moins. Tandis que lui, avec ses tirades, il est crevant.

— Veux-tu obéir, marmot?

— Laissez-moi seulement vous contempler une minute, une seule minute, à genoux.

— Marpaux! cria Sylvia.

— On y va! on y va! répondit une bonne grosse voix de basse-taille harmonieusement timbrée.

Sylvia s'enroula de nouveau dans sa vaste fourrure. Quelques instants après, entra le journaliste, vêtu en bohème de lettres : veston râpé, de nuance incertaine, bottes éculées, linge problématique. Ses cheveux, quelque peu pommadés la veille, étaient maintenant ébouriffés et lui faisaient une tête énorme. Deux yeux bleus, très doux, enfoncés sous des sourcils en broussailles, son bon et mélancolique sourire éclairant sa barbe inculte, son front de penseur et ses joues roses en faisaient un type plein de contrastes, à la fois étrange et sympathique.

Il regarda avec stupéfaction les débris épars sur le parquet.

— Un accident ! dit-il.

— Non, un accès de colère.

— Pourquoi ?... Eh bien ! tu pleures à présent...

Elle lui conta en phrases hachées, fiévreuses, l'infidélité de Georges.

— Et voilà ce qui te désole ! Eh bien ! ma fille, rien de plus simple : puisque Georges ne t'aime plus, il faut chercher ailleurs. C'est là le grand avantage des unions libres.

— Mais je l'aime ! A la pensée de le quitter, tout se brise en moi.

— C'est toujours comme ça, le premier jour, ma pauvre enfant. Rappelle-toi le départ de Raphaël. Tu voulais te tuer. Peu à peu ta douleur s'est dissipée. Il est dans la nature de tous les sentiments de s'affaiblir avec le temps. Ah ! si les femmes avaient une éducation plus sérieuse et s'occupaient des destinées sociales, elles attacheraient moins d'importance à l'amour, qui est une passion égoïste, et par cela même inférieure ! Tiens, pour te distraire, écoute mon article.

— Tu sais, Marpaux, je les connais tous par cœur, tes articles.

Le début seulement. C'est tapé.

Il entamait ce fameux début, lorsque la sonnette retentit.

Sylvia tressaillit.

Chadi alla ouvrir et peu après souleva la draperie.

— C'est le juif Nathan qui vient parler à monsieur d'une affaire grave. Il demande à quelle heure monsieur rentrera.

— Il ne doit pas rentrer.

Sylvia renvoyait ainsi ce visiteur qui pouvait retarder de quelques instants son explication avec Georges.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Nathan, que Georges entra, le visage coloré, l'air empressé et affairé.

— Comme je suis en retard ! exclama-il.

Sylvia ne répondit pas.

Il fronça le sourcil en apercevant à terre les débris de la statuette et du vase japonais.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Vous savez bien que je n'aime pas attendre, répliqua Sylvia d'une voix orageuse.

— En vérité, mon Carpeaux !

— Et mon cœur, vous souciez-vous de le briser...

— Une scène ! que signifie ce reproche ?

— Je sais que vous me trompez.

— Bah ! dit Georges en affectant de rire bruyamment, vous avez, ma chère, une perspicacité... Je viens de faire plusieurs courses d'affaires...

— Lesquelles ? questionna la jeune femme qui ne demandait qu'à être convaincue.

— Je sors de chez Nathan...

— Ah ! et vous l'avez vu ?

— Certainement.

— Vous avez traité cette affaire ?

— Mais sans doute. Un emprunt. Ça a été dur, la discussion a été longue ; ce madré juif est si retors ! Il m'a fallu démêler toutes ses ficelles. Figure-toi que dans le stock de marchandises dont il voulait me gratifier, se trouvaient une pompe à incendie et cinq cents coucous à musique.

Sylvia ne sourit point. Ses yeux lançaient des flammes à travers ses cils frémissants.

— Bref, j'ai obtenu des fonds à 20 0/0, et de plus, un joli cadeau pour toi, ma chérie, une surprise.

— Après ? continuez, dit Sylvia d'un ton bref.

— En sortant de chez Nathan, je me suis rendu

chez Turquet, pour le prier de vendre mes Ottomans.

— Et vous avez vu Turquet ?

— Sans doute.

— Il vous a promis de vendre vos Ottomans ?

— Mais, oui. Et maintenant l'interrogatoire est-il terminé ? ajouta Georges toujours souriant.

— Oui, il est terminé. Eh bien ! vous mentez ! vous mentez ! vous mentez ! s'écria Sylvia, terrible, la lèvre sèche, la pupille extraordinairement dilatée dans sa prunelle vert pâle.

— Je mens ! protesta Georges qui ne riait plus, prévoyant une tempête.

— Nathan sort d'ici. Il venait précisément pour vous parler de cette affaire. Donc, vous ne l'avez pas vu. Turquet est resté ici de une heure à trois. Il ne m'a quittée que pour se rendre à la Bourse. Donc, vous ne l'avez pas vu. Donc, il est bien avéré, n'est-ce pas ? que vous sortez de chez une femme ; et je sais que cette femme est madame de Thervey, l'amie de votre sœur. Priez-la donc de poser à ma place pour votre faunesse ; car pour moi c'est fini, fini, entendez-vous. Il ne me plaît pas de vous attendre ainsi tous les jours. Vous m'avez dit de me tenir prête, que vous n'aviez plus une minute à perdre ; et voilà trois heures que vous perdez aux pieds de cette femme. Vous apprendrez enfin qu'on ne se moque pas de moi de la sorte. Tout à l'heure j'ai été sur le point de crever votre toile, afin que vous ne gardiez pas même mon image, tellement je vous déteste, tellement je vous hais.

Cette menace bouleversa Georges. En perdant son modèle, il perdrait une année de travail, d'efforts, d'études ; il manquerait le Salon et verrait reculer d'autant le but qu'il voulait atteindre.

Il se jeta aux genoux de sa maîtresse.

— Écoute, je ne te trompe pas, tu es folle. Je te dirai

tout, tout ! Et si tu crois encore que je mente, je te donnerai les preuves. C'est vrai, je viens de chez ma sœur. J'y ai vu madame de Thervay. C'est une jolie femme, qui a un vieux mari ridicule. Elle m'a fait quelques coquetteries, auxquelles j'ai répondu, — question de politesse, — par quelques attentions. Mais je suis prêt à jurer sur tout ce que tu voudras que je n'ai pas un instant songé à devenir son amant, et qu'aucune femme ne saurait me faire éprouver les ivresses que me donnent ta voluptueuse beauté, ta chair parfumée qui appelle le baiser, qui veut qu'on la morde, et tes yeux félins, si perfides et si doux, dont le regard chaud de désirs me brûle, me saisit à la nuque, me terrasse, tu le sais bien, méchante ! Et ta bouche, dont la rougeur m'aveugle... Et tes pieds, en est-il de semblables ? Donne-les-moi..., Sylvia, mon amour, je t'aime, je n'aime que toi. Quelle autre a ton esprit endiablé et tes caresses enlaçantes ? Tiens ! rien que de sentir le bout de tes doigts, je me sens secoué jusqu'aux moelles. Et tu veux que je désire, que j'aime une autre femme ! Est-ce possible, cela ?

— Mais je ne suis pas comtesse, moi ! dit Sylvia, un peu ébranlée et alanguie par ce débordement de passion, et les hommes sont si vaniteux ! Vous surtout, Georges !

— Oui, peut-être, je le suis, c'est possible ; mais c'est toi, toi seule que j'adore. Tu pourrais donc ne plus m'aimer, toi, vilaine !

— Et l'autre encore, l'autre ?

— Quelle autre ?

— Celle de Moulins-Engibault, cette petite pensionnaire sentimentale dont j'ai surpris la lettre.

— Ma cousine Modeste?... Une enfant...

— De dix-huit ans.

— Ce n'est pour moi qu'un gracieux souvenir, une pure et poétique idylle.

— Mais si le père consentait au mariage ?

— Allons donc, me marier, moi !

Sylvia le regardait de son œil clair, se demandant si l'amour vrai s'exprimait ainsi, cherchant à découvrir dans le joli visage de Georges une émotion profonde et sincère. Elle se défiait des termes un peu exagérés de son admiration, elle se défiait de sa grâce enveloppante, de son séduisant sourire. Elle eût préféré moins de paroles, plus d'emportement, de colère, des morsures même qui la fissent crier. Néanmoins elle se laissa convaincre et pardonna dans un baiser éperdu.

III

INCENDIE

L'amiral de Thervey, après son mariage, avait quitté la marine ; et depuis bientôt trois ans habitait un hôtel avenue de Villiers.

Lorsque madame de Nérès eut perdu son mari, M. de Thervey qui avait conservé pour celle qu'il avait pris l'habitude d'appeler sa nièce, une vive affection, la supplia de venir demeurer avec eux. Ce serait une charmante compagne pour sa jeune femme rêveuse, un peu triste, et qui semblait toujours regretter le pays de soleil où elle était née. Ce serait aussi un Mentor pour la jolie créole, qui se trouvait fort dépaysée dans le monde parisien.

Rosanne elle-même, isolée au milieu de ce monde qui déjà s'occupait beaucoup d'elle, céda aux sollicitations de l'amiral.

Aussi active que Léona était indolente, elle prit tout naturellement la direction de la maison.

Vive, enjouée, Parisienne jusqu'au bout des ongles, bien qu'elle fût née à Moulins-Engibault, elle jetait de la vie, de la gâté dans cet intérieur qui, sans elle, eût été lugubre, malgré les turbulences de l'amiral.

Elle avait apporté dans l'arrangement et la décoration de l'hôtel, toute l'exqu Coasté, toute l'originalité de son goût d'artiste. Le confort le plus étudié s'y alliait aux raffinements d'un luxe délicat, plein de fantaisie et de grâce.

L'amiral l'avait surnommée la fée Rosanne.

Pour rappeler à sa femme, dont il était toujours éperdument amoureux, les habitudes et la végétation de son pays, M. de Thervay avait fait construire derrière l'hôtel, donnant sur le jardin et qui le continuait, une vaste serre où il avait réuni à grands frais les plantes exotiques les plus rares. Les palmiers et les magnolias touchaient à la coupole vitrée; les aloès et les cactus aux feuilles larges et pesantes, lisses et charnues, atteignaient des proportions inconnues dans nos régions. Les souples et larges parasols du *balantium*, les gerbes élancées du *cycas*, les *zamias* élégants et touffus, l'*aracantarium*, d'architecture si gracieuse et si bizarre, mêlaient leurs feuillages étranges et divers. L'odorant *gardénia* fleurissait à côté des *camélias* aux corolles de marbre vivant, mais sans parfum. Enfin, la flore grimpante des forêts vierges courait d'un arbre à l'autre, formant des arceaux et des voûtes.

Et, sous cette verdure profonde, s'abritaient mystérieusement des statues qui jetaient dans toute cette ombre leur note blanche, et promenaient à travers cet Eden comme un rêve antique.

Au centre, s'élevait une vasque de porphyre où retombait un jet d'eau dont le murmure monotone, apaisant, endormait la pensée. Et sur le pavé de mosaïque étaient disposés de distance en distance des sièges de canne

et de bambou ornés de pompons multicolores, un peu criards, et qui offraient aux visiteurs des sièges luxueux et confortables; car Léona recevait souvent dans sa serre, ainsi transformée en salon.

Quand elle y donnait des fêtes, la lumière électrique, vive et bleuâtre comme un clair de lune intense, produisait un effet magique. Un orchestre établi au centre de la serre et qui jouait des airs de son pays, tantôt orageux, tantôt mélancoliques, ajoutait à la féerie du décor.

C'était là que la paresseuse créole, indolemment couchée dans un hamac frangé de soies rouges, passait la plus grande partie de ses journées.

Huit jours se sont écoulés depuis la soirée passée à l'Opéra, depuis la visite du lendemain où Léona, craignant de s'être trop abandonnée la veille, s'était montrée plus réservée, presque froide. Et cependant, quand Georges lui avait dit, en lui remettant l'éventail qu'elle avait accepté : « Promettez-moi que désormais vous ne vous servirez que de celui-là ! » sans hésitation, de sa voix grave, vibrante, elle avait répondu : « Je vous le promets. »

Enfin, lorsqu'il l'avait quittée, elle s'était écriée, en attachant sur lui des yeux éperdus de le voir partir si tôt :

— Comment, déjà ! Mais, du moins, à bientôt !

Et lui, avec un regard enveloppant, qui avait été comme une prise de possession :

— A bientôt. Tous les jours, si vous le permettez.

Cependant il n'était pas revenu; et durant ces huit jours, Léona avait souffert toutes les angoisses, toutes les affres de l'attente.

Mariée à seize ans avec un vieillard qui avait fait miroiter à ses yeux les splendeurs des fêtes parisiennes, la jeune Mexicaine n'avait jamais aimé.

Ne voyant que Georges dans l'intimité, elle avait tout

naturellement aimé Georges, qui d'ailleurs possédait toutes les séductions de la beauté, de l'esprit, de l'élégance.

Sans se rendre bien compte, tout d'abord, du plaisir qu'elle éprouvait à ses fréquentes visites, elle n'avait pas songé à lutter contre ce sentiment qui, peu à peu, s'était transformé en un de ces amours violents, impérieux, jaloux, emportés, propres aux femmes de sa race.

Maintenant elle ne raisonnait plus. Cet amour, elle ne le combattait même pas. Que lui importait, d'ailleurs, ce monde au milieu duquel elle s'était trouvée soudain transplantée, et qu'elle connaissait à peine ! Que lui importait son vieux mari, qui la fatiguait, l'énervait, l'exaspérait avec son agitation incessante, ses boutades et surtout son inexorable exactitude.

Toutefois Georges, maintenu en respect par la présence de sa sœur, ne s'avancait point. Une fois ou deux déjà, Rosanne, le regardant dans les yeux, lui avait dit :

— Ah ça ! mauvais garnement, ne t'avise pas de faire la cour à Léona. Je n'y mettrais aucune complaisance, je t'en préviens. Il serait odieux à toi de trahir la confiance de l'amiral et de troubler ce ménage déjà suffisamment mal assorti.

— Je n'y songe pas, je t'assure, avait répondu Georges. Je trouve ton amie adorable ; mais mon cœur est pris ailleurs, tu le sais bien.

Il n'avait donc fait encore aucune déclaration à madame de Thervay. Il n'y avait eu entre eux, jusqu'à la soirée passée à l'Opéra, que ces ententes du regard, que ces intonations de voix qui vont au cœur et qui bouleversent, que ces serrements de main un peu trop expressifs et qui foudroient.

Georges, toutefois, s'abandonnait à ce sentiment plus ou moins platonique avec de réelles ivresses d'amour-propre. Très vaniteux, il aimait à se montrer aux côtés

de la belle créole, et à l'afficher un peu. C'était un fleuron de plus à sa couronne de Don Juan.

Tandis que cette ébauche d'intrigue n'était pour lui qu'agréable chatouillement d'épiderme et qu'orgueilleuse parade, la créole, elle, donnait tout son cœur, et dans ses rêveries passionnées engageait toute sa vie. Elle acceptait l'amour avec toutes ses conséquences. Être aimée, elle ne comprenait pas d'autre joie, d'autre bonheur. Un an, un mois, un jour de cette ivresse ne lui semblait pas devoir être payé trop cher par l'écroulement de sa position, et même par les plus sombres catastrophes ; car l'amiral était jaloux, et son tempérament impétueux pouvait le porter aux plus extrêmes représailles.

Donc Léona, l'esprit agité, les sens troublés, depuis huit jours ne dormait plus, ne mangeait plus. Elle restait toute la journée étendue dans son hamac, enveloppée dans sa pelisse, grelottant la fièvre et s'abandonnant à d'ardentes et anxieuses hypothèses.

Ce fichu qu'il avait serré entre ses mains et baisé avec passion, et qui depuis ce moment ne l'avait pas quittée, par instants elle le saisissait avec rage, comme lui s'y plongeait le visage, le mordait ; puis tout à coup le jetait loin d'elle avec colère, pour le reprendre aussitôt, pour y coller ses lèvres avec des tendresses infinies, les yeux mi-clos, mourante d'amour.

La conduite de Georges lui semblait inexplicable. Que se passait-il ? Pourquoi ne revenait-il pas ?

Un matin, madame de Nérès entra dans sa chambre, une lettre à la main.

Léona eut l'intuition que cette lettre était de Georges. Elle se souleva sur son coude, la poitrine haletante, attachant sur l'enveloppe son œil étincelant de fièvre.

— Un billet de Georges, dit Rosanne. Deux mots seulement pour nous prévenir qu'il ne peut venir nous voir.

Assez drôles, du reste. Il y a un souvenir pour vous, c'est pourquoi je vous l'apporte. Écoutez :

« Ne t'inquiète pas, ma chère Rosanne, si tu ne me vois plus. Je me suis armé d'un courage héroïque, je m'interdis toute distraction. Autrement, jamais mon tableau ne serait terminé pour l'ouverture du Salon. J'ai donc pris le parti de me barricader chez moi. Et comme j'ai, par moments, des tentations terribles d'escalader la barricade, j'ai posté à ma porte deux Auvergnats, qui ont pour mission de me faire rentrer par la force, si j'avais la velléité de m'échapper. Ce que je souffre de cet exil, de cette séparation, inutile de te le dire ! Cependant, comme je n'y tiens plus, au risque de me faire exterminer par mes Auvergnats, demain, vers deux heures, je tâcherai d'aller te faire une courte visite. En attendant, mille tendresses pour toi, mes hommages respectueux et adoratifs à ta belle amie.

» GEORGES. »

Léona affecta de sourire de cette plaisanterie, malgré l'angoisse qui lui fendait le cœur.

Elle n'acceptait pas l'excuse de Georges. Elle ne pouvait admettre d'être ainsi placée au second rang, après la peinture ; et son amour commençait à se changer en colère. Même en fermant les yeux, son sourcil restait orageux, ses lèvres pâlies se contractaient avec une expression vindicative.

— S'il vient demain, se disait-elle, je ne le recevrai pas.

Cependant, le lendemain, à deux heures, elle l'attendait avec toutes ses impatiences revenues. Mais à trois heures, il n'était pas encore arrivé. Alors, elle arracha violemment le fichu de soie floche qui lui enveloppait les épaules et le déchira avec une fureur nerveuse.

C'en était trop. Il s'était moqué d'elle, moqué de son amour !

— Nouly! Nouly! appela-t-elle.

Un instant après, une négresse, âgée déjà, s'avança d'un pas traînant.

— Que veut maîtresse?

— Si M. Rivert vient tout à l'heure, tu lui diras que je suis sortie.

Une heure environ se passa.

La jeune femme, anéantie par cette attente douloureuse et prolongée, s'endormit pendant quelques instants. Plusieurs fois, pendant ce court sommeil, elle murmura le nom de Georges.

La négresse qui était restée dans la serre, souriait.

— Monssiou si méchant, si vieux, si laid! Tant pis pour li!...

Soudain Léona s'éveilla en sursaut.

— J'ai entendu du bruit. Qui est là? demanda-t-elle.

— Personne.

— Tu es sûre?

Elle prêta l'oreille.

— J'ai froid, dit-elle. Vois donc si le calorifère est allumé.

— Calorifère brûlant, répondit la négresse sans se déranger. Maîtresse malade?...

— Alors, étends sur moi la fourrure.

La négresse l'enveloppa d'une vaste fourrure noire doublée de satin vieil-or.

Au bout de quelques instants :

— J'ai changé d'avis. Si M. Rivert vient, tu le feras entrer. Lui seul, entends-tu?

Georges ne vint pas.

Quand cinq heures sonnèrent, d'un mouvement brusque, elle s'élança hors de son hamac.

— Nouly!

La négresse, à moitié endormie, se dressa debout.

— Voilà, maîtresse.

— Suis-moi, viens m'habiller.

— Mais il est tard déjà.

En effet, le ciel n'éclairait plus que de lueurs confuses les magnolias et les hauts palmiers de la serre. Mais Léona n'entendit même pas l'observation de Nouly. Elle avait quitté sa démarche indolente, et se dirigeait d'un pas décidé et rapide vers ses appartements.

Nouly la suivait, stupéfiée, marmottant entre ses grosses lèvres :

— Maîtresse malade, bien malade.

Léona, en effet, grelottait. Ses dents claquaient. Elle respirait avec peine. La fièvre lui sifflait aux tempes. Elle parlait d'une voix brève, saccadée.

— Quelle robe veut maîtresse ? demanda la négresse.

— Ma robe de satin noir.

Mais elle n'attendit point les services trop lents de Nouly. Elle trouva elle-même la robe, la passa avec précipitation, mit un chapeau de couleur sombre, dissimula son visage sous un voile de gaze plusieurs fois enroulé, s'enveloppa d'un long vêtement brun, et gagna l'escalier sans prendre le temps de mettre ses gants.

— Maîtresse sort seule à pied ! exclama la négresse abasourdie.

— Oui.

— Et si Monssiou rentre et demande maîtresse ?

— Tu lui diras que je suis sortie.

— Sans madame de Nérès ?

— Suis-je donc un enfant en tutelle ?

Pourtant sur le palier elle parut hésiter. Elle s'appuya à la rampe, l'œil fixe, perplexe.

— Se jouer de moi... non... Et cependant... murmura-t-elle, je veux savoir, il faut que je sache.

Et comme emportée par un coup de folie, elle descendit précipitamment, se dirigea vers une station de voitures et monta dans un fiacre.

— Boulevard Rochechouart, 45! cria-t-elle au cocher. Elle s'abattit dans un coin de la voiture. Bien qu'elle fermât les yeux, ses paupières frémissaient, et ses lèvres tremblaient.

Arrivée devant la maison qu'habitait Georges, elle eut encore quelques secondes d'hésitation. Mais elle se raidit contre cette timidité; et dans l'ombre, à travers le voile, sa prunelle jaune étincela.

Sous la porte cochère, à l'entrée de la loge du concierge, une femme barbue, le poing sur la hanche, lui demanda :

— Chez qui allez-vous, madame?

A cette question, Léona fut prise d'un tremblement. Il lui sembla que la terre se dérobaît sous elle. Elle chancela et eut envie de fuir.

Mais, poussée par la curiosité ardente d'une jalousie qui depuis huit jours mâchait à vide :

— Chez M. Rivert, répondit-elle d'une voix étranglée. Est-il chez lui?

— Dis-donc, Lydor, est-ce que M. Rivert est encore à l'atelier? demanda la concierge à un gamin vêtu d'un veston de velours et coiffé d'une toque rouge.

Polydor-Chadi avança sa figure de ouistiti pour regarder la visiteuse.

— Oui, il y est encore.

— Seul?

— Puisque mademoiselle Sylvia vient de sortir.

— Ce nom fit monter au cœur de Léona comme une bouffée de flammes. Elle vit rouge.

— Vous êtes bien sûre qu'elle est sortie? balbutia-t-elle.

— Très sûr. C'est le modèle. Elle sort toujours à la nuit tombante.

Léona eut un soupir de soulagement et s'engagea rapidement dans l'escalier.

— Au premier, la porte à gauche, cria Chadi.

Puis, poussé par sa mère, le rapin courut après madame de Thervay.

— Comme j'ai une clef, je vais vous ouvrir ; car peut-être monsieur n'entendrait-il pas sonner.

La présence de ce gamin futé, dont les regards cherchaient à percer son voile, donna à la créole la force de dominer son émotion, qui grandissait à chaque marche, et l'empêcha ainsi de reculer.

— Qui faut-il annoncer ? demanda Lydor.

— Ne m'annoncez pas, introduisez-moi.

Le fils de m'ame Barbanchu souleva la portière, et Léona se trouva dans le vaste atelier, qui semblait immense dans la demi-obscurité.

Georges, assis devant un bureau, écrivait à la lueur d'une lampe recouverte d'un abat-jour sombre.

En tête de sa lettre, se lisaient ces mots tracés de sa large écriture, nerveuse, ardente :

« Mon cher petit ange, »

Il leva la tête et distinguant une silhouette de femme, il referma brusquement son buvard qu'il poussa dans un tiroir.

Allant à la rencontre de l'inconnue :

— A qui ai-je l'honneur ?...

Léona déroula vivement son voile.

— Vous, comtesse, ici ! s'écria-t-il, balbutiant, stupéfait. Qu'est-ce qui me vaut ce bonheur inespéré ?

Cependant il était devenu soudain fort pâle. Il jetait autour de lui des yeux inquiets, presque égarés.

Il écarta la portière, derrière laquelle il trouva Chadi.

— Je n'y suis pour personne. Descends vite.

Il lui prit la clef, referma à double tour la porte de l'antichambre, rentra dans l'atelier, courut à la porte

dérobée qui descendait à son appartement, la ferma de même; puis il revint à madame de Thervay.

— Oh ! madame... Léona... Est-ce possible!... Enfin !... merci!...

Léona restait debout, rigide, faisant un effort intense de volonté, pour combattre sa défaillance.

Il lui saisit les mains, voulut l'entraîner sur le divan.

Elle résistait. Mais, tout à coup, à bout de forces, elle s'affaissa entre ses bras, pâmée.

Alors il la fit asseoir, s'agenouilla devant elle, et couvrit ses pieds et ses mains de baisers fous.

— Un mot ! parlez, ma Léona... que j'entende votre voix... regardez-moi, que je me baigne dans la lumière de vos yeux.

Elle se remit enfin, et d'une voix entrecoupée, étouffée :

— Depuis huit jours je vous attends... Aujourd'hui encore... Pourquoi n'êtes-vous pas venu?... J'ai tant souffert!...

— Pardonnez-moi. C'est que... je croyais que vous ne m'aimiez pas. Depuis la dernière visite que je vous ai faite, ce doute me torture... Vous avez été si froide!... Et cependant votre souvenir ne m'a pas un instant quitté. Jusqu'à votre parfum qui me poursuit partout; jusqu'au son de votre voix que j'ai conservé dans mes oreilles et dans mon cœur; car c'est dans mon cœur qu'elle résonne, cette voix tendre et profonde qui, dès le premier jour où je l'entendis, me fit passer dans tout le corps un frisson d'amour.

— Ne vous avais-je pas dit : A demain ! Vous aviez promis, et cependant...

— Chère adorée, vos reproches m'anéantissent de remords et de bonheur à la fois. Écoutez-moi, et vous me comprendrez. Tout homme qui se sent entraîné par une passion vertigineuse, avant de se jeter dans cet abîme

inconnu, a un moment de timidité, d'hésitation, de peur. Je craignais de n'être pas autant aimé que j'aimais moi-même. Mais aujourd'hui, devant une telle preuve d'affection, je ne puis, je ne veux plus lutter. Parlez, que dois-je faire pour vous prouver ma reconnaissance, mon dévouement entier, mon esclavage absolu?

Alors, la Mexicaine se redressa, saisit Georges par les épaules, et le regardant jusqu'au fond des yeux :

— Eh bien! dites-moi seulement à qui vous écriviez, lorsque je suis entrée.

Georges répondit avec calme, en soutenant impudemment le regard scrutateur et soupçonneux de la créole :

— A mon homme d'affaires de Moulins-Engibault. Je griffonnais des chiffres.

— Je vous crois, Georges, dit-elle de sa voix grave; et s'inclinant vers lui, elle lui donna ses lèvres et lui fit un collier de ses bras.

Ce premier baiser d'amour lui causa de tels vertiges qu'elle crut que la terre s'entr'ouvrait.

Les bonnes fortunes de Georges s'expliquaient non seulement par ses séductions naturelles, mais surtout par l'art qu'il savait apporter dans l'amour. Et ce n'était pas un art acquis, banal. Il avait réellement l'inspiration, le génie. Il avait aussi le don des larmes, qui sont auprès des femmes la plus irrésistible des persuasions. Ainsi que l'a dit un auteur moderne, la puissance des grands séducteurs est de savoir pleurer. Et tout en exprimant une passion dont la véhémence ressemblait au souffle d'un ouragan, il avait d'exquises mièvreries, d'adorables délicatesses, et des caresses tour à tour emportées, tendres ou savantes. Enfin, même après la satisfaction du désir, secouant la torpeur des sens apaisés il se montrait reconnaissant, attendri, encore plus enamouré.

Lorsque Léona sortit de son ivresse, elle lui demanda

en attachant sur lui un regard sombre, défiant, avec une voix où elle mettait une douceur câline :

— M'aimes-tu toujours ?

Alors il se coucha à terre, sur la peau de tigre, prit l'un des pieds de sa nouvelle maîtresse, le posa sur sa poitrine, tandis qu'il appuyait l'autre sur son front.

— Il est un poème indien, répondit-il, où l'amant, posant ainsi sur sa tête et sur sa poitrine les pieds de celle qu'il adore, lui dit : « Mon cœur et mon cerveau sont à toi. Ton amour domine ma volonté. Mon cœur battra pour toi jusqu'à la mort. » Je suis ton esclave, ma belle Léona, dispose de moi, ma vie tout entière t'appartient.

— A jamais ? fit-elle ravie, mais encore soupçonneuse.

— A jamais !

Elle se leva, et brusquement, avec terreur :

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt six heures et demie.

— Adieu ! je pars. Mais, auparavant, je veux voir votre tableau.

Georges prit la lampe et la conduisit devant sa toile.

A la vue de la Faunesse, Léona tressaillit, son regard s'alluma.

— Est-ce une création de votre cerveau ? Cette femme existe-t-elle ?

Georges devina sa pensée jalouse.

— C'est une femme de pièces et de morceaux. J'ai pris le pied par-ci, la main par-là. L'imagination a fait le reste.

— Ah ! tant mieux ! exclama-t-elle avec allègement, car je la trouvais trop belle.

Quand madame de Thervey partie, la portière se fut abaissée sur la porte refermée avec soin, Georges tira hâtivement sa montre.

— Trop tard ! murmura-t-il.

Néanmoins, il se rassit devant son bureau, sortit du

buvard la lettre qu'il y avait si précipitamment cachée, et la termina par ces mots :

« Sois donc rassurée, ma chère Modeste, je n'aime que toi, je n'aimerai jamais que toi. Ton Georges, *for ever.* »

Il pressa un bouton électrique, et quelques instants après il ouvrait à Chadi.

— Vite, va jeter cette lettre à la poste.

Chadi sortit en courant.

Une fois cette lettre mise à l'abri des perquisitions inquiètes de Sylvia, Georges respira, et sa lèvre esquissa un sourire de vaniteuse satisfaction, mêlée pourtant de quelque lassitude.

Si les femmes pouvaient surprendre l'attitude de l'amant quand elles viennent de le quitter, quelle amère désillusion quelquefois... souvent!

Cependant, comme Léona franchissait la porte cochère, encore bouleversée, encore ivre de cette première heure d'amour, elle se heurta presque à une femme fort élégante, dont un coquet chapeau couvrait imparfaitement l'énorme chevelure, lumineuse dans la nuit.

Son cœur se serra. Cette femme lui rappelait la Fauvette du tableau de Georges. C'était la silhouette debout de la femme couchée sur le dos des faunes. C'était cette même chevelure d'or roux, cette même cambrure hardie et souple. Où allait-elle, puisque Georges avait cessé de travailler?

Ses tempes siffèrent. Elle vit trouble. Un manteau de feu l'enveloppa toute. En se jetant dans sa voiture, elle haletait.

Trompée! Georges lui avait menti.

Il s'élevait dans son cerveau des tourbillons de flammes.

Était-ce déjà le châtement de sa faute?

Elle ne put dormir. Une sorte de délire la transportait. Elle, l'apathique, l'indolente, plusieurs fois au

milieu de la nuit elle se trouva debout, à côté de son lit, sans se rendre compte de l'impulsion qui l'avait poussée.

Comment savoir? Aller chez Georges en plein jour avec Rosanne.

Il sembla que madame de Nérís eût deviné son désir ; car, le lendemain, vers deux heures, elle entra dans la serre, et trouvant Léona étendue sur son hamac :

— Quoi! s'écria-t-elle, vous voilà, chère frileuse, toute languissante et tout emmitouffée par ce chaud et gai soleil de printemps! Seriez-vous souffrante, que vous n'êtes pas descendue déjeuner?

— Oui, j'ai mes tristesses.

— Il faut secouer cela. Je me propose d'aller tout à l'heure surprendre mon frère dans son atelier. Venez donc voir avec moi où en est son tableau.

Une lueur de joie rosit la pâleur transparente de la créole.

— C'est que je ne suis pas habillée.

— Moi non plus. D'ailleurs, je vous attendrai. Jamais plus pimpante journée; et ce serait un meurtre de rester enfermée dans votre serre chaude et humide où vous étouffez. Allons, secouez votre langue, belle paresseuse, et dépêchons-nous, car il faut arriver à trois heures. J'ai donné rendez-vous à quelques amis de Georges qui désirent aussi voir son tableau.

Léona accepta avec joie.

— A propos, reprit Rosanne, j'attends ce soir, ou demain matin, mon oncle Ledrain et sa fille, cette charmante Modeste, ma filleule, dont je vous ai quelquefois parlé. Me permettez-vous de leur offrir un gîte dans le pavillon que j'occupe?

— Vous savez bien, Rosanne, que vous êtes ici chez vous bien plus que chez moi. Cet hôtel, n'est-ce pas votre œuvre? N'est-ce pas à vous, à votre sage direction, à votre infatigable dévouement que je dois le confort et le

luxue dont je suis entourée, sans avoir seulement à remuer le petit doigt? Sans vous, que deviendrions-nous, l'amiral et moi?

Madame de Nérès répondit par un chaud baiser aux remerciements de son amie.

Madame de Thervey achevait de s'habiller lorsque l'amiral entra comme une bombe.

— Allons, chère amie, il faut sortir, je le veux. J'ai commandé les chevaux pour trois heures. Le temps est superbe, et tu as besoin de prendre l'air.

— Mais je dois accompagner Rosanne tout à l'heure

— Où donc?

— A l'atelier de son frère, pour voir son fameux tableau.

— Soit, je serai des vôtres. Hâtez-vous.

Un quart d'heure après, les chevaux piaffaient dans la cour; et l'amiral, piaffant comme les chevaux, levait à tout instant les yeux vers les fenêtres de sa femme, allant et venant impatiemment de la voiture à l'escalier.

— Voyez donc si madame est prête, dit-il au valet de pied.

— Madame va descendre, répondit le domestique; elle met son chapeau.

Cinq minutes se passèrent. L'amiral se précipita chez sa femme.

— Eh bien! ce chapeau est-il mis?

Léona, devant la glace, attachait les brides avec sa nonchalance habituelle.

Elle eut un léger mouvement de sourcils; mais elle ne répondit pas.

Il attendit cinq minutes encore. Les brides attachées, il fallait mettre la voilette. La voilette fixée, ce furent les bracelets et les gants, des gants d'une longueur... vingt boutons.

— Et après les gants? fit tout à coup l'amiral, le ton bref, le front tempétueux.

— Partez seul, mon ami, répondit Léona de sa voix dolente, vous savez que je hais vos façons violentes et tracassières.

— Pardonne-moi, je prendrai patience. Seulement je te ferai observer que depuis dix-sept minutes et demie les chevaux sont dans la cour.

Léona, sans répondre, continua à mettre ses gants.

Les gants boutonnés, elle jeta un coup d'œil dans la glace et trouva que son chapeau n'allait pas.

Elle retira d'un seul coup le gant qu'elle avait mis si longtemps à passer et dénoua ses brides.

L'amiral devint cramoisi. Ses yeux s'injectèrent. Sa main se crispa sur le dossier d'un fauteuil.

— Apportez-moi mon chapeau mousse, dit tranquillement Léona à sa femme de chambre.

— Encore une demi-heure! s'écria l'amiral, hors de lui; adieu, je pars.

Les lèvres rouges de la créole blémirent; et son œil eut un regard replié et noir qui eût fait trembler un mari plus maître de lui que M. de Thervay.

— Puisque j'attends Rosanne, répliqua-t-elle en affectant une tranquillité parfaite.

— A quelle heure?

— Bientôt, probablement. Je ne suis pas impatiente, moi. Au surplus, je m'aperçois que je suis fagotée dans cette robe mousse et vieux-rose. Je vais en changer. Allez donc faire un tour de Bois, cela vous calmera.

L'amiral eut un spasme de colère. Pour dominer son emportement, il se précipita dehors, descendit l'escalier avec la pétulance d'un jeune homme, et se jeta dans la calèche.

— Au Bois! cria-t-il au cocher.

Puis, se ravisant, tirant sa montre :

— Trois heures moins vingt-deux. Non, 45, boulevard Rochechouart.

En entendant les chevaux franchir la grille, Léona éprouva comme un allègement. Ses lèvres, redevenues purpurines, esquissèrent un sourire de triomphe : elle irait donc chez Georges sans son mari.

I V

LE CLOU

— De grâce ! chère tigresse, pas un mouvement. Je tiens un effet inouï.

— Vite alors, répondit Sylvia ; car je m'ankylose.

— Viens donc voir, Barthès, reprit Georges en s'adressant à un jeune homme en qui l'on devinait un avocat, à ses favoris, à sa figure rasée, et qui était nonchalamment étendu sur un divan de satin blanc brodé d'or, occupant tout le fond de l'atelier.

— Faut-il vraiment que je me dérange ? répondit Jules Barthès avec un sourire empreint de douce ironie.

— Allons, paresseux ! daigne me donner ton avis, et toi aussi, Marpaux.

— Chut ! fit le féroce révolutionnaire qui écrivait sur le coin d'une table surchargée de mains et de pieds en plâtre, de vieux casques et de potiches anciennes, j'ai trouvé une veine ; le sacré feu me brûle.

Jules s'était approché et regardait attentivement le tableau.

— Eh bien ! que dis-tu de cet effet de lumière, n'est-ce pas saisissant ? Tout le corps dans l'ombre, et cette chute de reins magnifiques dans la clarté vive, tranchant sur

la verdure sombre pour fond, et le ciel cru. Est-ce assez épatant! Et la chevelure ne paraît-elle pas flamboyer dans la pénombre? C'est un clou, cela, ou je ne m'y connais pas. Quand je faisais du théâtre, tous les directeurs auxquels je portais mes pièces me demandaient toujours : avez-vous un clou? Eh bien! ce clou que je n'ai jamais trouvé au théâtre, je l'ai trouvé en peinture.

— Mon clou à moi, s'écria Chadi, perché au haut d'une échelle et brossant un fond, tenez, c'est mon coquin de nez en pied de marmite, et celui de ma noble mère, m'ame Barbanchu, c'est sa moustache de sapeur.

— Il ira loin, ce singe-là, dit Sylvia.

— Oui, mon cher, continua le peintre en s'animant, j'ai la prétention de fonder une école, l'école de l'anti-thèse en peinture, c'est-à-dire de l'opposition, du contraste, du romantisme appliqué à l'art. Le naturalisme brutal, ce n'est pas de l'art, c'est de l'immonde photographie. Nous, artistes, nous devons ne peindre la laideur que comme repoussoir de la beauté. Ainsi, ces deux faunes, avec leur hideuse lubricité, ne font-ils pas admirablement ressortir la beauté fine, la volupté exquise du modèle?

Georges parlait avec tant de feu que son visage en était comme transfiguré.

Il avait une belle tête pâle. Ses grands yeux, au large et franc regard, d'une nuance indéfinissable et d'une expression magique, expliquaient à eux seuls ses succès auprès des femmes. Ils étaient tour à tour obscurs ou lumineux; la colère les faisait noirs et durs; la sympathie et la joie, d'un bleu tendre et très doux. Sous l'influence de l'amour, de la passion, ils dégageaient une flamme subtile, intense qui enveloppait la femme aimée d'une atmosphère pénétrante, embrasée. Cependant, ces yeux avaient perdu la limpidité de la jeunesse : les veilles, la vie fiévreuse qu'il avait menée, les avaient

marqués déjà. Le blanc de l'œil était marbré de petites veinules rougeâtres comme une pierre de Naples ; et un cerne déjà accusé estompait les paupières et prêtait au regard une expression de profondeur dans la passion.

Cependant, Georges n'était pas un passionné en amour. Il était plutôt coquet ; car c'était un femmelin, un homme-femme.

On le devinait à ses mains effilées, trop petites ; à son pied trop étroit ; à ses cheveux châtains, soyeux, bouclés, avec des reflets clairs et doux ; à ses lèvres rosées un peu molles. Le sourire avait une grâce qui frisait l'afféterie. Le front offrait des méplats plus délicats que puissants. Le nez, un peu long, était d'une courbe fière et hardie ; mais les narines nerveuses, qui palpitaient à la moindre émotion, étaient un indice d'impressionnabilité, de faiblesse.

Toute sa personne, élégante et souple, trahissait ses instincts féminins et l'instabilité qui caractérise la femme, cet être de fantaisie et de caprice.

Réellement artiste, il possédait une remarquable facilité d'assimilation, qu'il confondait avec le génie prime-sautier, créateur, et qui lui faisait croire qu'il pouvait se passer d'étude.

S'il n'était pas arrivé encore, c'était sa fortune, disait-il, qui en était cause. Les critiques, parce qu'il était riche, s'obstinaient à le traiter en amateur et refusaient de lui reconnaître du talent. Aussi s'était-il rapidement allégé du poids de cette fortune.

Avec sa mobilité ordinaire, depuis qu'il s'adonnait à la peinture, il avait déjà plusieurs fois changé de genre.

Il avait essayé d'abord du grand art ; mais il eut bientôt reconnu qu'il n'avait ni le courage ni la patience d'aborder les études classiques. Alors il avait fait un voyage en Orient, d'où il était revenu avec une moisson

d'études, de croquis heureusement choisis, et qui lui firent parmi ses amis une célébrité de salon.

Mais le genre oriental, déjà trop exploité, l'eut bientôt rebuté.

C'est alors qu'il crut avoir découvert un nouveau filon en inaugurant la peinture de l'antithèse, comme il l'appelait.

— Eh bien ! Jules, que dis-tu de cela ? demanda-t-il à Barthès qui continuait à regarder attentivement son tableau.

— Heu ! heu !...

— Explique-toi.

— Je t'avoue humblement que je ne prise point les effets forcés. J'y vois comme une sorte de charlatanisme. La nature, mon cher, il n'y a que la nature. L'art véritable, c'est de produire des effets saisissants par des moyens simples et vrais.

— Aujourd'hui, cela ne suffit plus. Nous sommes dans un siècle de blasés. Il faut du piment dans tout, dans la littérature comme dans la peinture, ou tout au moins de l'originalité. Or, comment être original de nos jours où tout a été fait, si l'on ne force un peu la nature ?

— Que veux-tu ? Je te donne mon avis puisque tu le demandes : ces oppositions de lumière me semblent cherchées ; et dans cette chevelure que tu admires, je vois des reflets de cuivre, étranges sans doute, mais excessifs.

— Tu es un avocat distingué, très distingué, repartit Georges un peu piqué ; peut-être même seras-tu un jour un orateur éminent. Tu vois que je te fais la part belle. Mais, en matière d'art, tu n'entends goutte ; tu es trop positif, trop pratique. Aujourd'hui on ne réussit que par excès de chic. Au reste, tu verras bientôt mon succès au salon.

— Espérons-le, soupira Sylvia.

— Comment ! Tu douterais aussi, toi ?

— Dame ! si tes tableaux font antichambre comme tes pièces dans tous les théâtres...

— Les tableaux, ce n'est pas la même chose. Un tableau, pourvu qu'il soit exposé, cela crève les yeux ; et si MM. les critiques sont injustes, le public me vengera.

— Te vengera-t-il ? Là est la question, repartit Jules ; car ils sont rares ceux qui arrivent d'emblée, plus rares encore ceux qui, arrivés par un coup d'éclat, savent conserver le succès. Pourquoi ne voyons-nous aujourd'hui que de la poussière de talent et de caractères ? C'est qu'on se presse trop, c'est que la vie fiévreuse que nous menons disperse les forces, effrite les organisations énergiques qui, avec plus de recueillement et de calme, eussent pu enfanter des chefs-d'œuvre ou accomplir de grandes actions.

— Vous semblez oublier, répliqua Marpaux, que nous sommes dans le siècle de la vapeur, qui précipite les pulsations de la vie sociale. Nous subissons une influence fatale, mais féconde, qui nous fait vivre vingt vies en une seule et qui décuple la production de la richesse. Vous vous plaignez que les grandes personnalités fassent défaut ? Qu'importe, si le niveau intellectuel des masses s'élève ! Je dirai plus : tant mieux, car nous ne voulons plus le règne des hommes, mais le règne des idées. Le dix-neuvième siècle est le plus grand des siècles, c'est celui des grandes découvertes, des grands enfantements, d'où sortira une société nouvelle, mieux équilibrée.

— Mais moi qui ne suis pas anarchiste, reprit l'avocat, je déplore cette médiocrité universelle et cette fièvre qui nous emporte comme un tourbillon, et cette impatience qui ne produit que des avortements. Savoir attendre, quelle force !

— Comme c'est toi, cela, affreux paresseux ! dit Georges.

— Ainsi, ajouta Sylvia, vous ne vous emballez jamais, pas même en amour ?

— Pas même en amour, et moins encore en politique.

— A propos, où en es-tu de ta candidature ? demanda le peintre.

— J'attends qu'on la pose. Je ne m'en mêle pas.

— Stoïque, en vérité.

— Très fort ! exclama Marpaux.

— La popularité, c'est comme les femmes.

— Et tu coquettes avec tes électeurs.

— D'ailleurs, chez moi, c'est un principe. Jamais ma dignité ne fléchira devant cette popularité qui fait dire tant de mensonges et commettre tant de bassesses. Le peuple a le flair assez subtil pour distinguer ses vrais amis de ses flatteurs.

— Tu entends, Marpaux, dit Georges.

— C'est pour moi ? Vous me traitez de flatteur ?

— Sans même vous en douter. On s'exalte, on se grise de ses paradoxes. Tous les tribuns sont les mêmes : mots sonores, phrases ampoulées, ritournelles flattant les passions des foules, avec tombées calculées pour susciter les bravos. J'ai toujours eu envie de dire à ces orateurs populaires, comme cet homme de bon sens : « Déclame ton discours et parle après. »

— Est-ce toujours moi que vous visez ? protesta l'honnête Marpaux blessé au vif.

— Je parle pour tous les chercheurs de popularité : journalistes, candidats ou orateurs de clubs.

— Attention ! s'écria Chadi, je vais en faire un. Quelle ressemblance y a-t-il entre un journaliste et un candidat ? Ne vous creusez pas la tête. Tous les deux cherchent les lecteurs.

— Décidément, il faut le tuer, dit en riant Sylvia.

En cet instant, la portière se souleva et un jeune

homme mis avec élégance, la figure hâve, l'œil sombre, le front orageux, la main crispée par une angoisse, parut sur le seuil de la porte et jeta dans l'atelier un regard circulaire.

V

UN BRULÉ DE L'AMOUR

— Tiens, c'est toi, Favières! Comment va? fit Georges qui lui tendit la main sans quitter sa palette.

— Bien, très bien. C'est-à-dire mal, très mal.

— Quoi! une nouvelle passion?

Mais Favières, sans répondre, après avoir salué Sylvia, alla se jeter sur le divan à côté de Jules Barthès, qui lui offrit un cigare.

— Qu'y a-t-il de neuf au ministère des affaires étrangères? questionna l'avocat.

— Rien d'intéressant.

— Comment s'appelle-t-elle? demanda Sylvia.

— Qui?

— Votre nouvelle toquade.

— Personne.

— Pauvre Maxime, dit Georges, est-ce que tu sais dissimuler, avec cette figure inquiète, cette main fiévreuse, ces paupières battues par l'insomnie? Regardez, messieurs, vous avez devant vous une victime de l'amour!

— Voyons, comptons-les, reprit Sylvia, faisant semblant de compter sur ses doigts : une, deux, trois, quatre. Depuis six mois, c'est au moins la cinquième. Je me souviens qu'il y en a une qui a duré deux mois.

Le nouveau venu passa sa main dans sa rare chevelure.

— Ne m'agacez pas, Sylvia; aujourd'hui j'ai mes nerfs.

— Comme une jolie femme.

— Est-elle piquante, savoureuse ou sentimentale? demanda Chadi.

Le jeune diplomate leva les yeux vers le rapin, puis les détourna avec indifférence, sans même lui accorder un sourire.

— Je suis jalouse, reprit Sylvia. Pourquoi ne m'aimez-vous pas un peu aussi, moi, Favières?

— J'aime les obstacles, en amour, ma chère enfant.

— Mais, monsieur, mon cœur n'est pas précisément une porte cochère.

On entendit une rumeur dans l'antichambre.

Maxime, qui n'avait cessé d'attacher ses yeux sur la pendule, se leva par un soubresaut.

— Diable! fit Rivert, quel ressort te pousse?

— Moi?... rien.

Et il se laissa tomber presque défaillant sur le divan; car la porte de l'antichambre s'était refermée, et tout bruit avait cessé.

Il écarta ses cheveux de son front où la sueur perlait. Puis sa main retomba et se crispa sur le coussin persan où ses ongles entrèrent.

Barthès, lui, l'impénétrable et calme Barthès, avait eu un imperceptible mouvement de paupières, comme s'il dominait une émotion qui le faisait souffrir. Une palpitation même souleva sa narine.

Cependant, voulant dominer son trouble :

— Êtes-vous souffrant? demanda-t-il à Favières.

— Non. Cette pendule va-t-elle?

— Je crois que oui, répondit Georges.

— Trois heures! murmura le jeune diplomate.

Il y eut un silence pendant lequel on entendit le tic-tac de la pendule et le coup de pinceau de Chadi toujours occupé à broser son fond de tableau.

Tout à coup, Favières, la voix étranglée par une anxiété qu'il ne cherchait plus à cacher, demanda à Georges :

— Est-ce que vous n'attendiez pas aujourd'hui madame de Nérès ?

— Aucunement.

— Alors, elle voulait vous faire une surprise : elle a dit hier chez madame de Belmont qu'elle vous rendrait visite aujourd'hui, pour voir où en est votre tableau.

— Elle aura sans doute réfléchi ; car je lui ai expressément défendu de venir me déranger.

Pendant ce court dialogue, le front impassible de Barthès s'était empourpré. Il mâchonnait son cigare. Un observateur attentif eût surpris de légers frémissements dans sa lèvre fine et rouge. Ses yeux eurent ce regard replié et noir des natures concentrées.

Sylvia, toujours assise sur le sofa de lampas rose, avait passé autour de son front un de ses bras, voilant à demi les yeux ; et le rideau de peluche vert-mousse jetait sur son visage une ombre qui, accentuée par la lumière vive et crue de l'atelier, dissimulait ses jeux de physionomie. Son regard perspicace allait, depuis quelques instants, de l'un à l'autre des deux visiteurs.

Soudain elle éclata de rire.

— J'ai deviné ! s'écria-t-elle.

— Quoi donc ?

— Le secret de Favières, c'est-à-dire le nom de l'adorée du jour.

Maxime lui jeta un regard effaré et devint plus pâle.

— Tant mieux si cela vous amuse, ma belle enfant, répliqua-t-il en affectant l'indifférence. Adieu ! je m'en vais.

Il fit un pas vers la porte ; mais se retournant vers Barthès pour le saluer, il alla s'asseoir galamment sur le tabouret égyptien qui se trouvait devant la Faunesse.

— Vous avez tant de perspicacité que cela ? dit-il en s'efforçant de sourire.

— Oui, c'en est effrayant, répondit-elle. Demandez plutôt à Georges, qui ne peut soutenir mon regard de juge d'instruction, comme il l'appelle. Je ne suis pas seulement Faunesse, mais un peu sibylle. Donnez-moi votre main.

Favières la lui tendit.

— Voyons, voyons, ma pose, se récria Georges.

— Sylvia reprit :

— Vous avez un rival qui est près de vous, très près en ce moment. Il fume un havane, sur un divan de satin blanc. Sous son calme impassible, il cache un cœur de feu. Il est très redoutable, d'autant plus redoutable qu'il est plus patient, plus maître de lui. Il souffre peut-être autant que vous ; il attend avec la même impatience que vous la dame de vos pensées communes. Cette dame qui est blonde est une enragée coquette, et se fait un jeu de retourner avec ses ongles roses vos deux cœurs sur le gril de l'attente. La perfide vous a donné à tous deux rendez-vous, pendant que... Oh ! je n'ose y penser, s'écria-t-elle en montrant toutes ses dents de jeune louve dans un rire inextinguible. Elles sont bien fortes, ces femmes du monde ; et comme elles nous dégotent, ces prétendues femmes honnêtes, dans l'art de vous désespérer, messieurs ! Oh ! les bonnes têtes que vous faites ! exclama-t-elle en riant de plus belle ; sais-tu, Georges, qu'elle est très forte, très forte, ta sœur...

— Je te défends, ma chère, de parler légèrement de ma sœur. Tu sais combien je l'aime ! Il n'est d'ailleurs pas de femme plus inattaquable.

— Je t'adore dans ce rôle de frère noble. Ah ! mon cher, au fond toutes les femmes se ressemblent ! Les femmes dites du monde sont un peu plus hypocrites, voilà tout.

— Et peut-être sont-elles plus coupables, ajouta Marpaux ; car elles ont moins d'excuses. Quoique l'oisiveté,

l'ennui, soient aussi des circonstances atténuantes. Le défaut d'équilibre dans la richesse, voilà la cause de toutes les démoralisations.

— Marpaux, je t'arrête, s'écria Sylvia. Fais-nous grâce de tes rengaines politico-philosophico-anarchistes et assommantes. On te sait gré de l'intention tout de même, va, mon gros toutou.

— Quoi qu'il en soit, ma chère Sylvia, dit Georges, si ces dames arrivent, tu auras soin de disparaître.

En ce moment même on entendit un nouveau coup de sonnette; et presque aussitôt une sorte de bombe vivante et roulante, l'amiral suant et soufflant, fit irruption dans l'atelier.

— Comment, c'est vous, amiral! seul? exclama Georges. Je viens d'apprendre que ces dames se proposaient de visiter aujourd'hui même mon atelier.

— En effet, mais... Non, ce serait trop long à vous raconter, répondit l'amiral en s'essuyant le front, beaucoup trop long. Ainsi, elles devaient être ici à trois heures, et il est trois heures trente-sept, Ah çà! est-ce ma montre qui est une breloque ou cette vieille horloge? Quelle rage de l'antiquité en horlogerie!... Est-ce que jamais ces patraques-là, ça marche exactement? Bref, je suis parti deux fois, revenu deux fois. Ces dames n'avaient pas encore mis leurs gants. J'ai failli en prendre une attaque d'apoplexie.

— Patience, amiral, elles vont arriver, dit Georges.

— Du tout : ma femme, en se faisant attendre, se venge de mon emportement de tout à l'heure.

Et M. de Thervay allait et venait dans l'atelier, tirant sa montre à tout instant, passant du rouge au violet et du violet au bleu.

— Amiral, conseilla Barthès, prenez garde, la colère est mauvaise à la santé.

— Je ne comprends même pas que je sois encore debout, avec toutes les impatiences, les fièvres, les tempêtes qui m'ont tordu les nerfs, secoué la bile, torrifié le sang, depuis que je suis marié surtout. Une femme jamais pressée, jamais prête, ne s'inquiétant pas plus de l'heure que si elle devait vivre une éternité. Moi qui croyais que ce calme apaiserait ma vivacité, que de ces deux extrêmes résulterait un équilibre stable. Au lieu de cela, je peste du matin au soir. Il y a des moments où j'ai envie de la tuer ; et quand je lui vois seulement une petite migraine, je deviens fou d'inquiétude. Oh ! les femmes ! Croyez-moi, monsieur Barthès, ne vous mariez jamais.

— Mais tout le monde n'a pas dans les veines du picrate de potasse, répartit l'avocat.

— Des pas dans l'escalier, ce sont elles, s'écria l'amiral qui prêta l'oreille.

Georges fit signe à Sylvia trop peu vêtue qu'elle eût à se retirer. Mais la Faunesse, au lieu de passer dans la pièce voisine, se dissimula derrière un paravent chinois qui masquait l'entrée du petit boudoir.

— Ce ne sont pas elles encore, reprit l'amiral désempoigné. J'entends une voix masculine.

En effet, dans l'antichambre, une voix mâle disait :

— Restez ici. Je vais voir d'abord si vous pouvez entrer.

VI

LE SEMOIR A BROUETTE

Au même instant la portière s'écartait, et l'on vit apparaître un type accompli de bourgeois agriculteur : pa-

letot marron dessinant la hanche, gilet de velours noir à pois rouges, sur lequel se détachait une modeste chaîne d'acier, large pantalon havane flottant sur de gros souliers rustiques. Tête d'autoritaire en pain de sucre, calvitie étincelante, grands yeux bleus calmes et doux, un peu à fleur de tête, des yeux de ruminant, teint terreux, avec des filets violacés à l'entour des narines. Signe caractéristique : une grande distance entre le nez et la bouche, indice d'une extrême prudence. Bouche étroite, sérieuse, ridée, annonçant dès l'abord un homme grave jusqu'à la solennité, et qui ne prend pas la vie du côté plaisant. A première vue, on appréhendait en lui un moraliste grincheux et pointu.

— Comment, mon oncle, vous à Paris ! Qu'arrive-t-il donc d'extraordinaire ? s'écria Georges en laissant tomber ses pinceaux.

— Je t'expliquerai cela, je t'expliquerai... Tiens ! vous ici, amiral ?

— Votre serviteur, monsieur Ledrain, enchanté de vous voir ! Mais, à propos, c'est vous, justement, qu'on attend à l'hôtel. A tout à l'heure, n'est-ce pas ?... Adieu ! adieu ! s'interrompit-il brusquement ; et il se précipita dehors, laissant le nouveau venu abasourdi.

Il revint sur ses pas, et s'adressant à Georges :

— Si, par hasard, ces dames arrivaient, dites-leur que je les ai attendues dix-neuf minutes.

Il disparut.

— Je vous laisse, cher ami, fit Barthès à son tour.

Depuis quelques instants déjà, Maxime de Favières s'était esquivé.

— Voilà vraiment un bon type, pensait Marpaux, qui observait depuis un instant l'oncle de Georges.

Il poussa sa table dans un coin de l'atelier et se remit à écrire.

Cependant l'oncle Ledrain, un oncle millionnaire, re-

gardait de tous côtés avec des yeux inquiets et fureteurs.

— Que cherchez vous donc ? lui demanda son neveu.

— Il n'y a pas d'hétaïre, ici ?

— Comment, d'hétaïre ?

— Oui, de femmes court-vêtues, moralement ou physiquement.

Georges avait poussé de côté son chevalet, pour dissimuler sa toile.

— Vous le voyez, répondit-il, absolument rien qui puisse choquer les yeux même les plus pudibonds de Moulins-Engibault. Et ma cousine Modeste, parlez-moi d'elle. L'avez-vous amenée ?

— Elle est là ; mais comme je connais les artistes et leurs intérieurs débraillés, je me défiais. Je ne voulais pas l'introduire chez toi sans avoir préalablement passé une inspection sévère.

— Vous dites qu'elle est là ! s'écria Georges véritablement ému.

— Oui, avec son institutrice ; car elle a voulu tout de suite venir voir le cousin. Je vais l'appeler.

Georges, le prévenant, courut dans l'antichambre et ramena bientôt mademoiselle Ledrain et son institutrice.

En ce moment le paravent derrière lequel Sylvia s'était retirée, s'agita, et M. Ledrain jeta un coup d'œil inquiet de ce côté.

Mais Chadi ayant surpris ce regard, essaya de le distraire.

— Ainsi, dit-il, monsieur arrive en droite ligne de Moulins-Engibault ? Alors, comment trouve-t-il cette vue prise à Moulins même, et à laquelle j'ai prêté mon humble collaboration pour le fond, si ce n'est pour la fôôrme.

M. Ledrain s'approcha et examina avec une extrême attention ce tableau qui représentait un village du Maroc.

— Ça, une vue de Moulins? Oui, peut-être. Ah! j'y suis : le faubourg des tanneurs. Pourquoi Georges n'a-t-il pas pris plutôt une vue du nouveau square, ou de la magnifique rue du milieu qui fait de Moulins un petit Paris? Nous avons aussi une place de la République, une mairie monumentale, des quais superbes; et la ville s'endette et les contributions montent. Abattre pour reconstruire, c'est la folie du jour.

Pendant ce court dithyrambe sur les splendeurs de Moulins-Engibault, Modeste et Georges causaient à demi-voix.

— Vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas? disait la jeune fille.

— Je l'avoue, pas du tout.

— J'ai voulu vous surprendre; car j'étais inquiète... bien inquiète. Pas de lettre depuis deux mois! C'est bien long, deux mois, quand on craint tant de choses.

Et en parlant, elle riait, cherchant à contenir de grosses larmes qui, malgré elle, perlaient au bord de ses cils.

— J'ai décidé père à partir. Ça n'a pas été facile; car il a, vous le savez, horreur de Paris. Mais je l'ai pris par son côté faible.

— Lequel?

— Il vous racontera cela. Une invention.

— Lui! inventeur...

— Oui, et je lui ai persuadé qu'il fallait qu'il vînt à Paris pour la lancer.

— Vous êtes adorable, ma chère Modeste; et comme je vous trouve encore embellie!

Elle était en effet adorablement jolie, exquise, charmante.

En elle, rien de vulgaire, ni qui révélât le milieu provincial où elle avait vécu.

Assez grande, élancée comme la tige d'un lys, elle possédait ce charme divin : la pureté.

Cependant, ses yeux d'ingénue, d'un azur profond, aux cils retroussés, avaient des tendresses infinies ; et, de son regard un peu craintif, jaillissaient par instants d'inconscientes flammes. Comme aussi dans la sérénité de son sourire rose, on surprenait tout à coup une étrange résolution alliée à une bonté douce.

Le nez petit, aux ailes fines et frémissantes, décelait une nature nerveuse, impressionnable à l'excès.

Enfin, elle avait la grâce innée, et cette distinction de tournure, et même ces recherches d'élégance que sait découvrir toute femme qui aime et qui veut être aimée.

— Eh bien ! pourquoi, monsieur, ne nous écriviez-vous plus ? demanda-t-elle à Georges. Quoique je sois bien contente de vous revoir, au fond, je suis fâchée contre vous, bien fâchée.

— Un surcroît d'occupation... Mon tableau... Et puis, si vous saviez ce qu'est la vie de Paris !... Enfin, vous écrire des lettres si froides, quand je voudrais pouvoir vous dire... Mais hier au soir, j'en ai fait mettre une à la poste...

— Georges, interrompit Modeste, ne mentez pas... Si vous me trompiez...

— Vous tromper, vous ! Je n'aime que vous, je n'ai jamais aimé que vous. Je vous le jure. D'ailleurs, ne le sentez-vous pas ?

Pendant ces deux apartés, l'institutrice, une belle jeune fille vêtue de noir, la figure régulière et douce, encadrée dans un affreux chapeau de paille brune, était restée assise, isolée au milieu de l'atelier, regardant machinalement les œuvres d'art qui le décoraient.

Marpaux, depuis un instant, observait cette belle fille avec une étrange curiosité, comme si elle lui rappelait quelque souvenir ou quelque ressemblance.

Dans un mouvement qu'elle fit pour soulever son voile,

son ombrelle tomba à terre, et Marpaux se précipita pour la ramasser.

Leurs mains et leurs regards se rencontrèrent. L'institutrice fut frappée des yeux si bons et si pleins de sympathie du journaliste.

Elle le remercia en rougissant.

Son visage était alors tourné du côté du paravent chinois. Et derrière ce paravent s'éleva une exclamation sourde.

— Tiens, il y a donc quelqu'un là ? fit M. Ledrain.

Georges terrifié s'empressa de détourner son attention.

— Ainsi, vous êtes l'inventeur d'un nouvel instrument d'agriculture. Voilà ce que vient de m'apprendre ma cousine ; vous m'en voyez, mon oncle, heureux et fier.

— Oh ! une invention modeste ! car je n'ai pas l'ambition déréglée de bouleverser le monde agricole, comme ces inventeurs de machines compliquées et coûteuses. Je veux seulement rendre service aux humbles cultivateurs. On me reproche d'être réactionnaire. Je me flatte d'être plus sincèrement démocrate au fond que ces phraseurs qui n'ont à la bouche que les mots : Peuple, Humanité, Démocratie, et mon invention le prouve. Pour qui ces grandes machines mues par la vapeur ? Pour les riches propriétaires, pour ces vastes domaines qui menacent d'écraser, d'envahir la petite propriété. J'ai juré, quant à moi, que jamais une machine à vapeur ne profanerait mes terres ; car cette vapeur qu'on regarde comme le plus grand bienfait du siècle, je la considère, moi, comme le pire des fléaux.

— Il est réussi, l'indigène de Moulins-Engibault, murmura Chadi sur son échelle.

— Oh ! mon oncle ! protesta en riant Georges, qui jeta à Modeste un regard mouillé de tendresse.

— Oui, répondit M. Ledrain, un fléau, et je le démontre

à tous les points de vue, même au point de vue matériel ; car en décuplant la production, cette fameuse vapeur tant prônée amène ces terribles crises économiques causées par les engorgements des produits. Sous le rapport poétique et moral...

— Désopilant ! Mais, fichtre, quelle jolie fille ! dit encore Chadi, qui lançait à Modeste des regards incendiaires.

M. Ledrain leva vers Chadi son grand œil de ruminant.

— Comment, reprit-il, n'avez-vous pas encore trouvé une machine à vapeur pour confectionner vos tableaux ? Mais cela viendra, cela viendra... Au point de vue moral, n'est-ce pas la vapeur qui a apporté cette immense perturbation dans la vie sociale ? Autrefois, on vivait avec calme...

— Comme des mollusques attachés à leur rocher, interrompit Chadi.

Le front olympien de M. Ledrain se plissa.

Néanmoins, il s'apprêtait à continuer, lorsqu'un nouvel arrivant interrompit son discours.

— Quoi ! M. Ledrain à Paris, avec mademoiselle Modeste !... Mademoiselle, recevez tous mes compliments ; car c'est vous sans doute qui avez opéré ce miracle.

— Tiens, c'est vous, Turquet !

— Et que fait-on à Moulins-Engibault ?

— Rien d'extraordinaire.

— Nous sommes venus à Paris, dit Modeste, pour lancer l'invention de papa.

— Une invention ! exclama le boursier.

— Qui dégote la vapeur, ajouta Chadi.

— Et quelle est cette invention ?

— Patience ! répondit M. Ledrain, nous y arrivons. Mais, vous savez, je suis un homme de méthode. Je disais donc :

— Que la vapeur est une invention diabolique, interrompit Chadi.

— Je connais, monsieur Ledrain, vos préventions contre les chemins de fer.

En parlant ainsi, Turquet observait de côté Modeste et Georges et pensait : voilà une arrivée qui va précipiter le moment psychologique que j'attends en vain depuis deux mois.

— Je disais donc, reprit pour la troisième fois M. Ledrain, avec un mouvement d'impatience, que la vapeur a tué la morale, l'esprit de famille et la poésie; bien plus, qu'elle nous amènera prochainement un cataclysme social.

— Le beau malheur! s'écria Marpaux. Qu'elle crève donc, cette société pourrie jusqu'aux moelles! Nous en rebâtirons une autre suivant les lois immuables de la justice.

M. Ledrain, devant un tel blasphème, eut un frémissement d'épouvante.

Voilà donc ce qu'il entendait dès son arrivée à Paris, et cela chez son neveu, chez celui qu'aimait Modeste et qui prétendait à sa main! Il regarda tour à tour Turquet, Georges et même Chadi; mais pas un muscle de leurs visages n'avait bougé. Ils écoutaient de semblables monstruosité sans étonnement, sans horreur. Il resta quelques instants les yeux arrondis, la bouche ouverte et froncée, sévère. Mais tel était son besoin de discourir, de placer ses théories, qu'il reprit aussitôt :

— C'est bien, monsieur, je vous répondrai tout à l'heure. Moi, j'ai l'esprit de suite. Je continue donc...

— Cela durera bien deux jours, soupira Chadi.

— Je me rappelle mon premier voyage à Paris. C'était en 1839.

— C'est cela, remontons au déluge, fit l'enfant terrible.

Turquet s'assit et prit une pose résignée ; car il était en face d'un gros capitaliste qui, le moment venu, pouvait devenir un gogo. Ce prudhomme en avait toute l'envergure.

— Je mis, il est vrai, trois jours pour faire le voyage ; mais quels joyeux souvenirs ! Au lieu du sifflement lugubre de ces monstres aux yeux rouges, les coups de fouet du postillon et les grelots des chevaux ; et le bruit des roues sur le pavé quand on entrait en ville ; et les gens sur leurs portes qui semblaient vous souhaiter la bienvenue ; et les belles filles qui montraient leurs visages roses derrière leurs volets entr'ouverts. Au lieu de ces gares encombrées, puant le charbon, pleines de gens affairés et fiévreux, au lieu des repas aux buffets, dîners exécrables qu'on mange debout, les dîners à table d'hôte, avec des voyageurs devenus presque des amis. Du moins on avait vu les contrées parcourues, on avait pénétré dans les villes, admiré le paysage ; tandis qu'aujourd'hui on passe devant ou derrière ; s'il y a une montagne, on la traverse ; et l'on file la plupart du temps entre deux talus couverts de maigres acacias. Et vous appelez cela voyager !...

— Mais on gagne du temps, repartit Turquet, et le temps, c'est de l'argent.

— Je la connais votre devise américaine, et vos mœurs américaines, et vos machines américaines.

— Ne dites pas de mal de l'Amérique, interrompit Turquet. Quel pays ! tout y est grand. On y voit des fleuves de six cents lieues, des lacs qui ressemblent à des mers, des montagnes qui défilent le ciel. Les Américains, voilà des hommes ! Leur activité dévore le temps et l'étendue. Ils font vingt lieues à l'heure, ils brassent l'argent à la pelle, ils remuent la terre avec des machines titanesques, ils mangent comme six, ils crachent à quarante mètres, ils vivent vingt vies en une seule.

— C'est pourquoi, repartit sentencieusement M. Ledrain, j'ai horreur de l'Amérique et des Américains. Cette vie à outrance est absolument antipathique à ma nature réfléchie et pondérée. Quand on brûle ainsi sa vie, quelle place reste-t-il pour les sentiments, les joies intimes du foyer? Pour vouloir vivre trop vite, on ne vit plus du tout. Est-ce vivre réellement, que ce mouvement perpétuel, cette impatience fiévreuse, cette agitation vide de tout plaisir véritable? Plus d'études sérieuses, mûries par la réflexion, plus d'affections profondes, plus de ces intérieurs calmes où l'on trouvait la sérénité et le bonheur. Tous vos Parisiens, comme vos Américains, me font l'effet de maniaques poursuivant un mirage qui s'éloigne sans cesse, dédaignant les seules vraies joies : le contentement de soi, les émotions douces de la médiocrité.

— Une médiocrité comme la vôtre, de cinq ou six cent mille livres de rente, je m'en contenterais bien, dit Turquet.

— Mais je n'en dépense que quinze mille. Mes goûts sont modestes, mon intérieur est modeste. Et si j'ai appelé ma fille « Modeste », c'est que le beau pour moi est le modeste. Mon luxe à moi, ce sont les souvenirs qui me remuent le cœur. Je n'échangerais certes pas mon vieux meuble en velours d'Utrecht, qui date de mon mariage, contre toutes ces draperies d'or et de soie, ces meubles bizarres et baroques que j'aperçois ici, et qui ne servent qu'à éblouir les yeux, qu'à flatter la vanité de leur propriétaire. Dans ma chambre, il n'y a que des chaises de paille, un lit de fer avec un seul matelas de varech, et jamais de feu, même dans les hivers les plus rudes. J'éloigne de moi tout ce qui peut amollir le corps et l'âme.

— Quel Spartiate! exclama le financier, et comme vous parlez bien, monsieur Ledrain! Je ne m'étonne plus

de vos succès oratoires et littéraires à la Société d'Émulation de Moulins-Engibault.

Le regard placide de M. Ledrain lança un jet de flamme.

— J'ai frappé juste, pensa Turquet.

— Recevez-vous *l'Abeille moulinoise*? demanda l'éloquent agronome.

— Si je la reçois !

— Alors, vous y lisez quelquefois mes articles ?

— Je les savoure, monsieur Ledrain, j'y trouve ce bon sens qui n'exclut pas l'originalité des aperçus, la pensée virile d'un esprit sérieux, éminemment pratique, et cette langue sobre et châtiée du dix-huitième siècle.

En entendant apprécier ainsi sa prose, Timothée Ledrain eut un sourire d'orgueilleuse ivresse. Il passa sa langue sur ses lèvres et ferma les yeux, comme pour déguster avec plus de recueillement cette flatterie qui faisait vibrer en lui la corde la plus sensible.

— En effet, dit-il, affectant la modestie, j'ai remporté quelques petits succès oratoires. N'est-ce pas, mademoiselle Pauline? notamment, au dernier comice agricole, où l'on m'a fait une sorte d'ovation, dont j'étais vraiment confus.

Pauline eut un sourire d'approbation douce.

— Mais je l'avais longuement médité, ce discours. Car moi, je ne fais rien à la hâte. Il y avait entre autres une dissertation sur la poésie qui a produit le plus grand effet. Si je n'étais agriculteur, je voudrais fonder une école que j'intitulerais : la poésie nouvelle. Ah! que n'ai-je un journal à ma disposition, un grand journal!

— Justement, j'ai votre affaire : je vais en fonder un, s'écria Turquet transporté. Et votre invention? Quelle est cette merveilleuse invention qui vous amène à Paris?

— Merveilleuse n'est pas le mot; utile, voilà tout.

— Raison de plus pour la lancer dans notre journal, qui sera populaire et humanitaire, où nous consacrerons une large place à l'agriculture, et pour lequel je vous demande à l'avance votre précieuse collaboration.

A cette proposition, le visage de M. Ledrain se colora de plaisir, et l'émotion pendant un instant lui coupa la parole.

Il reprit cependant :

— Mon invention, c'est le perfectionnement de la brouette, de l'humble brouette de nos pères.

Tandis que Marpaux se détournait pour rire, Turquet conservait un imperturbable sérieux.

Quant à Georges, il n'entendait rien. Il disait :

— Si j'ai pensé à vous, chère Modeste, pouvez-vous en douter !

— Tous les jours ? questionnait la jeune fille en attachant sur son cousin son profond regard bleu sombre.

— Plutôt deux fois qu'une.

— Deux fois seulement ? Depuis six mois votre souvenir ne m'a pas quitté un instant...

— C'est que moi, je suis distrait forcément par mes occupations. Mais votre pensée plane sur moi incessamment. Elle me soutient dans mes déceptions, m'inspire dans mon travail...

— Alors, voyons votre tableau.

Elle s'avança pour soulever la serge que Georges avait jetée hâtivement sur ses faunes, et dans ce mouvement, elle heurta presque le paravent chinois.

Mais Georges l'arrêta vivement.

— Non, pas encore.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas vous le montrer avant qu'il soit achevé. Coquetterie d'artiste.

Modeste, ayant cru surprendre comme un frôlement derrière le paravent, regarda de ce côté.

Georges pâlit, et prenant sa cousine par la main, l'attira vers un autre tableau qui occupait le centre de l'atelier.

— Ainsi, concluait M. Ledrain, ma brouette, au lieu d'une roue, en a trois.

— Comme qui dirait la cinquième roue à une charrette, murmura Chadi.

— De cette brouette je fais un semoir, continua M. Ledrain, grâce à une planchette mobile qu'on remplace par une planche à mille trous. Vous le voyez donc, mon semoir à brouette est appelé à rendre d'immenses services à la petite agriculture.

— Alors, mon oncle, s'écria Georges en riant, vous êtes mordu, comme nous tous, par la fièvre du progrès.

— Mais moi, je ne révolutionne rien, je ne renverse rien, j'ajoute.

VII

UNE TEMPÊTE DERRIÈRE UN PARAVENT

Pendant toute cette scène, une véritable tempête grondait derrière le paravent.

La jalouse Faunesse était restée là, retenant son souffle, haletante de curiosité, d'humiliation, de colère.

Georges la renvoyait pour recevoir sa cousine Modeste, cette ingénue de Moulins-Engibault, qu'il disait aimer d'un amour idéal et tendre.

Elle avait entendu d'abord sa voix douce, elle avait surpris dans celle de Georges des vibrations émues. Ils étaient là, à deux pas d'elle, parlant bas. De quoi parlaient-ils ? De leur amour, sans doute. Ne pouvant entendre leurs paroles, elle voulait voir. Elle avait donc

égratigné avec son ongle la soie du paravent. C'est à ce moment qu'elle avait poussé un cri de surprise étouffée; car le visage qu'elle aperçut tout d'abord, ce ne fut pas celui de Modeste, mais celui de la belle institutrice; et dans cette institutrice, elle avait reconnu sa sœur.

Son premier mouvement avait été de paraître, de se jeter dans ses bras, de lui demander pardon de son silence, de son oubli; mais comment lui expliquer sa présence dans cet atelier? La honte la retint. Cependant la jalousie la poussait à faire un esclandre: en apparaissant tout à coup, elle provoquerait une rupture entre Georges et sa cousine. Depuis une demi-heure, elle restait là, cherchant à voir Modeste et n'y parvenant pas, devinant leurs regards et toute secouée par les passions orageuses et complexes que cette situation soulevait en elle.

Mais au moment où Modeste s'était approchée du tableau, elle l'avait vue de face enfin, et elle avait senti au cœur une souffrance aiguë; car jamais elle ne pourrait, avec ses yeux passionnés, ses lèvres de bacchante, sa chevelure fauve, ses formes voluptueuses, lutter avec cette enfant au buste chaste, de contours si purs, aux cheveux d'un blond pâle, vaporeux, au front suave, au sourire à la fois craintif et attendri, au beau regard limpide et profond où brillait l'ardeur d'un amour exalté par l'éloignement et la solitude.

Cette douce vierge lui parut dégager un charme pénétrant, obstiné, enlaçant, dont elle sentait qu'elle ne pourrait triompher, elle, la Faunesse, malgré l'attrait violent de sa beauté,

Elle était surtout jalouse de cette pureté, que même le grand et véritable amour qui refait la virginité, ne pourrait lui rendre. Maintenant sa sœur était oubliée. Ses yeux ne pouvaient se détacher de Modeste qui, subissant le magnétisme de ce regard aigu et persistant, restait

tournée vers le paravent, derrière lequel il lui avait semblé que quelqu'un se cachait.

Georges, également inquiet, n'osait plus s'approcher de sa cousine, ni lui parler, ni même la regarder.

Pendant ce drame silencieux, M. Ledrain continuait à décrire son ingénieuse invention.

Turquet, qui avait besoin de capitaux pour lancer son affaire et son journal, le flagornait.

Marpaux, tout en écrivant sur le coin de sa table, jetait à la dérobée des regards admiratifs à la jeune institutrice; et Chadi, du haut de son échelle, bombardait le millionnaire de ses épigrammes.

Sylvia voyait l'embarras de Georges, l'inquiétude de Modeste. Mille pensées de vengeance tourbillonnaient dans sa folle cervelle ; ses tempes sifflaient ; par instants, il lui passait comme un voile rouge devant les yeux.

Georges, pressentant un danger, entraîna Modeste dans un coin où Sylvia ne pourrait les voir. Alors la colère de la Faunesse fut à son comble. Elle rejeta la fourrure qui l'enveloppait et se vêtit rapidement d'un long peignoir de velours rubis garni de dentelles crème. Elle s'apprêtait à faire irruption dans l'atelier, lorsqu'une voix féminine et des éclats de rire argentins se firent entendre dans l'antichambre.

La porte s'ouvrit et deux charmants visages de femmes apparurent sous la portière soulevée : c'était Rosanne et Léona.

— Enfin, nous voilà ! s'écria madame de Nérès. Et l'amiral ?

Elle s'arrêta soudain à la vue de M. Ledrain et de Modeste.

— Comment, mon oncle, arrivés déjà ! Je ne vous attendais que demain.

— Pardonnez-moi, chère marraine, de n'être pas allé vous voir tout d'abord, c'est que...

— N'explique rien, fillette, je comprends.

Et se tournant vers Léona :

— Je vous présente, ma chère belle tante, mon oncle, M. Ledrain, dont je vous ai annoncé ce matin l'arrivée, et mon adorable filleule Modeste. Je n'ai pas besoin de vous en faire l'éloge. On la connaît dès qu'on la voit.

Et apercevant tout à coup Turquet qui se tenait à l'écart :

— Comment, vous aussi, monsieur Turquet ! C'est donc tout Moulins-Engibault qui s'est donné rendez-vous ici.

Pendant que le financier présentait ses civilités à madame de Nérès, Léona détaillait Modeste avec ce regard de femme jalouse qui voit tout et devine ce qu'elle ne voit pas. Elle était soudain devenue très pâle ; car elle présentait en cette jolie fille une dangereuse rivale.

— Comme te voilà embellie, chère enfant ! disait madame de Nérès.

— C'est le bonheur de vous revoir.

— Il est entendu avec monsieur et madame de Thervay que vous viendrez vous installer chez nous pour tout le temps de votre séjour à Paris.

Léona, tout occupée d'observer Modeste, n'avait pas encore parlé. Elle comprit qu'elle ne pouvait, sans impolitesse, garder plus longtemps le silence. D'ailleurs, le meilleur moyen de savoir si ses soupçons étaient fondés, n'était-ce pas d'avoir Modeste chez elle ? Elle fit donc à M. Ledrain une invitation pressante.

— Merci ! répondit M. Ledrain. Mais j'ai des habitudes, même des manies. Et puis, j'ai amené avec moi Véronique, ma cuisinière. On m'enverra de Moulins-Engibault mes provisions ; car je n'ai pas voulu m'exposer à être empoisonné par les produits falsifiés de votre industrie parisienne.

— Mais vous aurez un pavillon pour vous seuls, où vous pourrez vivre à votre guise.

— O père, supplia Modeste, accepte !

Le spartiate se laissa attendrir.

La jeune fille battit des mains comme une enfant, et se tournant vers Georges :

— Promettez-nous que vous viendrez nous voir tous les jours, dit-elle, en jetant à son cousin un regard plein de passion contenue.

Georges, au milieu de ces trois femmes amoureuses et jalouses, perdait contenance.

— Sans doute, sans doute, répondit-il hésitant, comme dans un rêve.

Léona avait surpris le regard de Modeste et compris la cause de l'embarras, de l'hésitation de Georges. Ses sourcils se plissèrent, et sa prunelle de cuivre pâle lançait par saccades des éclairs. Sentant ses genoux fléchir, elle se laissa tomber sur le divan.

Et derrière le paravent la tempête grandissait.

Maintenant habillée, prête à tout braver, Sylvia observait ses deux rivales. Malgré sa colère, un sourire convulsif passait sur ses lèvres. Elle riait de la figure égarée de Georges et de sa torture.

Tandis que Modeste présentait à madame de Nérès son institutrice, sa chère Pauline, qui jusqu'alors s'était tenue à l'écart, Léona avait fait signe à Georges de s'asseoir à côté d'elle, et les dents serrées, avec un tremblement dans la voix :

— Vous avez une bien jolie cousine, monsieur Rivert.

— Oui, en effet, charmante, répondit-il affectant l'indifférence.

— J'ai surpris tout à l'heure un regard qui disait bien des choses. Elle vous aime ?

— Comme un vieux cousin qui l'a beaucoup gâtée quand elle était toute petite.

De son côté, Modeste, inquiète du soudain refroidisse-

ment de son Georges, disait à madame de Nérís avec un soupir :

— Madame de Thervey est bien belle ; mais ses yeux me font peur.

— Quand tu la connaîtras, chère fillette, tu l'aimeras comme je l'aime. Une créole paresseuse, un peu indifférente peut-être ; mais elle a tant de grâce.

• Turquet observait cette scène d'un regard narquois. Il devinait le drame qui se jouait ; il devinait surtout l'orage qui se préparait.

— Vous ne m'attendiez pas, reprit Léona en attachant sur son amant d'une heure ses yeux ardents.

— En effet, je n'osais espérer...

— Vous avez cru que je pourrais maintenant passer un jour sans vous voir ? reprit-elle en l'enveloppant d'un regard passionné.

— Comment me rendre digne... comment reconnaître.... balbutia-t-il embarrassé, en levant sur elle des yeux plus craintifs qu'adoratifs et reconnaissants.

La Faunesse, jusqu'alors hésitante, poussa violemment le paravent, et apparut, superbe et farouche comme une lionne, avec sa fauve crinière, dans sa robe de velours rouge, le corsage entr'ouvert, le teint animé, l'œil en feu.

— Pauline ! Pauline ! s'écria-t-elle en allant droit à sa sœur.

L'institutrice poussa un cri, étendit les bras, puis les abaissa aussitôt.

— Sylvia !... Est-ce possible ?...

Elle chancela.

Marpaux s'élança pour la soutenir.

— Oui, c'est moi, ta petite sœur. Pardonne-moi de t'avoir trompée, abandonnée.

Pauline se remettait ; mais elle ne pouvait parler, ne parvenant pas à s'expliquer la présence de sa sœur dans cet atelier.

Tous les spectateurs de cette entrée subite restaient stupéfaits, immobiles, agités intérieurement par les sentiments les plus divers.

M. Ledrain semblait indigné, courroucé.

Turquet souriait avec une satisfaction ironique.

Chadi s'esclaffait silencieusement.

Georges, très pâle, foudroyait de ses regards Sylvia, qui les évitait à dessein.

Les trois rivales en présence ! Qu'allait-il résulter d'une telle situation ?

Modeste, le cœur serré par une indéfinissable angoisse, regardait sans comprendre.

Léona, blême, les lèvres frémissantes, soupçonnait en Sylvia une rivale plus redoutable que Modeste. Ainsi, elle n'avait inspiré à Georges qu'un caprice, un amour banal, vulgaire. Elle n'avait occupé dans son imagination et dans son cœur qu'une troisième place, la plus petite peut-être, tandis qu'elle s'était laissé envahir par une passion profonde, unique, douloureuse. C'était trop d'humiliation, trop de souffrances ! Elle cherchait une vengeance égale à l'affront. Elle se rapprocha de Modeste en qui elle devina une alliée.

— Je compte donc tout à fait, mademoiselle, dit-elle d'une voix sifflante, que vous viendrez dès ce soir vous établir avec votre père dans mon hôtel.

Georges cependant commençait à reprendre quelque présence d'esprit.

— Mesdames, fit-il, je vous présente mon modèle. Vous le reconnaîtrez au Salon.

— Son modèle, soupira Pauline, pauvre sœur ! Est-il possible, tombée si bas ! Te croyant perdue, je pensais avoir épuisé mes larmes ; mais si je devais apprendre...

— Quelle épouvantable découverte ! s'écria sentencieusement M. Ledrain.

— Sous une forme assez gracieuse, vous en conviendrez, repartit le boursier.

— Sortons, Modeste, ordonna l'agronome d'un ton sévère et digne. Nous ne pouvons rester ici un instant de plus.

Madame de Nérès elle-même, qui montrait d'habitude tant de présence d'esprit, ne trouvait pas un mot pour excuser son frère.

— Attendez donc, mon oncle, que Georges vous donne des explications.

— C'est bien simple, dit enfin Rivert : mademoiselle Sylvia habite depuis quelque temps ma maison. Frappé de sa beauté, je l'ai suppliée de poser pour mon tableau. Elle a bien voulu accéder à mon désir ; et voilà comment vous la trouvez dans mon atelier.

— Ce n'est pas à moi qu'on en conte, reprit d'un ton rogue M. Ledrain. Encore une fois, Modeste, partons. Voici donc, Georges, ce que j'étais venu te dire : c'est que jamais, entends-tu, jamais je n'accorderai la main de Modeste à un peintre ; et je ne me rétracte jamais, moi ; car je ne me trompe jamais. J'ai toujours douté de ton caractère. Maintenant que j'ai acquis une certitude, c'est fini, bien fini. Et puis, un pareil luxe !... Un artiste, c'est fatalement un débraillé, moralement et physiquement. La tenue, en ce monde, c'est tout. Au surplus, je ne t'en veux pas pour autant. Je t'aimerai toujours comme neveu ; mais tu ne seras jamais mon gendre.

Cette déclaration de M. Ledrain, c'était pour Léona comme pour Sylvia la confirmation de leurs soupçons. Ainsi Georges les trompait toutes les deux, puisqu'il pensait à épouser sa cousine.

A la vue de tous ces visages bouleversés, décomposés ou déconfits, la Faunesse triomphante éclata d'un rire sardonique :

— Ah ! la bonne comédie ! Ah ! les bonnes têtes !

— Sylvia ! oh ! Sylvia !... fit Pauline.

— Plus tard, je t'expliquerai... Tu m'absoudras.

Georges, accablé, s'était laissé retomber sur le divan, pendant que M. Ledrain entraînait Modeste, qui sortit en lui jetant un regard désespéré.

Rosanne et Léona les suivirent, Léona hautaine et terrible.

M. Ledrain rentra pour dire à l'institutrice :

— Alors, nous vous laissons avec votre sœur.

Pauline regarda Sylvia d'un air anxieux, interrogateur.

Toute à sa vengeance et à sa passion :

— Je te verrai bientôt, dit la Faunesse; je t'écrirai demain.

Turquet prit son chapeau, et jetant à Sylvia un regard d'intelligence :

— Au revoir, Georges, je vous parlerai dans un autre moment d'une grande affaire qui pourra vous intéresser.

Les deux amants restèrent en présence; car Marpaux, comprenant qu'il était de trop dans la scène qui allait vraisemblablement éclater, se retira dans le fumoir.

Georges alors se leva frémissant, l'œil plein d'éclairs.

— Tu es folle, vraiment folle, faire un pareil esclandre !

— Eh bien ! quoi ? Je n'ai pu résister au désir d'embrasser ma sœur. N'est-ce pas naturel ?

— Allons donc ! D'où te vient cette subite tendresse pour une sœur que tu abandonnes depuis trois ans ? Te montrer dans cet accoutrement devant mon oncle, devant ces dames !...

Et Georges marchait à travers l'atelier, housculant les sièges, remuant les meubles, frappant les albums sur les tables.

— Prends garde ! s'écria Sylvia. Encore un mot et je

casse tout. Eh bien ! oui ! j'ai voulu me venger, et je me suis vengée. Après ?

— Pauvre Modeste, fit Georges en essuyant une larme, tu lui as brisé le cœur.

— Et le mien, il ne compte donc pas ! T'es-tu soucie de le martyriser, de le déchirer ?...

Un violent coup de sonnette, suivi presque aussitôt d'une nouvelle irruption de l'amiral Trombe, interrompit cette scène de reproches.

— Et ces dames, pas encore arrivées ?

— Reparties. Vous venez de les croiser.

— Depuis quatre ans que nous sommes mariés, c'est toujours la même chose, dit l'amiral qui se précipita dehors.

Les deux amants, un peu calmés par cette interruption forcée, restèrent un instant silencieux.

Ce fut Sylvia qui reprit l'offensive.

Elle se répandit en reproches, tantôt amers, tantôt ironiques. Elle finit par fondre en larmes. Une situation semblable ne pouvait durer. Elle n'était pas une dévergondée. Elle aimait avec passion et voulait être aimée de même. Elle préférerait la mort à une pareille souffrance. En tout cas, elle ne resterait pas chez lui, elle voulait partir, partir tout de suite.

Georges vit son tableau inachevé, son succès compromis ; il faiblit de nouveau, demanda pardon.

Sylvia posa comme condition qu'il ne reverrait ni Léona ni Modeste.

Au risque de les désespérer toutes les deux, Georges promit.

Ils se réconcilièrent, mais avec moins de sincérité encore que la première fois. La confiance était perdue à jamais. Georges supportait avec impatience cette maîtresse jalouse et violente. Sylvia sentit la froideur qui était au fond de ses caresses. Elle comprit qu'il ne tiendrait ses serments que jusqu'à l'achèvement

de son tableau, qu'ensuite il reprendrait sa liberté, si d'ici là elle n'avait su le reconquérir ou le séparer complètement de Léona et de Modeste,

VIII

LA MEXICAINE

Un vent de tempête soufflait également au boulevard de Courcelles.

Léona était comme hors d'elle-même. L'indolente créole, à la démarche traînante, au regard rêveur, comme perdu dans de vagues souvenirs, était métamorphosée.

— Qu'a donc maîtresse? se demandait la négresse. Elle, si douce, si tranquille, remue, gronde. Elle, en colère. Ses yeux font peur à moi.

Aux questions inquiètes que lui avait adressées en rentrant l'amiral, elle avait répondu avec aigreur :

— Je suis allée où il m'a plu ; et si vous continuez à me suivre, à me tyranniser ainsi, eh bien! monsieur, nous plaiderons en séparation. J'en ai assez de ce continué ouragan. J'aime le calme, vous le savez bien.

— En séparation ! s'écria l'amiral atterré. Mais, chérie, ne suis-je pas sans cesse occupé à satisfaire tous tes caprices?...

— Vous me fatiguez, vous m'exténuez avec votre turbulence. J'ai une migraine affreuse ; c'est vous qui me l'avez donnée.

— Un semblable reproche, à moi, qui donnerais ma vie pour t'épargner une souffrance !

— C'est possible. Mais vous m'ennuyez. Laissez-moi. Le pauvre amiral s'éloigna, la tête basse.

Donc, cette nuit-là, personne ne dort.

Léona était dévorée par la fièvre de la jalousie et le ressentiment de l'amour-propre blessé.

Plusieurs fois l'amiral se releva pour baigner son visage dans l'eau froide, tant les reproches acrimonieux de sa femme le bouleversaient et le congestionnaient.

Modeste pleura toute la nuit ; car elle se croyait à jamais séparée de Georges.

Pauline se désolait de la situation équivoque de Sylvia et cherchait le moyen de l'arracher à cette vie déshonorante.

M. Ledrain pestait contre les oreillers et les matelas trop moelleux.

Rosanne, la plus calme, était inquiète cependant, avec sa bonté habituelle, des conséquences qui pouvaient résulter pour tous des scènes de la veille. Et puis une autre pensée aussi la préoccupait. Pourquoi Jules Barthès, à qui elle avait donné tacitement rendez-vous dans l'atelier de son frère, ne l'avait-il pas attendue ?

Vers onze heures seulement Léona sonna.

— Maîtresse, malade ? demanda la négresse qui, après avoir entr'ouvert les rideaux, avait aperçu le visage altéré de madame de Thervay.

— Oui, un peu. Pas de lettre pour moi ?

— Non, pas de lettre. Maîtresse veut-elle manger ?

— Je n'ai pas faim, je ne descendrai pas déjeuner.

Pendant ce temps, Rosanne faisait visiter l'hôtel à M. Ledrain et à Modeste.

Mais tandis que Modeste, surmontant sa douleur, s'exaltait sur tout, son père critiquait toutes choses : ce luxe amollissant, ces appartements assombrés par les épais rideaux, par les stores de dentelle, et surtout cette serre humide et chaude, un vrai nid à rhumatismes. Habiter ces maisons capitonnées et malsaines, c'était, selon lui, attenter à sa vie.

— Cependant, voyez, disait Rosanne, en ouvrant une fenêtre sur le jardin, nous sommes presque à la campagne.

— Moins l'air pur. On se sent saisi à la gorge par les miasmes délétères. Et même ici, loin du bruit, on subit la fièvre parisienne, cette agitation vertigineuse qui précipite les pulsations du cœur, trouble le cerveau, et par conséquent avance l'heure de la mort. Et je le prouve mathématiquement. Ainsi, à Moulins-Engibault mon pouls bat habituellement soixante fois par minute. Depuis mon arrivée, il en marque soixante et onze, ce qui fait quinze mille quatre cent quarante pulsations de plus par jour. N'est-ce pas épouvantable de brûler ainsi sa vie?

— On s'y fait, mon cher oncle, et vous voyez que, pour ma part, je me porte assez bien.

— Santé factice, couleurs artificielles. Tu paieras cela, plus tard. Mais je te quitte à l'instant, je cours chez Gail commander la machine de mon invention, car je veux que ce soit un bijou ; et aussitôt que je l'aurai vue exposée, je repars le lendemain, j'emmène Modeste qui pourrait tomber malade ici. A-t-elle une mine, la pauvre enfant ! Je ne veux pas d'ailleurs qu'elle revoie son scélérat de cousin. Il est bien entendu, n'est-ce pas ? qu'il ne mettra pas les pieds ici pendant que nous y serons. Ce n'est qu'à cette condition que j'ai consenti à accepter ta bonne hospitalité.

— C'est entendu, mon oncle, soyez sans inquiétude. Le monstre ne viendra pas ; et s'il l'osait, nous le mettrions à la porte.

Restée seule dans la serre avec madame de Nérès, Modeste se jeta à son cou et fondit en larmes.

— Pauvre chérie ! dit madame de Nérès en l'embrassant tendrement.

— Marraine, marraine ! s'écria Modeste, la voix entre-

coupée de sanglots. Il ne m'aime pas, c'est certain... Ne plus le voir!... si j'ai décidé mon père à ce voyage, c'est que je mourais loin de lui. Et cependant je sais... je comprends... j'espérais un peu, néanmoins, qu'il viendrait ce matin... Je le vois bien, il ne m'aime plus du tout, du tout... malgré tous ses serments...

— Tu te trompes, mignonne. Il t'aime. Je jurerais même qu'il n'a jamais aimé que toi. Est-il aucune femme plus jolie, plus charmante, plus digne surtout d'être aimée ?

— Celle que nous avons vue est si belle ! J'en suis encore éblouie. Puis c'est la sœur de ma chère Pauline, si bonne pour moi, si dévouée ! Et sans doute Pauline demandera à Georges d'épouser sa sœur ; et c'est le devoir de Georges, s'il l'a compromise. En ce cas, je dois, moi aussi, me sacrifier ; car je l'ai entendue pleurer toute la nuit, cette pauvre Pauline, et je ne voudrais pas lui causer un pareil chagrin. Cependant, j'en ai beaucoup, moi aussi. J'aime Georges depuis si longtemps ! Tu te rappelles qu'à l'âge de huit ans je l'appelais déjà mon grand mari. Et depuis son dernier voyage à Moulins-Engibault, il n'est pas d'heure, de minute où ma pensée n'ait été remplie de son souvenir. Aussi hier, en voyant chez lui cette femme, ai-je éprouvé un si grand déchirement que, je le sens bien, cette blessure sera mortelle. Cependant... mon Dieu ! je mourrai, voilà tout.

— Enfant ! enfant ! repartit Rosanne en caressant doucement la jolie tête éplorée de sa filleule, veux-tu te taire, et sécher ces larmes tout de suite ? Pourquoi ne pas croire plutôt à l'explication qu'a donnée Georges ? Il est loyal, il est bon, il t'aime. Non, chérie, tu ne mourras pas. Tu verras : les choses s'arrangeront. Ces femmes-là ne songent pas au mariage.

— De qui parles-tu ? De la sœur de Pauline ?

— Sans doute. Un modèle !

— Cependant, elle avait un peignoir, ce qui prouve bien qu'elle était chez elle.

— Écoute, ma chérie... mais comment révéler de semblables choses à ton innocence?... Pourtant, il le faut bien, pour te rassurer...

— Parle vite.

— Un jeune homme, un artiste, doit, sous peine de se rendre ridicule, accepter les nécessités et les mœurs du monde où il vit. Aussi, tu n'as pas la prétention que Georges copie la nature sur des mannequins, aujourd'hui surtout que l'art cherche à peindre la vie dans ce qu'elle a de plus réaliste, de plus brutal même. Il lui faut donc des modèles en chair et en os ; et quand un peintre a la chance d'en rencontrer un aussi accompli que cette Sylvia, il fait naturellement bien des concessions pour le conserver. Il est donc fort possible qu'il ait laissé prendre à cette belle fille un certain pied chez lui.

— Et alors, qui sait si, pour conserver ce splendide modèle, il ne lui a pas dit, comme à moi, qu'il l'aimait et qu'il n'en aimerait jamais d'autre ; car j'ai bien vu qu'elle me regardait comme une rivale. Elle n'est sans doute entrée si brusquement que pour me défier de lui prendre Georges. Je l'ai compris à son attitude, à ses yeux surtout qui me foudroyaient. Ce mauvais regard m'est entré dans le cœur comme un coup de poignard. D'ailleurs je me doutais bien qu'il me trompait, je le sentais. O marraine, que je souffre ! s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de madame de Nérès.

Rosanne cherchait à l'apaiser, la berçant comme un enfant dont on veut sécher les pleurs.

— Ne te désole pas ainsi, pauvre chère âme. A supposer que ton image ait pâli un instant, il te reviendra, j'en suis sûre.

— Ah ! moi, je ne pourrais penser à un autre homme.

— C'est que les jeunes gens n'apportent pas dans le

sentiment la même profondeur que nous, la même délicatesse. Il y a l'amour vrai, ma fille chérie, c'est celui-là que Georges éprouve pour toi. Et il y a le passe-temps, la distraction du moment, la fantaisie, le caprice, et c'est là ce que cette Sylvia a bien pu lui inspirer. Mais cet attrait fugitif ne saurait être mis en parallèle avec l'affection pleine de respect et de tendresse qu'il a pour toi, sa fiancée.

— Je ne saurais comprendre ce partage, je le veux tout à moi.

— Il y a aussi des enfants gâtés qui demandent la lune. Tu demandes, toi, un homme comme il n'y en a pas.

— Tu crois !

— J'en suis sûre.

— Eh bien ! puisque Georges ne vient pas, je veux aller le voir, lui demander une explication ; car je sens qu'il me serait impossible de passer encore une nuit avec cette fièvre, cette inquiétude dévorante... Je t'en supplie, conduis-moi chez lui.

— Fie-toi en ma vieille expérience, ne va pas à Georges ; laisse-le croire, pendant quelque temps, que tu es fâchée contre lui. Tu ne connais pas encore, chère mignonne, le cœur masculin. Sans doute, il y a chez ces messieurs comme chez nous des sentiments vrais et profonds ; mais l'esprit de contradiction et la vanité jouent un grand rôle dans leurs amours. Si nous semblons les dédaigner, leur amour-propre s'irrite, l'obstacle leur donne la fièvre ; et ce qui d'abord n'était qu'un goût, un penchant, peut devenir de la passion. Si, au contraire, nous allons au-devant d'eux, leur belle flamme se calme. Si nous nous acharnons, leur grand amour se change en indifférence, en haine quelquefois. C'est un art, ma toute belle, que de savoir se faire aimer, et surtout de savoir maintenir l'amour au même diapason.

Donc, pas d'impatience ; c'est l'impatience qui perd les femmes, rappelle-toi cela, et qui souvent tue l'amour.

— Ah ! moi, je n'en sais pas si long. J'aime de tout mon cœur, voilà tout ; et je veux croire encore, quoi que tu en dises, que lorsque deux cœurs se comprennent, ils peuvent s'aimer toute la vie, sans tant d'artifices.

— Sans doute ; mais c'est fort rare, et ce sont là des amours calmes ; tandis que toi, aussi bien que Georges, vous êtes deux natures passionnées. Or, je te le répète, la passion est une fièvre qui se nourrit d'obstacles. Es-tu bien sûre toi-même que tu aimerais autant ton Georges s'il était aussi empressé que tu le désires ?

— Oh ! plus encore.

La conversation de la marraine et de la filleule fut interrompue par l'entrée de Léona.

Madame de Nérès, frappée du bouleversement de son visage, eut une vague intuition de ce qui se passait en elle. Depuis quelque temps déjà, elle s'apercevait de ses préoccupations. Elle soupçonnait son amour pour Georges, et elle avait cru agir honnêtement en la prévenant d'un projet de mariage entre lui et l'héritière de Moulins-Engibault. Mais, soit que la créole se crût assez de charmes pour triompher de la petite provinciale, soit qu'elle se laissât aller inconsciemment à cet amour pour le seul homme qu'elle vît dans l'intimité, elle n'avait pas tenu compte de l'avertissement de Rosanne, et s'était laissé envahir sans résistance par l'attrait vertigineux de la première passion.

Les profondes ivresses déjà ressenties, ses longues et ardentes rêveries l'avaient si fortement attachée à son amour, que l'écroulement du bonheur entrevu lui causait non seulement une douleur aiguë, poignante, mais cet affolement, cette épouvante que fait éprouver la sensation d'un vide soudain, immense.

Cet homme qui s'était joué de son cœur, de sa dignité même, maintenant elle le haïssait ou croyait le haïr. Il lui fallait une vengeance égale à sa souffrance, égale à l'injure. Les passions sauvages et la cruauté des femmes de sa race venaient de se réveiller en elle. Toutefois elle se rattachait encore à un espoir. Sans doute Georges la trompait avec Sylvia. D'un autre côté, les paroles de M. Ledrain lui avaient démontré qu'il avait été sérieusement question de mariage entre Georges et sa fille. Et cette fiancée, qu'elle n'avait entrevue jusqu'alors qu'à travers un brouillard, qui jamais n'avait excité sa jalousie, lui était apparue tout à coup sous les traits d'une jeune fille charmante, candide, désirable par son ingénuité même. Cependant ce n'était qu'une enfant simple, incapable de tout artifice, qui ne pouvait, selon elle, inspirer un sentiment exclusif à un homme d'une organisation aussi complexe que celle de Georges. S'il avait songé à l'épouser, c'était pour sa dot ; mais il ne l'aimait pas, puisqu'il vivait avec une autre femme. Enfin, cette autre femme, était-il bien certain qu'elle fût réellement aimée ? Son orgueil se refusait à croire qu'il pût lui préférer cette Sylvia, d'une beauté d'ailleurs complètement opposée à la sienne. S'il avait eu un caprice pour son modèle, ce ne pouvait être un attachement sérieux. Avant donc de songer à sa vengeance, elle voulut acquiescer à une certitude.

— Pardonnez-moi, dit-elle à Modeste, de n'être pas descendue au déjeuner. J'étais souffrante. Mais laissez-moi vous répéter combien je vous suis reconnaissante d'avoir accepté mon invitation !

— C'est moi, madame, au contraire, qui vous remercie de tout mon cœur de tant de bontés.

— Elle est charmante, votre filleule, ma chère Rosanne. Vous l'avez douée au berceau de toutes les

qualités, de toutes les grâces. Il ne pouvait en être autrement d'une marraine telle que vous.

— Chère flatteuse ! Allons, je vous laisse ensemble ; car j'ai des ordres à donner.

— Il est entendu alors que je vous abandonne le soin de remplir pour moi les devoirs de l'hospitalité.

Quand Rosanne fut partie, Léona s'assit à côté de Modeste et lui prenant les mains :

— Vous semblez avoir beaucoup de chagrin, chère enfant. En effet, si jeune et déjà éprouvée si cruellement !

— Oh ! oui, madame, bien cruellement !

— Vous aimiez donc beaucoup votre cousin ?

— De toute mon âme, comme celui auquel on doit consacrer sa vie. Et je l'aime toujours. Quoi qu'il fasse, jamais mon cœur ne pourra se détacher de lui.

— Cependant...

— Vous croyez, n'est-ce pas, qu'il m'a trompée avec cette femme ?

— Je ne crois rien, répondit Léona, hésitante.

— Je le vois bien, vous pensez comme moi que cette belle personne...

— Non, mon enfant, je ne voudrais pas vous mettre en défiance contre M. Rivert. Y a-t-il longtemps que vous étiez fiancés ?

— Il y a six mois, aux vacances dernières, nous avons échangé des anneaux. Cet anneau, il ne le porte pas, lui ; peut-être ne l'a-t-il jamais porté...

— Il vous a fait sans doute de grandes protestations comme tous les amoureux ?

— Oh ! oui, les serments les plus tendres et les plus terribles.

— Et vous vous écriviez ?

— Oui, madame.

— Souvent ?

— D'abord tous les huit jours. Je lui envoyais, moi, un petit journal de ma vie, de mes pensées les plus intimes. Ce journal, il ne le lisait pas sans doute ; tandis que moi, je dévorais vingt fois, mille fois ses lettres, ses chères lettres qui ne me quittaient ni le jour ni la nuit.

— Et elles étaient tendres, ces lettres ?

— Tendres, passionnées. Elles semblaient surtout si sincères. Comment ne l'aurais-je pas cru ? Et même aujourd'hui, il me paraît impossible que Georges qui est si bon, si loyal, ait pu m'abuser à ce point.

— Sans doute, M. Rivert, que je connais un peu, est bon et loyal. Mais les hommes sont si légers, parfois si perfides. Et il y a longtemps qu'il vous écrivait ainsi ?

Modeste tira de sa poche un petit portefeuille de satin rose sur lequel était brodée une branche de myosotis. Elle défit une faveur.

— Tenez, les voilà toutes.

Elle mit sous les yeux de madame de Thervey un paquet de lettres tout usées à force d'avoir été lues et baisées.

Léona s'en empara par un mouvement brusque.

— Voyons, fit-elle.

Elle prit la dernière du paquet et courut à la date : 6 février ! C'était précisément un jour qui lui rappelait aussi d'enivrants souvenirs. Cette date s'était gravée dans sa mémoire. Georges les avait conduites, elle et madame de Nérès, au bal de l'Opéra, où ils avaient passé ensemble une nuit charmante et même un peu folle. Ils avaient soupé chez Bignon ; et il l'avait entourée, enveloppée d'attentions exquis, de regards émus, de flatтерies murmurées d'une voix basse, troublante, et qui avaient jeté dans ses veines la fièvre des sens. Et le lendemain, pour expier sans doute cette infidélité morale, il écrivait à Modeste des protestations d'infinie tendresse. Elle lui rendit cette lettre en lui jetant un regard cruel qui la bouleversa. Mais la jeune fille n'eut

pas le temps de s'appesantir sur cette impression ; car au même instant un domestique entra, apportant une lettre.

— Pour mademoiselle Ledrain, dit-il en la lui présentant.

Modeste, reconnaissant l'écriture de Georges, eut un sursaut joyeux, s'empara vivement de la lettre, brisa le cachet d'une main tremblante, et sa prunelle de saphir sombre dévora le papier.

Quand elle eut achevé cette lecture, elle se laissa tomber sur le banc, défaillant presque, riant et pleurant tout à la fois.

— J'ai été injuste, mauvaise, coupable, s'écria-t-elle. Moi qui l'accusais ! Tenez, madame, lisez plutôt ! Douter de son cœur, c'était affreux. Il m'aime ! Il m'aime ! Il n'a jamais aimé que moi !

Léona saisit cette seconde lettre d'une main frémissante. Elle lut. Et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, sa prunelle de cuivre pâle jetait de sinistres éclairs.

C'était cette lettre commencée, que Georges avait précipitamment cachée lorsqu'elle était allée chez lui, et qui était arrivée à Moulins-Engibault le lendemain du jour où M. Ledrain et sa fille en étaient partis.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher petit ange,

» Oh ! d'abord, avant tout, laisse-moi me mettre à tes genoux, pour te demander pardon et baiser pieusement le bas de ta robe !

» Tu m'accuses de t'oublier, tu me dis que mon silence t'a rendue malade. J'ai été fort occupé, c'est vrai ; mais jamais ton souvenir ne s'est effacé un seul instant de ma pensée.

» Cher et bon petit cœur, je t'ai fait souffrir, moi qui n'ai qu'une ambition, passer ma vie à détourner de toi la

moindre épine capable de blesser ces pieds si mignons que j'adore, dont je suis fou.

» As-tu donc oublié, chérie, le soir où nous avons échangé nos anneaux, et où, me couchant à tes pieds, comme le poète indien, j'en mis un sur mon front, l'autre sur ma poitrine? Ma tête sous ton pied, c'était l'abdication de mon esprit et de ma volonté, c'était la promesse de ne penser qu'à toi, de n'avoir jamais d'autre désirs que les tiens. Ton pied sur ma poitrine, c'était la prise de possession de mon cœur, de ma vie, qui sera tout à toi jusqu'à mon dernier souffle. Quand tu ne m'aimeras plus, mon cœur cessera de battre. Cette promesse, puisque tu sembles l'avoir oubliée, je te la fais de nouveau : je ne veux vivre, je ne vis que pour toi. Si parfois mon travail m'absorbe, c'est qu'il me tarde d'atteindre à cette renommée qui, je l'espère, fera fléchir les préventions de ton père contre moi, et hâtera le moment de notre bonheur.

» Prends donc quelque patience : le bonheur arrivera bientôt. Laisse-moi, en attendant, me coucher encore à tes pieds et y mettre comme autrefois mon front et ma poitrine, en signe de soumission aveugle, entière, absolue, en signe d'éternel servage. Et puis, je te prends dans mes bras, et j'embrasse tendrement, follement, éperdument, tout ton beau corps de vierge.

» Oui, chère bien aimée, tous ces sentiments-là, la tendresse, le dévouement, la passion et l'adoration sont contenus dans mon immense et profond amour.

» Sois donc rassurée, ma chère Modeste, je n'aime que toi, je n'aimerai jamais que toi.

» Ton GEORGES, *for ever*.

Après avoir lu, Léona éprouva un instant d'égarement. Puis elle demeura atterrée de tant de mensonge et de

perfidie. Car toutes ces protestations, il les lui avait faites; car toute cette comédie, il l'avait répétée pour elle dans les mêmes termes à peu près, le jour même où il avait écrit cette lettre à Modeste. Soudain ses lèvres frémirent, ses narines s'enflèrent; elle jeta à la jeune fille dans un frissonnement de paupières un regard tellement aigu, que la pauvre enfant, pour la seconde fois, en fut toute bouleversée.

— Quoi ! dit-elle tout émue, vous ne croyez pas qu'il soit sincère ?

— Je trouve de l'exagération dans cette lettre, beaucoup d'exagération.

— C'est peut-être, reprit Modeste hésitante et troublée, que vous ne me jugez pas digne d'inspirer un tel sentiment.

— Non, sans doute; mais il fait de la phrase; et je trouve odieux qu'un homme ose se jouer d'un cœur aussi candide que le vôtre.

— Vous pensez... Vous croyez?... interrogea Modeste, devenue toute pâle.

Mais la créole semblait ne plus l'entendre, ne plus la voir. Elle avait un regard vague, effrayant.

— Qu'avez-vous donc, madame, souffrez-vous ?

Léona se secoua, se leva par un effort, comme pour échapper à une douleur qui l'oppressait.

— Ce n'est rien. J'ai éprouvé, en effet, une sorte d'étourdissement. J'y suis sujette. C'est cette chaleur de serre, sans doute. Pauvre mignonne ! Vous semblez tout effrayée...

— En effet, vous m'avez fait peur. Vous êtes encore très pâle. Voulez-vous que j'appelle ?

— Non, non, me voilà remise. Mais pendant un instant je n'y voyais plus. J'ai eu comme un voile devant les yeux. Veuillez donc, je vous prie, soulever un peu le vasistas.

Modeste courut au vasistas qu'elle ouvrit tout grand.

— Merci ! c'est complètement passé, fit madame de Thervey en s'efforçant de rire. Tenez, maintenant mon front est inondé de sueur. C'est la réaction.

Modeste restait devant elle, tout épouvantée, oubliant la souffrance que venait de lui causer cette femme en doutant de l'amour de Georges, et en froissant sa lettre avec colère.

Léona lui prit la main.

— Peut-être tout à l'heure ai-je été injuste. Il se peut bien que votre cousin vous aime. Seulement....

— Parlez, je vous en supplie, s'écria Modeste. Toutes mes craintes me sont revenues. Et si douloureuses ! Vous savez quelque chose, je le vois bien. Eclaircissez-moi. Dites-moi si je puis croire en lui. Oh ! si je devais passer ma vie dans des angoisses, dans des doutes pareils !... Je crois que je n'aurais même pas la force de renoncer à lui. Je l'aime tant !

Léona commençait à se remettre. Elle comprit que cette enfant était une alliée, avec laquelle elle devait se coaliser contre l'ennemie commune, la plus redoutable, celle qui était au cœur de la place.

— Je vous en prie, dit Modeste, donnez-moi un conseil.

— Je ne sais trop. Chacun, en pareil cas, agit selon son caractère, selon son cœur.

— A ma place, que feriez-vous ?

— Je cherche.

— Je croyais, reprit la jeune fille, qu'il viendrait m'offrir une explication : car s'il avait autant souffert que moi toute la nuit...

— Quelle heure est-il ? demanda la perfide créole.

— Quatre heures.

— Eh bien ! Je pense qu'en effet, s'il vous aimait comme il le prétend...

— N'est-ce pas ? Il serait venu ? interrogea Modeste, le regard plein d'anxiété. Peut-être a-t-il craint de rencontrer mon père. J'avais prié marraine de me conduire chez lui ; mais elle a refusé.

— Eh bien ! voilà, moi aussi, ce que je ferais, si j'étais à votre place. Je le vois, nos deux natures se ressemblent. Nous sentons de même. Si vous le voulez, je vous accompagnerai.

— Il serait possible ! Oh ! madame, merci ! s'écria Modeste haletante et toute rouge de bonheur.

— Oui, car vous m'intéressez vivement. Je lui dirai que vous m'avez confié votre grand désespoir ; et si vous le permettez, je lui mettrai cette lettre sous les yeux.

— Laquelle ?

— Celle-ci, écrite il y a deux jours.

— Alors, partons vite, avant que mon père ne revienne. Je cours me préparer.

Madame de Thervay pressa un timbre.

— Nouly, dis qu'on attelle immédiatement mon coupé, et viens tout de suite m'habiller. Je veux sortir dans dix minutes.

— Dix minutes pour habiller maîtresse ! exclama la négresse en grand émoi.

Mais déjà Léona, qui craignait de voir rentrer Rosanne ou l'amiral ou M. Ledrain, était montée dans sa chambre, et sans attendre les soins de sa négresse, s'habillait elle-même avec une hâte fébrile.

Lorsque Nouly entra, elle fut tellement stupéfaite de voir sa maîtresse déjà prête, qu'elle tomba sur une chaise.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! criait-elle, quel grand malheur est arrivé à maîtresse ?...

Et pour se dispenser de prendre part à cette activité vertigineuse, elle fondit en larmes.

Léona, sans se soucier de la désolation de sa né-

gresse, jeta sur ses épaules une pelisse, mit son chapeau en moins d'une minute et descendit en courant presque, car elle entendait déjà le cheval piaffer dans la cour.

Au moment même où elle montait en voiture, l'amiral rentra.

— Vous sortez ?

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— Où il me plaît.

L'amiral n'osa insister. Mais il rencontra Modeste dans le vestibule.

— Vous accompagnez madame de Thervay ?

— Oui, monsieur.

— Où donc ?

La jeune fille surprise, interdite, toute rougissante, répondit, n'osant mentir :

— Chez mon cousin, M. Rivert.

— L'amiral fronça le sourcil.

Cependant, supposant que madame de Nérès les irait sans doute rejoindre, ou les y attendait, il les laissa partir.

Mais la voiture venait à peine de franchir la grille, que madame de Nérès rencontrant l'amiral dans l'escalier :

— Et quoi ! fit-elle, on me dit que Léona et Modeste viennent de sortir?...

— Vous ne le saviez pas ?

— Aucunement.

— Elles vont chez votre frère.

— Chez Georges ! s'écria Rosanne, fort émue. Elles sont folles, folles à lier. Amiral, courez après elles. Sautez dans un fiacre. Coûte que coûte, arrivez avant elles, empêchez-les d'entrer.

— Pourquoi ? que craignez-vous donc ?

— Mon Dieu, c'est cette petite folle de Modeste. Vous comprenez : elle aime son cousin. Le père s'oppose au

mariage... Mais il n'est pas convenable qu'elles aillent sans moi chez Georges, à cause de cette femme... de la scène d'hier ; vite, vite, il n'y a pas un moment à perdre.

L'amiral était déjà loin.

Rosanne se laissa tomber sur la banquette de l'antichambre :

— Oh ! pourvu qu'il arrive assez tôt !... Cette Sylvia est une femme dangereuse, capable de tout.

XI

LES RIVAUX

Madame de Nérès, un peu lasse et fort inquiète, se retira dans son boudoir, un petit boudoir japonais, tendu de soie vert tendre et or pâle, avec des meubles et des sièges de bambou, ornés d'une profusion de pompons. Un jour très doux éclairait cette pièce exquise dans son originalité exotique.

Elle avait réuni dans ce petit salon de causerie intime tous les raffinements et les délicatesses de l'art japonais, cet art si délicieux, si délié, si coloré, si spirituel.

Des bibelots bizarres, mais d'un goût fin et sobre, étaient jetés, les uns dans un désordre voulu, les autres placés dans un isolement qui en faisait valoir la forme svelte et pure.

Les glaces étaient à demi voilées par des étoffes artistement drapées. Au milieu du boudoir s'élevait un grand palmier dont le feuillage touchait au plafond et sous lequel s'abritait un divan circulaire, d'un dessin un peu maigre, mais d'une grande élégance.

Elle s'y reposait, l'œil fixe, semblant regarder à distance la scène qui vraisemblablement devait se passer boulevard Rochechouart.

Elle fut interrompue dans sa rêverie inquiète par un valet de pied qui annonça :

— M. de Favières.

Elle accueillit le jeune diplomate avec une aménité pleine tout à la fois de dignité et de grâce.

— Quelle aimable surprise, monsieur de Favières ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Maxime très ému, au lieu de s'asseoir à distance, respectueux et correct, le chapeau sur la cuisse, les pieds et les jambes dans la pose calculée pour faire ressortir la finesse aristocratique de son pied et l'art de son bottier, se jeta dans un fauteuil ; car il défaillait.

Il passa la main sur son front, sans se soucier de déranger l'harmonie de sa coiffure.

Rosanne fut intéressée par cette entrée incohérente qui contrastait avec la tenue compassée de ses visiteurs ordinaires.

Elle le regardait avec un sourire bienveillant, car elle devinait en lui un amoureux ; et si vertueuse que soit une femme, elle est toujours indulgente envers ceux qui l'aiment.

— Ce qui m'amène, répondit enfin Maxime, c'est une affaire de la plus haute importance pour vous comme pour moi.

— Alors parlez vite ; car vous piquez singulièrement ma curiosité.

— Vous ne devinez pas ?

— Je l'avoue, ma perspicacité est complètement en défaut.

— Vous ne voyez pas, vous n'avez pas depuis longtemps deviné que vous me désespérez par votre coquetterie ?

— Pardon, monsieur, reprit Rosanne avec quelque hauteur, je ne comprends pas du tout. Avez-vous bien toute votre raison ?

— Non, madame, je l'ai perdue le jour où je vous ai vue pour la première fois.

— Voilà qui frise le marivaudage.

— Pour marivauder, il faut une liberté d'esprit que je n'ai plus, hélas !

— Pauvre jeune homme ! fit Rosanne avec une douce raillerie.

— Ne plaisantez pas. Je souffre sérieusement. Au fait, autant l'avouer tout de suite et connaître mon sort ; car je ne puis vivre plus longtemps dans cette incertitude.

— Je vous écoute, monsieur, dit Rosanne sérieuse.

— Eh bien ! madame, je vous aime comme un fou.

— Monsieur...

— Oh ! laissez-moi achever !

— Je ne sais si vous m'aimez ; mais à coup sûr, vous êtes fou. En quoi ai-je pu vous autoriser?...

— De grâce ! écoutez-moi. Cette passion me dévore. Ma tête brûle. Quand je pense à vous, et je pense à vous sans cesse, ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines, c'est de la lave.

Rosanne étendit le bras et saisit le cordon de la sonnette.

Maxime fit un mouvement de supplication et d'effroi. Un domestique parut.

— Apportez des rafraîchissements.

Une fois le domestique sorti.

— Je le vois, reprit Maxime, vous vous moquez de moi. Mais, qu'importe ! puisque je vous trouve seule enfin, vous m'entendrez. Il n'y a rien dans mon amour que de respectueux. C'est une adoration, un sentiment si profond, mais en même temps une fièvre...

Rosanne se souleva comme pour l'interrompre.

— Encore une fois, rassurez-vous, madame. Permettez-moi seulement de vous énumérer tous les supplices

auxquels, depuis quinze jours, vous m'avez condamné. Depuis quinze jours, je vous cherche sans avoir pu une seule fois vous rencontrer. C'est pourquoi je me suis permis de venir ici, chez vous, non pas pour vous adresser des reproches...

— Vous êtes vraiment généreux, raille Rosanne.

— Ecoutez. Il y a dix jours, vous dites devant moi, chez madame de Valcreuse, que vous seriez vers trois heures à l'Exposition des Arts décoratifs. A trois heures moins un quart, j'arpentais l'Exposition dans tous les sens ; puis je me postai à l'entrée jusqu'à trois heures trois quarts.

— En effet, je me souviens que je ne pus y arriver qu'à quatre heures.

— Je me rendis alors chez Georges, par lequel j'appris adroitement que vous assisteriez au raout de la baronne de Molingen. Je fis des prodiges d'intrigue pour m'y faire inviter. Dès neuf heures, j'étais chez la baronne, le cœur tordu par l'angoisse. Aux aguets, à l'entrée du salon, chaque coup de sonnette qui m'apportait une nouvelle déception, me faisait éprouver des vertiges. A minuit, je m'enfuis, craignant un accès de fièvre chaude.

— J'étais allée d'abord chez madame Beaujean, une amie de pension, qui me retint ; et je n'arrivai chez la baronne qu'après minuit.

— Ce n'est pas tout encore. Le surlendemain, on jouait *Hernani* aux Français. C'était le mardi, j'espérais vous y voir ; car je savais que vous aviez offert une place dans votre loge à madame d'Espeuilles. Premier acte, personne. Second acte, personne. Troisième acte, personne. Je n'ai pas entendu un mot du chef-d'œuvre. J'ai souffert des tortures sans nom. N'êtes-vous donc encore arrivée qu'au quatrième acte ?

— En vérité, c'est jouer de malheur, s'écria Rosanne en

riant. Précisément madame de Thervey était souffrante, et je n'ai pu la quitter que fort tard.

— Enfin, vous allez généralement au Bois tous les jours, quand le temps le permet.

— Assez souvent.

— Eh bien ! tous les jours, je descends et remonte consciencieusement l'allée des acacias deux ou trois fois, et jamais je ne vous y ai aperçue.

— C'est vraiment épouvantable ! fit madame de Nérissiant de plus belle.

— Hier encore, chez votre frère, je vous ai attendue plus d'une heure. Alors, suivez la progression : La semaine dernière, je n'avais encore pour vous, pour votre esprit et votre grâce qu'une admiration très grande. Mais ces obstacles que le hasard s'est plu à placer entre nous, mais les éloges enthousiastes que j'entendais faire partout de votre caractère et de votre grâce ont aggravé le mal...

— Le mal ?

— Oui, car cet amour est une vraie maladie. A l'Exposition des Arts décoratifs, mon goût très vif s'est changé en un amour véritable. Chez la baronne, il devint de la passion. Au théâtre, du délire.

— Et aujourd'hui ?

— C'est une maladie mortelle, si vous me repoussez. Dites, je vous en supplie, que dois-je faire pour vous plaire ?

— Eh bien ! tout d'abord, c'est de vous abstenir de me déclarer votre flamme ; car, selon moi, l'amour doit se prouver avant de s'avouer.

— Coquette ! s'écria le diplomate avec un mouvement de dépit. Vous êtes une coquette.

— Parfaitement.

— Vous osez l'avouer ?

— N'est-ce pas mon droit ?

— Non, madame : on n'a pas le droit d'être cruelle à

ce point. Si j'allais me brûler la cervelle sous vos yeux!

— Ce serait d'un affreux mauvais goût ; et je vous sais de trop bonne compagnie pour recourir à ces façons mélodramatiques. Alors, voilà donc cette affaire de la plus haute importance dont vous aviez à m'entretenir?

— Oui, madame, je veux savoir si je puis espérer qu'un jour...

— Qu'un jour?...

— Qu'un jour vous pourrez m'aimer.

— Eh bien! monsieur, votre sincérité appelle la mienne. A vrai dire, c'est la première fois que je vous regarde avec attention.

— Au fait, c'est vrai, je n'ai rien, absolument rien qui puisse attirer les regards d'une femme comme vous. Mais puisque vous daignez me regarder en ce moment avec quelque attention, puis-je savoir quelle impression produit sur vous cet examen?

— Mon Dieu! monsieur, comme je suis la franchise même, je dois vous avouer que je ne vous trouve rien de foudroyant; aussi ne suis-je pas foudroyée.

— C'est que vous ne pouvez voir mon cœur, si profondément à vous, et qui n'a qu'un désir : se dévouer entièrement, absolument à votre bonheur. Que ne me permettez-vous de vous consacrer mon existence!

— Hélas! monsieur, qu'en ferais-je de votre existence?

— Mais j'y songe, j'omets la chose capitale, le principal objet de ma visite : j'étais venu vous demander votre main.

— Pour vous?

— Sans doute, puisque je vous adore.

— Comme vous y allez! ma main, à vous, que je connais à peine!...

— Je ne demande, madame, qu'à me faire connaître. Voici ensuite quelques renseignements qui vous intéresseront peut-être. J'ai trente ans.

— Et moi qui en ai trente et un !

— Comme fortune, soixante mille francs de rente, sans compter les espérances.

— C'est assez gentil. Mais voilà : je n'ai aucune hâte de me remarier ; et si jamais je me décidais, ce ne serait pas une fortune que j'épouserai. Ces mariages, qui ne sont que des associations d'intérêts, m'ont toujours inspiré une invincible répulsion. Je ne me marierai jamais qu'avec un homme pour lequel je me sentirai, non seulement un penchant sérieux, mais une profonde estime.

— Il suffit, madame, j'ai compris. Je ne vous inspire ni penchant sérieux ni profonde estime, répondit Maxime d'un ton froissé, mais encore plus désolé.

— Par la bonne raison, s'empressa d'ajouter Rosanne, que je ne vous ai jamais vu que dans le monde, c'est-à-dire en scène.

— Et vous me croyez capable de me farder, capable de jouer un rôle ?

— Dame ! un diplomate !

— Oh ! je le suis si peu !

— Je ne puis vous répondre ni vous donner aucun espoir. Il faudrait d'abord vous soumettre à une épreuve assez longue...

— Pendant combien de temps devrais-je me livrer à votre scalpel ?

— Je ne saurais vous dire. Quelques mois... un an... deux ans peut-être ; car je ne veux me remarier qu'avec la certitude absolue d'être heureuse.

A ces mots, Maxime se leva comme mû par un ressort.

— Un an, deux peut-être de cette torture ! C'est tout simplement ma mort que vous demandez, ou plutôt c'est me dire que vous n'éprouvez pour moi que de l'aversion. Adieu, madame, et pardonnez-moi de vous avoir dérangée pour vous faire un aveu que je reconnais être parfaitement ridicule.

Il se dirigea vers la porte ; mais il fit subitement volte-face, et revenant sur ses pas :

— Je ne puis vous quitter ainsi. A la pensée de ne plus vous voir, mon cœur se brise. Soit, j'essaierai de me faire aimer, d'attendre, de subir toutes les épreuves auxquelles il vous plaira de me soumettre ; et peut-être en voyant mon dévouement, ma patience, abrégerez-vous cette dure et trop longue épreuve. Puis-je espérer du moins que je n'ai pas de rival et que je suis actuellement le seul prétendant à votre main ?

— Non, monsieur, vous n'êtes pas le seul.

— Qui ? qui ? Je suis horriblement jaloux.

— Jamais je n'épouserai un homme jaloux.

— Alors, je retire ma candidature.

Il fit de nouveau un mouvement vers la porte ; puis s'arrêta :

— De grâce, quel est l'heureux mortel ?...

— Il n'y a pas d'heureux mortel.

— Du moins quel est celui qui prétend aussi au bonheur d'être aimé de vous ?

— A vous de le découvrir.

Un domestique annonça :

— M. Barthès.

— Faites entrer, dit Rosanne qui eut un léger battement de paupières.

— C'est lui. J'aurais dû le deviner, pensa Maxime.

Se rappelant la prédiction de Sylvia, il éprouva un sentiment de jalousie ardente qui, aussitôt, se refléta sur sa physionomie expressive et mobile.

Depuis longtemps, il connaissait Barthès, pour l'avoir fréquemment rencontré dans le monde, et plusieurs fois chez Georges Rivert. Mais uniquement occupé d'amour, il ne regardait que les femmes, et passait à côté des hommes sans les voir.

Pour la première fois, son regard s'arrêta sur lui avec une attention observatrice, presque hostile.

Barthès, en effet, était un redoutable rival. Il avait trente-cinq ans environ. De taille moyenne, il avait le buste large, et les reins cambrés avec vigueur.

Le cou, athlétique, supportait une tête à la fois fine et puissante, de lignes correctes et fermes, et qu'on eût dite taillée dans du granit rose ; car le visage avait cette carnation rosée, indice d'un tempérament robuste, heureusement équilibré.

La barbe rasée de fort près bleuissait le menton et le bas des joues encadrées de favoris soyeux et noirs.

La bouche se détachait, délicatement arquée et très rouge, sur ce doux estompe, avec son sourire spirituel, un peu railleur sans cesser d'être bienveillant.

Son profil léonin avait une noblesse et en même temps une pureté de camée.

Sous son arcade sourcilière, profonde, l'œil noir était habituellement froid, perspicace.

Favières fut aussi inquiet que surpris des chaudes clartés que cet œil dégageait en présence de madame de Nérès. Le regard en était alors enveloppant, caressant, et par intermittence possédait une singulière fascination.

En outre, Barthès, c'était quelqu'un. Il jouissait dans le monde aussi bien qu'au Palais d'une réputation hors pair, comme avocat, comme homme politique et surtout comme homme intègre. On l'avait surnommé « l'hermine » à cause de son horreur de toute contamination, de toute promiscuité suspecte. Mais cela, sans morgue. Une excessive aménité, une aimable bonhomie le faisaient aimer de tous, malgré la sévérité excessive de ses principes.

Peu phraseur, il étonnait par la lucidité et la logique de ses aperçus. Il intéressait, il amusait par son esprit, vif, alerte, qui savait trouver le mot piquant, mordant

même, toujours juste. En sa qualité d'hermine, il avait horreur aussi de la trivialité. Une faute de goût, non seulement le blessait, mais le faisait souffrir.

Très recherché, très entouré dans le monde, on ne lui connaissait, toutefois, aucune maîtresse. Sa vie amoureuse était une énigme. Cependant, l'indulgence qu'il montrait à l'égard des femmes, laissait deviner qu'il les aimait.

Il en parlait avec respect. Sans être collet-monté, il évitait de se mêler aux conversations obscènes ou grivoises sur les femmes et sur l'amour.

Quelques-uns le jugeaient ardent; mais la plupart le regardaient comme un bloc de marbre. Ce mystère excitait vivement les curiosités et les coquetteries féminines. C'était à qui se ferait aimer de l'invulnérable Barthès, et percerait à jour le sphinx.

— Avec ce visage rosé, se dit Favières, ces yeux pleins d'éclairs, cette nuque large, cette main molle, ce profil de lion, ces lèvres si rouges, cette adoration et ce respect de la femme, il doit y avoir quelque grande passion dans sa vie; et cette passion, ce ne peut être que madame de Nérès.

Tous deux donc, après s'être serré la main, s'observèrent pendant quelques instants, Barthès d'un air fin, légèrement narquois, Maxime avec un regard sombre, presque furibond.

— C'est bien lui mon rival, pensait le diplomate, car il n'a pas l'habitude de soigner autant sa toilette, de se ganser, de se cravater en jeune premier. Quelle assurance! et comme elle l'accueille! avec quel regard fondu! quel sourire attendri! Elle l'aime, je suis ridicule, je pars.

De son côté, Barthès se disait :

— Cet impétueux Favières a dû se montrer pressant. Il y a des femmes qui aiment à être domptées, qui sont ébranlées par la passion fiévreuse, audacieuse. Mais non :

ce regard limpide, cette voix calme prouvent qu'elle est restée insensible.

— Vous n'espérez guère me rencontrer ici, n'est-ce pas? fit le diplomate.

— Je ne l'espérais pas; mais je n'en suis point surpris. Vous êtes, comme moi, un adorateur de la divinité de céans, et vous venez lui rendre votre culte.

— Ah! monsieur Barthès, des fadeurs, vous aussi! s'écria Rosanne en riant.

— C'est que je n'oserais vous exprimer sérieusement, adorable moqueuse, les sentiments d'adoration, d'idolâtrie même, que vous m'avez inspirés. Je prends donc une forme légère pour vous dire mon fétichisme.

— Ouf! s'écria Maxime, voilà une déclaration fulgurante, ou je ne m'y connais pas. Ah! madame, défiez-vous des avocats!

— Et des diplomates donc! riposta Barthès.

— Oh! un diplomate comme moi, toujours en disponibilité!... Mais vous, vous êtes un avocat plaidant. Or, est-il une espèce plus dangereuse que celle des avocats, avec leur perfide et captieuse éloquence, leur facilité à plaider le juste et l'injuste, le pour et le contre?

— Et vous, diplomates, qui ne vous appliquez qu'à calculer la portée de vos paroles, de vos regards, de vos gestes!...

— Voilà précisément ce qui fait de moi le plus mauvais des diplomates, en amour surtout. La fougue de la passion m'enlève toute mesure, toute circonspection, toute possession de moi, et me fait perdre l'avantage que pourrait me donner une certaine connaissance du cœur féminin. Mais vous, avocats, vous êtes toujours maîtres de vous-même comme de vos périodes. L'ivresse de l'éloquence dépasse même le plaisir de gagner vos procès. « O Seigneur, disait un philosophe d'esprit, délivrez-nous

des avocats, et tout le reste nous sera donné par surcroît! »

— Ce qui va vous étonner, monsieur de Favières, c'est que je suis absolument de votre avis. En politique surtout, les rhéteurs nous font bien du mal; car il faudrait parler politique comme on parle affaires, avec une logique serrée, des termes précis, concis. Il faudrait adopter à la tribune une sorte de langage algébrique. Au Palais je ne plaide que les causes civiles, jamais les causes de sentiment.

— Et quand vous vous adressez au cœur d'une femme?

— Je ne plaide pas, j'aime, voilà tout. Je ne crois pas qu'il y ait d'argument qui vaille celui-là.

— Mais vous avez la perfidie de la patience.

— Je suis peut-être timide.

— Auprès des femmes? Je sais le contraire.

— Comment le savez-vous?

— Je crains de commettre une indiscretion, dit Favières en se mordant les lèvres.

— Je vous en prie, commettez-la, fit Rosanne avec un sourire contraint et une voix émue.

— Eh bien! madame, il paraîtrait que ce marbre-là, ce sphinx, cette eau dormante a parfois des ardeurs tropicales.

— Ah! la bonne histoire! Si j'ai eu quelques passions, je me flatte qu'elles sont toutes restées ignorées.

— C'est bien cela, un sournois en amour.

— Pardon! monsieur, je n'admets pas le qualificatif, répliqua Barthès en fronçant le sourcil.

— Je le remplace volontiers par : discret à l'excès. Et si vous êtes si maître de vous, c'est que, malgré vos lèvres rouges, vous êtes, je crois, un flegmatique.

— Et vous, un nerveux, mon cher. Aussi peut-être, manquez-vous quelquefois de mesure.

— C'est vrai, quand j'aime, l'amour me possède tout entier. Je ne sais pas aimer à demi. C'est pour moi une question de vie ou de mort.

— Alors, fit Rosanne ironique, je m'étonne que vous soyez encore vivant ; car je me suis laissé dire que votre passion changeait d'objet plusieurs fois par an.

— C'est peut-être qu'aucune femme encore n'a su m'aimer avec la même passion exclusive et fiévreuse.

— Il me semble cependant, reprit madame de Nérès, que lorsqu'on aime profondément, adorativement, on est plus constant, plus patient, et surtout plus craintif. On essaie, timidement d'abord, de faire comprendre et partager son amour.

— En débitant des phrases et des marivaudages ? répartit vivement Favières. Quand on aime réellement, madame, on est bête, on ne trouve plus un mot. La passion se crie ; elle ne se répand pas en fleurs de rhétorique.

— C'est là, dit à son tour Barthès, votre manière de sentir et d'exprimer vos sentiments, monsieur de Favières. Un travers assez général, c'est de vouloir que tous les amours soient fondus dans le même moule, tandis qu'il y a autant de manières d'aimer que d'individus et de caractères.

— Oh ! vous, votre manière d'aimer, on la devine : Vous êtes maître de vous. Vous savez, vous pouvez attendre.

— Un amoureux transi, voulez-vous dire ? Parce que j'apporte dans mes sentiments une fougue réfléchie, s'ensuit-il que je sois moins exclusif, moins fiévreux que vous, monsieur de Favières, dont la fougue est plus emportée que durable ? Qu'en pensez-vous, madame ?

— Je pense que vous avez raison tous les deux.

La main du diplomate se crispa sur le coussin du sofa où il était assis.

— La coquette! murmura-t-il.

De son côté, Barthès se disait :

— Il est évident qu'elle s'amuse de nous, à moins que nous ne l'ennuyions; car elle semble préoccupée, distraite.

— Depuis quelques instants, Rosanne, en effet, regardait la pendule, inquiète de ne voir revenir ni Léona ni l'amiral.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Barthès, c'est que l'amour est ce qu'il peut être, étant donnée la différence des organisations.

— Mais encore, comment, vous, femme, préférez-vous être aimée? follement ou raisonnablement? demanda Maxime.

— Votre manière d'aimer, monsieur de Favières, est plus flatteuse pour nous et répond peut-être mieux à la nature excessive de la femme. Celle de M. Barthès me semble offrir plus de sécurité. Or, si une femme veut être aimée avec passion, elle veut aussi être aimée toujours.

— Décidément! pensa Maxime, elle nous berne.

— Elle ne nous aime encore ni l'un ni l'autre, se dit Barthès, montrons-nous donc détaché. Ce serait peut-être le seul moyen de l'intéresser réellement.

Il fit un mouvement pour se lever.

— Comment, vous partez déjà? s'écria Rosanne, le regard anxieux, presque suppliant.

— J'étais venu vous communiquer une proposition qu'on m'a faite ce matin : j'ai dans votre sagesse une confiance si grande, que je voulais vous la soumettre et vous demander conseil. Je reviendrai.

Maxime se leva à son tour.

— Il est impossible, mon cher Barthès, de me dire plus poliment que je suis de trop.

Saluant très bas, il ajouta :

— Madame, me permettez-vous de revenir demain achever la négociation que j'ai si maladroitement commencée ?

— Demain, je crains de n'être pas libre. Il m'est arrivé des parents de province qu'il me faudra promener, distraire, conduire au spectacle.

— Lequel ?

— Que sais-je ! Si j'allais n'arriver qu'au cinquième acte...

Favières jeta à madame de Nérès un regard plein de douleur, car il se crut congédié, et sortit aussitôt.

— Eh bien ! voyons cette fameuse proposition, reprit Rosanne, en affermissant sa voix qui tremblait un peu.

Elle fermait à demi les yeux pour cacher le trouble qu'ils devaient exprimer.

— Voici, commença Barthès, qui, lui aussi, se sentait fort ému : ce matin même, j'ai reçu la visite d'un ami de votre frère, M. Turquet de la Morvandie.

— Dites Turquet tout court. Je le connais parfaitement. Il est de Moulins-Engibault. C'est le fils d'un ancien avoué qui faisait les affaires de notre famille.

— Est-ce un homme sérieux ?

— C'est surtout un homme d'esprit, un ambitieux qui a de l'entregent, de l'imagination, de l'activité. Il s'entend assez, paraît-il, à brasser les affaires.

— C'est un honnête homme ?

— Autant qu'un boursier peut l'être.

— Il venait me proposer d'abord de faire partie du conseil de surveillance d'une grande affaire qu'il m'a expliquée.

— Je la connais. Les docks alimentaires internationaux, ayant pour but de mettre en rapport direct les producteurs et les consommateurs de tous les pays. Il m'a demandé des capitaux.

— Et vous lui en avez donné ?

— Pas encore. Mais si vous acceptiez d'entrer dans le conseil de surveillance, je prendrais confiance.

— Je n'accepte pas. Je me défie de ces grandes machines-là. On en voit sombrer un si grand nombre ! Et j'ai pour principe de ne prêter mon nom à aucun tripotage. Il m'a offert cependant des avantages fort tentants. Raison de plus pour que je refuse. Je lui ai simplement posé cette question : Direz-vous à vos actionnaires que vous me donnerez cinquante actions pour faire partie de votre conseil de surveillance ? — Non, sans doute, m'a-t-il répondu. — Alors, je ne suis point votre homme. Mais ce n'est pas tout : il m'a fait une autre proposition beaucoup plus étrange : il veut me marier. Avec qui ? Je vous le donne en mille.

Quelque effort que fit Rosanne pour dissimuler son émotion, elle ne put empêcher une légère rougeur de lui monter aux joues.

— Bah ! s'écria-t-elle avec un rire contraint, ce Turquet se mêle aussi d'affaires matrimoniales ! Je ne devine pas. Est-ce que je la connais ?

— Beaucoup. Elle est même un peu votre parente, votre cousine et votre filleule.

— Modeste Ledrain ?

— Justement.

— Je comprends. Il s'agirait aussi, sans doute, d'attirer dans sa société M. Ledrain et ses millions.

— Que pensez-vous de cela ?

— Pas mal imaginé. Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai demandé à réfléchir. Je voulais prendre votre avis.

— Me demander des renseignements ? Est-ce sur la fortune du père ? Est-ce sur le caractère de la jeune personne ? Ils sont excellents, monsieur Barthès, excellents. Mon oncle Ledrain a une fortune superbe en bonnes

terres au soleil. Quant aux capitaux, sans en connaître le chiffre, je le crois fort élevé. Et il ne dépense certainement pas vingt mille francs par an. Vous pouvez donc croire que cet homme éminemment circonspect ne place ses capitaux qu'à bon escient. Quant à ma filleule, c'est la plus ravissante enfant qu'il soit possible de rêver, bonne, avec toutes sortes de délicatesses et de grâces, instruite, spirituelle et modeste comme son nom. Seulement, car il y a un seulement, Modeste est la fiancée de mon frère.

— Mais Turquet m'a dit que le mariage était tout à fait rompu, que M. Ledrain s'y était d'ailleurs de tout temps opposé.

— C'est parfaitement vrai ; mais Modeste aime toujours son cousin. Or, dans ce mariage qu'épouseriez-vous ? Seraient-ce les millions ou la jeune fille ? demanda Rosanne avec sarcasme.

— Ni l'un, ni l'autre, madame ; je ne vends ni mon nom ni ma personne, ni mon amour, même légalement. J'ai au cœur un sentiment qui, s'il était partagé, suffirait à mon bonheur.

— Ah !

— Ce sentiment, ne le connaissez-vous pas ?

— Moi !... En vérité !...

— Vous ne devinez point ?

Rosanne resta quelques instants hésitante, perplexe.

— Une question, dit-elle enfin : si cette personne que vous aimez ne vous aimait point, épouseriez-vous mademoiselle Ledrain ?

— Peut-être.

Rosanne fit un mouvement en arrière, comme si elle recevait un coup au cœur. Elle resta quelques instants silencieuse, la poitrine soulevée par une émotion, une souffrance qu'elle cherchait à cacher.

— Madame, de grâce ! qu'avez-vous ?

— Ce n'est rien, une petite, une très petite déception; car depuis que j'étudie les hommes, je vois qu'il n'en est aucun qui sache aimer comme je voudrais l'être.

Barthès allait protester, s'expliquer, quand soudain on entendit dans la maison une étrange agitation.

C'étaient des éclats de voix, des bruits de portes ouvertes et violemment fermées.

Rosanne tressaillit; car elle devinait que l'ouragan qui ébranlait ainsi la maison, c'était une colère de l'amiral.

Qu'était-il arrivé? Elle était devenue toute pâle et prêtait l'oreille avec une visible anxiété.

— J'entends M. de Thervay, dit-elle. Je crains qu'il ne m'apporte quelque mauvaise nouvelle. Veuillez m'attendre, je reviens à l'instant.

Elle se leva pour aller à la rencontre de l'amiral, afin de l'empêcher d'entrer et prévenir les indiscretions de son courroux.

— Madame, je vous laisse, fit Barthès. Pardonnez-moi d'avoir prolongé ma visite au delà des bornes de la bienséance. Me permettez-vous de revenir?...

Rosanne permit avec une grâce quelque peu railleuse, où perçait néanmoins sa préoccupation.

Barthès se croisa dans la pièce voisine avec l'amiral, qui ne le reconnut même pas.

— Eh bien! questionna madame de Nérès, ces dames?

— Je ne les ai pas vues, répondit M. de Thervay en tournant dans le boudoir comme un tigre en fureur.

— Alors, pourquoi cette irritation?

— Comment! je suis resté quarante-neuf minutes à faire le pied de grue sur le boulevard Rochechouart!...

— Vous êtes sûr qu'elles n'y sont point allées?

— Archi-sûr. La concierge m'a dit n'avoir vu personne. Enfin, craignant de prendre une attaque d'apoplexie, je monte. Votre frère était sorti. Je redescends.

J'attends encore onze minutes. Rien. Où sont-elles? Pourquoi ce mensonge? J'en deviendrai fou.

— Moi, je respire. Calmez-vous, amiral. Elles auront tout simplement réfléchi en route à l'inopportunité de leur visite, et se seront abstenues. Elles vont certainement rentrer.

En ce moment, un domestique apporta un billet que Rosanne ouvrit févreusement en reconnaissant l'écriture de son frère.

Voici le contenu de ce billet :

« Ma chère Rosanne, il faut que je te voie, que je te parle. Je suis le plus malheureux, le plus anxieux des hommes et des amoureux. Toi seule peux me tirer de cette situation inextricable. Je n'ose me présenter chez toi, je crains de rencontrer M. Ledrain, je crains, je crains... mais je suis là, à deux pas. J'attends ta réponse. Si tu es seule, fais-moi signe ; sinon, écris-moi un mot pour me rassurer, au cas où tu ne pourrais venir chez moi ce soir ou demain matin. »

L'amiral avait regagné son appartement ; mais au moment où madame de Nérès terminait la lecture de cette lettre, Pauline entra pour lui demander quelques indications concernant l'installation de M. et mademoiselle Ledrain.

Elle hésita donc à faire monter Georges, et lui fixa un rendez-vous pour le lendemain.

X

LE RÉVEIL DE LA LIONNE

En quittant l'hôtel de Courcelles, Léona, les narines soulevées, le sourcil froncé, le regard violent, avait dit au cocher :

— 45, boulevard Rochechouart.

Tout d'abord, ni Léona ni Modeste ne parlèrent. Toutes deux, également préoccupées de leur amour, pensaient à la manière dont elles aborderaient Georges.

Voici à quel parti Léona s'était arrêtée : elle lui dirait que, touchée du désespoir de Modeste, elle l'avait accompagnée pour lui demander une explication.

Elle pensait que cette seule démarche, son regard plein de défi et de sarcasme suffiraient à l'écraser ; et ce serait sa première vengeance.

Mais si cette femme qu'elle avait vue installée chez lui, s'y trouvait encore et allait l'invectiver ?

Arrivée à la Madeleine, elle posa sa main sur celle de Modeste.

— Ma chère enfant, je suis très spontanée dans mes sympathies ; je me suis laissé entraîner par celle que vous m'avez soudainement inspirée, sans songer que nous allions peut-être faire une démarche inconsidérée. Si vous le voulez, nous prendrons le temps de réfléchir à la manière d'aborder votre infidèle, et surtout au moyen de lui parler seules ; car peut-être cette personne, dont vous redoutez la rivalité, nous empêcherait-elle d'arriver jusqu'à lui.

— Vous avez raison, madame, répondit Modeste. Justement je faisais des réflexions à peu près semblables. Peut-être me suis-je trop abandonnée à l'impatience de m'expliquer avec Georges. Il eût été préférable que mon institutrice et amie, Pauline Morel, vît d'abord sa sœur, afin de connaître quelle est au juste la situation de cette dame vis-à-vis de Georges.

— Comment, vous renoncerez à aller le trouver vous-même, à lui demander compte de sa conduite ?

— Je ne sais... j'ai peur... Je déteste cette femme qui m'a pris le cœur de Georges ; et cependant je suis juste : je me dis qu'il n'y a pas de sa faute. Elle ne me connaissait pas, elle. Georges, certainement, ne lui a pas dit que

nous étions fiancés. Alors, si par cette visite, en forçant Georges à tenir ses promesses, j'allais la désespérer... Et puis, si Georges ne m'épousait que parce que je suis riche... Oh ! cette pensée est affreuse ! je l'ai retournée dans ma tête toute la nuit. Elle me brûlait le cœur comme un fer rouge. Moi qui l'aimais tant ! Avec quel enthousiasme, avec quels élans de tout mon être vers lui ! Hier, en sonnant à sa porte, je me sentais mourir de joie, et... et...

Ici les pleurs lui coupant la voix, elle sortit son mouchoir et l'appuya contre sa bouche pour étouffer un sanglot.

Léona l'écoutait avec son expression sombre et farouche.

— Oh ! murmura-t-elle, que les hommes sont vains, légers et lâches !

— Je vous en prie, madame, ne condamnez pas Georges avant de l'avoir entendu. Peut-être va-t-il nous donner une bonne excuse. Il m'est impossible de le croire aussi menteur, aussi fourbe, avec cette physionomie ouverte et loyale.

— Et moi, je vous dis, s'écria Léona cédant à son emportement, qu'il ment, qu'il est de cette race d'hommes qui considèrent les femmes comme des jouets, qui mettent leur gloire à les abuser. Tromper une femme ! mais pour eux ce n'est pas mentir, ce n'est pas manquer à l'honneur ; au contraire, c'est très bien porté. Les hommes les admirent, les femmes envient leurs hommages. On dira de lui : trois maîtresses ! oh ! le gaillard ! Et pendant ce temps les trois malheureuses qui ont cru en lui, devant l'atroce déception, se désespèrent et le maudissent.

— Comment, les trois malheureuses ? exclama Modeste, surprise de l'accent vindicatif et cruel avec lequel parlait Léona.

— Oui, répartit la créole, qui craignait de s'être tra-

hie. J'ai connu un homme semblable à votre cousin, charmant, séduisant comme lui, jouissant d'une réputation d'honneur sans tache, et qui aimait trois femmes à la fois : l'une, sa maîtresse en titre, l'autre, sa fiancée...

— Et l'autre? questionna Modeste que la voix saccadée et emportée de madame de Thervey faisait frémir.

— L'autre, une femme du monde, pour l'afficher, s'en parer : satisfaction de vanité.

— C'est affreux, soupira Modeste. Et vous croyez Georges capable d'une telle infamie?

— Puisqu'il en a deux, pourquoi pas trois? Aussi, ma chère enfant, auriez-vous tort de ne pas tirer vengeance d'une pareille trahison.

— Moi, madame, me venger de Georges, lui faire du mal, le faire souffrir! Je ne le pourrais pas, puisque malgré tout, je l'aime.

— C'est avec cette passivité, cette résignation, noble peut-être, mais imbécile, que nous encourageons les hommes à nous traiter en inférieures, en esclaves. C'est grâce à notre générosité, à notre sensibilité, qu'ils s'érigent en tyrans et se croient le droit de nous fouler aux pieds.

— Vous avez donc souffert, vous aussi, madame?

— Oui, répondit-elle brièvement, en comprimant un soupir.

— Alors, je comprends... dit Modeste indécise, songeuse. Eh bien! selon vous, que dois-je faire?

— Mes idées n'ont pu encore se fixer, répartit Léona : c'est pourquoi je préfère que nous n'allions pas directement boulevard Rochechouart. Faisons d'abord une promenade au Bois. Nous causerons.

La voiture atteignait alors la Madeleine. Elle donna l'ordre au cocher de prendre la rue Royale et de monter les Champs-Élysées.

Ce fut Modeste qui reprit la conversation.

— Voici ce à quoi j'ai pensé. En m'adressant d'abord à Georges, si c'est ma dot qu'il convoite, il ne me dirait point la vérité ; il me répondrait ce qu'il nous a dit hier, que cette femme n'est pour lui qu'un modèle, et qu'il ne l'a jamais aimée. Je pense donc que c'est à la sœur de Pauline que nous devons parler d'abord.

— Y pensez-vous ! un entretien avec cette créature ! Cela ne se fait pas, ma chère enfant ; cela ne se peut pas ; je ne m'y prêterai point.

— Cependant, c'est tout simple, au contraire.

— C'est de la plus haute inconvenance. Jamais je ne m'abaisserai à adresser la parole à cette femme.

— Mais, madame, elle a été fort bien élevée : c'est la sœur de ma brave Pauline, si bonne, si honnête.

— Peu importe ! Si l'amiral apprend jamais...

— Eh bien ! avec votre permission, je monterai seule ; car, voyez-vous, il n'y a que cela de vraiment bon, de vraiment juste : si Georges a séduit Sylvia, il faut qu'il l'épouse, qu'il la réhabilite.

— Et voilà le cœur que cet homme a méconnu ! C'est moi qui vous vengerai.

— Vous ! vous !...

— Moi ; car je suis indignée de la conduite de ce misérable.

— Misérable... Oh ! madame !...

— Oui, votre cousin est un de ces pantins au cœur vide, à la cervelle flottante, un de ces piètres vaniteux, un de ces ambitieux médiocres...

— Assez ! assez ! Georges n'est point un de ces hommes-là :

— Je vous le dis, il n'agit que par gloriole ; et c'est la plus coupable des glorioles, celle qui consiste à jouer avec le sentiment ; car il est des souffrances de cœur cent fois pires que les souffrances physiques les plus atroces.

— Oh ! oui, c'est bien vrai, cela ! Mais de quelle manière voulez-vous me venger ?

— Je ne sais pas encore. Je trouverai.

Léona, en parlant ainsi, était belle, d'une beauté fatale. Ses yeux, d'ordinaire doux et alanguis, brillaient d'un éclat fauve, voilé d'ombre. Sa lèvre sanglante frémissait. La fièvre faisait haleter sa poitrine. C'était la lionne longtemps endormie, qui se réveillait soudain dans sa puissance sauvage et terrible.

Modeste, toute craintive, le cœur serré par une indéfinissable angoisse, n'osait plus interroger.

Elles restèrent toutes deux silencieuses. La voiture continuait à rouler.

— Si nous rentrions ? fit timidement Modeste.

— Non, le sort en est jeté. Allons.

XI

LA CRISE

Depuis la scène de la veille, la tempête continuait à gronder boulevard Rochechouart.

Il y avait eu des pleurs, des cris, des mots irréparables. Sylvia avait encore menacé son amant de partir, de le tuer, de se jeter à la Seine. Georges avait su la calmer de nouveau, en lui jurant qu'il n'aimait ni Léona ni Modeste ; qu'il ne pensait pas au mariage ; que sa sœur avait bien eu l'idée de lui faire épouser Modeste, parce qu'elle était riche ; mais que lui avait horreur du ménage, du pot-au-feu, qui est l'enterrement de l'art, de l'inspiration ; que, fût-il tout à fait ruiné, il préférerait la vie de bohème à une existence luxueuse, obtenue au prix de sa liberté. Mais son tableau aurait un grand succès, grâce à la beauté de son adorée faunesse ; et ils mène-

raient ensemble la large vie d'artiste, la seule qui répondit à sa nature ultra-fantaisiste.

Sylvia avait paru convaincue. Cependant elle doutait, et elle attachait sans cesse sur le visage contraint et embarrassé de Georges, un regard aigu et scrutateur.

Depuis le matin, en effet, il cherchait le moyen de s'échapper et de courir chez sa sœur; car il comprenait l'angoisse de Modeste, il devinait la colère de Léona.

Une fois ou deux, il essaya d'alléguer un prétexte pour sortir; mais tout aussitôt Sylvia se dressait menaçante.

— Tu vas les voir, s'écriait-elle; alors, moi aussi, je pars.

Vers quatre heures, Georges n'y tenant plus, dit à sa maîtresse :

— Veux-tu t'habiller? nous irons nous promener au Bois. J'ai un mal de tête affreux. Je n'y vois plus, et je ne fais que de mauvaise besogne.

Il savait qu'il fallait environ une heure à Sylvia toute décoiffée pour réédifier sa coiffure et s'habiller. Or, en une heure, il avait le temps de courir au boulevard de Courcelles et de revenir.

Dès qu'elle fut montée dans sa chambre, il descendit précipitamment, sauta dans un fiacre et courut à l'hôtel de Thervay.

Mais Sylvia, animée par une jalousie inquiète, au lieu de rester à se coiffer le temps habituel, prit ses cheveux à pleines mains et les tordit sur sa nuque, passa une robe hâtivement, jeta sur ses épaules une longue pelisse et redescendit à l'atelier.

— Me voilà prête! dit-elle en entrant. Mais Georges, où est-il donc?

— Sorti. répondit Chadi.

— Sorti! exclama-t-elle d'une voix rauque.

Au premier moment, elle se refusait à croire à tant d'impudence.

— Sorti ! sorti ! répétait-elle en courant au fumoir, et du fumoir à l'appartement du peintre. Puis elle revenait à l'atelier, soulevait les tentures, les portières, croyant à une mauvaise plaisanterie. Et il n'a rien dit ?

— Non.

Elle s'assit haletante, frappant du pied le parquet.

— C'est trop fort ! trop fort ! murmurait-elle en serrant les dents et comme ivre de colère.

Au bout d'un quart d'heure, elle se leva, le feu aux joues, alla jusque dans l'antichambre, essayant de percevoir les bruits de l'escalier, tressaillant dès qu'elle croyait reconnaître un pas d'homme. Et puis, l'anxiété grandissant, elle ouvrit la porte, se pencha sur la rampe :

— Ce n'est pas lui... Personne!...

Elle se sentait devenir folle.

— Il ne m'a envoyée m'habiller que pour se débarrasser de moi... Me planter là de cette façon, cela dépasse toutes les bornes...

Elle rentra, ôta ses gants, les jeta sur un guéridon avec colère, puis elle les remit lentement, pour s'occuper, tâchant d'être calme ; mais elle étouffait, suffoquait.

— A propos, fit tout à coup Chadi, l'amiral Trombe est venu tout à l'heure.

— Quand ?

— Un instant avant que vous ne descendiez.

— Et c'est lui qui a emmené M. Rivert ?

— Non, monsieur était déjà sorti.

— Et qu'a-t-il dit, cet imbécile d'amiral ?

— Rien du tout. Il est reparti comme il était entré, c'est-à-dire comme un boulet de canon.

— C'est sa femme qui l'envoyait, sans doute. Ces maris, quels dindons !

Puis elle se remit à marcher dans l'atelier, fulgurante et tragique.

Ça chauffe! Ça chauffe! pensait Chadi. Gare tout à l'heure. Quel grabuge! Mais quelle femme! Quels nerfs! Peut-être est-ce le moment de réitérer ma déclaration.

— Le fait est, reprit-il à haute voix, que le patron, a un drôle de goût, tout de même. Avoir le bonheur d'être aimé par une femme comme vous, et flirter avec des pensionnaires niaisottes comme la petite blonde, ou avec des pimbêches jaunes et maigres comme la créole!...

Sylvia ne répondit pas.

Elle s'approcha du tableau, comme si une impulsion irrésistible la poussait.

— Du goût, lui! Il n'a pas l'ombre de talent; et si je ne me retenais...

Elle fit un geste comme pour renverser le tableau.

— Halte là, madame! J'y ai travaillé, moi aussi, à ce tableau, notre gloire. Le ciel est de moi. Fichtre! comme vous y allez! Il y a tant d'autres moyens de tirer une vengeance éclatante. Quand j'ai mis mon veston neuf et ma cravate rouge, moi aussi, j'ai du chic. Je ne suis pas beau, beau; mais j'ai du montant, on a vu plus laid que Polydor Barbanchu. Demandez plutôt à m'ame Barbanchu, ma noble mère. Il n'y a pas pour elle d'Adonis comparable à son Lydor. Si je n'ai pas précisément des quartiers de noblesse à vous offrir, j'ai de l'esprit comme un singe, tout le monde le dit: et l'esprit, faut pas cracher dessus, ça mène à tout. Et puis, un cœur! C'est du feu. Ah! si vous pouviez voir quelle flamme le dévore...

— Assez, tu m'ennuies, hein! je n'ai pas la tête à écouter tes bavardages... Cinq heures moins un quart!... Eh bien! moi aussi, je vais me promener. Adieu! Quand Georges reviendra... tu lui diras tout ce que tu voudras. Je ne sais même pas si je reviendrai.

Elle franchissait la porte de l'atelier, quand elle se trouva face à face avec Léona et Modeste.

— Monsieur Georges Rivert, mon cousin est-il là?

— Non, mademoiselle, répondit Sylvia d'un ton sec.

— Vous ne savez pas s'il rentrera bientôt?

— Non. Mais si vous avez quelque chose à lui dire, je ferai votre commission. Je suis madame Rivert.

Elle accentua ces derniers mots avec hauteur.

— Vous... vous êtes madame Rivert? balbutia Modeste, qui se sentit chanceler.

— Oui, mademoiselle.

— Alors...

Elle se laissa tomber sur un siège.

— Je sais bien, reprit Sylvia, qu'il y a un projet de mariage entre vous et lui; mais je vous déclare que je suis sa femme, sa femme de fait; et je ne le céderai à personne. Je sais aussi qu'il flirte autour de madame, ajouta-t-elle en regardant Léona : mais il m'appartient, il est à moi. Je ne suis pas, comme vous pourriez le croire, une femme légère, qui fait métier de galanterie. Je suis honnête, autant que ces prétendues honnêtes femmes du monde qui ont vingt amants et un vieux mari leur servant de pavillon. Donc, si vous avez l'intention de me disputer Georges, je vous préviens que vous aurez affaire à une femme capable de tout pour défendre son bien.

— Venez, venez, Modeste, dit Léona, pâle, tremblante, je ne suis montée que pour céder à votre désir; mais vous voyez à quel point nous nous sommes fourvoyées.

— De grâce! madame, un instant, supplia Modeste, permettez que je parle à mademoiselle... à madame.

— Non, pas une seconde, repartit Léona.

Cependant Modeste continua, s'adressant à Sylvia :

— Vous vous méprenez absolument sur mes intentions, madame. J'aime beaucoup mon cousin, c'est vrai; mais j'aime beaucoup aussi votre sœur; et je n'étais venue ici que pour vous dire que je renoncerais à Georges,

si, comme je le supposais, il y avait entre vous et lui un lien sérieux. Maintenant, je suis édifiée. Je ne suis plus votre rivale, madame, croyez-le bien. Si vous le voulez même, je deviendrai votre amie.

Elle lui tendit la main; mais Sylvia n'osa pas la prendre.

— Venez donc, Modeste, insistait Léona, qui déjà était dans l'antichambre.

— Vous m'en voulez donc, madame? reprit Modeste.

— Non, non, dit Sylvia. Vous êtes meilleure que moi. Mais peut-être aussi l'aimez-vous moins.

Modeste ne put répondre. Elle défaillait. Les larmes la suffoquaient. Elle rejoignit Léona qui déjà l'attendait au bas de l'escalier.

Une fois dans la voiture, elle éclata en sanglots. Léona ne semblait pas même s'apercevoir de sa douleur.

Comme la voiture partait, une autre s'arrêtait devant la porte. Georges en descendit. Il entrevit dans une vision rapide la sombre silhouette de Léona et le profil candide de Modeste. Il héla le cocher qui ne l'entendit pas. Il resta un instant cloué sur place.

Qu'était-il arrivé? Ces deux femmes ensemble, qui sortaient de chez lui!...

Il appréhenda une catastrophe. Mais il était si violemment ému, que les palpitations l'étouffaient. Il s'arrêtait, chancelant à chaque marche.

En entrant dans l'atelier, qu'aperçut-il?

Le chevalet renversé, son tableau à terre et Sylvia le piétinant.

La toile était effondrée; et le corps splendide de sa Fauvette était traversé en maints endroits par de larges balafres d'un rouge saignant, semblables à des blessures béantes.

C'était son œuvre détruite, son travail d'une année perdu, tous ses rêves de gloire anéantis. ?

Il se précipita vers Sylvia, la main levée.

— Misérable ! s'écria-t-il.

Mais elle, au lieu d'éviter sa colère, s'élança vers une panoplie, saisit un poignard, le tira du fourreau.

— Tiens ! dit-elle, frappe-moi, j'aime mieux cela.

Georges là repoussa, tomba sur son escabeau, prit son front à deux mains ; car il sentait son cerveau près d'éclater sous la tempête qui le bouleversait.

— Va-t'en ! va-t'en !

— Je pars aussi. Je suis vengée. Dans trois jours, ton tableau fini, tu m'aurais jetée dans la rue. Je préfère que ce soit tout de suite. Mais je n'ai rien voulu te laisser de moi, pas même mon image !...

Elle se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous ? lui demanda Georges.

— Que vous importe ?

— Prenez du moins quelque argent.

Il lui tendit son portefeuille.

— Je ne veux rien de vous. Je vous ai aimé avec un entier désintéressement. Je vous ai aimé de tout mon cœur, de toute mon âme. Je n'aimerai plus jamais ainsi. Je ne veux donc pas profaner le souvenir de cet amour. Demain, d'ailleurs, je serai plus riche que vous.

Elle sortit hautaine et superbe.

Comme elle passait devant la loge de la concierge,

— Madame, lui cria la mère de Chadi, voici une lettre pour vous.

Elle la prit avec indifférence, sans même regarder la suscription.

Une fois dehors, elle se jeta dans un fiacre.

— Quelle adresse ? demanda le cocher.

— Marchez devant vous.

Elle se renversa dans la voiture, fermant les yeux, et des larmes coulaient, inondant son beau visage pâle.

Peu à peu elle se remit. Où irait-elle ? La douce et

suave figure de sa sœur passa devant ses yeux. Mais revoir Pauline, c'était rentrer dans la voie régulière, dans une vie de misère et de travail, sans aucun espoir d'en sortir jamais. Elle ne se sentit ni le courage, ni la force, ni la volonté de reprendre un collier aussi lourd.

Aller tout de suite chez Turquet? Elle ne savait même pas où il demeurerait. Mais tout à coup elle se souvint de la lettre que lui avait remise la concierge. Elle l'ouvrit, courut à la signature : « Turquet de la Morvandie. »

En voici le contenu :

« Adorable Faunesse,

» Je croyais aller aujourd'hui vous présenter mes hommages et vous offrir de nouveau mon panier de pommes. Impossible.

» Cependant, je suppose qu'il s'est élevé quelques nuages dans l'azur de votre ciel. S'il a crevé, pensez à votre tout dévoué serviteur, qui sera trop heureux de vous prouver son immense et absolu dévouement.

» Ne pourriez-vous venir demain matin, de dix à onze heures, à mon bureau, 104, rue Vivienne? J'aurais une importante communication à vous faire. Il s'agit d'une affaire d'or pour laquelle j'ai besoin de votre concours. On vous attribuerait la part de la lionne. »

Elle abaissa la glace et cria au cocher :

— 104, rue Vivienne.

Mais là, on lui dit que M. de la Morvandie était sorti à cinq heures, et qu'il ne rentrerait pas.

Elle pensa à Maxime de Favières, un passionné comme elle. Elle aurait eu quelque plaisir à l'enlever à la sœur de Georges ; mais il y avait encore en elle trop de douleur, trop de brisement pour songer à coqueter.

Où donc se réfugierait-elle jusqu'au lendemain ?

Alors elle se rappella son terre-neuve, son fidèle Mar-

paux, le seul qui l'aimât véritablement. Était-ce de l'amour? elle ne le savait pas. Peut-être. Mais, à coup sûr c'était une amitié sincère et profonde, qu'aucune blessure d'amour-propre ne pouvait entamer. Et quelle bonté angélique, quelle mansuétude divine! Quoi qu'elle fit, quoi qu'elle dit, il pardonnait tout.

— 59, rue Lepic, dit-elle au cocher.

A six heures, Sylvia entra chez Marpaux. Il était absent, retenu à son journal, sans doute. Elle s'assit sur une chaise boiteuse, les deux mains croisées sur ses genoux, songeant. Un pli amer arquait ses lèvres pâlies. Elle souffrait toujours. Peu à peu, cependant, ses yeux vagues regardèrent autour d'elle. Le jour baissait. Cette demi-obscurité augmentant son angoisse, elle alluma une petite lampe.

Quelle pauvreté! un lit de fer, un grabat plutôt; de la poussière partout; des bouts de cigare jetés çà et là; des bottes éculées dans un coin; des journaux empilés en désordre, jaunis, froissés; en un mot un taudis, et des plus misérables.

Elle eut pitié de cette pauvreté. Soudain, une pensée souriante éclaira son visage désolé. Elle ôta son chapeau, son vêtement et s'ingénia à mettre un peu d'ordre dans la mansarde. Découvrant dans une armoire une vieille loque, elle épousseta les meubles, fit le lit tant bien que mal. En moins de dix minutes, la chambrette avait pris un autre air. Alors elle sortit, acheta un pâté, un poulet froid et rentra. Elle mit le couvert comme elle put, avec des débris de verres et d'assiettes; puis s'accoudant sur la table, elle attendit Marpaux.

Le passé lui revint en mémoire. Elle pensa à cette année de bonheur passée avec Raphaël, la plus heureuse de sa vie. Comme le bonheur alors coûtait peu! tout était motif à des gaietés sans fin. Et comme on s'aimait!

Et cependant, pensait-elle, à vrai dire ce n'était pas de

l'amour; c'était de la jeunesse, un besoin de joie, d'expansion, qui s'épanouissait librement. Mais lui m'aimait bien. Trop, peut-être. En est-il donc toujours ainsi, qu'on court après l'irréalisable chimère, qu'on rêve un bonheur qu'on ne peut atteindre?... Le luxe m'a-t-il rendue heureuse? depuis six mois que j'aime Georges, n'ai-je pas plus souffert que pendant ma vie entière? Et qu'est-ce qui m'attend?...

Si je le voulais, je pourrais épouser Marpaux, devenir une vertueuse et honnête femme. Eh bien! non, cette existence de calme, de joies pures et de dèche noire me fait horreur, malgré tous les trésors de tendresse dont saurait m'entourer cet adorable Marpaux. A la pensée seule d'une pareille vie, je sens là comme un flot d'amertume qui m'étouffe; et le plafond de ce taudis me paraît aussi lourd qu'une chape de plomb... Comme le dit Turquet, cet homme d'esprit, je suis une créature de luxe, une femme d'amour. Il me faut une existence fiévreuse, agitée et les drames de la passion; il me faut les peluches moelleuses et chatoyantes, les lampas d'or, les bijoux rares, et les succès, les admirations, les hommes à genoux. Est-ce une infériorité ou une richesse de ma nature? Quoi qu'il en soit, je ne pourrais vivre ici.

Un pas lourd montait l'escalier.

La mobile Sylvia, presque consolée, se cacha derrière la porte qui s'ouvrit devant Marpaux, stupéfait à la vue de sa mansarde presque propre et de la table mise.

— Coucou! fit Sylvia, ah! la voilà!

— Comment, c'est toi! Est-ce possible! Qu'est-il donc arrivé? Tu as quitté Georges?...

Tour à tour fulgurante, attendrie, criant, pleurant ou riant, elle lui raconta toute la scène qui venait de se passer.

— Ce qui me vexa, vois-tu, ce qui me met en fureur

contre moi, c'est que je l'aime encore, c'est que je souffre horriblement, affreusement.

— Pauvre chat ! dit Marpaux vraiment attendri, et qui, lui aussi, pleurait presque.

— Que tu es bon, que je t'aime, mon gros Tou-tou ! Il n'y a que toi en ce monde qui me connaisse un peu. Les autres me croient vaine, coquette, mauvaise, tandis que...

Un sanglot lui coupa la voix.

— Alors, que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien au juste. J'y songerai cette nuit, je te dirai cela demain. J'avais besoin de te voir ; car dans mes grands chagrins il n'y a que toi qui sache me consoler.

— Du moins tu n'as pas pensé, comme l'autre fois, à aller te jeter dans la Seine ?

— Mon Dieu ! si : c'est toujours la première idée qui me vient, dans mes désespoirs : en finir tout d'un coup avec cette bête de vie.

— Heureusement que ton Tou-tou est là pour te surveiller et te repêcher au besoin. La première fois que je t'ai vue si belle, ma chérie, j'ai eu pour toi, comme tous les autres, un sentiment qui n'était pas précisément platonique. Mais je me suis dit tout de suite que tu ne pourrais jamais le partager : je suis trop laid. Je t'ai aimée alors en frère ; et quand je te vois souffrir, je t'adore comme mon petit enfant. Tu ne sais pas une chose ? C'est que ce croquemitaine socialiste de Marpaux a la passion de la paternité. Comme je ne veux pas me marier, et que je n'aurai jamais d'enfant, mon cœur t'a adoptée ; et c'est pourquoi je te pardonne tout ; car les pères c'est fait pour pardonner.

Sylvia, malgré son horreur de la pauvreté, en regardant et en écoutant ce bon et brave Marpaux, était profondément attendrie.

— Pourquoi donc ne te marierais-tu pas ? demandait-elle.

— Il y a bien des raisons. La principale, c'est que je suis un apôtre!...

— Je sais ça : l'homme-système. Tu as la passion de la politique. Une bien bête de passion et qui donne, elle aussi, de fortes déceptions ; car enfin, on a beau renverser gouvernements sur gouvernements, c'est toujours à peu près la même chose : c'est-à-dire que les plus forts mangent les plus faibles. Et c'est pourquoi me sentant forte, je veux une large place dans la vie.

— Tu deviendrais ambitieuse, toi !

— Pour me venger.

— De qui donc ?

— De Georges.

— Comment ! ne l'es-tu pas assez : son mariage manqué, son tableau détruit ?

— Non, je veux le tenir sous mes pieds.

— Crois-tu vraiment qu'il mérite

Et cet excès d'honneur et cette indignité ?

— Oui.

— Tu as tort, Georges n'est pas méchant. C'est un vaniteux plutôt agréable.

— Justement, je veux châtier cette vanité féroce qui m'a fait souffrir.

— Écoute-moi, ma fille. La jalousie est un sentiment relatif.

— Ah ! tu plaisantes ! Il n'en est pas de plus spontané, de plus naturel, de plus impérieux. Vois les animaux.

— C'est possible ; mais la supériorité de l'homme, c'est de pouvoir raisonner ses sentiments et dominer ses sensations. Ainsi, au Kamstchatka, les maris offrent à leurs visiteurs de partager la couche de leurs femmes.

— Mais c'est au Kamstchatka, au pays des glaces, au pôle nord. Moi, je suis d'origine méridionale, j'ai du soleil dans le sang.

— Écoute : j'ai parmi mes amis un visionnaire très drôle. Il prétend être en communication avec les habitants des planètes de notre tourbillon ; et, selon lui, la planète Herschel, titrée en amour, aurait les mœurs les plus folichonnes. On y pousse jusqu'aux dernières limites le raffinement amoureux. Il s'y forme les accords les plus savants et les plus multiples. La fidélité y est souverainement méprisée, comme une pauvreté caractérielle. L'amour exclusif et jaloux est considéré comme une monomanie, une maladie qu'on soigne par des réactifs ou substitutifs absorbants. Tout au contraire, plus un homme varie ses amours, plus il apporte de passion dans ses sentiments divers, plus il multiplie ses conquêtes, plus il est estimé. Et les femmes y jouissent des mêmes prérogatives ; car on n'y connaît point, comme sur notre malheureuse terre, ce préjugé monstrueux de flétrir une femme pour le même fait qu'on glorifie chez l'homme. Mieux elle sait conquérir et retenir les cœurs, plus on l'entoure d'hommages et de considération.

— Eh bien ! mon bon Marpoux, il n'est pas bien malin ton visionnaire ; car pour peu qu'on soulève le voile de l'hypocrisie mondaine, n'est-ce pas ainsi que tout se passe ici-bas ? Une femme titrée en amour, comme tu dis, ou, en d'autres termes, qui fait de la galanterie son occupation principale, n'est-elle pas infiniment plus recherchée et honorée que la vertueuse bourgeoise qui confectionne des confitures et soigne son pot-au-feu, dans une petite robe à quinze sous le mètre ? La nature humaine, sur notre planète, ressemble donc beaucoup à celle des Herschéliens. Nos mœurs ne diffèrent qu'en apparence. Sans doute, on jette la pierre aux coquettes, aux

femmes galantes ; mais veuille considérer leur existence à côté de celle d'une bonne et *honneste* épouse. A elles tous les luxes, tous les succès ; elles vont de fêtes en fêtes, de triomphes en triomphes ; les richesses de tous les pays tombent à leurs pieds. Dans leurs petites mains blanches les plus durs lingots fondent, s'évaporent. Et puis ces femmes-là ; courtisanes ou femmes du monde, n'ont-elles pas toutes leur petit sérail ?

— Moi, tu sais, ma fille, je n'ai pas de préjugés. Je suis pour la table rase. Et je crois, en effet, que la morale gagnerait à la liberté et à la sincérité dans les relations amoureuses.

Cette conversation transmondaine et ultra-philosophique ne parvint pas à calmer l'agitation fiévreuse de Sylvia.

— C'est égal, répétait-elle obstinément, je veux me venger, je me vengerai.

— Comment ?

— Je veux devenir une femme à la mode. J'ai de l'instruction et un vernis de littérature, des notions artistiques ; j'ai acquis un certain bagout ; on m'accorde même quelque esprit ; je veux me lancer, et j'y parviendrai, Turquet aidant ; car si le cadre n'est pas tout, il embellit beaucoup le tableau ; et je veux être une des reines de Paris, je veux qu'on me cite dans les feuilles du high-life, je veux...

— Hélas ! pauvre enfant, puisses-tu ne pas trouver dans cette vie-là beaucoup de vide et de chagrin !

— Un attachement sérieux, voilà ce que tu me conseillerais encore ? Ça ne cause pas de déceptions, peut-être ? Allons donc, la vie joyeuse, étourdissante, c'est là qu'est le vrai. Et puis, vois-tu, l'existence est incomplète, si l'on n'a pas connu toutes les jouissances que notre civilisation peut donner.

— Enfin, va, ma fille, les courtisanes qui ruinent les

filis de famille, qui éparpillent les grands héritages, font œuvre sociale en ce sens qu'elles rétablissent un peu l'équilibre dans la répartition de la richesse. Mais ce que je comprends moins, c'est ta vengeance. Pourquoi ne pas laisser Georges épouser cette bonne petite Modeste, qui semble l'aimer de tout son cœur?

— Eh ! mon cher, dans la vie que je vais embrasser, on n'est point accessible à ces sentimentalités-là ? Entre nous et les femmes dites honnêtes, c'est une lutte à mort : tant pis pour elles.

Allons, adieu ! fit-elle en se levant, je vais me coucher. La nuit achèvera de me porter conseil.

— Où ça ?

— Mais à l'hôtel.

— Pourquoi pas ici ? Moi, je m'étendrai dans le cabinet à côté, sous la soupente. Tiens, dit-il en ouvrant une petite porte basse, je serai là comme un roi.

Voyant Sylvia sourire, il s'empressa d'ajouter :

— Oh ! ce n'est pas pour ce que tu crois. En ma qualité d'homme-système, quand une fois je me suis dit : je respecterai cette femme, jamais je ne me laisse entraîner.

Sylvia accepta. Toutefois, la propreté du grabat laissant à désirer, elle ne se déshabilla pas complètement. Ils s'embrassèrent fraternellement et se séparèrent.

Mais au milieu de la nuit, Marpaux qui ne dormait pas, entendit Sylvia sangloter.

Il se releva.

— Comment ! tu pleures ! pauvre chérie, qu'as-tu donc ?

— Je me suis réveillée comme cela, le cœur serré à en mourir. Me prostituer, tu sais que je ne l'ai jamais fait. J'ai rêvé tout à l'heure qu'un abîme s'ouvrait devant moi ; et je me suis vue mourir à l'hôpital.

Marpaux la raisonna doucement, tendrement, l'en-

gagea à changer de résolution, à chercher un bonheur honnête et tranquille dans une véritable affection.

— Qu'est-ce que tu veux ? répondait-elle, je ne peux pas. C'est comme un vertige. Je subis l'attrait du gouffre.

— Appuie-toi sur mon cœur, tu ne tomberas pas.

— Mon bon Tou-Tou, comme je t'aime ! Mais je me sens indigne d'être aimée de toi.

Le lendemain, lorsque le soleil entra joyeux dans la mansarde, les idées lugubres de Sylvia s'étaient dissipées ; et vers onze heures, elle sortit de chez Marpaux pour se rendre rue Vivienne.

XII

IMPLACABLE

A la même heure, il se passait chez Léona une scène analogue, mais d'un ton plus tragique, étant donné le caractère indompté de la Mexicaine.

En rentrant de chez Georges, madame de Thervey s'étant enfermée dans sa chambre, n'avait voulu recevoir personne, ni son mari, ni même Rosanne.

Modeste, de son côté, s'était mise au lit, grelottant la fièvre.

L'amiral tournait dans l'hôtel avec une agitation qui grandissait d'heure en heure. Il allait frapper à la porte de sa femme, qui ne répondait pas. Alors il passait dans son appartement et se plongeait la tête dans l'eau glacée ; car il sentait son crâne prêt d'éclater sous l'afflux de sang qui l'envahissait.

Vers onze heures, Léona avait sonné sa négresse, avait demandé une tasse de thé, puis s'était enfermée de nouveau.

M. de Thervay vint aussitôt heurter chez elle. Même silence. Alors pris d'un vertige de colère, il s'arc-bouta contre la porte qui céda.

La créole était couchée et semblait dormir.

L'amiral s'avança impétueusement, hors de lui. Mais devant le sommeil de cette femme qu'il adorait, il s'approcha jusqu'au lit, à pas de velours, la contempla quelques instants ; puis il déposa un baiser sur sa main.

Léona parut alors s'éveiller en sursaut.

— Que vous m'avez fait peur ! dit-elle.

— Pourquoi, chère amie, ne me répondiez-vous pas ?

— Vous le voyez, je dormais. J'ai passé une très mauvaise nuit.

— Vous étiez souffrante ?

— Cela va mieux, beaucoup mieux ; mais, quand je ne vous ouvre pas, c'est que je sens un grand besoin de repos. Chaque fois que vous frappez à ma porte, il me semble recevoir un coup de marteau sur les tempes. Depuis hier soir, vous m'avez martyrisée, positivement.

— Pardonnez-moi. C'est peut-être cette promenade que vous avez faite hier. Où êtes-vous allée ?

— Au Bois, d'abord.

— Et ensuite ?

— Chez M. Rivert.

— Avec cette jeune fille ?

— Oui. J'allais lui dire de ne plus m'attendre.

— Comment cela ?

— C'était une surprise que je vous ménageais : je l'avais prié de faire mon portrait. Mais j'ai complètement changé d'avis.

— Ah ! et pourquoi ?

Léona s'étira les bras, et affectant un bâillement prolongé :

— Parce que vous avez été si désagréable depuis deux jours, que j'ai supposé que vous ne m'aimiez plus,

et que par conséquent mon portrait ne vous causerait qu'un médiocre plaisir.

— Comment, Léona, ma femme bien-aimée, tu as pu supposer que je ne t'aimais plus ! Au contraire, jamais je ne me suis senti pour toi une affection plus entière, une tendresse plus passionnée. J'en suis ridicule, à mon âge. C'est cela, tu me trouves ridicule avec cette passion qui ne conviendrait qu'à un jeune homme. Ah ! pourquoi le cœur ne vieillit-il pas ! Mais pardonne-moi ; je te promets de tâcher désormais de vaincre mes impatiences.

— Voilà trois ans que vous me promettez cela, mon ami.

— Eh bien ! je ferai de nouveaux efforts.

— C'est bon ! laissez-moi dormir ; je suis fatiguée.

Elle ferma les yeux et l'amiral se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte.

Au moment où il l'ouvrait, elle le rappela.

Il revint aussitôt.

— Vous êtes fort au pistolet ?

— Oui.

— Et à l'épée ?

— Également. Pourquoi ?

— Pour savoir. Néanmoins je désirerais, c'est mon docteur qui en a eu l'idée, que tous les matins vous fîsiez des armes. Un peu de fatigue apaiserait vos nerfs. Et puis, vous prenez trop d'embonpoint. L'escrime vous serait salutaire. Enfin, vous tremblez quelquefois, de la main droite surtout ; et l'exercice du tir donnerait de la solidité à vos muscles. Donc, voici mon ordonnance : tous les matins, une heure d'escrime et une de tir. Cela aura, en outre, l'avantage d'occuper votre dévorante activité.

— Vous êtes cruelle, ma chère Léona. On ne peut me dire plus clairement que j'épaissis et que je vieillis. Je

ferai ce que vous désirez... Toutefois, il me reste un doute. Répondez-moi, en toute franchise, quelqu'un vous aurait-il offensée?

— Personne, je vous l'assure.

— C'est que... si l'on avait osé... Ah! soyez sûre que mon bras ne tremblerait pas!

— On n'a rien osé, calmez-vous.

— Cependant, ce malaise, cette pâleur, et certaines intonations de votre voix...

— Vous savez bien que je ne mens jamais. Un homme m'aurait manqué de respect, que je n'hésiterais pas à vous le désigner.

— Depuis longtemps déjà je me défie de ce M. Rivert.

— M. Rivert? Allons donc... Vous n'ignorez pas qu'il a une maîtresse, et que de plus, il doit épouser mademoiselle Ledrain.

— C'est juste. Pourtant...

— Vous êtes absolument ridicule avec votre jalousie. Encore une fois, laissez-moi reposer.

Quand l'amiral eut fermé la porte, Léona sauta à bas de son lit, et les bras croisés sur sa poitrine, elle sembla défier quelqu'un.

Elle était superbe dans sa colère, cette femme pâle, dans les veines de laquelle coulait le sang indien. Par instants sa lèvre supérieure se relevait, et un frémissement sauvage découvrait ses petites dents aiguës. Ses narines palpitaient; ses bras restaient croisés avec tant d'énergie qu'ils écrasaient sa gorge.

— Oh! oui, je me vengerai! Cette nuit encore, je me demandais si ma colère était un reste d'amour. Mais non, il n'y a dans mon cœur que de la haine, une haine à mort. C'est son sang qu'il me faut, son sang! Avoir jeté dans mon cœur ce feu qui le dévore, et me tromper ainsi, justement au moment où je me donnais à lui! Le jour même, écrire à cette Modeste, à cette ingénue, à

cette petite solte, les mêmes serments, les mêmes protestations et dans les mêmes termes ! Ah ! oui, qu'il meure, tout de suite, tout de suite ! car cette souffrance est intolérable. Je deviens folle, j'étouffe.

Elle prit à deux mains sa poitrine haletante. Elle fit plusieurs fois le tour de sa chambre, pieds nus, écartant les cheveux de son front.

— M'éprendre à ce point, moi, de ce cœur de neige... C'est le désœuvrement. C'est cet imbécile d'amiral qui m'agace avec ses emportements et ses scènes de jalousie... besoin de distraction... besoin d'aimer... mais ce n'est pas de l'amour vrai, cela passera. Je dominerai cette démence. Je n'y veux plus songer. Aimer ce pauvre Don Juan ! quand il me faudrait un homme passionné, violent, emporté comme moi dans son amour. Et malgré tout, je souffre, je souffre horriblement. C'est l'amour-propre, sans doute. Qui aimer ? qui ? mon mari ?...

Elle eut un sourire cruel.

— Quand j'aimais Georges, je le supportais, ce grotesque mari, je le plaignais presque. Maintenant, je le hais. Ma jeunesse livrée à ce vieillard !... Ah ! comme je le paie cher, ce moment d'ivresse ineffable, oui, ineffable !... Et il me bernait... Cette voix émue, quand il me parlait, c'était feint. Ses regards troublés, comédie ; ses serremments de main, un jeu...

Les yeux de la créole prirent tout à coup un éclat intense. Elle alla à un petit bonheur du jour en bois de rose, ouvrit un tiroir, en tira une boîte longue qu'elle ouvrit. Dans cette boîte était douillettement enfermé, enveloppé de papier de soie, un éventail de grand prix. C'était celui que lui avait offert Georges huit jours auparavant. Cet éventail, elle l'avait contemplé tout un jour, le cœur attendri, fondu par le souvenir du bien-aimé, du seul aimé.

Sans même le déployer ni lui jeter un regard d'adieu,

elle le saisit de ses deux mains nerveuses et le brisa par le milieu. Elle le remplaça dans la boîte, qu'elle enveloppa de papier ; et elle écrivit sur le paquet, d'une écriture orageuse et fébrile, l'adresse de Georges Rivert.

Elle sonna la négresse.

— Vite, dit-elle, fais porter cela par un commissionnaire. C'est très pressé.

Alors, un peu calmée par cette première expression de sa haine et de son dédain, elle se coucha et s'endormit.

XIII

SOCIÉTÉ ANONYME DES DOCKS ALIMENTAIRES INTERNATIONAUX

A onze heures, Sylvia arrivait au numéro 104 de la rue Vivienne.

— M. Turquet de la Morvandie ? demanda-t-elle au concierge.

Elle monta l'étage lentement. Avant de sonner, elle sortit de sa poche un petit miroir, y jeta un regard interrogateur qui signifiait : Comment me trouvera-t-il ? Elle donna un petit coup de main coquet sur le côté de son chapeau, fit descendre sur son front une mèche agaçante, mordilla un peu ses lèvres pour en aviver le carmin et sonna.

Un grand valet de pied galonné ouvrit la porte.

Elle pénétra dans une antichambre, vieux chêne, décorée dans un style cossu et correct.

— Monsieur est en affaires. Si madame veut attendre là... ajouta le laquais en ouvrant une haute porte d'ébène, à filets d'or.

Sylvia se trouva alors dans un vaste salon, à la fois sévère et riche. Le plafond, comme les portes, était re-

haussé d'or, et les tentures d'anciennes tapisseries, donnaient à cette pièce fort grand air. Les fauteuils étaient vastes, moelleux, opulents. Quelques tableaux et quelques bronzes de prix prêtaient à ce salon un haut cachet artistique.

Après être restée un instant assise dans un de ces larges fauteuils où elle disparaissait presque, elle se leva pour faire le tour de la pièce et regarder les tableaux. Elle s'arrêta devant une glace, pour s'assurer que sa beauté était bien à la hauteur de ce cadre somptueux. Satisfaite de son examen, elle alla se replonger dans son fauteuil.

On parlait dans la pièce voisine avec animation. De temps à autre, elle entendait une phrase prononcée plus haut que les autres. Elle crut reconnaître une voix entendue déjà.

Turquet disait :

— J'ai deux partis excellents à vous présenter.

— Des Parisiens ? Je n'en veux pas. On ne rencontre ici que des énergumènes, dévorés par je ne sais quelle fièvre, quelle agitation. Dans la rue, cette foule de gens affairés, la figure préoccupée, le regard ardent, me font l'effet de maniaques, affectés d'une danse de Saint-Guy morale. Le mot est joli, n'est-ce pas, Turquet ? Vous le placerez dans votre journal. Je vous le donne.

— En effet, charmant, charmant ! Vous possédez, non seulement le génie inventif, mais, parole d'honneur ! vous avez autant d'esprit que ces Parisiens, qui passent pour les gens les plus spirituels du monde.

— Et même un peu plus, je m'en flatte ; car moi je prends le temps de réfléchir.

— Connu, pensa Sylvia ; c'est le mollusque de Moulins-Engibault, le père de cette Modeste.

C'était lui, en effet, venu sur un petit mot de Turquet, qui avait tendu sa toile pour happer ce gros capitaliste.

Il s'était dit qu'un homme qui a un dada, devient forcément la proie de celui qui sait flatter ce dada. Or, M. Ledrain en avait au moins deux : son semoir à brouette et ses prétentions oratoires et littéraires. Il était donc doublement à lui.

En conséquence Turquet avait écrit à l'agronome :

« Monsieur et cher compatriote,

» Vous seriez bien aimable de passer demain matin dans mes bureaux, de dix à onze. J'ai à vous entretenir d'une affaire importante qui vous intéressera au plus haut point. »

Curieux comme tous les habitants des petites villes, l'indigène de Moulins-Engibault s'était empressé d'accourir.

Cette affaire de haute importance, c'étaient deux partis superbes pour sa fille, puisque le mariage avec Georges était complètement rompu.

— Le premier de mes prétendants n'est pas Parisien, dit Turquet, il est même un peu votre voisin : il est originaire de Guéret.

— Son âge? Sa fortune?

— Trente-cinq ans. Une fortune insignifiante à côté de la vôtre. Mais une position exceptionnelle au Palais ; car il est avocat. Malgré sa jeunesse, il fait autorité. Et un homme comme vous les aimez, d'une modestie, d'une sérénité à vous rendre jaloux. Sa délicatesse en affaires est tellement connue, qu'on l'a surnommé « l'hermine ». Quoiqu'il n'ait jamais brigué les suffrages de ses concitoyens, son talent, l'élévation et la pureté de son caractère lui ont acquis une si grande popularité qu'il sera certainement nommé député aux élections prochaines.

— Quand il sera nommé, nous pourrons voir.

— Et cette position exceptionnelle, reprit Turquet, il l'a acquise, non par l'intrigue, non par de grands efforts de talent, mais par cette haute dignité, par cette tenue inattaquable et cette vertu que vous semblez

mettre au-dessus de toutes les autres : la patience. Chez lui, pas le moindre symptôme de danse de Saint-Guy morale ; sa force, c'est le calme.

— En vérité, vous me faites désirer de le connaître ; car, par le temps qui court, c'est un véritable phénix. Et l'autre ?

— Un jeune diplomate, beau nom, soixante mille francs de rente, trente ans à peine.

— Nous verrons, nous verrons. Pour le moment, Modeste certainement ne voudrait pas entendre parler mariage. Ces deux partis me semblent convenables ; nous en reparlerons ; car à Moulins-Engibault et dans les environs, je ne vois personne qui soit digne d'elle comme éducation et comme position.

— Alors, pourquoi pas tout de suite ? Les jeunes filles sont quelquefois très entêtées dans leur premier amour ; tandis que maintenant le dépit, la jalousie feraient peut-être accepter de mademoiselle Modeste le parti que vous lui offririez.

— Moi, monsieur, je ne suis jamais pressé, répondit avec solennité M. Ledrain. Je réfléchis toujours longtemps avant de prendre une décision.

— Ces deux hommes, reprit Turquet, jouissent d'une si haute considération que j'ai le plus grand désir de les voir entrer dans mon affaire, à des titres différents, bien entendu.

— Eh bien ! cette grande affaire, quelle est-elle ? demanda M. Ledrain. Vous avez là une installation princière. Ce cabinet ressemble plus à un cabinet de ministre qu'à celui d'un trafiquant de denrées alimentaires.

— N'est-ce pas ? répartit Turquet, tout frétilant de ce compliment, mon installation est assez réussie.

— Trop réussie, mon cher Turquet. Moi, j'aime la simplicité, l'austérité même.

— Il s'agit cependant de représenter dignement la So-

ciété des Docks alimentaires internationaux. Notre Société, c'est plus qu'un ministère. Elle a la prétention de devenir universelle et de révolutionner le monde économique.

— Révolutionner? voilà un mot qui me fait toujours frémir. Sous quelque forme qu'elles se présentent, les révolutions sont toujours funestes.

— Alors je retire le mot. Mettons : Transformer. Le commerce est un parasite qui dévore à la fois le producteur et le consommateur.

— Halte là! monsieur Turquet, attaquer le commerce, c'est attaquer l'une des bases de l'édifice social. Qu'y a-t-il de plus beau que le commerce qui...

— Pardon, je n'attaque pas le commerce; seulement je pense que si l'on pouvait supprimer les trop nombreux intermédiaires... et empêcher ces criminelles falsifications qui attentent à notre vie... Mais asseyez-vous donc, je vous en prie, monsieur Ledrain.

A cette invitation, M. Ledrain se plongea jusqu'aux oreilles dans l'un de ces profonds et moelleux fauteuils qui venaient de faire l'admiration de Sylvia. Il en sortit aussitôt, l'air effaré.

— Une chaise, s'il veus plaît, une modeste chaise! moi, monsieur Turquet, je couche sur un matelas de varech posé sur une planche. Les capitons, les rideaux recèlent des miasmes. Ces meubles voluptueux amolissent les mœurs. Ce qu'il faudrait ici, ce sont de simples chaises cannées, une table de chêne et un coffre-fort. Où est votre coffre-fort?

— Le voilà, dissimulé dans la boiserie.

— Parfait, parfait. Mais sans indiscretion, fit-il avec un gros rire, y a-t-il quelque chose dedans?

— Sans doute, monsieur Ledrain, sans doute, répondit Turquet, qui intérieurement pestait contre cet insupportable prudhomme. Si vous le permettez, ajouta-t-il, nous reviendrons à l'affaire des docks.

— C'est cela. Vous me disiez que votre société allait révolutionner le monde. Or, pour moi, tout ce qui s'attaque aux choses établies...

— Permettez...

— Voyez-vous, interrompit à son tour Ledrain, depuis la plus haute antiquité, le commerce a toujours fait la prospérité des États. Ainsi Tyr et Carthage...

— Bon, pensa Turquet, toute son érudition y passera.

— A cette fameuse formule, continua M. Ledrain : la propriété, la religion, la famille, il faudrait ajouter le commerce.

Le sang commençait à monter aux joues de Turquet, qui cependant ne put placer un mot ; car M. Ledrain, qui avait une tirade à éjaculer, se hâta d'ajouter :

— J'ai horreur des révolutionnaires ; mais ne croyez pas que je m'occupe de politique. Aujourd'hui la politique divise les familles, brouille les meilleurs amis. Quant aux questions religieuses, quoique au fond je sois voltairien, je suis inébranlablement attaché aux vieux usages. Rien, par exemple, ne me révolte comme ces enfouissements qui sont de mode aujourd'hui. Un bel enterrement, monsieur, c'est la récompense d'une belle vie. Si j'ai eu une existence humble et modeste, je veux que mon convoi soit une sorte d'apothéose. J'ai pris mes dispositions à cet égard. Ce sera grandiose ; et en mourant je ne regretterai qu'une chose, c'est de ne pouvoir jouir de ce beau spectacle.

— Donc, reprit Turquet, pour en revenir à nos docks alimentaires internationaux...

— Pardon ! interrompit de nouveau M. Ledrain. Tenez, voici précisément une lettre que j'écrivais à un ami sur toutes ces questions brûlantes.

Il sortit de sa poche un portefeuille légèrement crasseux, dont il tira une lettre volumineuse, froissée, usée presque à force d'avoir été lue.

Turquet prit le papier que lui tendait l'impitoyable Ledrain. C'était presque une brochure. Seize pages d'une écriture fine et serrée. Devant le supplice qui le menaçait, il sentit des gouttes de sueur perler à son front.

— Lisez, lisez donc, insista le bonhomme.

Turquet tira sa montre.

— Onze heures, dit-il. J'attends quelqu'un. Si vous voulez bien me confier ce manuscrit, je le lirai ce soir, à tête reposée.

— Oui, un manuscrit, vous avez raison. J'ai pensé même à le faire imprimer.

— Mais alors, c'est parfait, reprit le boursier allégé ; je m'en empare, je ne vous le rends plus ; je vous l'ai dit avant-hier, nous fondons un journal, et nous l'insérerons à l'article : Variétés. Mais vidons la question des Docks...

— Pardon, permettez. Quelles sont, avant tout, vos opinions politiques ?

— Je n'en ai pas. La politique, voyez-vous, c'est bon pour ceux qui veulent en faire leur carrière. Qu'importe par qui nous sommes gouvernés, si les affaires marchent, si les pauvres mangent ! Et c'est en cela que notre société poursuit un but vraiment grandiose et humanitaire : réduire le prix des denrées alimentaires. Telle est, à mon sens, la meilleure politique qu'on puisse faire.

— Et réduire la main-d'œuvre agricole, ajouta M. Ledrain.

— Voilà le dada, enfourchons-le, pensa le boursier. Sans doute, dit-il à haute voix ; et votre semoir à brouette occupera une place d'honneur dans notre exposition des machines agricoles. Il vous fera connaître, non seulement en France, mais dans le monde entier ; car nous sommes en relations déjà avec les comptoirs de tous les pays ; et grâce à un vaste mouvement d'importation et d'exportation, nous contribuerons à activer la production

française, nous préviendrons la pléthore sur certains points et la disette sur d'autres.

— Pardon, permettez...

— Nous pratiquerons aussi, pour féliciter les transactions, l'échange sur une grande échelle.

— L'échange ! exclama avec épouvante M. Ledrain. Alors, c'est la banque de Proudhon, cet homme abominable, qui a osé écrire : la propriété, c'est le vol. L'œuvre que vous voulez fonder, est éminemment subversive.

A ces mots, Turquet faillit perdre patience. Il poussa un soupir de phoque en courroux. Mais il se domina.

— Veuillez m'accorder encore quelques instants d'attention.

— Non, non, je ne puis, sans protester, entendre de pareilles monstruosité.

— Je veux que vous m'écoutez, morbleu ! reprit Turquet avec autorité.

Et il se mit à débiter tout d'une haleine son boniment, ne respirant qu'au milieu de ses périodes, de crainte d'être interrompu à la tombée des phrases.

Voyant que toutes ses interruptions ne pouvaient arrêter le loquace boursier, M. Ledrain restait la bouche béante, son œil de ruminant à demi clos, passant successivement du rouge au cramoisi, du cramoisi au violet.

Quand cette exposition fut terminée,

— Je m'aperçois, monsieur, fit-il gravement, que vous êtes vous-même atteint de la maladie dont je parlais tout à l'heure. Et puisque, malgré mon expérience agricole, universellement reconnue, vous ne m'accordez même pas le droit de présenter une observation, je n'ai plus qu'à me retirer.

— Je vous en prie, veuillez m'excuser ; mais c'est que, voyez-vous, j'ai comme vous-même un esprit de suite féroce. A présent que j'ai fini, je vous écoute.

M. Ledrain allait prendre la parole, lorsqu'un domes-

tique entra et remit à Turquet une carte sur laquelle étaient écrits ces mots : « J'ai pitié de vous, mon cher Turquet; dites à ce gogo que la femme de l'ambassadeur des Iles Sandwich demande à vous voir sur-le-champ, et qu'en votre qualité de directeur des Docks alimentaires, vous ne pouvez refuser de la recevoir. — Sylvia. »

Turquet, en lisant cette carte, eut un haut-le-corps.

— Pardon ! dit-il. Un important personnage m'attend au salon. C'est un de nos principaux actionnaires.

— Faites entrer votre actionnaire. Moi, j'attendrai, rien ne me presse. D'autant que je serai fort aise, pour mon édification personnelle, d'entendre les observations qu'il pourrait vous présenter.

— C'est impossible. Mais voici nos statuts. Lisez-les ; et si vous jugiez, avec votre haute sagacité, que quelques modifications dussent y être apportées, je vous serais infiniment reconnaissant de me communiquer vos observations. Pensez surtout aux deux partis dont je vous ai parlé.

XIV

NOUVELLE INCARNATION

Dès que M. Ledrain fut dehors, Sylvia entr'ouvrit la porte.

— Parti ! Eh bien ! vous m'en devez de la reconnaissance, hein !

— Ouf ! ouf !... Ah ! ma belle enfant, tout n'est pas rose dans notre métier ! Convaincre un indigène de Moulins-Engibault n'est pas chose facile ; et toute cette éloquence en pure perte probablement.

— Ces tentatives d'éloquence, voulez-vous dire; car c'est plutôt le bonhomme de Moulins qui a déployé la sienne.

— Sans compter les brochures qu'il m'apporte à déguster. Mais s'il pouvait nous aider à fonder notre journal...

— Il se croit donc écrivain ?

— Parbleu !

— C'est en effet, je crois, la marotte universelle. Mes trois peintres avaient dans la tête des idées de vaudevilles et d'articles de journaux. Jusqu'à Chadi qui aspire à faire jouer un pièce au théâtre des Batignolles. Jusqu'à ma bonne et digne sœur qui comptait sur une méthode d'éducation pour me constituer une dot. A propos de dot, vous voulez donc marier la cousine de Georges? Si vous faites cela, Turquet, je suis à vous, à la vie, à la mort.

— J'y travaille, soyez tranquille. Et vous, où en êtes-vous avec ledit Georges ?

Sylvia lui raconta tous les événements de la veille.

— C'est parfait ! c'est parfait ! exclama Turquet en se frottant les mains. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je suis content de vous. J'entrevois même toute une combinaison... Bravo ! bravo ! mon journal est fondé !

— Comment cela ?

— C'est encore confus dans mon esprit ; mais ça se débrouillera.

— Eh bien ! maintenant, l'affaire d'or dont vous parlez dans votre lettre ?

— Vous acceptez donc mon panier de pommes ?

— En tout bien, tout honneur, vous l'avez dit. Car, s'il faut l'avouer, je ne me sens pas encore entraînée vers vous par un irrésistible attrait.

— Oui, ma belle enfant, en tout bien tout honneur. Je ne veux être que votre lanceur, votre barnum. Si vous

êtes habile, et j'ai déjà pu voir que vous êtes une femme d'esprit, votre fortune est faite.

— Alors, parlez, parlez vite, sans prendre ces airs olympiens. De vous à moi, c'est inutile. Entre parenthèses, votre installation est très chic. Et vous posez là dedans... je ne vous dis que ça ! Moi, à votre place, je me ferais peindre sur un globe terrestre, un pied sur l'Europe, l'autre sur l'Amérique ; et à travers l'Océan, une multitude de navires avec cette étiquette : Docks alimentaires internationaux. Tenez, là, dans ce panneau, ce serait d'un effet...

— Moqueuse ! Mais voyons d'abord que je vous examine des pieds à la tête ; car à mes yeux, vous êtes un capital, un diamant plutôt.

— Allez-y, un lingot.

— L'ensemble ne me fait pas oublier les détails.

— Eh bien ! quoi ?

— Je regarde si vous savez vous habiller. Le nu est superbe, irréprochable, je le connais. Mais les hommes sont si frivoles, si vaniteux ! Ce qui les prend, c'est encore plus les fanfreluches, les colifichets, le piquant de la toilette, que la beauté sculpturale, dans le monde, bien entendu, où je veux vous lancer. Ils aiment une femme bien plus pour les satisfactions de vanité qu'elle leur rapporte que pour les plaisirs intimes. La robe est bien ; c'est flambant, suffisamment tapageur. Le petit vêtement est coquet ; mais il ne fait pas assez valoir la cambrure de la taille. Le chapeau, adorable... trop bourgeois, trop honnête, peut-être. Il le faudrait un peu plus folichon. Pour les mains, un bon point. Le gant est irréprochable. Le pied ? Voyons le pied...

— Alors nous passons un conseil de revision.

— Positivement ; car je ne vous avais pas encore détaillée. Ce pied ? ce pied ?

— Avant de me soumettre à cette inspection, je voudrais au moins savoir où vous voulez en venir.

— Je vous l'ai dit, faire de vous une femme à la mode. Vous êtes assez belle ; mais il faut atteindre à la suprême élégance.

— Bien vrai : vos intentions sont pures ?

— Je vous le répète : absolument.

— C'est que l'autre jour, je voyais parfois derrière votre binocle, étinceler des feux qui, peut-être, n'étaient pas tout à fait séraphiques.

— Vous vous êtes trompée. C'était le regard du chercheur d'or qui tout à coup découvre le filon qui doit être pour lui le Pactole. Je n'ai pour le moment qu'une passion ; mais elle me ronge, elle m'enlève le sommeil et parfois l'appétit.

— Attraper votre premier million ?

— Peuh ! un million, tout le monde le désire. Mais moi, je veux une puissante fortune. Je me sens des aptitudes spéciales pour les grandes affaires. Je suis pressé surtout. La fortune à soixante ans, à quoi bon, quand on n'a plus de dents pour la croquer ! Et je suis poussé par les années. J'ai trente-huit ans, comprenez-vous ? Voilà dix ans que je m'agite dans le vide, sans résultat. Et la vie est si brève ! Lorsque je vois la mienne s'écouler ainsi dans cette agitation stérile, j'en ai de tels vertiges que j'ai peur de devenir fou. Mais si je veux la fortune, c'est pour la dépenser royalement. Autant il entrera d'argent dans mes coffres, autant il en sortira. Voilà donc la passion ardente, dévorante qui, en cet instant, prime et absorbe toutes les autres. Autrement... je vous aimerais Sylvia ; car il n'est à mes yeux aucune femme qui puisse vous être comparée, aucune qui me paraisse plus désirable. Plus tard, si notre association réussit, et si, par reconnaissance pour la position que je vous aurai faite, le cœur vous en disait un peu... Mais l'amour en ce

moment serait une diversion dangereuse. Donc, nous en étions au pied.

— Le voici, fit Sylvia.

— Je le connais bien, ce pied. Je l'ai vu dans sa ravissante nudité, dans sa blancheur nacrée. J'ai vu le talon rose, le cou-de-pied si cambré, si fin, et ces doigts de statues grecques avec leurs ongles brillants comme des agates. Mais c'est le soulier que je veux examiner, le soulier qui exerce sur les imaginations masculines tant de puissance attractive. Tel pied disgracieux, plat, bête, devient spirituel, agaçant, provocant, grâce à l'art du bottier.

— Oh ! alors, j'avoue que mes bottines ne sortent pas précisément du meilleur faiseur.

— En effet, elles ne sont pas irréprochables. Passe pour aujourd'hui. Mais dès demain, je vous enverrai le premier artiste de Paris.

— Quoi ! fit Sylvia avec effroi, est-ce que je vais entrer immédiatement en campagne ?

— Immédiatement.

— C'est impossible. J'ai le cœur encore trop plein d'amertume, trop plein surtout de ce monstre de Georges.

— Justement. Cela fera partie de votre vengeance. Croyez que son amour-propre sera profondément blessé de vous voir l'oublier si vite.

— Vous avez raison ; mais ce ne serait pas suffisant. Je rêve pour lui des supplices chinois ; car je n'aime ni ne hais à demi. Laissons donc tous ces préambules, venons au fait. Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous connaissez Maxime de Favières ?

— Oui, c'est un ami de Georges, un ami surtout de madame de Nérès. Amour malheureux, je le crois du moins. Eh bien ?

— Il est attaché au ministère des affaires étrangères, et le ministre, m'a-t-on dit, n'a pas de secrets pour lui.

— En effet.

— Je suis allé le voir hier, reprit Turquet ; et sous prétexte de lui offrir un riche parti...

— J'ai entendu : Modeste Ledrain. Dieu ! que vous êtes roublard ! Cette petite provinciale ne se doute guère que vous la mettez à toutes sauces, et qu'elle vous sert de passe-partout. Et Favières, a-t-il mordu ?

— Non, il semblait d'une humeur massacrant. Il était préoccupé, agité. Quelque déception amoureuse, sans doute, ou quelque caprice de madame de Nérès. Je lui ai fait immédiatement des propositions fort tentantes, s'il voulait commettre de temps à autre, en ma faveur, quelques légères indiscretions. En ce moment où se complot la guerre de Tunisie, il y aurait gros à gagner pour qui saurait.

— Et il a refusé ?

— Oui, en termes qui ne me permettent pas de revenir à la charge. Mais si par vos charmes, votre grâce, et ces regards auxquels un homme impressionnable comme Maxime de Favières ne peut résister...

— Inutile, mon cher, interrompit Sylvia. Je ne lui inspire rien. Et en ce moment, il est trop amoureux de madame de Nérès pour se laisser prendre à mes séductions. Il est vrai qu'il a un rival. Et vous dites qu'il était fort agité ?

— Autant que j'ai pu voir, il semblait sous le coup d'un cuisant déboire. Ce serait le moment, au contraire, de risquer une démarche. Vous connaissez ce rival ?

— C'est Barthès.

— Alors rendez-le jaloux. Inventez une fable.

Sylvia réfléchit un instant.

— C'est un bon et loyal garçon. Je lui dirai... Je sais ce que je lui dirai. Et si j'arrive à lui arracher le secret du ministre, que gagnerons-nous ?

— Demain, un million peut-être. Le quart de ce mil-

lion sera pour votre argent de poche. L'autre quart sera employé à votre installation ; et le reste, à lancer mon affaire.

— Bravo ! J'y vole.

— Onze heures et demie. Vous le trouverez chez lui ; car c'est un noctambule qui ne va jamais au ministère qu'entre deux ou trois heures. Comme il est souffrant, — je le crois menacé de phthisie, — le ministre lui laisse toute latitude.

— J'ai un scrupule, dit Sylvia, ce n'est pas une mauvaise action au moins, que vous me faites commettre là ?

— Etes-vous naïve ? Ces mauvaises actions-là se commettent tous les jours par tous les hommes politiques du monde. C'est la lutte pour la vie, avec toutes les émotions du jeu. Vous verrez combien cela vous passionnera.

— Ah ! tant mieux ! car j'ai besoin de distraction.

— Après cette première mission, je vous en confierai une autre.

— Du même genre ?

— A peu près. Il s'agirait de rendre éperdument amoureux un homme déjà mûr, mais qui n'a jamais connu l'amour grisant de la Parisienne.

— Serait-ce le vénérable crustacé de Moulins-Engibault ?

— Votre perspicacité me confond.

— Eh bien ! en voilà une mission qui ne sera pas drôle !

— Au contraire. Très divertissante.

— Vous croyez qu'on pourrait entamer ce vieux cœur parcheminé, ce Caton prétentieux qui, en fait de galanterie, en est encore à l'histoire grecque, aux hétéaires ?

— Si je le crois ! Très accessible, le papa Ledrain, avec ses grands yeux bleus pleins de tendresse, de bêtise et de candeur. Il a une si haute estime de lui-même,

qu'il ne sera pas difficile de lui faire croire qu'il possède toutes les séductions.

— C'est possible. Mais son semoir à brouette, ses brochures sur les enterrements civils, ses « pardon, permettez », il faudrait avaler tout cela ? Ce serait à devenir enragée.

— Ma fille, cet homme, bête comme une citrouille, gonflé comme un ballon, vide comme une machine pneumatique, car il en est asphyxiant, a au moins quinze millions de fortune. S'il pouvait en mettre deux dans notre affaire !

Il appuya sur le mot : notre.

— Ce n'est pas moi, Turquet, continua-t-il, qui exercerai jamais aucun prestige sur M. Ledrain, tandis que vous, riche, titrée, — je vous veux un blason, des armoiries superbes, — et belle comme vous l'êtes, vous parviendrez certainement, si vous le voulez, à l'ensorceler. Vous pourrez tout obtenir de lui, sans rien lui donner. Il s'agira seulement d'acquérir assez d'influence sur son esprit ou son cœur, à votre choix, pour lui faire accepter la combinaison.

— Tout cela est fort bien ; mais lorsque ma pauvre Pauline apprendra la vie luxueuse que je mène, elle se demandera naturellement quel est mon banquier.

— Il n'y aura rien dans votre vie que de parfaitement honorable. Faites attention que je ne serai point votre amant, mais simplement le directeur des Docks alimentaires internationaux, auquel vous confierez vos fonds. Ne croyez pas que je veuille faire de vous une vulgaire cocotte. Non : une femme très comme il faut. Il importe que tout le monde puisse venir chez vous ; car je tiens à avoir un pied un peu partout.

— Je comprends : un salon international, comme vos docks.

— J'ai sur vous des projets immenses. Je ne vous veux

pas seulement célèbre à Paris. Je vous conduirai en Amérique où je vous ménage un succès gigantesque, un triomphe, une apothéose. On n'est pas toujours jolie ; il faut se hâter de profiter de sa jeunesse. Mais pourquoi cet air pensif ?

— Je crains de n'être pas assez perverse pour le rôle que vous voulez me faire jouer.

— Allons donc ! Il n'y a là aucune perversité. Eh ! ma belle, vous ne vous êtes donc pas encore aperçue que le mensonge est la base de notre civilisation raffinée et perfectionnée ? Et même, plus une société sait apporter d'art dans le mensonge, plus elle sait l'envelopper de formes aimables et gracieuses, plus elle est civilisée. En effet, supposez que, par un coup de baguette magique, tous les voiles tombent. Quel cataclysme ! Quelle épouvante ! Ou, si vous voulez, quel immense éclat de rire ! Est-il une femme qui pourrait regarder son mari en face ? Est-il un homme qui n'ait à se reprocher au moins dix mensonges par jour parmi les diplomates, politiciens, gens d'affaires ? Nous, boursiers, nous dépensons en un jour plus de génie, de roueries, de ficelles qu'il n'en faudrait pour faire mouvoir un empire. Donc, pas de ces scrupules enfantins, ma chère. Allez trouver de Favières et tâchez de savoir les dernières nouvelles concernant la Tunisie.

— Je vais essayer.

— Une femme d'énergie et de volonté ne répond pas sous cette forme timide. Ce que femme veut, elle le peut.

— Je réussirai, dit Sylvia.

Turquet lui prit la main et lui baisa le bras au-dessus du gant.

— Vous êtes du dernier Louis XV.

— Platoniquement, toujours. Allez, et que la déesse Fortune vous soit propice ! Soyez coquette en diable,

mais passionnée, jamais. La passion, voyez-vous, ne fait commettre que des sottises.

— On fera ce qu'on pourra. Mais, comme dit Marpaux, les destinées sont proportionnelles aux caractères et aux tempéraments.

Elle poussa un soupir.

— Allons, allons, reprit Turquet, il faut vaincre ces puérilités-là. Quel âge avez-vous ?

— Mon âge pour de vrai ?

— Oui.

— Vingt et un ans. Je n'en avoue que dix-neuf.

— C'est le beau moment ; mais vous n'avez plus de temps à perdre aux enfantillages ! Quand vous serez arrivée, vous pourrez vous payer une amourette bien poétique, jolie, jolie. A l'amour vrai, il faut le luxe, l'oisiveté et le ciel bleu.

— Et la jeunesse donc ?

— Bah ! aujourd'hui la femme ne vieillit plus.

Le grand laquais galonné entra et annonça :

— M. Nathan...

— Par ici, fit le boursier à demi-voix.

Il souleva une tapisserie, ouvrit une porte opposée à celle du salon où attendait le juif, et fit sortir Sylvia.

XV

L'ARAIGNÉE

Le juif Nathan était un petit homme voûté, large d'épaules, au ventre proéminent. Des bras et des jambes grêles. Physiquement, il ressemblait assez à l'insecte dont on lui avait donné le nom. Moralement, la ressem-

blance était encore plus complète. Il avait l'avidité patiente et féroce de l'araignée embusquée dans un coin de sa toile et guettant les moucherons qui viennent s'y jeter étourdimement.

Il avait le nez crochu, des lèvres lippues, des yeux au regard cupide, rétentif.

C'était un usurier fort connu à la Bourse; car il spéculait de temps à autre, mais toujours à coup sûr, sachant attendre les bonnes affaires. On évaluait sa fortune à plusieurs millions; et il amassait toujours. Néanmoins il tenait rue de Provence un magasin d'antiquailles; et tous les matins il recevait dans son arrière-boutique des fils de famille joueurs ou débauchés, emprunteurs à gros intérêts, ou des femmes galantes de tous les mondes, les unes engageant leurs bijoux pour payer les dettes de leurs amants, les autres empruntant pour subvenir au luxe effréné de leurs toilettes.

En maintes circonstances, Turquet avait eu affaire à lui.

— Eh bien! père Nathan, avez-vous étudié l'affaire? lui demanda-il.

— Oui. Il se peut, en effet, que votre idée ait de l'avenir.

— C'est à dire que tout l'avenir du commerce est là.

— C'est possible. Mais ces grandes idées-là, ce n'est jamais celui qui les a conçues qui en profite. La réalisation demande toujours des tâtonnements; et ce n'est pas avant deux ou trois essais qu'elles parviennent à s'implanter. Au reste, je vous fais mon compliment: vous êtes un financier, monsieur Turquet, peut-être même êtes-vous un homme de génie.

— Je suis heureux de votre approbation, monsieur Nathan; mais qu'est-ce qu'une idée de génie qui reste dans le cerveau de son inventeur? Ce n'est rien. Je crois, dans mon plan, avoir paré à toutes les objections, à tous les mécomptes; et je ne vois pas ce qui pourrait en entraver le succès. Aussi compté-je sur votre concours, et es-

péré-je que vous m'avancerez l'argent nécessaire pour lancer complètement l'affaire. J'ai déjà fait des frais considérables.

— En effet, répondit le juif qui, depuis quelques instants, passait l'inventaire de l'installation...

Il se demandait : Combien puis-je avancer sur ce mobilier? car si l'affaire échoue, c'est tout ce qui restera, et encore, à supposer qu'il soit payé.

— Voilà des rideaux, dit-il en palpant les étoffes, qui jettent un éclat terrible. Moi, j'aurais commencé plus modestement.

— J'aime à faire grand, repartit Turquet. A Paris, il ne faut pas lésiner, si l'on veut réussir. D'ailleurs, tout cela est payé.

Car, au regard de commissaire-priseur de l'usurier, il avait deviné son calcul.

Il vit aussitôt un air de confiance se répandre sur le visage de l'araignée.

Et il reprit :

— Combien dois-je vous réserver d'actions?

— Hélas ! répondit piteusement le juif, vous me voyez dans la désolation. Un jeune homme de bonne famille, qui me devait cinquante mille francs, ne s'est-il pas avisé de mourir? Le père refuse de payer et menace même de me faire un procès, me traitant d'usurier. Usurier, moi ! J'aime à rendre service, voilà tout ! Puis, vous n'ignorez pas que j'ai été pris dans le krach. Il s'en faut que j'aie rattrapé mes soixante mille francs. Ensuite, une mauvaise spéculation sur les huiles. Voilà, coup sur coup, des catastrophes qui sont faites pour me rendre circonspect. Enfin, mon fils Isaac, un enfant que j'adore, est un dissipateur et me coûte les yeux de la tête... Quand je lui refuse de l'argent, il me menace d'emprunter aux usuriers, et l'on sait ce qu'est cette race-là.

— Eh bien ! pourquoi ne mariez-vous pas votre fils ?

J'ai justement un parti superbe à vous proposer.

Pour la troisième fois depuis deux jours, Turquet of-
frait la main de mademoiselle Ledrain. Un million de dot.
Vingt millions en perspective. Une enfant ravissante,
une candeur. Et le père, un homme prudent, circonspect
comme Nathan lui-même, et si simple, si modeste.

A mesure qu'il parlait, l'œil d'oiseau de proie du juif
jetait des étincelles.

— Pas possible! Vous connaissez, vous, une perle pa-
reille!

— Le père sort d'ici. Je crois l'avoir complètement
gagné à notre affaire. C'est un compatriote. Il a toute
confiance en moi; car il me connaît depuis que je suis au
monde. Eh bien! que dites-vous de ce mariage? N'est-ce
pas aussi une idée de génie?

— Mais c'est à voir.

— Que donneriez-vous à votre fils?

— Je ne m'engage jamais; car je suis un homme de
parole. Si je promettais, je me croirais obligé de tenir.

— Promettez-moi, du moins, que vous prendrez des
actions dans mon affaire.

— Combien en faut-il pour avoir droit d'assister aux
réunions?

— Cinquante.

— Alors, c'est vingt-cinq mille francs que je devrais
verser tout de suite? C'est une somme, cela. Je voudrais
aussi faire partie du conseil de surveillance. Car, moi,
j'aime à surveiller mon argent, monsieur Turquet. Et il
y a des jetons de présence? Je ne dédaigne pas les petits
profits.

— Nous verrons cela, répondit Turquet, qui n'avait au-
cunement l'intention de mettre le nom du juif à côté des
grands noms qui devaient composer son conseil de sur-
veillance.

Mais il lui fallait ces vingt-cinq mille francs pour com-

pléter la somme nécessaire à une opération de bourse qu'il méditait.

— Au fait, pourquoi pas? s'empressa-t-il d'ajouter. Votre expérience bien connue des affaires ne peut que donner du relief à notre conseil.

— Vous avez un caissier?

— J'en ai même deux.

— Je mettrais encore volontiers vingt-cinq autres mille francs dans votre Société; mais à une condition: c'est que j'exercerais un contrôle direct sur la caisse. Je reviserais les livres tous les huit jours. Car on sait ce que sont aujourd'hui les caissiers: des hommes qui jouent, qui entretiennent des femmes, et qui, un beau matin, filent en Belgique avec la caisse.

— Parfait! dit Turquet. J'accepte volontiers. Vous prendriez ainsi la peine de vérifier nos comptes?

— Pas gratuitement, mon cher. Vous m'accorderiez bien quelques petits appointements?

— Le vieux ladre! pensa le boursier. Mais tout aujourd'hui, quitte à le jeter à la porte demain.

— Et combien demandez-vous?

— Trois mille francs. Vous voyez que je suis modéré dans mes prétentions.

— En effet, c'est pour rien.

— Il est bien prodigue de l'argent des autres! se dit le juif.

— A une condition toutefois, reprit Turquet, c'est que vous verserez demain cette seconde somme de vingt-cinq mille francs. Je vous exposerai le plan d'une opération qui doit faire couler le Pactole dans nos coffres-forts.

— Vous joueriez à la Bourse! avec cette somme!... s'écria l'usurier épouvanté.

— Oui, mais à coup sûr. Je vous expliquerai cela

demain, à une heure, sous le péristyle de la Bourse.

— Soit ! mais vous songerez au mariage, hein ? Si mon pauvre Isaac pouvait enfin se ranger, je serais bien heureux, dit-il d'une voix attendrie.

— C'est entendu, comptez sur moi, père Nathan.

XVI

LE PHTHIQUE

Un quart d'heure après avoir quitté Turquet, Sylvia s'arrêtait boulevard des Capucines, gravissait quatre étages et sonnait à la porte de Maxime de Favières.

— Monsieur est malade. Il ne reçoit pas, lui répondit le valet de pied qui vint lui ouvrir.

Sylvia resta un instant hésitante, visiblement contrariée. Elle ne connaissait pas assez intimement M. de Favières pour forcer sa porte ; mais elle se rappela les recommandations pressantes de Turquet.

Elle attachait un regard fixe et perplexe sur le domestique, qui fut un peu déconcerté tout à la fois par ce regard et par la beauté de la jeune femme.

— Cependant, dit-il, madame veut-elle me donner son nom ? Je pourrai demander à monsieur s'il veut faire une exception en sa faveur.

— Madame Sylvia Rivert.

Un instant après, le domestique revenait avec ordre d'introduire la belle visiteuse.

Le jeune diplomate habitait un coquet appartement de garçon, prenant vue sur le boulevard.

Tout enveloppé de fourrures, il était couché sur un divan, tout auprès du feu, un feu vif et pétillant, malgré le soleil d'avril qui envoyait à travers les stores de Chine son sourire d'or.

Il était morne, abattu. Ses joues avaient des plaques rouges, entourées de teintes de cire. Ses yeux enfoncés, brillants de fièvre, jetaient de sombres lueurs, lueurs sinistres, reflets du feu intérieur qui consume les phthisiques.

Sylvia s'arrêta un instant sur le seuil, frappée de l'altération si profonde et si rapide de ce visage.

— Qu'avez-vous donc attrapé ? s'écria-t-elle.

— Rien, ma belle amie. Je suis d'une mauvaise santé ; et le printemps, qui avive toutes les sèves et toutes les ardeurs malades, m'avance toujours un peu plus.

Il fut pris d'une petite toux sèche.

— Vous le voyez, l'affection est là, fit-il en désignant sa poitrine.

— Bah ! vous aurez gagné un refroidissement, d'où résulte cette bronchite, voilà tout.

— Une bronchite qui dure depuis trois ans, hélas !

— Et vous ne vous soignez pas ?

— Inutile. Tout le monde, paraît-il, apporte, en naissant, le germe de la maladie morale ou physique dont il mourra. La mienne, c'est une ardeur morale inextinguible, qui me mine ; car cette ardeur, je la porte dans toutes mes passions, et elle me conduit tout doucement au tombeau. Comme on dit, la lame use le fourreau. En un mot, c'est l'amour qui me tue.

— En d'autres termes, madame de Nérès ?

— Si ce n'était elle, ce serait une autre. Il y en a toujours une. Je ne puis vivre sans aimer.

— Alors, elle vous ferme sa porte ? dit Sylvia qui eut un éclair dans les yeux. C'est sans doute parce que Barthès l'exige.

— Vous croyez que Barthès...

— Parbleu ! quand une femme, une coquette surtout, ferme sa porte à un homme comme vous, c'est qu'elle en

aime un autre. Et voyons, si vous étiez le préféré, ne feriez-vous pas jeter Barthès à la porte ?

Une forte palpitation suffoqua le phthisique, qui fut pris d'un second accès de toux, plus violent que le premier. Il porta à sa bouche son mouchoir qui se teignit de sang.

Sylvia resta un moment tout épeurée, attendrie même. Elle se demandait si elle poursuivrait sa mission et aurait le courage de se jouer du cœur et de la vie de ce malade. Une scène de coquetterie dans de telles conditions lui semblait odieuse, presque criminelle. Elle fit un mouvement pour sortir ; mais ce fut Maxime qui la retint.

— Déjà ! Restez encore. Je sais que vous êtes bonne fille au fond, malgré votre beauté. Je dis « malgré » parce que toutes les femmes belles sont égoïstes et cruelles.

— Oui, peut-être. Cependant, si j'avais de la fortune, je ferais une excellente femme.

— Ainsi, parce que vous êtes pauvre...

— Je deviens méchante. Exemple : si j'étais riche, Georges, qui est tout vanité, m'aimerait davantage.

— Vous avez à vous plaindre de lui ?

Sylvia poussa un soupir.

— Laissons cela, répondit-elle ; car si je me mettais à vous raconter, moi aussi, mes douleurs, ça manquerait de gaieté.

— Alors, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de voir mon humble logis resplendir de l'éclair de vos yeux, de la lumière de votre sourire et des rayons éblouissants de votre incomparable chevelure ? Non seulement, Sylvia, vous êtes belle, mais jolie et piquante. Quelle délicieuse toilette !

— En parlant, le phthisique s'était soulevé sur son coude ; son regard ardaît, comme sous l'influence d'un désir nouveau.

— En vérité, quand vous êtes malade et désespéré, vous êtes charmant, mon cher Favières. Mais quand vous

êtes amoureux, c'est autre chose : un vrai paquet de nerfs. Je ne vous connaissais pas encore sous cet aimable aspect. Donc, puisque vous désirez le savoir, voici l'objet de ma visite : je veux m'enrichir pour acquérir l'indépendance sans laquelle il n'est pas de dignité pour la femme, en amour surtout. Mon cœur n'a jamais été vénal ; je ne veux pas commencer. J'aimerais mieux cent fois me jeter à la Seine que de faire cet horrible métier, auquel je ne songe jamais sans des soulèvements de dégoût. Je suis assez belle peut-être pour m'y enrichir ; mais mon caractère passionné est antipathique à de tels calculs. Je suis atrocement exclusive dans mes affections, et jalouse comme plusieurs tigresses. Un beau jour, je briserais tout, je casserais tout, je planterais tout là ! Dans ces conditions, on arrive rapidement à la dégringolade finale et fatale : les basses amours dans une ignoble misère.

— Je vous approuve, ma chère Sylvia. A quoi puis-je vous être bon pour le but que vous poursuivez ?

Il continuait à attacher sur elle son regard embrasé, et pensait :

— Voilà une femme qui saurait m'aimer comme je veux l'être. Au lieu de courir après des coquettes au cœur de glace, peut-être le bonheur est-il là, devant moi. Je n'aurais sans doute qu'à étendre la main.

— Je vous crois très bon, mon cher Maxime ; et malgré votre façon agitée et farouche de parler des femmes qui vous font souffrir, vous les aimez véritablement.

— Hélas!... Vous avez eu raison de vous adresser à moi. Vos confidences et votre délicatesse me touchent. Je serais heureux de vous aider. Est-ce qu'une somme d'argent vous serait nécessaire ?

— Non, du tout. Ce que je veux, c'est un simple conseil.

— Parlez, il vous est acquis.

— Je ne suis pas joueuse. Je n'ai aucune aptitude pour les tripotages de la Bourse. Mais ma brave sœur qui m'adore, qui craint pour moi les entraînements de la vie parisienne, a quelques économies qu'elle voudrait placer de manière à les doubler, à les tripler peut-être. Elle a entendu dire qu'on pouvait gagner beaucoup en ce moment, sur les valeurs étrangères. Vous qui êtes au cœur de la place, pourriez-vous me rendre un signalé service, en me dirigeant dans cette spéculation? Alors je pourrais quitter Georges, j'abandonnerais cette position qui devient humiliante, aujourd'hui qu'il ne m'aime plus, j'en ai acquis la certitude. Voilà huit jours que nous luttons dans la phase de rupture, huit jours passés dans les scènes, les cris, les larmes. C'est assez, je n'en puis plus.

— Vous quitteriez Georges?

— S'il faut tout vous dire, c'est fait. Mon cœur est libre. Et vraiment c'est bon de respirer un peu. Si vous ne voulez pas que je me jette à la Seine, aidez-moi à m'enrichir.

— Ce que vous me demandez est bien un peu délicat. Je ne le ferais pas pour moi. Mais je le ferai pour vous. Je ne vous demande en retour qu'un secret absolu. Jouez à la hausse sur les valeurs Tunisiennes, et avant peu vous serez riche, si toutefois vous ne hasardez rien sans me consulter.

— Merci ! oh ! merci ! Je ne m'étais pas trompée.

Elle se leva ; par un mouvement de reconnaissance spontanée, elle alla auprès de Maxime et lui prit la main.

— En retour, je vais vous donner un bon conseil, lui dit-elle. Je sais par Georges que madame de Nérès désire se remarier, et que si Barthès lui demande sa main, il sera agréé. Cessez donc de vous occuper d'elle.

A ces mots, le visage du diplomate se contracta. Sa

respiration resta suspendue : on eût dit qu'il se faisait un brisement dans sa poitrine. Puis il se dressa comme pour repousser le coup qui venait de le frapper. Mais il retomba aussitôt, accablé, écrasé.

— Tout à l'heure je désirais une certitude, murmurait-il, et maintenant... Adieu ! laissez-moi.

Il était si pâle que Sylvia fut effrayée.

— Je ne vous laisserai pas. Je veux vous soigner. Permettez-moi d'être votre garde-malade.

— Non, non. J'ai besoin d'être seul. Une garde-malade comme vous, d'ailleurs, c'est trop dangereux, ajouta-t-il avec un sourire triste.

— Puisque nous souffrons tous deux du même mal...

— C'est fini, bien fini. Toutes coquettes et perfides !

— Je pense exactement comme vous. Tous les hommes me font horreur : tous traîtres et lâches !

— Toutes comédiennes et dépravées ! repartit Maxime en s'animant. Les femmes prétendues honnêtes sont plus perverses que les autres. Personne mieux que moi ne connaît leurs simagrées, leurs petites ficelles sentimentales. Quand j'y pense, j'en hausse les épaules. Et toujours, je m'y laisse prendre. Mais c'est bien la dernière fois.

— Et moi, donc ! soupira Sylvia.

— Alors, venez vous asseoir là. En effet, j'ai besoin en ce moment d'un cœur qui me comprenne, d'une épaule amie où je puisse poser ma tête.

Sylvia prit place à côté de lui sur le divan.

Maxime laissa tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme. Elle le berçait doucement avec de tendres paroles, comme un enfant dont on veut endormir la souffrance. Elle passait la main sur son front pâle et sur ses cheveux fins et soyeux. Elle essuyait avec un mouchoir de fine malines et imprégné d'un suave parfum de jonquille, la sueur que faisait monter à ses tempes la fièvre du cœur.

Des larmes coulaient lentement de ses paupières fines, transparentes, quoique estompées de ce ton bistre, légèrement rosé, indice d'une organisation nerveuse et passionnée.

— Vous me faites du bien. Merci ! Merci ! répétait le malade, d'une voix émue, où tremblait encore une note douloureuse.

Peu à peu, il s'établit entre ces deux êtres, d'une nervosité si affinée, entre ces deux cœurs souffrant de la même blessure, un courant magnétique qui identifiait leurs sensations et leurs pensées.

Sylvia pleurait aussi.

Sans qu'ils en eussent conscience, leurs bras insensiblement s'enlacèrent. Ils s'abandonnèrent à cette sorte d'engourdissement voluptueux et doux.

Le phthisique se trouvait consolé par cette affection qui lui semblait sincère, et ranimé par les effluves que dégageait ce beau corps plein de sève et de vie.

De son côté, Sylvia se sentait pénétrée par le feu qui dévorait le phthisique, et enfiévrée par l'excitation du désir inassouvi que laisse toujours un amour brisé brusquement.

Ils étaient poussés l'un vers l'autre irrésistiblement, comme pour chercher un apaisement à leurs nerfs et à la plaie saignante de leurs cœurs.

Tout à coup Maxime saisit Sylvia, et plongea dans ses yeux alanguis son regard profond, brûlant, violent presque.

— Veux-tu ?

En ce moment il était puissamment beau, d'une beauté à laquelle, dans les souvenirs de la Faunesse, nulle ne pouvait être comparée.

Ses yeux, singulièrement agrandis, étaient remplis d'une clarté qui n'était point le reflet du jour. C'était comme un fluide lumineux, un fluide de vie qui les bai-

gnait et jaillissait en étincelles. Ses lèvres très rouges, ardentes, qui laissaient entrevoir des dents fort belles, étaient encadrées d'une barbe d'un blond roux à reflets d'or. Les narines soulevées accentuaient le profil et lui imprimaient quelque chose de sculptural.

Elle ne répondit pas.

Maxime prenant son silence pour un acquiescement, enleva son chapeau, dénoua ses cheveux et se baigna avec des cris d'amour et d'extase dans cette admirable et flavescente chevelure, la plus grande beauté de la Faunesse.

Quand ils reprirent possession d'eux-mêmes, il était trois heures.

— Je cours au ministère, dit Maxime ; car je n'oublie pas ma promesse.

Sylvia se pendit à son cou.

— Tu m'aimes toujours ?

— Écoute, ma chérie. J'ai un ami qui a eu de nombreuses amours. Or, il m'a répété bien souvent que la seule femme qu'il eût véritablement aimée s'était donnée à lui la première fois qu'il l'avait vue, tandis qu'il n'avait aimé que deux jours une femme qu'il avait désirée pendant deux ans. Il est certain que le désir use l'amour aussi bien que la possession. Tandis que lorsqu'une femme est vraiment belle et bonne comme toi, la possession fait découvrir chaque jour en elle de nouvelles séductions, de nouvelles perfections, qui rivent fortement le cœur.

— Moi aussi, je t'aime tout de bon. Alors, quand nous reverrons-nous ?

— Demain.

— Seulement ?

— C'est que je n'osais plus tôt.

— Eh bien ! je ne pars pas. Je t'attends.

XVII

DÉSÉSPÉRANCE

Depuis deux jours, l'hôtel de la rue de Courcelles était plongé dans un morne silence.

Madame de Thervey continuait à s'enfermer dans sa chambre, refusant même de recevoir Rosanne qui, à chaque instant, frappait à sa porte pour s'informer de sa santé.

Le second jour cependant, elle la laissa pénétrer jusqu'à elle. A la sollicitude de son amie, elle répondit d'abord avec quelque impatience, et même avec froideur, comme si elle l'impliquait dans les torts de son frère. Et puis, tout à coup, devant les reproches douloureux et émus de Rosanne, elle changea brusquement d'attitude, lui témoigna une tendresse émue ; et dans sa voix brisée, on sentait les heurts d'un sanglot contenu.

— Qu'avez-vous donc, chère amie, lui demanda madame de Nérès, et pourquoi m'avoir refusé hier votre porte ?

— Je ne sais. Je suis depuis quelques jours nerveuse, irritée, presque mauvaise. Une douleur sans cause. J'éprouve comme une défaillance morale, comme un vide dans le cœur. Il me semble, c'est horrible à avouer, que je n'aime plus personne.

— Que dites-vous, Léona, mon amie ? reprit Rosanne, qui craignait de deviner la cause de cet anéantissement, de ce désespoir. Ne suis-je pas votre sœur, une sœur qui vous aime profondément, avec un dévouement sans bornes ? Ouvrez-moi votre cœur ; et peut-être trouverai-je dans le mien assez d'éloquence pour vous consoler.

Léona ne répondit pas. Des larmes maintenant roulaient dans ses yeux.

— Vous pleurez ! Vous pleurez ! s'écria Rosanne vivement inquiète.

— Oui, cela me fait du bien. C'est, je vous l'assure, simplement nerveux. J'ai comme la nostalgie de mon pays : je voudrais retourner au Mexique.

— Me quitter ! alors vous ne m'aimez plus ?

— Si, je vous aime. Mais que voulez-vous ? c'est plus fort que moi. C'est une maladie, sans doute. En tout cas je veux partir, m'éloigner, quitter Paris. Je sens qu'il me faut du mouvement, de l'agitation. Un voyage me distraira.

— Vous en avez parlé à l'amiral ?

— Pas encore. Mais il approuvera mon idée, j'en suis sûre.

— Et où iriez-vous ? car ce n'est pas sérieusement que vous pensez retourner au Mexique.

— Je ne sais pas. Peut-être m'arrêterai-je à Fontainebleau, peut-être ferai-je le tour du monde.

— Vous ne voulez pas me dire la cause de cette résolution, bizarre chez vous surtout, qui avez toujours eu les voyages en horreur ?

— Je vous le répète, ma chère Rosanne, mon mal n'a aucune cause.

— C'est bien cela, pensa madame de Nérís en se retirant : elle ne veut pas m'avouer son amour pour Georges. Si elle veut partir, c'est sans doute à cause de la position délicate que va me faire dans la maison sa brouille avec mon frère. Mais n'est-ce pas plutôt à moi de m'éloigner ?

En quittant Léona, elle se rendit auprès de sa filleule.

Elle la trouva debout. Modeste n'avait plus le regard fiévreux de la veille. Le saphir sombre de ses yeux sem-

blait pâli. Un cercle bleuâtre entourait ses paupières battues par l'insomnie.

Elle écrivait.

— Te voilà, marraine ! dit-elle en tournant vers la jeune femme un regard atone.

Ses lèvres blêmies eurent un sourire navré.

— Eh bien ! chérie, comment vas-tu ?

— Mieux, beaucoup mieux.

— Tu as dormi ?

— Non, oh ! non !

— Je t'assure, mignonne, que Georges t'aime, qu'il n'aime que toi.

— Merci, marraine ; car tu me dis cela pour me consoler ; mais je sais tout.

— Quoi ?

Modeste se tut.

— N'as-tu donc pas confiance en moi ? insista madame de Nérès. Cette promenade hier, avec madame de Thervey... Que t'a-t-elle dit ? Elle t'a parlé de Georges....

— Ah ! c'est affreux, marraine !

Elle cacha son visage dans ses mains.

Rosanne prit la charmante tête de sa filleule et l'appuya contre sa poitrine.

— Je veux que tu parles, enfant. J'ai le droit de savoir, un droit que me donne ma grande affection pour toi ; car je t'aime comme ma fille. Ta mère était la sœur de la mienne ; et au moment de mourir, comme je te tenais toute petite dans mes bras, elle me jeta un regard à la fois si suppliant et si douloureux que j'en tressaillis jusqu'au fond de mes entrailles. Je compris qu'elle me priait de t'aimer et de veiller sur toi. Je lui répondis en te serrant contre mon cœur. Ce dernier regard et cette promesse, je ne les ai jamais oubliés, je ne les oublierai jamais. Je veux ton bonheur ; et si je te dis de

croire à l'amour de Georges, c'est que Georges t'aime sincèrement, profondément. Il est facile à entraîner peut-être ; mais il a le cœur loyal et bon, et tu peux avoir foi en lui.

— Hélas ! marraine, je voudrais te croire ! Mais l'évidence est là, terrible, écrasante.

— Comment cela ?

Modeste, alors, lui conta sa visite avec Léona à l'atelier de Georges, et la réception que leur avait faite Sylvia, qui ne craignait pas de s'appeler elle-même, madame Rivert.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle. J'ai d'autres doutes ; mais ils sont tellement horribles que ma pensée épouventée n'ose les formuler.

— Ce sont des chimères que se forge ta pauvre tête malade, répondit madame de Nérís qui comprenait cependant, d'après cette démarche inconsidérée de Léona, d'après son désir de fuir, le drame qui se jouait autour d'elle. Ecoute, chérie, reprit-elle, je vais aller voir Georges qui m'appelle. Ne le condamne pas sans avoir entendu les raisons qu'il me donnera sans doute pour se disculper.

— Alors, je vous en prie, marraine, veuillez lui remettre cette lettre ; car c'est à lui que j'écrivais.

— Est-il indiscret à moi, ta mère, de te demander ce qu'elle contient ?

— Non, lisez.

Madame de Nérís lut ces quelques mots tracés d'une main tremblante, fébrile :

« Georges, mon ami, j'ai tellement souffert depuis deux jours que je ne suis plus une enfant ; car c'est bien vrai : la douleur mûrit. J'ai beaucoup réfléchi ; et je n'ai plus maintenant contre vous ni jalousie, ni colère. Je veux rester votre meilleure amie ; et c'est à ce titre que je vous conseille d'épouser Sylvia. Elle est si belle que

je comprends bien qu'elle ait éclipsé dans votre pensée la petite campagnarde insignifiante de Moulins-Engibault. Je le comprends d'autant mieux qu'en votre qualité d'artiste vous devez être passionnément épris de la beauté. Je vous pardonne donc le mal que vous m'avez fait, et je souhaite de toute mon âme que vous soyez heureux.

» Adieu, Georges. Non, pas adieu ; car c'est un mot qui, malgré tout, me brise le cœur. Au premier moment, j'ai cru que je ne pourrais vivre avec un tel désespoir ; j'ai cru que j'allais mourir. Mais ce serait mettre un affreux remords dans votre vie. J'aurai donc le courage de vivre. Désormais, je penserai à cet amour qui m'a donné tant d'ineffables joies, comme à un beau rêve qui ne laisse dans le souvenir ni amertume ni regrets.

» Votre amie à jamais,

» **MODESTE.** »

— Cher adorable cœur ! s'écria Rosanne avec des larmes plein les yeux, donne-moi cette lettre ; mais ne résous rien avoir d'avoir entendu Georges.

— Hélas ! il y a là des faits, marraine, et toute l'éloquence de Georges ne peut empêcher qu'ils n'existent.

— Je te le répète, chérie, un homme dans la situation de Georges a nécessairement des liaisons éphémères, des bonnes fortunes ; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pour toi une affection sérieuse, entière, profonde.

— Sylvia, je comprends jusqu'à un certain point. Mais l'autre ! l'autre ! fit Modeste d'une voix basse, tremblante.

— Qu'est-ce qui te donne à croire ?...

— Elle ne m'a rien dit ; mais elle m'a fait peur. Elle a bien souffert, plus que moi peut-être.

— Tais-toi, fillette, tais-toi. Ce que tu supposes est faux. Je vais voir Georges. Attends mon retour. Tu es certaine, n'est-ce pas, que je ne puis te tromper, moi ?

Or, je saurai bien découvrir si Georges t'aime comme je veux que ma chère fille soit aimée.

Rosanne était à peine sortie, que M. Ledrain rentrait, rouge, irrité, presque fulgurant.

Il monta dans son appartement. Il y trouva Pauline tout en larmes. Mais M. Ledrain ne s'aperçut pas de son chagrin.

— Ouf! s'écria-t-il, j'en ai assez de ce Paris, de ce tourbillon, de ce gouffre. Modeste! où est Modeste? Comment va-t-elle? Pauvre petite! Elle prétend avoir gagné un refroidissement. Moi, je suis bien sûr que c'est cette scène chez son cousin qui l'a rendue malade; mais j'ai de quoi la guérir à tout jamais. C'est monstrueux, c'est infâme!

— Elle est levée, répondit Pauline. Si j'osais, monsieur, vous donner un conseil, je vous prierais de la ménager. Elle est si aimante, si impressionnable!

— Il n'y a pas d'amour qui tienne contre une semblable indignité.

Il passa aussitôt dans la chambre de sa fille. Il la trouva beaucoup mieux. Une teinte rosée était revenue à ses joues, le matin si blêmes. Elle avait foi dans les assurances que lui avait données madame de Nérès. L'espoir avait ranimé son cœur qu'elle croyait mort à jamais, et qui cependant ne demandait qu'à aimer, qu'à vivre.

— Eh bien! ma chère enfant, lui dit M. Ledrain, je suis heureux, fort heureux maintenant d'être venu à Paris, et surtout de t'y avoir amenée; car sans ce voyage, tu t'entêtais dans ton sot amour pour ton cousin. Et qui sait si j'aurais jamais pu te décider à un autre mariage!

— C'est vrai, mon père, jamais.

— Aujourd'hui, j'ai de quoi te dessiller les yeux. J'en ai la preuve, c'était tout simplement ta dot qu'il con-

voitait. Vois-tu? tous les débauchés, tous les dissipateurs se ressemblent. Après s'être ruinés, ils épousent une héritière pour se remettre à flot et la ruinent aussi ; car les prodiges ne se corrigent jamais : c'est dans le sang. Tu ne voudrais pas, je suppose, épouser un homme qui aurait joué, vis-à-vis de toi, cette honteuse comédie?

En écoutant son père, Modeste était retombée sur sa chaise, avait mis sa tête dans ses mains. Cet amour, que tout à l'heure encore elle appelait un beau rêve, n'avait jamais existé, son père en avait la preuve. C'était sa dot que Georges convoitait.

Elle était à bout de forces : tant d'émotions, de déceptions, d'espoirs renaissants et anéantis en un jour, c'était plus que son faible cœur ne pouvait supporter. Elle n'osa pas même demander à son père quelle était cette preuve.

Elle ne répondit rien. Elle ne pleura pas. Elle se leva, l'air égaré, fit quelques pas vers la fenêtre comme pour chercher l'air qui lui manquait ; mais elle tomba à terre de toute sa hauteur, évanouie.

Depuis deux jours, Georges était désarçonné, désorienté, malade aussi.

Qu'allait-il faire?

Son tableau détruit, en recommencerait-il un autre?

Des trois femmes qui l'aimaient, deux étaient devenues ses ennemies. La troisième, sa fiancée, était à jamais perdue pour lui. Et sa sœur qui ne venait pas !

Depuis le matin, il griffonnait des lettres à Modeste et à Léona ; puis il les déchirait toutes. Il n'avait rien à expliquer, rien à écrire. Il attendait sa sœur avec une impatience anxieuse.

Quand elle entra, il alla vivement à elle, lui saisit les mains.

— Eh bien?

Elle lui remit la lettre de Modeste.

Georges la prit et la lut en tremblant.

Quand il eut fini, il tomba accablé sur un siège et essuya deux larmes qui, malgré lui, s'échappaient de ses yeux.

— Tu l'aimes donc ?

— Je l'adore.

— Réellement ?

— Oui, profondément.

— Alors, les deux autres ?

Georges lui raconta comment était venu son amour pour Sylvia et la rupture définitive. Il lui montra le tableau éventré.

— Cette rupture, ajouta-t-il, est pour moi un soulagement. Tu vois donc bien que je ne l'aimais pas.

— Bien vrai ?

— Je te le jure.

— Mais Léona ? Car je sais tout. Elle est au lit, malade.

— Hélas ! fit Georges. Au reste, vois.

Et il lui montra l'éventail brisé.

— La rupture est donc aussi complète.

— Malheureux ! tu ne songes pas à ces trois cœurs qui souffrent par ta faute ?

— Est-ce bien par ma faute ? Sylvia, amour de passage, sans conséquence, amour sensuel, nécessaire, fatal, de peintre à modèle...

— Mais Léona ? Je t'ai fait plusieurs fois des remontrances à ce sujet. Comme je le supposais, c'est une femme passionnée, qui ne te pardonnera jamais de l'être joué de son affection.

— Que dit-elle ?

— Elle veut partir.

Georges poussa un soupir d'allègement.

— Alors, tu ne l'aimais pas non plus ?

— Je ne dis pas cela. Amour de tête. J'étais flatté d'être distingué par une des plus jolies femmes de Paris.

— C'est-à-dire amour de vanité. C'est mal, Georges, très mal.

— Je te l'accorde. Ne suis-je pas le premier puni ? Depuis trois jours, crois-tu que je n'aie pas souffert, moi aussi ? Je t'en prie, plaide ma cause auprès de Modeste. Je le sens comme je ne l'ai jamais senti : je n'aime qu'elle. C'est la vérité vraie. Et tu me connais assez, n'est-ce pas ? pour être certaine qu'aucun calcul d'intérêt n'est mêlé à cette tendre et sérieuse affection. Je l'aime, parce que c'est pour moi le type absolu de la pureté, de la noblesse, de la bonté surtout.

— Avec cela, de l'esprit, une raison supérieure.

— Crois-tu qu'elle me pardonne ?

— Oui, j'en suis presque sûre. Mais où en es-tu de ta fortune ? On la dit fort entamée. Vis-à-vis du père, ce serait une mauvaise note.

— Voilà précisément pourquoi je n'ai pas encore osé demander la main de sa fille. J'attendais de pouvoir lui offrir, en retour de sa grande fortune, un nom déjà célèbre.

— C'est justement ce dont se soucie fort peu M. Ledrain. A présent que voilà ton tableau détruit, que vas-tu faire ? Selon moi, tu n'aurais qu'une chance de conquérir les bonnes grâces du père de Modeste, ce serait de retourner à Moulins-Engibault, de mettre un peu d'ordre dans tes affaires, de t'occuper de tes propriétés et de devenir, comme lui, agriculteur.

— Agriculteur, moi ! Allons, tu plaisantes, ma chère Rosanne. Je ne me vois pas dans la peau d'un agronome, jouant au papa Ledrain, réglant mes comptes avec mes fermiers, parlant engrais et assolement, inventant des semoirs et perfectionnant des brouettes.

— Mais il s'agit d'obtenir la main de Modeste.

— Il n'est rien que je ne fasse, en effet, sauf toutefois de jouer cette burlesque comédie, on ne peut plus antipathique à ma nature d'artiste. Enfin, que de temps perdu ! et je n'en ai plus à perdre, si je veux arriver. Je te l'ai dit cent fois : chez moi, l'amour de la gloire, la passion de la célébrité prime toutes les autres.

— Eh bien ! tu remporterais des médailles aux comices agricoles.

— Merci ! Telle n'est pas la gloire que j'ambitionne. Je suis Parisien avant tout. Il me faut la gloire du boulevard. Loin de Paris, je sens que je ne pourrais vivre.

— C'est que tu n'aimes pas Modeste.

— Je t'assure que je l'adore.

— Sans vouloir lui sacrifier aucun de tes goûts, aucun de tes projets. C'est elle que tu sacrifies. A quoi ? A une chimère.

— Chimère, soit ; mais j'aime cette chimère.

— Si, encore, pour l'atteindre, tu avais une volonté énergique, si tu savais t'astreindre à un travail sérieux !

— Non. Le travail m'empâte, il tue chez moi le feu sacré. Je ne fais rien que par passion, par fièvre. J'arriverai par un coup d'inspiration. Ainsi, mes faunes et cette faunesse, c'était trouvé. Hélas ! fit-il avec un profond soupir. D'ailleurs, je ne tiens pas à arriver à la gloire à soixante ans. Il me la faut tout de suite. La vie est si courte !

Cette conversation fut interrompue par un violent coup de sonnette, et Chadi annonça M. Turquet.

— Alors, dit précipitamment Rosanne, que répondre à Modeste ?

— Que je désire la voir et que je saurai la convaincre.

XVIII

L'IDÉE DE TURQUET

— Allons, adieu ! je me sauve. Bonjour, monsieur Turquet, dit Rosanne. Et les affaires ? grandioses, comme toujours ?

— Et vous, plus adorable que jamais. Hein ! quand vous étiez haute comme cela, vous l'ai-je assez prèdit, que vous seriez un jour une des reines de Paris ! Je puis l'avouer aujourd'hui : à vingt ans, j'ai été amoureux de vous à en perdre la tête. Vous en aviez alors quinze à peine. Grands Dieux ! qu'ai-je dit !

— Je ne vous en veux pas, mon cher Gontran. A bientôt, car on m'attend.

Dès qu'il fut seul avec Georges :

— Eh bien ! cher, je sais tout. Sylvia m'a tout raconté.

— Vous l'avez vue ? Que fait-elle, la malheureuse ? J'ai passé une nuit affreuse. Je voyais en rêve son cadavre sur les dalles de la Morgue ; car elle est femme à ces coups de désespoir.

— Tranquillisez-vous. Elle se porte à ravir. Elle est même plus éblouissante que jamais.

— Ah ! ah ! Est-ce que ?...

— Non, je n'ai pas le temps, rassurez-vous.

— Je ne suis nullement jaloux. C'est bien fini. En détruisant mon œuvre, elle a tué mon amour.

— A-t-elle tué aussi en vous l'amour de la peinture ?

— Je ne sais. Je suis dans un moment d'hésitation, d'obscurité, de doute. De quel côté dois-je me tourner ? Je l'ignore.

— C'est justement à ce propos que je viens vous voir.

Je vous ai entendu dire quelquefois qu'il n'était pas de plus haute position, plus enviable, plus indépendante que celle de directeur de journal. Et, en effet, un directeur de journal est plus qu'un ministre. Il a, lui aussi, la toute-puissance. Or, je fonde un journal, un grand journal ; et je viens vous en offrir la direction. Je crois, mon cher, que c'est là votre voie véritable. Vous joignez à une grande vivacité d'intelligence, à une grande souplesse de talent, cette nervosité vibrante, sorte d'instinct, de flair, qui fait deviner les courants d'opinion, qui fait pressentir les événements ; et avec cela, de la verve, du brio, le mot qui porte, la conviction du moment, la passion qui entraîne. Il y a longtemps que je vous suis, que je vous devine ; et lorsque Sylvia est venue ce matin me raconter l'anéantissement de vos rêves d'artiste, vous l'avouerez-vous ? j'en ai été presque joyeux. J'ai vu là une coïncidence heureuse, et je lui ai dit aussitôt : j'ai une idée. A vous de répondre si vous la trouvez bonne.

Georges avait écouté Turquet avec un visible plaisir. Son regard abattu s'était réveillé, plein d'étincelles.

En effet, ce rêve, Georges l'avait fait bien des fois ; il avait toujours reculé devant les difficultés. Mais avec un homme entreprenant, audacieux, actif comme Turquet, il pouvait le réaliser. Il répondit donc :

— Vous me flattez, Turquet. Je ne sais si j'ai toutes les aptitudes que vous me prêtez ; mais il est vrai que j'ai déjà pensé à fonder un journal. Et de quel genre est celui que vous projetez ? Est-ce une feuille industrielle ?

— Non, mon ami : un grand journal politique, quelque peu socialiste, mais socialiste, dans le sens pratique du mot. Comme le dit votre charmante sœur, c'est une conception grandiose.

— Je comprends : un journal qui aille au grand nombre et qui lance votre affaire.

— Un journal universel, mon ami.

— Parfait! J'entre dans votre projet qui me sourit infiniment. Vous avez raison : le journal, c'est la toute-puissance. Et que de services on peut rendre! J'ai même à ce sujet des idées tout à fait neuves. Je ne ferai pas un journal banal, je vous le promets. J'entrevois déjà toute une pléiade de jeunes et ardents esprits qui viendront avec enthousiasme se grouper autour de nous. Tout en restant homme positif, j'ai des vues très larges. Je vous développerai cela.

Georges exultait. Ainsi se réalisait, par un de ces coups de hasard sur lesquels il comptait vainement depuis dix ans, sa plus chère et sa plus haute ambition : entrer dans la vie politique, non point par les sentiers épineux, difficiles, mais de plein saut et par la route la plus large. Il se voyait déjà, grâce à son journal, un des leaders de l'opinion, un des personnages les plus importants de son siècle. Il serait député, qui sait? ministre peut-être. En arrivant à Paris, il avait cherché déjà à se faire un nom dans la presse; mais il avait été promptement rebuté par la difficulté de s'implanter dans une rédaction. Il avait bien publié ça et là quelques articles, habilement trusés, piquants même, mais oubliés le lendemain. Et pour un article reçu, combien de refusés! Maintenant, quelle revanche il allait prendre! Ce serait lui qui lirait, jugerait, recevrait. S'il n'était pas parvenu à faire son trou avec sa prose, il y arriverait avec la prose des autres.

— Voyons, reprit Turquet, qui comptez-vous enrôler dans votre rédaction?

— D'abord, ce brave Marpaux, un piocheur, un homme convaincu; car je veux autour de moi des hommes de foi.

Gontran fit une légère grimace.

— Seriez-vous un naïf, mon cher Rivert? Bah! laissez donc! La foi qu'il faut avoir, c'est la foi au succès; et

pour l'atteindre, il importe d'employer tous les moyens, quels qu'ils soient. Que nous, ou plutôt que vous soyez convaincu, cela suffit. Les autres ne doivent être dans vos mains que des instruments auxquels vous donnez le *la*. Il s'agit donc, avant tout, que ces instruments soient sonores, étincelants, éblouissants.

— Si je vous parais naïf, vous me semblez un peu trop sceptique. Je suis de l'avis de Barthès : la première condition en politique, c'est l'honnêteté, l'honnêteté stricte ; et voilà pourquoi j'ai tout de suite pensé à Marpaux.

— Trop révolutionnaire.

— Pas tant que cela. Toutes ses idées sont justes. En mettant une sourdine dans la forme, il apporterait au journal une note originale, imprévue, qui, son talent aidant, attirerait l'attention, nous ferait lire ; car ce que nous voulons, avant tout, n'est-ce pas, c'est être lu ?

Pendant cette conversation, Chadi était descendu sans bruit de son échelle.

— Eh bien ! et moi ? dit-il en tortillant son béret, est-ce que je n'en serai pas aussi, du journal ?

— Toi, vilain singe !

— Oui, moi, cher maître. Je suis aussi très ambitieux. J'ai toujours eu un rêve. Mais, dame ! je n'ose pas vous le dire.

Les deux amis ne purent s'empêcher de sourire.

Alors le fils de m^{me} Barbanchu s'enhardit.

— Je rêve, ajouta-t-il, de devenir un homme de lettres, un auteur dramatique surtout ; car j'ai la passion du théâtre... et des actrices. Si j'avais été moins laid, j'aurais voulu être acteur. Je me suis présenté, comme figurant ; mais j'ai été blanchoué. J'avouerai tout. J'ai fait une pièce, une comédie pour le théâtre de Ménilmontant. Mais cette idée de journal m'enthousiasme : si je pouvais, de temps en temps, faire passer un petit écho de théâtre, c'est ça qui me poserait joliment !

Et pendant ce discours, les petits yeux de Polydore, ses yeux de ouistiti étincelaient. Cet enfant pâle, malingre, précoce, semblait déjà brûlé par les reflets de la fournaise.

— C'est bon, laisse-nous, dit Georges.

— Alors, vous me congédiez ?

— Non. Je te trouverai un emploi. Tu annonceras les visiteurs, tu porteras les épreuves à l'imprimerie.

— J'entrerai donc dans une imprimerie ! Le cœur m'en bat d'avance. Et nous recevrons des gens de lettres, des actrices surtout ! Nous serons des personnages. Vous verrez que je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Je ferai des échos de coulisses, j'irai dans les coulisses ! Comment, maître, vous prouver ma reconnaissance ?

— En ne parlant pas si longtemps, quand on ne t'interroge pas.

— Mam'Barbanchu va s'évanouir de joie, repartit encore Chadi ; mais ça ne l'étonnera pas ; car elle m'a toujours dit : Toi, Polydore, tu as tout l'esprit de la famille, et tu seras son orgueil.

XIX

LA RÉPROUVÉE

En rentrant, Rosanne courut à l'appartement de Modeste.

Elle trouva l'institutrice occupée à mettre en ordre la chambre de M. Ledrain.

De temps à autre Pauline s'asseyait, accablée, laissant tomber ses bras à ses côtés, et des larmes lui remplissaient les yeux.

Elle songeait à sa pauvre Sylvia, le tourment de son cœur, retrouvée, mais avilie, déshonorée, plus perdue à

ses yeux que lorsqu'elle la croyait morte, enterrée au fond de la Russie.

— Justement, mademoiselle, je voudrais vous parler, lui dit madame de Nérès. Je viens de chez mon frère.

— Et... questionna Pauline, avec un regard plein d'angoisse et de honte, vous avez vu...

Elle s'arrêta.

— Non, votre sœur n'y était plus.

— Alors?... Où est-elle ?

— Hélas! mon frère ne le sait pas. Elle l'a brusquement quitté sans lui dire où elle allait.

— Pauline eut un mouvement d'égarement, cherchant à reprendre la respiration qui lui manquait.

— Oh! mon Dieu! où est-elle? Où la retrouver? Où courir? Si... grands dieux!

Elle retomba sur sa chaise, défaillante, écartant, par un geste de désespoir, ses cheveux de son front.

Mais au même instant un valet de pied entra, et lui tendant une lettre :

— Pour mademoiselle Pauline Morel.

— Pour moi? De qui?

— Un monsieur assez bizarre, drôlement accoutré, vient de l'apporter.

Pauline, en reconnaissant l'écriture de Sylvia, poussa un cri de joie.

Le billet ne contenait que ces mots :

« Ma chère sœur, — si toutefois tu veux bien me permettre de te donner ce nom, mais j'ai foi en ton inépuisable bonté, — je suis là, à deux pas, au parc Monceaux, dans l'allée du milieu. Je t'en prie, viens vite. Je t'attends, avec quelle impatience!

» Ta petite Sylvia qui veut obtenir à tout prix le pardon de maman Pauline. »

L'institutrice mit précipitamment son chapeau, jeta un vêtement sur ses épaules, et courut au rendez-vous. .

C'était un crépuscule doux et clair du mois d'avril.

Le parc Monceaux, tout plein de printaniers sourires, était baigné dans une buée rose. La lumière du couchant irisait la pâle nuance verte des feuilles naissantes. Mille chants d'oiseaux vibraient confusément dans l'air; et les moineaux au plumage gris fauve s'ébattaient tumultueusement dans les branches.

Dès qu'elle eut franchi la grille du jardin, Pauline aperçut une femme élégante qui accourait à sa rencontre. Elle avait reconnu de loin cette chevelure, qui resplendissait aux lueurs dorées du couchant.

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; et elles s'assirent sur un banc, la main dans la main, les yeux mouillés, les lèvres émues.

— Pauline, pardonne-moi.

— Ma Sylvia!

Puis il y eut un silence; car leur cœur débordait.

Quel contraste entre ces deux femmes! L'une qui représentait l'austère devoir; l'autre, le plaisir et la passion.

Pauline, belle aussi, au visage grave, pâle, sous l'or doux de ses cheveux non point frisés, mais lissés en bandeaux, découvrant un front que jamais une pensée orageuse ou mauvaise n'avait dû traverser. La transparence neigeuse de la peau était nuancée de ce bleu vague des blancheurs immaculées. Dans l'azur calme et profond de ses yeux, on devinait une bonté, une tendresse infinies.

Qui donc eût pu soupçonner, dans cette sereine créature, la sœur de l'indomptable Sylvia, à la carnation ardente, au rire rouge, aux yeux pers, à la chevelure vigoureusement ondulée avec des chatoiements d'or en fusion?

Et quelle opposition entre ces vêtements de laine noire, tout unis, tombant tristement, pauvres dans leur forme,

mais si honnêtes et si chastes, et la toilette, dernier v'lan, le corsage à gorge haute et les retroussis tapageurs ; entre les gants bruns, fanés au nettoyage et les gants de Suède clair, boutonnés jusqu'au coude ; entre les grandes chaussures plates et les petits souliers coquets, à cambrure provocante !

Elles se regardèrent.

— Pauvre sœur ! soupira Sylvia. Que tu es maigrie, fatiguée !

Elle n'osa dire : fagotée !

— Et toi, au contraire, embellie ! Tu es trop belle, hélas ! C'est ton excuse. Voyons, raconte-moi tout. Je serais si heureuse de pouvoir te pardonner, vilaine enfant, qui m'as fait tant de chagrin ! Tu n'as donc pas pensé à la douleur que tu me causais, en m'annonçant ainsi ton brusque départ, ta disparition plutôt ? Et puis, plus de lettre, rien, rien. Tu ne savais donc pas que j'avais pour toi des entrailles de mère ? Nuit et jour j'ai pleuré ma Sylvia, ma seule affection, mon seul intérêt en ce monde. Tu n'as pas songé à tout cela, dis-le-moi, je le croirai. J'aime mieux cela que de penser que tu m'as fait souffrir volontairement.

Sylvia pleurait de vraies, de chaudes larmes.

— Pardonne, pardonne-moi. Mais comment te faire comprendre ?... Car tu ne sais pas, toi, la pure, la sainte, ce que c'est que la jeunesse, l'amour, la passion. Heureusement pour toi, chère Pauline ! Car la passion ne donne jamais de joies véritables ; et elle cause de si grands troubles !... On souffre tant !... Si je t'ai écrit que je partais pour la Russie, c'est que j'avais conscience que je me jetais dans un gouffre. Je ne suis pas taillée comme toi, dans le granit. Sur le bord de l'abîme, j'ai été prise de vertige, et je me suis précipitée.

— Cependant, tu n'avais pas l'excuse de la misère ; et tu savais bien, n'est-ce pas ? que mes petites

économies étaient à la disposition, même de tes caprices.

— Sans doute, au point de vue matériel, j'avais un gîte, et je mangeais à peu près à ma faim ; quoique la soupe très maigre et *l'abondance*, avec une couchette dans un dortoir, ne constituent pas précisément l'opulence, ni même toujours le nécessaire. Mais à dix-huit ans, on ne vit pas seulement pour manger. Et il y a en moi, vois-tu, chère Pauline, une force, une vitalité, des ardeurs, une exubérance de jeunesse qui réclament impérieusement leur expansion. A dix-huit ans, songe donc, on a besoin de se mouvoir et de rire quelquefois. Or, au lieu de cette activité, de ce plaisir dont tout mon être avait soif, j'étais tout le jour obligée de rester droite, devant un grand pupitre noir, sur une estrade, surveillée encore plus que surveillante, obligée d'être grave, de me montrer sévère, terrible, d'affecter des colères pour des peccadilles dont je riais intérieurement, étant bien capable d'en commettre de semblables et même de pires.

— Tais-toi, folle, tais-toi !

— Enfin, derrière les grands murs noirs de ma prison, je devinais tout un monde inconnu, qui s'agitait, qui vivait. Or, un jeune homme m'aperçut et m'aima. Une lettre qu'il m'écrivit, fit éclater le feu latent de mes veines.

— Oh ! Sylvia, Sylvia ! exclama Pauline scandalisée.

— Tu veux ma confession, chère sœur. Aie le courage de l'entendre, quoi qu'en puissent souffrir tes chastes oreilles. Donc, j'étais aimée. Ce bonheur inespéré me causa un véritable délire. J'avais beau chercher à me distraire, les expressions passionnées de cette lettre étaient gravées dans mon cœur, qu'elles brûlaient. Cette lettre, que je savais par cœur, je la relisais sans cesse ; la nuit, j'y collais mes lèvres avec ivresse. Mes élèves maintenant avaient beau faire du tapage, je ne les en-

tendais même plus. Je n'avais de goût à rien. Je languissais, j'avais perdu tout sommeil, tout appétit. Quelques jours de plus, je fusse tombée sérieusement malade. Et puis, je faisais sur ma situation, sur mon avenir, les réflexions les plus tristes. Il faudrait donc m'étioler, mourir à dix-huit ans, sans avoir connu ni l'amour ni les joies de la vie. Je songeais à toi. Qui donc te savait gré de ta vertu ? Qui faisait attention à ta beauté ? En te voyant si sage, si réservée, si fidèle à tous tes devoirs, qui penserait jamais que tu pouvais avoir d'autres aspirations, des besoins d'amour et de famille ? Était-il un homme qui voudrait réparer cette injustice du sort envers toi, chère adorable sainte ?

— Oh ! moi, je n'avais comme aujourd'hui qu'une ambition : ton bonheur. Mes aspirations, c'était vers toi qu'elles tendaient sans cesse. Quoique tu paraisses en douter, je comprenais ta nature, je devinais dans tes lettres tes souffrances secrètes, et je me disais : Elle n'est pas faite pour les devoirs austères de l'instruction. Je lui trouverai un honnête homme qui l'épousera ; elle aura des enfants que j'élèverai ; sa famille sera la mienne ; son foyer, mon refuge dans mes vieux ans. A force de travail, d'économie, je lui amasserai une petite dot. Je savais que les ouvrages pour l'instruction de la jeunesse se vendent bien. Je passai donc mes nuits à écrire une méthode d'éducation. Aujourd'hui, cette méthode est terminée. Je l'apporte ; car je conservais l'espoir de te retrouver. Et en arrivant, je te retrouve en effet ; mais hélas ! tous mes rêves sont anéantis.

— Pauline, ma Pauline ! s'écria Sylvia, les yeux pleins de larmes, en serrant sa sœur dans ses bras.

Pendant quelques instants, leur émotion fut si vive, si poignante, qu'elles ne purent parler.

— Eh bien ! continue, reprit Pauline ; car je vois que ton cœur est resté le même, et j'espère encore.

— Qu'espères-tu? Ah! c'en est fait de moi!

— Non, non; ce jeune homme, c'était Georges Rivert, n'est-ce pas? le frère de madame de Nérès, qui est bonne, qui a des idées généreuses. Et peut-être qu'avec son intervention nous obtiendrons de lui ta réhabilitation.

— Hélas! Pauvre sœur! Ce n'était pas lui.

— Pas lui? Un autre? exclama Pauline dont le visage s'altéra.

— Ne m'oblige pas à continuer, je t'en prie; je suis à bout de force, c'est trop de honte.

— Je t'en conjure, au contraire, dis-moi tout. Peut-être n'est-il pas impossible de te sortir de cette effroyable situation.

— C'est impossible.

— De grâce! parle, nous verrons ensemble. Ce jeune homme, du moins, dans sa lettre, t'offrait de t'épouser?

— Il me disait simplement: « Je vous aime éperdument. Je suis décidé à tout pour arriver jusqu'à vous, pour vous prouver le sentiment ardent, éperdu dont je brûle pour vous. N'étant pas riche, je ne puis vous offrir que mon amour; mais cet amour accomplira des prodiges. Je suis peintre, je crois avoir du talent. Vous serez mon inspiratrice, ma Fornarina. Je ne puis pas aller à vous: mais venez à moi; car j'ai compris, à vos regards, que nos cœurs se sont entendus. »

— Et tu répondis à cette lettre?

— Un samedi soir de sortie, j'y allai, dit Sylvia en baisant la tête.

— Malheureuse! Tu ne lui demandas même point de t'épouser?

— Non, ma chérie. Quand j'entrai chez lui, je ne parlai pas, lui non plus. Nous étions arrivés tous deux à ce degré d'exaltation cérébrale et d'énervement physique, où toute résistance est impossible, ne s'essaye même pas. Je tombai dans ses bras, et je fus à lui.

— C'est indigne, c'est infâme ! s'écria Pauline en se levant. Mon Dieu ! mon Dieu ! mais peut-être est-ce à moi la faute. Je n'aurai jamais dû te quitter, m'éloigner.

— Pourquoi m'avoir demandé ces confidences ?

— Achève, j'aurai le courage de t'écouter jusqu'au bout.

Sylvia lui conta alors le brusque dénouement de sa liaison avec Raphaël, son immense désespoir et sa tentative de suicide.

— Tiens, regarde, ajouta-t-elle, cet homme qui se promène là bas, de long en large, c'est mon sauveur. Si tu savais quel désintéressement, quel cœur d'or !

— N'est-ce pas, dit Pauline en rougissant un peu, le jeune homme que j'ai vu avant-hier chez Georges Rivert ?

— Oui, c'est lui. Il est devenu mon meilleur ami. Et depuis que j'ai découvert la trahison de Georges, c'est lui qui me soutient, me console.

— Pourquoi alors ne l'épouses-tu pas ?

— Je n'y songe même pas ; car ce serait encore la médiocrité, la misère, les robes à quinze sous le mètre et une lugubre monotonie, une vie insipide à perpétuité, avec un homme pour lequel je n'ai pas d'amour. Or, je ne me sens pas faite pour tant d'abnégation et de renoncement.

— Alors, après le départ de ce jeune peintre, que devins-tu ?

Sylvia poussa un profond soupir.

— Permits que je franchisse une année de ma vie. Celui qui l'occupa était indigne de mon affection. C'était un artiste aussi, un ami de Georges. Je le quittai pour Georges, qui justement cherchait un modèle.

— Tu l'aimais ?

— Oh oui ! plus encore que Raphaël.

— Mais aujourd'hui que tu as perdu tout espoir de l'épouser, puisqu'il aime ailleurs, que vas-tu faire ?

— Je ne puis te le dire, tu me désapprouverais encore.

— Sylvia, ma sœur, je t'en prie, ne me cache rien. Tu le sais, tout ce que possède est à toi. Au nom de notre père, au nom de notre mère si digne, je t'en conjure, renonce à cette vie honteuse, horrible, qui t'avilit, te dégrade, et qui ne t'offre même, au point de vue matériel, aucune sécurité pour l'avenir.

— Écoute, chérie, depuis deux jours, j'ai réfléchi plus que je ne l'avais fait encore. Jusqu'à présent, je me suis laissé entraîner par mon cœur, par ma nature exubérante. Mais aujourd'hui, je raisonne. Maintenant, vois-tu, changer de vie, pour moi, ce n'est plus possible. A quoi pourrais-je m'intéresser? Donner des leçons? Est-il un plus atroce supplice? Je n'ai pas ton calme; j'ai des nerfs qui vibrent et que la moindre contrainte exaspère. Donc, je ne puis plus, je ne veux plus être sous-maîtresse. Or, est-il pour les femmes une autre carrière?

— Le commerce, par exemple!

— On me mettrait à la porte au bout de huit jours; car je n'aurais pas longtemps la patience de faire toujours avec le même sourire l'invariable question : « Et avec cela? » Enfin, te l'avouerai-je? Il me faut maintenant cette vie d'artiste, il me faut surtout l'élégance, la nourriture choisie, la conversation d'hommes d'esprit. Il paraît que j'ai de l'esprit, tu ne t'en doutais pas, hein? Eh bien! j'aime ces succès d'atelier; je suis là dans mon élément. Et j'ai trop d'indépendance dans le caractère : je ne pourrais plus reprendre une chaîne, une servitude. La liberté ou la mort.

— Eh bien! Sylvia, ma Sylvia adorée, je vais quitter M. Ledrain. Je m'établirai à Paris. Tu viendras demeurer avec moi. Tu ne feras rien, tu seras libre, je travaillerai pour deux. Et tu sais que le travail ne m'est pas une peine, mais plutôt un plaisir.

— Tu crois que j'accepterais ? Tu ne me connais pas. Toute dégradée que je sois, j'ai ma fierté. Vivre à côté de toi, si grande, si noble, rougir devant toi, à toutes les heures du jour, non, non, laisse-moi ma destinée et suis la tienne. La mienne, c'est le plaisir, la vie à outrance, le tourbillon de la vie parisienne. La tienne, c'est le dévouement et le devoir. Tiens, toutes les fois que je pense à toi, j'ai des larmes plein les yeux, des larmes d'admiration, d'adoration ; mais pour rien au monde je ne voudrais de ta vie. Je suis touchée de tes offres jusqu'au fond de l'âme ; mais je les refuse.

Et tout en parlant, elle avait pris sa sœur dans ses bras et l'embrassait avec une tendresse et des câlineries adorables.

— Ah ! supplia Pauline, puisque tu m'aimes toujours, tu ne voudras pas me désespérer !

— Hélas ! je te trouve sublime, mais absurde.

— Sylvia, c'est mal, bien mal. Et tu m'indignes à la fin. Séparons-nous, puisque je ne puis te ramener à de meilleurs sentiments.

— Chère sœur, je voudrais, moi aussi, t'amener à des idées plus positives, plus pratiques. Mais il est impossible, je le vois, de te faire descendre de tes pures régions ; séparons-nous donc, sans rancune, n'est-ce pas ? Dans dix ans, plus tôt peut-être, nous nous reverrons. Tu seras toujours vieille fille, je te le prédis, fanée, ridée, desséchée dans le célibat ; et moi je serai ce que je veux être : une des reines de Paris, ou peut-être mariée honnêtement avec un homme riche. Car, vois-tu, j'ai pu étudier la société. Pour la fille pauvre, il n'est pas d'autre issue : une misère noire, héroïquement supportée, ou la vie libre. Si belle, si vertueuse que soit une fille, on ne l'épouse qu'à la condition qu'elle apporte en dot de belles espèces sonnantes. La fille pauvre n'a donc qu'une chance de trouver un mari parmi les hommes dépravés de notre époque,

c'est de se rendre célèbre par ses excentricités ou ses galanteries.

Pauline se leva droite, rigide, austère.

— Je ne puis écouter plus longtemps, Sylvia, de semblables théories. Adieu! puisque je ne puis plus rien pour toi.

Mais Sylvia la retint encore par sa robe.

— Je t'en prie, Pauline, ne me quitte pas ainsi; pardonne-moi la peine que ma franchise a pu te causer. Je voudrais baiser tes genoux et le bas de ta pauvre robe noire, dans laquelle tu rayannes de la beauté suprême, celle que donne la pureté. Si je t'ai raconté ma vie, c'est que tu l'as voulu. J'aurais dû te la cacher, sans doute. Je t'en supplie, une bonne parole, un regard, rien qu'un regard à ta sœurette qui t'aime tant!

Pauline, alors, abandonnant toute sa rigidité, oubliant toutes les fautes de sa sœur pour ne se souvenir que de l'enfant qu'elle avait tant aimée, se laissa de nouveau tomber sur le banc, et s'abandonna sans réserve aux baisers de Sylvia.

— Peut-être, murmura-t-elle, mourrai-je du chagrin que tu me causes; cependant je ne puis cesser de t'aimer. Écris-moi quelquefois.

— Souvent. Mais, je t'en conjure, reste encore un peu. J'ai soif de te voir, soif de ton affection, la seule vraie, la seule profonde, la seule inaltérable, je le sais bien.

Alors elle fit à Pauline mille questions sur ses occupations à Moulins-Engibault, et surtout sur cette Modeste, sa rivale la plus sérieuse; car elle avait bien compris que celle-là, Georges l'aimait véritablement. Elle la questionna également sur madame de Thervay. Elle apprit ainsi à Pauline que la belle créole, elle aussi, était la maîtresse de Georges.

— Ah! la pauvre Modeste! soupira Pauline, épouvantée de cette révélation.

— Surtout, pas un mot à cette enfant de ma confiance, dit Sylvia. A quoi bon la désoler, la désespérer ! Après tout, pourquoi ne souffrirait-elle pas, elle aussi ?

En prononçant ces derniers mots, sa bouche, au sourire si voluptueux, avait une expression vindicative ; sa pupille extraordinairement dilatée ne laissait plus apparaître de l'iris qu'un mince filet verdâtre.

L'honnête et placide institutrice la regardait, l'écoutait avec une stupéfaction qui touchait à l'effroi.

— Je t'en supplie, Sylvia, reviens à toi. Surmonte cette passion funeste.

— Ah ! tu crois qu'on domine ses passions, toi ! Quand on est passionné, on n'essaie même pas ; on souffre, on brûle ; mais on aime sa souffrance, et l'on ne peut vivre hors du feu.

— En attendant, quelles sont tes ressources ? demanda Pauline. Comment vas-tu vivre ?

Sylvia lui exposa son association avec Turquet.

— Son associée, objecta Pauline, en attendant que tu deviennes...

— Sa maîtresse ? interrompit vivement Sylvia. Faire marché de ma personne ? Cela, jamais. Je suis trop fière et j'ai trop haute idée de moi. Je ne crois pas qu'on me paierait jamais ce que je vaudrais. Tu peux donc venir me voir sans te croire souillée ou déshonorée.

— Eh bien ! Où demeures-tu ?

— Je ne sais pas encore. J'ai deux appartements en vue : un charmant hôtel, avenue de Villiers, — mais c'est un peu loin, — et un magnifique appartement, boulevard Malesherbes, tout près de la Madeleine. C'est, je crois, celui-ci que je choisirai ; car il me faut à moi, le bruit, le mouvement, la chaleur que dégage l'activité humaine. Maintenant, permets que je te présente ce brave Marpoux, honnête aussi, lui, entre tous, mais qui me comprend et qui me pardonne. Hein ! quels bons yeux doux

sous ces gros sourcils qui ressemblent à des moustaches !

Elle fit signe à Marpaux, qui s'avança aussitôt.

Pauline, en revoyant ce jeune homme, le premier qui l'eût regardée avec intérêt, ne pût s'empêcher de rougir encore.

Mais elle surmonta cet embarras, et accueillit Marpaux presque comme une ancienne connaissance. Ils se trouvaient unis par un sentiment commun : leur profonde affection pour Sylvia.

XX

L'ÉPOUVANTE DE M. LEDRAIN

Lorsque madame de Nérès et Modeste arrivèrent chez Georges, Turquet venait d'en sortir ; et le futur directeur du journal marchait, agité, fiévreux, dans le vaste atelier.

Son pas précipité et large, son œil ardent, qui semblait embrasser l'avenir, disaient assez l'enthousiasme que lui causait sa nouvelle incarnation.

Directeur de journal ! son rêve ! C'était la toute-puissance intellectuelle, c'était régner sur un public, imprimer une direction au mouvement politique de son pays, apporter sa pierre, son influence dans les destinées de l'humanité, du monde. Il voyait grand, voulait faire grand, honnête surtout, ainsi qu'il l'avait dit à Turquet. N'était-ce pas d'ailleurs le plus sûr moyen d'atteindre au succès ?

Il ne flatterait pas les foules ; mais il saurait les empoigner, les entraîner dans une voie noble, utile, juste.

Quand il aperçut Modeste, il lui sembla voir soudain son idée élevée, généreuse se personnifier dans cette apparition si pure.

— Il se précipita vers elle.

— Merci ! merci d'être venue ! Vous ne pouviez d'ailleurs arriver plus à propos ; car jamais conversion ne fut plus complète.

Il la fit asseoir sur le grand divan persan et s'agenouilla devant elle.

— Me pardonnez-vous ? me pardonnes-tu, chérie ?

Trop émue pour répondre, Modeste mit une main sur son cœur qui étouffait.

Elle pleurait.

Georges embrassa ses mains, ses genoux, le bord de sa robe.

Il pleurait aussi.

Il était sincère comme il l'avait été huit jours auparavant, à la même place, quand il baisait les mains, les genoux, le bas de la robe de madame de Thervey.

— Je vous dois des explications, chère Modeste, je veux que vous sachiez...

— C'est inutile, je sais tout, je vous pardonne.

— Vrai ? bien vrai ?

— Je vous pardonne, reprit-elle avec effort ; mais je viens ici pour vous dire adieu.

— Adieu ? Vous partez ?

— Pour toujours. Ma lettre, vous l'avez lue, n'est-ce pas ?

— Comment ! Que dis-tu ? s'écria à son tour madame de Nérès.

— Oui, marraine. Quand tu m'as proposé de venir trouver Georges, je n'ai pu résister au désir de le voir une dernière fois, lui que j'ai tant aimé ; mais c'était pour lui faire mes adieux.

— Quoi ! Modeste ! protesta Georges, vous ne me croyez pas ? Regardez-moi, voyez si je mens, si tout mon cœur n'est pas à vous, à vous seule.

— Hélas ! peut-être me laisserais-je convaincre, si ce

n'était l'autre... les deux autres qui souffrent, elles aussi, cruellement, et qui ont plus de droits que moi à votre affection. Vous êtes bien coupable, Georges, de torturer ainsi trois cœurs qui vous aiment à en mourir. Ah ! si vous aviez vu, comme moi, le désespoir de la sœur de Sylvia, si, comme moi, vous l'aviez entendue sangloter toute la nuit !

— Mais, intervint Rosanne, ne t'ai-je pas dit que cette fille s'était définitivement séparée de Georges, qu'elle l'avait quitté de son propre mouvement ?

— Oui, au premier instant, j'en ai éprouvé une grande joie, une joie égoïste, mauvaise ; mais je lui ai promis de renoncer à vous ; et je ne puis la tromper, la trahir.

— Vous l'avez vue ? s'écria Georges bouleversé. Quand ? où ?

— Ici même. Elle m'a tout dit ; et votre devoir est de l'épouser.

— Non, chérie, non. Ce n'est pas mon devoir. Si je lui avais fait des promesses, si j'avais été son premier amour, si j'avais compromis sa réputation jusqu'alors intacte, je serais le premier à lui offrir une réparation ; car je suis un honnête homme. Mais elle s'est jetée dans mes bras, abandonnée par celui qui l'avait séduite ; et jamais je ne l'ai aimée ; jamais surtout il n'a été entre nous question de mariage ; jamais, je vous le jure, ma bien-aimée, mon cœur n'a été infidèle aux serments que je vous ai faits.

— Cependant...

— J'admire sa beauté, interrompit Georges. J'ai pu être parfois troublé auprès d'elle ; mais aimer, ce n'est pas cela : c'est sentir son cœur ravi, attendri et comme fondu au souvenir, au nom seul de l'adorée. L'amour véritable, c'est une fusion, un élan de tout l'être qui voudrait s'identifier à la chère idole. Or, vous seule, Modeste, avez eu jusqu'à présent le pouvoir de m'inspirer ce sentiment profond, unique, exclusif dans la vie. Votre

image ne me quitte jamais. Non seulement elle est gravée dans mon cerveau en traits radieux ; mais elle brûle mon cœur comme une flamme, mais je la porte constamment sur moi. Tenez, voici votre portrait, le reconnaissez-vous ? C'est celui que vous m'avez donné, il y a bientôt huit mois. Il est toujours là. Chaque fois que je rencontre une déception, une douleur, une épine, votre regard si bon, si doux me console. Cette contemplation me repose aussi des fatigues, des fièvres du tourbillon parisien. Dernièrement encore, je parlais de vous à un ami ; je lui disais qu'il y avait au loin une âme ingénue, tendre et bonne qui pensait à moi, unie étroitement à la mienne, qui la cherchait sans cesse, et que cette union des âmes était la plus douce des ivresses. Si vous m'aimez comme je vous aime, ne sentez-vous point entre nous, chère Modeste, comme un lien mystérieux que ni l'éloignement ni les événements ne pourront briser ?

Modeste écoutait son ami, le cœur ivre ; des larmes de joie tremblaient à sa joue pâle et mouillaient son sourire extasié.

— Eh bien ! me crois-tu, dis ? Me pardonneras-tu ?

— Oui, je vous crois, oui, je vous pardonne... Cependant, mon père... tout à l'heure... Oh ! ce serait trop affreux, cela !

Au même instant, une voix grave et solennelle disait dans l'antichambre :

— Je veux entrer, j'entrerai. Il faut que je voie mon neveu sur-le-champ.

M. Ledrain, écartant violemment Chadi qui lui barrait le passage, ouvrit la porte, souleva la portière, et apparut irrité, terrible, olympien.

— Modeste ici, avec vous, Rosanne ! je m'en doutais ; car je ne suis pas un de ces pères de comédie que l'on berne, que l'on trompe. Eh bien ! puisque vous voilà tous

trois réunis, j'aime autant cela. Nous allons avoir enfin une explication décisive.

Georges lui avança un siège. Il s'y assit gravement, méthodiquement, bien d'aplomb.

Maintenant, il semblait aussi calme que s'il allait traiter une question agronomique.

Il tira sa tabatière, son foulard, pris, se moucha, remit avec un mouvement mesuré son mouchoir et sa tabatière dans sa poche.

— Quel discours il nous va falloir écouter ! pensait Rosanne.

Modeste était pleine d'angoisse.

Georges, atterré, lui aussi, voyait son bonheur à jamais évanoui.

M. Ledrain commença ainsi :

— Ma chère Modeste, tu es tout ce que j'ai de plus cher au monde. Tu es mon sang. Tu as l'âme douce et tendre de ta vertueuse mère. Je ne vis que pour toi. Je n'ai jamais eu qu'une pensée : ton bonheur. Tu en es bien convaincue, n'est-ce pas, ma fille chérie ?

— Oui, père, cependant...

— Pas d'observations, je te prie. Eh bien ! moi qui connais mieux le monde que toi, dès que je t'ai vue t'enticher de ton cousin, je t'ai dit tout de suite : « Ma fille, ne t'entiche pas de Georges ; car un mariage entre vous est impossible. » Voyons, te l'ai-je dit ?

— Oui, père, cependant...

— Pas d'observations ! Avec mon expérience, je savais bien ce qu'était la vie de ces artistes, de ces littérateurs, de ces gens de théâtre qui n'écrivent des pièces que pour pénétrer dans les coulisses ; de ces peintres qui font poser toute la journée des hétaires nues devant eux : tous débauchés et dissipateurs, c'est fatal. Donner ma pure et chaste enfant à l'un de ces corrompus, de ces prodiges qui ont délaissé le patrimoine paternel et la

vie des champs pour les plaisirs de la moderne Babylone, à ce Georges ici présent, qui, en quelques années, a dévoré quarante mille francs de rente, vous ne l'espérez point. Et cependant, et cependant... il y a eu des moments où voyant cette pauvre petite triste, rêveuse, malade, je sentais mon cœur se fendre et ma sagesse fléchir. Je me disais : Bah ! quand il sera l'époux de cet ange, il se rangera ; et d'ailleurs, Modeste sera riche pour deux. Oui, positivement, je dois le confesser, il y avait des instants où, contrairement à tous mes principes, à toutes mes résolutions, moi, Timothée Ledrain, par faiblesse paternelle, je me laissais bêtement attendrir. Mais les principes qu'on abandonne se vengent cruellement. Ce que je viens d'apprendre tantôt est bien fait pour nous dessiller les yeux à tous deux, ma chère Modeste.

— Quoi ? Que veux-tu dire ? questionna Modeste d'une voix inquiète, étouffée.

— Tout à l'heure, je t'ai vue si troublée, si pâle, que je n'ai pas voulu porter trop soudainement le dernier coup au sentiment insensé que tu as conçu pour ton cousin.

— Enfin, mon oncle, expliquez-vous, s'écria Georges frémissant, afin que je puisse du moins me défendre.

— Soyez tranquille. Je vais m'expliquer. Je me demande seulement comment, en apprenant une semblable énormité, je n'ai pas été frappé d'une attaque d'apoplexie. J'en suis resté pendant plusieurs secondes anéanti, comme foudroyé.

— Arrivez au fait, je vous prie.

— Je suis sûre, cher père, que Georges va se justifier. Parle vite.

— Non, je ne parle pas vite, moi ; mais ce que je dis est posé, sérieux, et l'on peut y croire.

— Alors ? fit Georges.

— Eh bien! je suis allé tantôt chez votre ami Turquet, un brasseur d'affaires, et sait-on au juste quelles affaires? Comme il parlait de fonder un journal, je lui remis une lettre des plus intéressantes sur toutes les graves questions du jour, et qu'il serait, m'a-t-il dit, fort heureux d'insérer. De là, je me rendis chez un fabricant d'instruments aratoires pour lui commander mon semoir à brouette. Arrivé chez le directeur de l'usine, je cherche mon plan. Dans mes poches, rien; dans mon portefeuille, rien. Une idée me vint aussitôt. Ce plan, j'avais dû l'oublier dans la lettre laissée à Turquet. Je reviens sur mes pas, je rentre chez votre ami qui se fait appeler, M. de la Morvandie; je le trouve en conférence avec un juif, une espèce de Gobsek; car j'ai lu Balzac...

— De grâce! père, nous sommes tous si anxieux!

— Moi, mademoiselle, j'ai l'esprit de suite. Je n'aime ni précipiter mon récit, ni mettre avant ce qui est après. Tout le monde ne l'a pas, l'esprit de suite, témoin votre cousin, M. Rivert, qui a déjà suivi trente-six carrières pour aboutir à quoi? à dissiper les deux tiers de sa fortune. Sachez bien, monsieur mon neveu, que sans esprit de suite, on n'arrive jamais à rien. L'esprit de suite, voilà ma force. Si je n'avais eu l'esprit de suite, eussé-je poursuivi avec cette opiniâtreté le défrichement de ma forêt des Saulaies, défrichement qui a triplé ma fortune? Et, cependant que d'obstacles, que de critiques! Si je n'avais eu cette persévérance que rien ne déconcerte, eussé-je atteint pour mon semoir cette perfection absolue, qui en fera un des instruments aratoires les plus complets, les plus utiles de l'époque?

Georges se tordait les mains; les narines mobiles de Rosanne palpitaient; Modeste avait des larmes d'impatience dans les yeux.

— Ce Juif a menti, j'en suis sûre, s'écria-t-elle pour forcer son père à parler plus vite.

— Qu'en savez-vous, mademoiselle ? puisque je n'ai pas encore dit ce qu'il m'a appris. Donc, j'arrive chez Turquet, qui m'offre un fauteuil. Quel fauteuil ! on s'y plonge jusqu'aux oreilles. Il m'est venu à ce sujet un mot assez spirituel : « S'ils sont si moelleux, me suis-je écrié, c'est sans doute pour amortir les chutes. » Le Juif a applaudi. Turquet riait jaune. Je ne sais comment je vins à parler de Moulins-Engibault. Alors, le Juif m'adressant la parole :

— « Ah ! vous êtes de Moulins-Eugibault ? »

— « Oui, monsieur », répondis-je avec quelque dédain ; car son habit râpé et malpropre faisait tache au milieu de ce luxe asiatique ; et tout discord me blesse les yeux comme les oreilles. J'aime l'harmonie, voire même l'uniformité.

Modeste jetait à Rosanne et à Georges des regards de détresse.

— « J'ai l'honneur, reprit ce Juif crasseux, avec un accent tudesque qui acheva de me déplaire, de connaître beaucoup un de vos compatriotes, M. Georges Rivert. »

Modeste qui, en ce moment, regardait son cousin, le vit pâlir.

— « Je suis même en affaires avec lui, continua ce monsieur Nathan, — car Turquet l'appelle le père Nathan, — et puisque l'occasion se présente, je serais fort aise d'obtenir de vous quelques renseignements. Pourriez-vous me dire où en est son mariage avec une de ses cousines, une demoiselle Ledrain, fort riche, assure-t-on, et sur la dot de laquelle il compte pour se remettre à flot. Il me doit déjà de fortes sommes, et j'hésite à lui en prêter de nouvelles, à moins qu'en réalité ce mariage... »

— C'est faux. Je proteste, interrompit vivement Georges. Jamais je ne lui ai parlé de mon mariage. Jamais je n'ai songé un instant, comme vous semblez le

croire, à escompter la dot que vous pourriez donner à Modeste.

— Pardon, monsieur, je n'invente pas, je raconte. Permettez-moi d'achever. « Donc, reprit le père Nathan, seriez-vous assez bon pour me renseigner d'une façon tout à fait précise sur la position de ce charmant jeune homme ? »

— « Très bien, monsieur, répondis-je, mais à la condition que vous me direz, de votre côté, à quel taux vous lui prêtez. »

— C'est vrai, interrompit Georges, je lui ai emprunté de l'argent, je ne le nie point.

— A quel taux, monsieur, à quel taux ? A cinquante pour cent, probablement ? Car le père Nathan ne voulut rien avouer. Mais je devine, j'ai le flair. Quelle est la fortune, dites-moi, qui pourrait résister à de pareils dérégléments ? C'est ta dot, entends-tu, ma fille ? c'est ma fortune qui irait enrichir cet immonde usurier.

— Mon oncle, je vous arrête, s'écria Georges avec véhémence. Vous m'attaquez dans ma probité, dans mon honneur ; je ne puis le souffrir. Je vous répète que jamais je n'ai fait de confidences à cet usurier, que jamais je n'ai compté, comme vous le prétendez, sur votre fortune pour payer mes dettes. Nathan a pu prendre des renseignements sur moi. Peut-être est-ce Turquet qui lui aura parlé de ce projet de mariage.

— Enfin, monsieur, interrompit à son tour M. Ledrain, vous ne niez pas que vous n'avez fait des emprunts usuraires, et cela me suffit amplement. Jamais, entendez-vous, je n'admettrai cette éventualité : qu'une fortune que j'ai soignée, augmentée, gérée avec tant de soins, de sollicitude de propriétaire et de créateur, passe entre les mains des usuriers. Vous avez donc mon dernier mot. Ainsi, Modeste, je t'interdis de penser dorénavant à ton cousin. Au surplus, il vaut mieux l'avouer

tout de suite, j'ai un autre parti en vue, j'en ai même deux.

— Mon père, déclara Modeste avec résolution, si vous vous y opposez, je n'épouserai pas Georges ; mais je ne serai jamais la femme d'un autre. J'ai donné mon cœur à Georges, je ne puis plus le reprendre. Alors même que je croyais n'être plus aimée, je l'aimais encore, moi. Ce n'est donc pas pour une misérable question d'argent que mes sentiments peuvent se modifier. Cette affection, c'est ma vie. Elle durera jusqu'à mon dernier souffle.

— Ta, ta, ta, tu as dû lire cela dans un de ces mauvais livres où les petites filles se font gloire de désobéir à leurs parents ; mais je sais, moi, ce que durent ces grandes passions de pensionnaires.

— Mon cher oncle, dit madame de Nérès, je crois que vous connaissez mal votre fille. Les affections chez elle sont plus profondes que vous ne le supposez.

— C'est ce que nous verrons. En attendant, ma chère Rosanne, comme dans ces conditions nous ne pouvons rester chez toi, nous allons nous établir à l'hôtel ; car tu ne peux, à cause de nous, interdire ta porte à ton frère.

— Monsieur, repartit Georges, ma sœur n'a pas besoin de m'interdire sa porte ; c'est moi qui m'interdirai de me présenter chez elle, tant que vous y serez. Je vous en donne ma parole d'honneur. Mais veuillez me permettre encore quelque mots pour mon excuse.

— Inutile, monsieur, inutile ! Les usuriers, l'usure, quelle abomination ! Quand une fois on est pris dans ce terrible engrenage, tout y passe.

— Je te prévien, père, que si tu ne veux pas écouter Georges, je ne l'en aimerai que davantage.

— Si je me suis adressé au père Nathan, reprit Rivert, c'est que, me trouvant dans un pressant besoin d'argent, je voulais laisser ma propriété de Moulins-Engibault indemne de toute hypothèque, et que j'espérais rembourser promptement.

— Un pressant besoin d'argent ! Ah ! je comprends. Une dette de jeu, n'est-ce pas ? Ou plutôt une exigence de cette hétaïre qui ne voulait pas attendre ? Et voilà où passe la fortune de nos enfants ! Et voilà quelles mains se chargent de disperser aux quatre vents de leurs caprices, dans les folles orgies et les nuits sardanapalesques, dans un luxe effréné et corrupteur, les épargnes de plusieurs générations économes et travailleuses ! C'est Paris, c'est ce vampire qui suce la province. C'est ce monstre qui engloutit la France entière dans sa gueule immonde et insatiable. Mais, pardon...

Il tira son carnet.

— Cette phrase est élégante, je placerai cela, car moi je ne perds rien ; et comme Turquet fonde un journal dont je serai l'un des principaux collaborateurs...

— Le journal de Turquet ? s'écria Georges. Mais c'est moi qui en suis le directeur.

— Vous ? exclama Timothée Ledrain fort ému. Oh ! alors je retire ma collaboration.

— En vérité, mon oncle, c'est donc de la haine que je vous inspire ?

— Non ; mais je cesse d'avoir confiance dans le succès de cette feuille ; car un homme qui, hier, était peintre, et qui aujourd'hui fonde un journal, c'est là une de ces métamorphoses trop brusques qu'un homme posé comme moi ne peut admettre.

— Vous oubliez sans doute que ma première vocation a été le journalisme. Je n'ai même jamais cessé d'être journaliste. J'ai toujours fait paraître de temps à autre, soit des articles politiques, soit des critiques d'art. Au surplus, vous me verrez à l'œuvre. Mais le même jour me refuser votre fille et me retirer votre collaboration, n'est-ce pas vous montrer excessif dans vos préventions contre moi ? Priver le public, un public d'élite, de vos précieuses observations, vous, un homme si émi-

nemment pratique, qui pouvez rendre de si grands services, vous un agronome de génie, j'ose le dire, auquel il n'a manqué jusqu'ici qu'un organe pour devenir une des lumières de l'agriculture, songez-y, mon oncle, c'est un crime de lèse-société. Enfin, un homme comme vous, de votre expérience, de votre distinction, n'est pas fait pour croupir éternellement à Moulins-Engibault. Il lui faut une plus vaste scène. Par vos travaux, comme par votre fortune, votre place n'est-elle pas tout indiquée à la tribune française ?

— Je ne dis pas, je ne dis pas. J'y ai même déjà quelque peu songé, répartit l'agronome avec une finesse orgueilleuse et narquoise.

— Eh bien ! pour cela, vous avez besoin d'un organe. Cet organe, nous le mettons à vos pieds.

— Alors, l'article que j'ai remis à Turquet...

— Paraîtra dans notre premier numéro.

— Je verrai, j'y songerai. Il est possible même que je vous en donne d'autres encore sur d'autres matières ; car j'ai la prétention d'étendre mes réflexions sur tous les sujets qui intéressent l'époque actuelle.

— Nous le savons, cher oncle, votre génie est universel, dit Rosanne.

Elle entrait dans le plan de son frère.

— Tu crois plaisanter, peut-être ?

— Mais non, pas le moins du monde. Je reçois le bulletin de la Société de Moulins-Engibault, qui chaque année enregistre vos succès.

— La Société d'émulation de Moulins-Engibault, ajouta Georges, est-ce là un terrain digne de vous ? Il vous faut la publicité d'un grand journal parisien.

— Soit ! mon cher Georges, répondit M. Ledrain, ébranlé par ces flatteries ; si je te refuse Modeste, du moins je t'accorderai ma collaboration.

— Mille fois merci ! fit Georges. Mais peut-être qu'un

jour, quand je vous aurai donné ma mesure, quand vous saurez que je ne suis point joueur, que je n'entretiens aucune hétéraire, et quand j'aurai payé le juif Nathan...

— Non, ne compte plus sur ce mariage. Ce serait te leurrer d'une fausse espérance. Je rêve pour ma fille un établissement plus sérieux, soit dit sans t'offenser, mon cher directeur. Donc, séparons absolument ces deux choses : le journal, oui ; le mariage, non.

— Oh ! père, supplia Modeste.

— Je consentirai à rester quelque temps encore à Paris, à la condition que vous me promettrez tous deux de ne pas chercher à vous revoir.

— Monsieur Ledrain, dit Georges, vous avez ma parole.

— Mais moi, pensa Modeste, je ne promets rien.

XXI

LA FOURNAISE DES IDÉES

Huit jours s'écoulèrent sans rien changer à la situation tendue, orageuse même des différents personnages de ce drame.

Turquet, pressé de fonder son journal, avait loué rue Vivienne, à proximité du siège de la Société des Docks, un local somptueux dans lequel il avait installé, avec une rapidité qui tenait du prodige, les bureaux de la rédaction.

Pour ces premiers frais, madame de Nérès avait dû prêter cent mille francs à son frère, Turquet ayant fait comprendre à Georges qu'il ne lui confiait qu'à cette condition, la direction du journal.

Il avait voulu une installation luxueuse.

Le cabinet du directeur était austère et d'un grand caractère.

Les hautes portes à deux battants étaient en chêne avec de minces filets d'or. Des meubles, style Henri III, recouverts d'anciennes tapisseries, étaient à la fois riches et sévères. Sur la cheminée, un bronze de Paris entre deux lampadaires antiques, reflétés par une glace à trumeaux de chêne rehaussés d'or.

Un bureau large comme un bureau de ministre, couvert de papiers et de journaux, occupait le centre de la pièce.

Dans ce cabinet vaste, très haut de plafond, au milieu de ce cadre grave, presque solennel, Georges en redingote boutonnée, correct, un peu gourmé, ne rappelait en aucune façon l'artiste, le peintre légèrement débraillé qui, huit jours auparavant, peignait au milieu d'un luxe oriental, une faunesse portée par des faunes.

Néanmoins, dans cette incarnation nouvelle, on retrouvait l'artiste qui sait composer un tableau et l'auteur dramatique qui se connaît en mise en scène.

Il y avait de l'art dans les plus petits détails de ce décor et jusque dans sa coiffure, non plus rejetée en coup de vent, mais qui encadrait symétriquement son large front. Maintenant, on pressentait en lui le futur homme politique, député ou ministre. Sa beauté semblait avoir perdu de sa féminité : sa bouche sérieuse, son œil noir, le pli, qui séparait les sourcils, plus accentué, accusaient la concentration de la pensée.

Cette facilité à entrer dans une situation, à se l'assimiler, à s'identifier à un nouveau rôle, était une des plus remarquables facultés de Georges Rivert.

Chadi qui, maintenant, s'appelait Jack, en livrée de drap vert à boutons de cuivre, se tenait sérieux et raide dans l'antichambre, prêt à répondre au premier appel. Il introduisait et annonçait les visiteurs.

La rédaction était au complet.

Connaissant tous les journalistes de Paris, Georges avait fait un choix d'autant plus facile, qu'il promettait de gros appointements.

Marpaux était accepté comme secrétaire de la rédaction.

Le journal devait paraître le lendemain ; et l'on avait convoqué le conseil de rédaction pour lui soumettre le premier numéro.

Parmi les convoqués se trouvait M. Ledrain, que Georges flattait dans l'intérêt de son amour, et que Turquet espérait capter comme actionnaire de sa société et commanditaire du journal.

Barthès, pour être agréable à madame de Nérès, s'était aussi rendu à l'appel du directeur.

— Messieurs, disait Turquet, notre entreprise n'est pas seulement une opération financière ayant pour but de transformer le commerce de la France, de l'Europe, et même du monde entier, c'est encore une réforme éminemment humanitaire, et, au point de vue politique, une innovation essentiellement démocratique, j'ajouterai, essentiellement conservatrice.

En prononçant ce dernier mot, il jeta sur M. Ledrain un regard qui quêtait une approbation.

— Alors, j'en suis, approuva Timothée du haut de son faux-col droit. Mais prouvez ce que vous avancez ; car démocratique et conservatrice, voilà deux mots qui hurlent de se trouver ensemble.

— Suivez mon raisonnement, continua le boursier de sa voix de fausset scandée et souple. Qui fait les révolutions ? Ce sont les mécontents. De tous les mécontents, quels sont les plus dangereux ? Ce sont assurément ceux qui ne mangent pas à leur faim ou qui mangent mal. On l'a dit avant moi : Ventre affamé n'a point d'oreilles.

— Il est même prouvé, ajouta Barthès, plaisamment

que tous les grands révolutionnaires avaient de mauvais estomacs : ce qui démontre évidemment l'influence de la nutrition sur les destinées des gouvernements.

— Or, reprit Turquet avec une intonation soudainement plus grave, la fondation de nos docks alimentaires, en abaissant considérablement le prix des denrées par la suppression des intermédiaires, en rétablissant l'équilibre entre la production et la consommation, aura pour résultat tangible, immédiat, l'accroissement de la richesse et le bien-être des classes laborieuses, et nous acheminera à la solution de ce grand problème, le casse-tête des économistes : l'extinction du paupérisme. Mais ce n'est pas tout encore.

— C'est cependant déjà joli, fit Barthès sceptique.

— Nous plaçant à un point de vue plus vaste, nous osons affirmer que ce commerce international sur grande échelle, cimentera l'union des peuples et concourra à l'établissement de la paix et de la fraternité universelles. Enfin, veuillez jeter les yeux sur cette mapemonde. L'Europe n'est-elle pas le plus restreint des continents, et la France, une toute petite contrée dans l'Europe ? Et cependant une population énorme est accumulée, entassée dans cet espace trop étroit pour la contenir. Aussi le malaise est-il général. On se coudoie, on se heurte, on se bouscule, on se dévore. La lutte pour la vie, pour n'être pas sanglante comme chez les nations sauvages, n'en est pas pas moins ardente, moins féroce. Car nos besoins, en raison de notre nature plus civilisée, plus raffinée, plus complexe, sont plus nombreux, plus aigus, plus douloureux, si je puis m'exprimer ainsi, que chez les êtres simples et primitifs. A côté de ces pays trop peuplés, voyez ces vastes déserts, ces plaines immenses, ces forêts encore incultes, et cependant d'une fertilité fabuleuse. Donc, partout, défaut d'équilibre dans la population, la production et la consommation. Or, si

pour le moment, nos docks ne doivent être qu'une société commerciale, il s devieront nécessairement, par la suite, une société de production et d'émigration. Partant de ces prémisses que la plupart de nos crises économiques viennent de ce défaut d'équilibre, notre société et son organe, notre journal, sont appelés à rendre de sérieux et immenses services, en régularisant l'importation, l'exportation et l'émigration, jusqu'à présent livrées à l'initiative isolée et incohérente.

— Alors, vous prétendez comme cela, tout d'un coup, interpella Barthès, centraliser le commerce du globe?

— Je ne prétends rien. Je fonde mes docks, et l'on vient forcément à moi. Déjà deux grandes maisons d'Amérique, en voyant annoncer mon entreprise, m'ont écrit. Voici leurs lettres. Elles ont des comptoirs dans tous les pays du monde. Nous aurons donc, tout d'abord à New-York et à Washington deux agences puissantes.

— Permettez-moi de faire observer, objecta le farouche Marpoux, que tout cela n'est pas précisément démocratique. C'est de la centralisation à outrance, et par conséquent, c'est contraire à tous nos principes.

— Moi, opina M. Ledrain, c'est ce que je trouve de plus beau dans votre affaire : l'unité ; car sans unité, tout n'est que cacophonie.

— Vous avez parfaitement raison, répliqua Turquet : sans unité d'action, il est impossible de réaliser rien de grand, de puissant. Donc, je me résume. Ayant pour but d'accomplir pacifiquement la plus grande des révolutions modernes, je propose d'intituler notre journal : *La Révolution pacifique des Deux-Mondes*.

Ici, le père de Modeste se souleva, cramoisi, sur sa chaise, pareil à un diable à surprise.

— Je proteste, s'écria-t-il. Je repousse absolument le mot « Révolution » qui toujours bouleverse, horripile, terrifie les gens calmes et sensés. Car révolution si-

gnifie nécessairement un mouvement brusque et violent.

— Mais, monsieur Ledrain, le mot « pacifique » corrige, rassure.

— Non, non, mille fois non. Mauvais titre, très mauvais. Jamais, d'ailleurs, ajouta-t-il en se renfermant dans une olympienne dignité, je n'accorderai ma collaboration à un journal qui portera sur la première page ce titre subversif.

Marpaux prit à son tour la parole.

— Moi, tout au contraire, je le trouverais excellent si l'on supprimait le mot « pacifique ». Je ne suis pas pour la polémique à l'eau de rose.

— Il y aurait encore celui-ci, proposa Georges : *Le socialisme pratique*.

A ces mots, M. Ledrain leva les bras au plafond, et son visage passa du rouge violent au bleu lapis.

— Vous oseriez mettre en tête d'un journal qui se respecte le mot, socialisme? Tenez, je suffoque. Ma parole d'honneur! les journalistes parisiens sont blasés sur toutes les abominations. Ils entendent émettre les idées les plus monstrueuses avec une indifférence qui frise la complicité.

— Cependant, mon oncle, repartit Georges timidement, comme dit Turquet, « pratique » atténuée, corrige, rassure.

— Non, non, mille fois non.

— Eh bien! monsieur Ledrain, questionna Turquet, avez-vous un autre titre à nous proposer?

— Moi, j'en ai un, intervint Chadi-Polydore-Jack, qui s'était fauflé dans la salle du conseil.

— Tais-toi, dit Georges avec sévérité.

Mais Chadi reprit aussitôt :

— J'en ai même deux : Le semoir à brouette, ou Enfoncée la vapeur!

M. Ledrain tourna vers Chadi son grand œil bleu, d'où s'échappait un dard acéré.

— On le rencontre donc partout, cet insecte. Veuillez prier ce môme de rester dans l'antichambre.

Georges lui ordonna de sortir ; et Jack se retira en faisant un pied de nez au majestueux Timothée.

Turquet déplia alors l'épreuve du premier numéro du journal.

— Nous avons mis à tout hasard ce titre : *La Révolution pacifique*. Est-ce assez joli, assez flambant ?

— Pardon, permettez : voyons cela, dit l'agronome. Non, c'est tourmenté, c'est violent. Mauvais titre décidément. Mauvaise épreuve.

— Alors, allons aux voix, fit Marpaux.

Sauf M. Ledrain, tous levèrent la main.

Turquet, pour détruire le mauvais effet produit par ce titre sur son futur gogo, se hâta d'ajouter :

— Nous comptons, monsieur Ledrain, vous confier la chronique agricole, qui aura nécessairement dans le journal une haute importance.

Cette proposition apaisa instantanément les scrupules de M. Ledrain, visiblement flatté.

— Qui m'eût dit qu'un jour, s'écria-t-il, je donnerais ma prose à un journal ayant pour titre *la Révolution* ! Véritablement, on n'a ici le temps ni de se retourner, ni de réfléchir. Cependant, cependant, attendez un peu. Laissez-moi y songer. Ma parole d'honneur ! il semble que dans ce Paris, les hommes les plus pondérés soient entraînés dans une sorte de danse macabre, irrésistible, universelle, conduite par la folie. Voyons, Timothée, tu ne rêves pas ?

— Non, monsieur Ledrain, vous ne rêvez pas. Vous rêverez bien moins encore lorsque vous verrez le semoir à brouette annoncé à toutes les quatrièmes pages, avec de fulgurants articles pour en faire l'éloge, sans parler de

la place d'honneur que nous lui réservons dans nos docks de machines agricoles.

— Oh ! alors, vous m'en direz tant ! exclama le farouche conservateur, tout à fait vaincu.

— Maintenant, messieurs, reprit Georges, à mon tour de vous expliquer de quelle façon j'ai conçu le plan du journal. A Paris, la première condition du succès, c'est la nouveauté. Nous devons donc nous appliquer à sortir des chemins battus, à rompre en visière avec la routine.

— Pardon, permettez, interrompit M. Ledrain : qu'entendez-vous par la routine ?

— Ce sont les ornières bourbeuses, les usages surannés et funestes où l'on s'attarde, au lieu de marcher audacieusement dans la voie du progrès.

— Ah ! les voilà bien ces Parisiens endiablés, emportés, dévorés, brûlés par la fièvre du progrès à outrance, dédaignant les usages consacrés par des siècles d'expérience ! Moi, messieurs, je vous déclare hautement que j'ai toujours suivi la routine, cette bonne et honnête routine. Je la tenais de mon père qui la tenait du sien ; et nous avons de père en fils, par notre prudence et notre sagesse, acquis une assez jolie fortune, quinze à seize millions. Y en a-t-il beaucoup parmi ces audacieux détracteurs des vieux usages, qui pourraient en dire autant ? O sainte routine, gardienne des sociétés contre le flot révolutionnaire, priez pour nous !

Les assistants se regardaient en se pinçant les lèvres, et semblaient se demander de quelle façon ils pourraient se débarrasser de cet insupportable prudhomme.

Turquet se leva, alla jusqu'à l'antichambre, pendant que Georges continuait de développer son programme politique. Soutiendrait-on la politique des principes ou la politique des possibilités ?

— Quant à moi, déclara M. Ledrain, si j'admets à la rigueur le titre de *Révolution pacifique*, c'est à la condition

que le journal sera essentiellement conservateur. Vous l'avez promis tout à l'heure, Turquet, dit-il, en s'adressant au financier qui rentrait en ce moment. Jamais, jamais je ne collaborerai à un journal subversif et démocratique. Je la hais, cette abominable démocratie.

Il y eut dans l'assistance une protestation indignée.

Barthès se retourna vers Turquet avec un regard qui signifiait : « Il est joli, votre millionnaire ! »

— Quinze millions ! quinze millions ! répondit le bourgeois à voix basse. Autrement, comme on serait heureux de le jeter par la fenêtre !

— Jamais ! jamais ! répétait M. Ledrain, que ces protestations animaient.

En cet instant, Chadi entra, apportant un paquet d'épreuves d'imprimerie, qu'il posa devant l'agronome avec une gravité comique.

— Qu'est-ce que cela ?

— Vos épreuves.

— Mes épreuves ? Comment ? déjà !... s'écria Timothée, devenu soudain pâle de plaisir.

— Mais sans doute, dit Turquet, qui n'était sorti que pour donner cet ordre et apaiser ainsi les révoltes de M. Ledrain.

— Vraiment, il n'y a que Paris pour faire vite ! exclama l'indigène de Moulins-Engibault.

— Et grand ! ajouta Georges.

— A Moulins, il eût fallu au moins huit jours pour imprimer cet article. Cela presse-t-il ? C'est que j'ai l'habitude de méditer longtemps la correction de mes épreuves.

— Cela presse, répartit Turquet. Il se pourrait que nous en eussions besoin ce soir ou demain pour compléter le numéro. Si vous voulez bien les corriger tout de suite... Tenez, à cette table, là-bas.

Très excité par la perspective d'avoir à corriger hâti-

vement ses épreuves, M. Ledrain se retira à l'écart et cessa de prendre part à la discussion qui continua.

Il s'agissait d'arrêter une ligne politique. Aussi la lutte fut-elle orageuse entre Barthès, l'homme pondéré, aux vues fortes et calmes, indépendant de toute coterie, et ces impatientes emportés par la poursuite du succès à tout prix ou par la fougue de leurs convictions.

Georges, dans sa hâte d'arriver, cherchait dans le journalisme ce clou qu'il n'avait pu trouver au théâtre, c'est-à-dire l'éclat soudain qui sollicite, qui captive l'attention du lecteur ou du spectateur.

Marpaux, l'homme de la ligne droite, inflexible, implacable envers la sottise humaine et l'injustice sociale, voulait atteindre de plein saut à son idéal. Quant à Turquet, il n'avait en vue que la réussite de l'affaire.

— Peu de politique, répétait-il, et beaucoup de science économique.

— Messieurs, disait Barthès, rien par l'exagération, l'intrigue, le faux éclat. Les lois du mouvement dans l'ordre social sont les mêmes que celles de l'ordre physique. Imprimez à un corps une impulsion violente, il y a un mouvement de recul, suivi d'oscillation. Et ce n'est qu'au bout de quelques instants que l'équilibre stable s'établit. Il en est ainsi des impulsions morales ou politiques.

— Mon cher, interrompit Georges, je vous ferai observer que nous ne possédons qu'un capital restreint. Ce n'est pas en suivant une ligne modérée, un peu terne, que nous pouvons espérer atteindre rapidement à un tirage qui couvre nos frais. Il faut donc faire vite, sous peine de sombrer.

— Eh bien ! mes amis, répondit Barthès, quel que soit mon désir très vif d'être des vôtres, je me récuse. Vos idées ne sont pas les miennes, votre politique n'est pas dans mon tempérament. Je ne saurais être pour vous qu'un gêneur, un conseiller importun.

— Alors, reprit Georges, dispensez-vous, si vous voulez, d'assister à notre conseil ; mais laissez-nous votre nom. Nous avons besoin de l'appui d'un nom comme le vôtre.

— C'est impossible, mon cher, impossible.

— Savez-vous, ajouta Turquet à demi-voix, que madame de Nérès a cent mille francs dans l'affaire ?

— Je le regrette vivement, répartit l'avocat, avec un léger tremblement dans la voix. Mais ma résolution est inébranlable. Je ne transige jamais avec mes convictions.

Depuis un instant, M. Ledrain, tiré de la correction de ses épreuves par cette voix ferme, nette, bien timbrée, une voix qui s'imposait, écoutait Barthès. Il se leva soudain, majestueux, superbe.

— Très bien ! Fort bien ! Je suivrais ce noble exemple, si mes épreuves n'étaient déjà composées et corrigées ; mais il serait vraiment regrettable que ce travail restât sous le boisseau. Toutefois je vous préviens, messieurs, que si votre politique s'écarte de mes convictions, je la répudierai hautement, et je protesterai dans vos colonnes mêmes contre ces idées de progrès quand même, et de succès par n'importe quel moyen. Quoi que vous puissiez écrire, je conserverai, moi aussi, mon indépendance et continuerai à suivre la routine, si bon me semble. O sainte routine !...

Mais il fut interrompu, dans cette seconde invocation, par une seconde entrée de Chadi qui annonça, en comprimant une forte envie de rire :

— Madame la baronné de Chadeuil.

Comme la séance était terminée, que plusieurs membres du conseil venaient de sortir, on laissa entrer la visiteuse.

La grande beauté, la chevelure étrange, la suprême élé-

gance de la jeune baronne, éblouirent M. Ledrain qui s'arrêta net au milieu de sa phrase et salua profondément.

Georges, lui, devint excessivement pâle, et fit un haut-le-corps involontaire.

Barthès souriait finement.

Quant à Turquet, il fronçait légèrement le sourcil.

Mais la nouvelle venue ne se laissait point déconcerter par ces attitudes diverses.

— Grands Dieux ! s'écria-t-elle avec une grâce exquise, je dérange le cénacle ! Pardonnez-moi ma curiosité impatiente. J'avais hâte de juger par moi-même de l'installation de nos bureaux ; car je m'incarne absolument dans la Société des Docks, et je ne demande qu'à m'inféoder à la réussite du journal.

Elle prit son lorgnon, et avec une nuance d'impertinence elle regarda Georges d'abord de haut en bas, et passa l'inspection de son cabinet ; puis, se tournant vers l'avocat :

— Eh bien ! Barthès, dit l'Hermine, homme de granit, comment trouvez-vous cela, hein ? Ce n'est pas trop mal ? Et toi, stoïque Marpaux, qu'en penses-tu ? C'est un peu plus v'lan que les bureaux de ton canard anarchiste ? Ne vas pas t'amollir là dedans, au moins ! Quant à vous, Turquet, on voit que vous êtes ici dans votre élément. Vous avez une auréole positivement ; on devine que vous venez de remporter un succès. Eh bien ! monsieur Ledrain, quand inaugurerons-nous le semoir à brouette ?

M. Ledrain, qui n'avait point reconnu tout d'abord l'hétaïre de l'atelier, restait interloqué, troublé, les yeux arrondis, la bouche bée.

— Comment, madame, vous sauriez, vous auriez entendu parler déjà...

— Mais vous êtes en train de devenir célèbre, tout

bonnement. Le semoir à brouette a un succès fou. Quant à moi, j'en parle à tout le monde. Je rêve de me retirer sur mes vieux jours dans une campagne, afin de m'y livrer à l'agriculture, une passion saine pour l'esprit comme pour le corps. Et ce que j'aurai de semoirs à brouette dans mes propriétés ! Je projette même d'organiser un steeple-chase de semoirs Ledrain ; car il portera votre nom, ce semoir. Ah ! je ne plaisante pas ! C'est sur les roues de cette brouette que votre nom ira à la postérité, comme celui de l'un des bienfaiteurs de l'humanité et de l'agriculture.

Le naïf Timothée, tout à fait déconcerté, littéralement abasourdi, continuait à saluer de plus en plus bas, ne supposant pas qu'il pût venir à l'idée de quelqu'un de se moquer de lui.

— Messieurs, continua Sylvia, je viens vous inviter tous à pendre chez moi la crémaillère du journal ; car je veux, moi aussi, être votre collaboratrice.

— Parfait ! dit Turquet, adopté !

Puis Sylvia, s'adressant à Georges, et le regardant bien en face, avec un sourire qui voulait être gracieux, mais où l'on sentait l'effort :

— Monsieur le directeur daignera-t-il m'admettre au nombre de ses rédacteurs ?

— Volontiers, chère madame, répondit Georges, la voix légèrement enrouée par l'embarras. Vous ne doutez pas, j'espère, que je ne sois toujours fort heureux de vous être agréable.

— Charmant ! ineffable ! repartit Sylvia. Je ferai des articles variétés intitulés : *l'Élégance internationale*. Car, si j'ai bien compris, tout doit être international dans notre journal, comme dans nos docks.

— Pas de ça ! ma fille, intervint Marpaux. L'élégance n'est point ce qui presse le plus. Pourquoi ne pas traiter plutôt la question des écoles ?

— Oh ! pas ce mot-là devant moi, Marpaux, de grâce ! Tu sais qu'il me fait monter aux lèvres des nausées d'amertume.

Turquet se pencha à l'oreille de Sylvia et, désignant Ledrain par un clignement d'yeux :

— Faites attention, ma chère, lui dit-il à demi-voix. Ne blaguons pas le journal devant lui.

— Compris : de la tenue, n'est-ce pas ? Soyez tranquille. Vous m'avez donné pour mission de l'attirer à nous. Ce sera fait. Je crois même que ce sera facile.

— Alors, reprit Turquet à haute voix, si vous traitiez dans le journal de l'élégance à bon marché. Voilà une heureuse idée !

— C'est que cela me rappellerait un peu trop mes robes noires et mes nœuds de rubans variés. Néanmoins, soit, je consens, et je signerai Baronne de Chadeuil. Plus personne alors n'osera me contester mes quartiers de noblesse. C'est un pseudonyme, et tout sera dit.

— Cependant, j'ai vu cette figure-là quelque part, pensait l'austère Timothée, qui ne parvenait point à détacher ses regards de la charmeuse.

— De la noblesse ! se récria Marpaux. Dans notre journal, il n'en faut pas.

— Et pourquoi donc cela, monsieur ? riposta aigrement Ledrain. On est, au contraire, toujours favorablement prévenu par un beau nom. Ainsi, moi qui vous parle, toute roturière que soit mon origine, j'adore et je vénère la noblesse.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur Ledrain, répliqua Sylvia. Tout en vous, la noble régularité de vos traits, la distinction de vos manières, et jusqu'à votre façon exquise de saluer les femmes, prouvent une nature d'élite. On devine en vous, monsieur, je ne sais quoi de généreux, de chevaleresque, d'aristocratique en un mot.

Au reste, c'est étonnant comme vous ressemblez à mon ami, le duc d'Affrecourt.

— Croyez, madame, que je suis flatté, on ne peut plus flatté... bégaya Ledrain, en saluant cette fois jusqu'à terre.

— Me ferez-vous aussi l'honneur et le plaisir très grand d'être des nôtres jeudi prochain ?

— Je suis vraiment confus, madame la baronne, et je ne sais comment vous remercier de tant de grâce.

— Vous verrez là un petit coin de Paris qui ne laissera pas que de vous intéresser : hommes de lettres, journalistes, artistes, diplomates, financiers, tous gens d'esprit et d'humeur joyeuse.

— J'accepte, madame, avec la plus profonde reconnaissance.

— Quant à vous, cher directeur, reprit Sylvia, sans rancune, n'est-ce pas ? Je compte absolument sur vous. C'est vous naturellement qui serez le pivot, le clou de la réunion. Maintenant, Turquet, j'ai à vous parler d'une affaire grave et pressante. Êtes-vous libre et pouvez-vous me consacrer quelques instants ?

— Je suis à vos ordres, répondit le financier qui souleva une portière et fit passer Sylvia dans une pièce voisine. Aussitôt que la porte fut refermée.

— Mais où donc ai-je vu cette ravissante femme, mon cher Georges ? questionna M. Ledrain.

— Parbleu ! Chez moi. C'est l'hétaïre.

— Comment ! La sœur de l'institutrice de ma fille ?

— Sans doute ; mais pas hétaïre du tout, au contraire : une femme instruite, adorable, d'infiniment d'esprit et fort bien accueillie dans la société parisienne. Elle avait consenti à poser pour moi, voilà tout. Vous voyez donc, mon cher oncle, à quel point vous avez été injuste envers moi.

— Je le reconnais, j'ai été injuste. Quelle admirable

créature! Je vais donc tranquilliser cette bonne Pauline.

Turquet rentra seul et prenant M. Ledrain par le bras, il l'entraîna dans le cabinet où Sylvia venait d'entrer.

— Eh bien! comment trouvez-vous mon prétendant? lui demanda-t-il.

Mais Timothée regardait de tous côtés sans l'entendre.

— Que cherchez-vous?

— Je croyais la baronne de Chadeuil ici.

— Elle est partie; mais vous la reverrez. Voici en tout cas son adresse : 10, boulevard Malesherbes. Comment trouvez-vous M. Barthès? répéta-t-il.

— Le jeune homme brun, aux lèvres si rouges?

— Oui.

— Parfait, parfait! Bel homme, spirituel, mordant même... et sage : un équilibre stable, pour parler son langage. Si, comme vous le supposez, il arrivait à la députation, je n'éprouverais aucune répugnance à lui donner ma fille. Ces hommes de bonne santé, bien équilibrés, font de beaux enfants. Voyez Modeste.

— Je puis le lui dire? Peut-être, alors, consentirait-il à faire partie de notre comité de rédaction et à se charger du contentieux de notre société, ce qui vous donnerait à vous-même une sécurité; car Barthès a une réputation de probité, d'équité qui contribuerait au succès de notre entreprise.

— En vérité! c'est un homme aussi bien posé?

— Il jouit d'une considération inouïe; sans avoir jamais intrigué, les affaires lui arrivent comme l'eau à la rivière. Il doit gagner au moins de 60 à 80,000 francs par an. Vous le voyez, il a devant lui le plus brillant avenir. Il sera certainement ministre un jour. Il en a l'étoffe, surtout si un grand mariage lui met la puissance de la fortune entre les mains.

— Ah! c'est qu'il faudrait décider Modeste, qui est toujours toquée de son cousin.

— En tous cas, ajouta Turquet, pas un mot de ce projet à madame de Nérès, qui naturellement prend le parti de son frère.

Et il s'empressa d'aller rejoindre Sylvia qui l'attendait au bureau de la Société.

XXII

L'AGENT SECRET

— Eh bien! délicieuse baronne, quelles nouvelles? Mais d'abord que je vous félicite; car vous êtes tout bonnement exquise. Un genre! une désinvolture! une toilette! Ce satin lilas!

— Non, mon cher, fraise écrasée, dernière mode.

— Et cette garniture?

— De la malines écru.

— C'est ravissant, ravissant. Et d'un coquet, d'un comme il faut! Vous avez fait une impression!...

— Fulgurante, j'ai vu ça, sur l'orang-outang de Moulins-Engibault.

— Ah! ma chère Sylvia, si vous saviez ce que nous endurons depuis huit jours! Et nous ne sommes pas encore parvenus à lui faire entre-bâiller sa bourse. C'est un être essentiellement rétentif; et si vous ne nous prêtez votre précieux concours...

— Il vous est acquis. Je lui trouve, moi, une bonne binette, si vous me permettez encore cette expression d'atelier; et je crois que nous allons nous amuser.

— Pour vous, il n'y a rien d'impossible.

— Vous avez pu remarquer que je n'ai pas perdu de temps. Quand j'ai vu s'allumer son grand œil de veau cuit, ne l'ai-je pas tout de suite invité à notre dîner? Il y

viendra, car il est pincé ; et nous arriverons à lui extirper quelques-uns de ses millions. D'ailleurs, je le veux.

— J'ai foi en votre pouvoir : personne ne doit résister à une femme comme vous.

— Je commence à le croire.

— Ne vous ai-je pas dit, adorable faunesse, qu'il y avait dans vos yeux vingt fortunes de satrapes ? Vos cheveux, ce sont les flots d'or du Pactole. Vos adorables petites quenottes n'ont poussé entre ces lèvres de pourpre que pour croquer les millions et les cœurs. Je suis de l'avis de Marpax : les femmes comme vous, ma chère Sylvia, contre lesquelles les moralistes crient si fort, ont cependant une grande et utile mission sociale. En saccageant les gros héritages elles réparent les injustices de la fortune, et rétablissent l'équilibre dans la répartition du capital.

— Mon cher Turquet, je ne suis pas encore à cette hauteur. Je ne serai jamais une courtisane, ainsi que vous l'entendez. Je ferai campagne contre papa Ledrain, mais en tout bien tout honneur.

-- Soit ! Et votre Maxime ?

— Il m'adore. Passionné, généreux, charmant. Il me donne tout ce qui lui reste d'âme et de santé. Pauvre Maxime ! Figurez-vous que si mon cœur ne restait encore accroché à Georges, je crois que je l'aimerais pour tout de bon.

— Pas de ces bêtises-là, ma fille ! Si vous voulez arriver à quelque chose, rappelez-vous ceci : c'est que l'homme ne doit être pour vous qu'une proie.

— Peut-être parviendrez-vous à m'inculquer cette théorie féroce. Cependant j'ai bien peur de n'être au fond qu'une bonne et honnête fille.

— Bonne fille, tant que vous voudrez ; mais sans perdre jamais de vue le but à atteindre. Et surtout pas d'amour, pas de folies. Songez que c'est sur vous que reposent en ce moment les destinées de notre gigantesque affaire.

Aussi aurez-vous dans le succès, avec votre part de dividendes, votre part de gloire. Et alors on vous permettra un petit amoureux. Mais croyez-moi, n'en abusez pas. Les hommes ne valent pas les chagrins qu'ils causent. L'amour, avec votre nature passionnée, vous apportera toujours beaucoup plus de souffrance que de bonheur véritable.

— Hélas ! à qui le dites-vous ? Dans tous les cas, rien ne peut me faire oublier ma vengeance.

— C'est un danger pour nous. Maintenant, ma chère, Georges doit vous être sacré. C'est notre rédacteur en chef. Lui tourner la tête, ce serait travailler contre nous.

— Sur ce sujet, répondit Sylvia, dont le sourcil se fronça avec une expression presque méchante, tout ce que vous pouvez dire et rien, c'est la même chose. Je ne suis allée à vous que pour me venger, je me vengerai.

— Et cependant vous l'aimez encore ?

— Peut-être, c'est pour cela.

— Ah ! les femmes, êtres changeants et divers ! Qui pourra jamais sonder les profondeurs de leur vanité ? Car tout ce ressentiment, c'est de l'amour-propre blessé.

— Mon cher Turquet, il n'y a pas tant de mystères que ça dans le cœur féminin. On nous accuse d'être toutes perfides, légères, fantasques. Nous sommes pour vous des sphinx, des énigmes. Rien de tout cela. La femme est un être aimant, essentiellement aimant. L'amour est sa raison d'être et toute sa vie. Quand elle donne son cœur, elle le donne sans réserve. Et puis, soudain, elle s'aperçoit que celui qu'elle aime ne l'aime pas, ou l'aime à demi, ou la trompe. Alors, elle proteste, elle pleure, elle crie, ainsi que tous les êtres faibles qui souffrent. Et comme l'ingrat, le plus souvent, ne l'entend pas, elle se referme, dissimule, cherche un substitutif, ainsi que dit Marpaux ; et ma foi ! quand elle l'a trouvé, elle ne crie plus ; mais elle devient bizarre, en apparence du moins, elle boude, elle rit, elle pleure ; et vous croyez

que c'est sans motif. Caprice ! Névrose ! dites-vous. Mais la femme, au contraire, est cent fois plus logique que vous. A toutes ses variations d'humeur, il y a un motif, le plus puissant des motifs : l'amour.

— Puissé-je n'être jamais amoureux de vous ! dit Turquet. Vous me feriez une peur atroce.

— Si je le voulais, pourtant.

— Grâce pour le moment ! trêve d'hostilités. Nous sommes alliés, n'est-ce pas, à la vie, à la mort ?

— Non. Seulement jusqu'à la réussite des Docks internationaux.

— Alors, voyons les nouvelles. Sommes-nous à la guerre décidément ?

— Il y aura demain une déclaration du gouvernement passablement belliqueuse.

— Il faut donc vendre ?

— Point, c'est une comédie. Tout se terminera à l'amiable. La chambre ne veut pas la guerre.

— Et dans quel but cette comédie ?

— Question de tripotage des gros bonnets. Tel est l'avis de Maxime.

— Sûr ?

— Absolument. Maxime n'a pas de secrets pour moi. Il croit simplement que je cherche à faire fructifier les petites économies de ma sœur. Aussi, malgré sa très grande délicatesse, comme je repousse toutes ses offres, il me renseigne pour me rendre service. Quoique lui-même soit quelque peu gêné, autant que j'ai pu le voir, il s'abstient de tout jeu de Bourse.

— Très bien ! dit Turquet en tirant sa montre. Il n'est que six heures. Où dînez-vous ?

— Chez Maxime.

— C'est ennuyeux ; je voulais vous proposer de vous emmener au cabaret.

— Eh bien ! et la réputation de la baronne de Cha-

deuil, qu'en faites-vous ? Ne m'avez-vous pas recommandé d'être très comme il faut ?

— C'est juste. Vous ne me dites rien de votre installation. Comment la trouvez-vous ?

— Tout est exquis. Rien n'a été oublié. Vous êtes un homme complet, incomparable, Turquet. Non seulement, vous avez les vues d'ensemble les plus vastes, mais aucun menu détail ne vous échappe. La salle à manger a un air princier. Quant à ma chambre, un bijou. Et tout cela en si peu de temps : c'est un vrai tour de force.

— A Paris, avec de l'argent, tout est possible. Dans un an, six mois peut-être, je veux que vous ayez le plus ravissant hôtel de Paris, et les plus beaux attelages. Laissez-moi faire.

— J'en accepte l'augure. Allons, je me sauve. A bientôt.

Sur le trottoir, elle se croisa avec madame de Nérís et Modeste.

— Où allaient-elles ? Chez Georges sans doute, aux bureaux du journal.

La jalousie lui enfonça de nouveau ses griffes dans le cœur.

En effet, Georges, directeur d'un grand journal parisien, c'était là une sérieuse et haute situation qui pouvait faire fléchir les répugnances de M. Ledrain et lui permettre de prétendre encore à la main de sa fille. Mais elle saurait bien empêcher ce mariage.

Ces idées traversèrent son cerveau en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire ; et elle jeta à Modeste un regard plein de défi et de sarcasme.

Modeste rencontra ce regard qui lui fit courir un frisson entre les épaules.

Au lieu de passer outre, Sylvia se retourna pour observer sa rivale.

A la vue de la petite robe de cachemire gris ornée de

plissés de satin, modeste en un mot, comme le nom de celle qui la portait, elle ne put réprimer un sourire d'amertume.

— Et voilà pourtant ce qu'il me préfère ! se dit-elle. Quand j'aurai ruiné papa Ledrain, nous verrons s'il l'aime encore.

XXIII

COMLOT FÉMININ

Modeste, au moment d'entrer dans les bureaux du journal, semblait anxieuse, hésitante.

— Qu'as-tu, chère enfant ? lui demanda madame de Nérès.

— Je ne sais, j'ai peur. Mon cœur bat si fort qu'il me fait mal. Et si Georges se trouvait avec quelqu'un en ce moment !

— Tiens, voici Chadi qui nous dira s'il peut nous recevoir.

— Ici, je ne m'appelle plus Chadi, répliqua le rapin. Ce ne serait pas assez v'lan. C'était bon à l'atelier. Mais depuis que nous sommes lancés sur la grande scène...

— Bah ! quelle scène ? questionna en riant madame de Nérès.

— La grande scène de la politique, répliqua Polydore Barbanchu, en gonflant avec importance sa petite poitrine étriquée.

— Alors ici, comment t'appelles-tu ?

— Jack ; et j'espère que vous verrez bientôt des échos de théâtre signés de ce nom-là. M. Rivert me l'a promis. Toutefois si madame et même mademoiselle voulaient bien lui rappeler sa promesse...

— Oui, monsieur Jack, je lui en parlerai.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, madame, voir mon nom imprimé... et puis mourir !

— Allons, va vite prévenir mon frère. Il n'a personne ?

— Monsieur est fort occupé ; mais il y sera pour madame et surtout pour mademoiselle.

Au moment d'ouvrir la porte :

— Oh ! ciel ! fit-il. Je n'y pensais pas. Entendez-vous ?

Modeste, prêtant l'oreille, reconnut avec épouvante la voix de son père.

— Partons, descendons vite, dit-elle, pâle, effarée.

— Non, non, repartit Chadi, en ouvrant une porte. Entrez ici un moment. Je vais prévenir le directeur. Votre terrible papa n'y verra que du feu.

Georges, en effet, les rejoignit aussitôt. Il avait l'œil animé, le teint coloré, brûlé par plusieurs jours d'insomnie.

— Vous ici, Modeste ? s'écria-t-il avec quelque inquiétude.

— Oui, oui, nous le savons, répondit madame de Néris, son père est là. Cependant nous voudrions te voir un moment ; car voilà bientôt huit jours que la pauvre enfant se désole.

— En effet, huit jours, c'est bien long, ajouta Modeste dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Pauvre chérie ! Je n'osais vous écrire. Vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que de fonder un journal ! Et toujours sur les épaules votre père qui ne quitte plus les bureaux.

— Là-bas, reprit madame de Néris, nous ne sommes pas non plus sur des roses. L'oncle Ledrain ne rentre que pour gronder ; l'amiral ne décolère pas, et même me fait froide mine, à ce point que ma présence dans l'hôtel n'est presque plus possible.

Georges baissait la tête, accablé, n'osant regarder ni

sa sœur, ni Modeste ; car il comprenait que cette attitude de l'amiral était dictée par Léona.

— Enfin, demanda Modeste, quand paraît votre journal ?

. — Demain soir.

— Et vous espérez réussir ?

— J'en suis même certain ; mais le plus grand succès pour moi n'est pas celui-là. Je suis rentré dans les bonnes grâces de votre père qui m'appelle même quelquefois : « Mon cher Directeur ». La perspective d'écrire dans un grand journal parisien l'enivre et l'absorbe à ce point que tout le reste disparaît pour lui. Je gage que vous-même, Modeste, n'occupez plus sa pensée comme autrefois.

— C'est vrai, son esprit semble toujours absent. Il ne quitte plus son calepin dans lequel il prend des notes. Toute la nuit j'aperçois un rayon de lumière qui filtre sous sa porte : et si je lui demande : « Que fais-tu donc, père, tu ne dors pas ? »

— Je prends des notes pour le journal, me répond-il.

— Enfin, reprit Rosanne, vous avez pu réunir les capitaux suffisants ?

— Oui. Nous lançons l'affaire des Docks et le journal d'une manière grandiose. Et puis, une rédaction de premier choix, des plumes alertes et des esprits sérieux. Vous verrez cela. Quoiqu'on prétende que le premier numéro d'un journal est toujours le plus mauvais, je crois que nous ne l'avons pas trop mal réussi. Que ne puis-je, chère Modeste, y mettre une dédicace ! C'est votre nom que je voudrais pouvoir inscrire sur cette feuille qui sera répandue dans le monde entier. C'est vous, mon inspiratrice. Depuis huit jours, je n'ai cessé un instant de reporter vers vous toutes mes pensées et tous mes vœux ; car du succès de notre entreprise dépendra notre bonheur. Je le sens bien, les préventions

de votre père fléchiront quand il me verra occuper une haute position dans la presse parisienne.

Modeste l'écoutait, le sein soulevé, la narine frémissante, le regard noyé d'admiration, de tendresse.

— Merci ! merci ! je vous aime, répétait-elle, extasiée. J'avais préparé cette nuit de grands discours. Il me semblait avoir tant de choses à vous dire, tant de reproches à vous faire ! Mais j'ai tout oublié, tout, tout.

— En effet, reprit en souriant madame de Nérès : il n'est pires égoïstes que les amoureux.

— Oh ! pardonne-moi, marraine ! Mais j'ai la tête perdue du bonheur de le voir.

— Nous sommes venues, mon cher Georges, pour te parler aussi d'une autre affaire.

— Je suis tout oreilles.

— On veut marier Modeste.

— En vérité ! Et avec qui ?

— Avec M. Barthès, repartit madame de Nérès ; et c'est Turquet qui en a fait la proposition, croyant sans doute que le mariage avec toi était complètement rompu.

— Ah ! ah ! ce Barthès aurait songé... fit Georges en se promenant avec agitation dans le cabinet. On a beau dire « Barthès l'hermine, Caton Barthès, » je m'en défie quelque peu. Je le trouve trop couvert, trop concentré. Il a du talent, du mérite, je n'en disconviens pas ; mais ce caractère de bronze ne m'est pas complètement sympathique. Je le trouve un peu trop sûr de sa supériorité. A côté de son calme, de son imperturbable sang-froid, nous avons tous l'air d'affolés.

— Vouz savez, Georges, que marraine a un faible pour lui ?

— Tu aurais pensé à l'épouser ? Tu crois possible, avec ton gracieux caractère, de trouver le bonheur à côté de ce granit ?

— Oui, je le crois ; si...

— Si quoi ?

— S'il m'aime véritablement, ainsi que je l'ai un moment espéré.

— Capable d'aimer, lui, ce bloc de marbre !

— Pas si marbre que cela.

— Tu l'aurais vu s'attendrir ? Oh ! alors, tu es privilégiée vraiment.

— Je sens, je devine...

— Je n'ai plus rien à ajouter, dit Georges en riant ; car les femmes, en ces sortes de matières, ont cent fois plus de perspicacité que nous.

— Cependant, je ne suis pas encore assez sûre ; et avant de me laisser aller moi-même au sentiment qu'il m'inspire, je veux acquérir la certitude absolue d'être aimée. Tu comprends : je ne suis plus très jeune, et je ne me fais pas sur mes charmes des illusions exagérées :

— Oh ! marraine, se récria la jeune fille ; c'est toi qu'il faudrait appeler Modeste ! Est-il possible de rencontrer une femme plus parfaite, plus adorable, plus accomplie en tout ?

— Je suis touchée, chérie, de la bonne opinion que tu as de ma personne. Mais il faut que M. Barthès la partage : voilà ce dont je voudrais être certaine.

— Et tu viens me charger de le sonder ? demanda Georges.

— Non, voici : Il ne sait pas si j'ai de la fortune. En me voyant installée chez l'amiral, on peut supposer, — et je sais que le bruit en a couru, — que je suis à peu près ruinée. On est même allé jusqu'à dire que l'amiral me payait pour tenir sa maison. Je n'ai pas cherché à détruire ces bruits ; car, si je me remarie, je désire être épousée par amour. C'est une idée à moi. Tu sais ce que j'ai souffert avec mon premier mari. Je ne veux pas m'exposer à de nouvelles désillusions.

— Alors, je crois comprendre, tu tiens à éprouver l'amour de Barthès?

— Oui. J'ai une haute estime de son caractère; et si je dois être déçue, je préfère l'être avant qu'après.

— Eh bien! veux-tu mon opinion sérieuse sur Barthès?... Il a en effet un caractère élevé, généreux même; mais c'est en même temps un homme très positif, prudent à l'excès, ambitieux je crois, quoiqu'il affecte le contraire; il pourrait donc fort bien n'être pas insensible à la dot.

— Aussi, ai-je imaginé tout un petit complot pour m'assurer de ses sentiments. D'abord tu dois paraître, vis-à-vis de lui, avoir complètement renoncé à Modeste.

— Songes-y, ma chère Rosanne, tu me demandes là une grosse imprudence. Modeste a tant de charme! et Barthès en somme est séduisant. S'ils allaient...

— N'achevez pas, Georges, interrompit vivement Modeste; votre supposition est un outrage. Je ne veux pas que même en plaisantant vous paraissiez douter de moi. Je n'aimerai pas deux fois en ma vie, je le jure.

— Hélas! les serments qu'on fait à dix-huit ans!...

— C'est cela, monsieur, vous jugez mon cœur d'après le vôtre.

— Ah! Modeste, pour la première fois je viens de comprendre la jalousie! Je suis jaloux de ce Barthès, à l'idée seule qu'on ait pu lui proposer votre main, ou qu'il ait pensé lui-même à la demander.

— Jaloux! Vous seriez jaloux, mon Georges! s'écria Modeste, l'œil humide, radieux, la poitrine soulevée par cette joie inespérée. Je suis donc aimée, enfin! Alors, maintenant, j'ai en vous une confiance absolue; mais il faut que vous m'en montriez une semblable; et si vous souffrez un peu, ce sera l'expiation du passé.

— Est-ce une pénitence que vous m'imposez?

— Oui; et je vous prévient que je vais être très co-

quette pour ce monsieur Barthès. C'est marraine qui le veut. A cette intention, nous venons de faire une visite au plus grand couturier de Paris. Dieux ! que je vais être belle ! Depuis que j'ai vu ces splendeurs, j'ai honte de mes petites robes de pensionnaire. Suis-je assez fagotée ! Comment avez-vous pu, vous qui aimez tant l'élégance, faire attention à la petite Moulinoise ? Qu'on ne dise plus que vous êtes un homme léger et frivole ! Je viens de l'apercevoir, l'autre, ajouta-t-elle avec un soupir, elle est si éblouissante, si distinguée ! Vous avez reçu sa visite ?

— De qui parlez-vous ? demanda Georges, dont le front se colora.

— De cette belle Sylvia, répondit Rosanne, que nous avons rencontrée tout à l'heure à deux pas de tes bureaux.

— Rassurez-vous, Modeste, c'est Turquet qui maintenant a toutes ses faveurs.

-- Bien sûr ? Ce n'était pas vous qu'elle venait voir ?

— Je vous le jure.

— Je veux vous croire. Alors, je reprends mon discours. Je vais donc être très coquette pour M. Barthès. Ah ! s'il pouvait me faire une déclaration ! C'est là que je l'attends. Quel déluge de moqueries et même d'injures ! Me préférer à ma belle marraine ! C'est-à-dire préférer une dot, de l'argent, à ce trésor-là ! C'est sur lui que je me vengerai de tout le chagrin que vous m'avez fait.

— Oui, c'est cela, torturez un peu ce Barthès, et pardonnez-moi, répondit Georges. Mais attendez que le journal soit lancé, et je vous certifie qu'en dehors de mon travail quotidien, tous mes instants vous appartiendront.

— Vous trouverez donc enfin le temps de penser à moi comme je pense à vous ?

— Ce sera mon repos, ma récompense. Ah ! j'ai tant besoin de repos, de calme, si vous saviez !

— Et tu espères en trouver, repartit Rosanne, dans cette vie de journaliste, une vie de galérien, une vie infernale ?

— En effet, il n'en est pas de plus consumante. Il y a comme cela des gens, et je suis du nombre, qui sont nés avec le diable au corps, et sont incessamment poussés par je ne sais quel vertige. On sent en soi comme un ressort plus fort que le bon sens, plus fort que la volonté, et qui vous jette dans le gouffre brûlant, où s'agitent, pareils à des démons, les combattants de la grande bataille parisienne. L'attrait de la fournaise, voilà la maladie de l'époque. On sait qu'on s'y épuise, qu'on s'y brûle, et cependant on ne peut vivre hors de cet enfer. Quant à moi, loin de ce tourbillon diabolique, je sens que je mourrais de nostalgie au bout de huit jours.

En entendant Georges parler ainsi, Modeste avait pris soudain une expression navrée.

— Qu'est-ce qui vous attriste ? lui demanda-t-il.

— Je crains, hélas ! que mon père ne consente jamais à me laisser habiter Paris. Il voudra surtout que son gendre lui succède dans la gestion de ses propriétés.

— A moins que nous ne le lançions, lui aussi, dans le tourbillon.

— Lui ? Oh ! jamais !

— Cela m'étonnerait, en effet, ajouta Rosanne.

— Eh bien ! ne vous y trompez pas : M. Ledrain commence à être, lui aussi, atteint par les reflets de la satanée fournaise ; il rêve autant que moi la célébrité.

— C'est vrai, repartit Modeste, cela se communique évidemment. Quel attrait y a-t-il donc dans ce milieu dévorant ?

— L'attrait de la vie, ma chère enfant. On y est torréfié jusqu'aux moelles ; mais du moins on se sent vivre.

Tandis que là-bas, à Moulins-Engibault, si l'on ne meurt qu'à petit feu, on ne vit pas du tout.

— En effet, depuis quinze jours que je suis à Paris, si j'ai plus souffert, j'ai du moins plus vécu que pendant toute ma jeunesse à Moulins-Engibault:

— Et lorsque je serai votre heureux mari, et que je vous ferai partager toutes mes émotions, toutes mes joies, que vous vivrez de ma vie en un mot, notre existence sera pareille à celle des Dieux : tous les pouvoirs, toutes les jouissances, toutes les ivresses.

Modeste regardait son ami avec ravissement.

— Pourvu toutefois, soupira-t-elle, que la gloire ne soit pas pour moi une rivale trop redoutable !

— Chère moitié de mon âme ! protesta Georges en lui saisissant les mains, et en attachant sur elle un regard où il mit toutes les promesses, toutes les adorations.

Madame de Nérès, assise à l'angle d'une table, la tête appuyée dans sa main, les regardait avec un sourire attendri.

— Pense seulement, Georges, dit-elle, que pour acquérir la gloire durable, il faut du recueillement, de l'étude, et que ce n'est pas au milieu de ces intérêts surexcités, de ces passions surchauffées, qu'on peut trouver la concentration nécessaire à un travail sérieux et fort.

— Aussi n'ambitionné-je point les gloires d'outre-tombe. Je ne m'agite pas pour la postérité. Je veux la célébrité immédiate, fragile peut-être, mais positive du moins et enivrante.

Rosanne se leva, et attirant son frère devant la glace :

— Regarde-toi, Georges, vois toutes ces marbrures de fièvre sur ton visage, et ces yeux injectés, creusés.

— Voilà quatre jours, en effet, que je n'ai pas dormi.

— Et ce pli-là entre les sourcils qui n'y était pas.

— Et cette barbe hérissée, ajouta Modeste. Et néan-

moins, je le trouve bien beau, marraine, mon Georges, encore plus beau.

— Flatteuse, va ! fit Rosanne.

— Modeste a raison, malgré ces traces de fatigue, on voit que j'ai l'enthousiasme, c'est-à-dire Dieu en moi.

— Dieu ou le diable, répliqua madame de Nérès.

— Et cependant, monsieur, ajouta en riant Modeste, si j'allais vous préférer ce placide M. Barthès, qu'on m'a dépeint si posé, si calme, d'une tenue si correcte !

— Voyons, Rosanne, dit Georges, tu m'as donc changé ma Modeste ? la voilà devenue méchante et coquette.

— Puisque avec vous, messieurs, il n'y a pas d'autre moyen de se faire aimer.

En ce moment, Jack entra triomphalement. Il tenait à la main une grande feuille imprimée, portant en lettres flamboyantes : *La Révolution pacifique*.

— Monsieur, monsieur, notre journal ! Il fait un effet ! Ce titre vous a un œil !

Georges saisit la feuille que lui tendait Chadi.

Sa main tremblait un peu.

Après y avoir jeté un regard rapide :

— Voici, dit-il à Modeste, le premier exemplaire de la *Révolution pacifique*. Je le dépose à vos pieds. Voyez : mon nom, le vôtre bientôt, brille en tête de ce journal. Demain, il sera porté aux quatre coins de la France et du monde.

— Oh ! moi, soupira Modeste, je mets le bonheur bien au-dessus de la gloire !

XXXIV

LEÇON D'ESCRIME

Depuis huit jours, madame de Thervay se disait malade. Elle n'assistait plus aux repas ; elle ne quittait sa chambre que pour descendre, enveloppée de fourrures, dans son hamac. Elle avait constamment le frisson. Sur son visage pâle passaient à tout instant des rougeurs vives, comme si une tempête intérieure et subite eût mis tout son organisme en ébullition. Ses yeux avaient d'ordinaire une fixité froide, effrayante ; et tout à coup, dans ses prunelles cuivrées, s'allumaient de sinistres lueurs. Il s'en échappait comme un jet de flammes aigu, violent, qui semblait vouloir percer l'espace.

Et quand elle était restée longtemps étendue, immobile, prostrée, comme morte, soudain elle se dressait rigide, énergique, s'asseyait, les bras croisés sur sa poitrine, et des paroles brèves sortaient sifflantes entre ses dents serrées.

— Et je l'avais cru... Etre allée à lui, confiante!... Etre tombée dans ses bras, mourante d'amour, quand lui... Je me vengerai... Je souffre trop... Sa mort seule peut apaiser ma torture... Ah !...

Elle eut un rire strident, égaré.

— Le voir là... à mes pieds, expirant !...

Chaque matin, quand Rosanne entrait pour prendre de ses nouvelles, elle affectait un air dolent, alangui, brisé.

— Eh bien ! et ce journal ? demanda-t-elle avec une feinte indifférence, paraît-il enfin ?

— Comment savez-vous ? fit Rosanne surprise.

— C'est l'amiral qui l'a vu affiché sur tous les murs de Paris.

— Il paraît aujourd'hui même, le voulez-vous ?

— Oui, vous me ferez plaisir. Et cette charmante Modeste, pourquoi ne vient-elle plus me voir ?

— Elle craint de vous importuner. Il lui avait paru que vous n'aimiez point à être dérangée.

— Étant très souffrante, je suis un peu maussade, en effet ; mais il me semble que son joli et doux visage me ferait du bien.

— Voyons, Léona, chère amie, qu'avez-vous ? Pourquoi refuser de voir un médecin ?

— Parce que je n'ai aucune confiance dans la médecine, pour mon mal surtout.

— Où souffrez-vous ?

— Je vous l'ai dit l'autre jour, j'ai la nostalgie.

— Vous songeriez toujours à nous quitter ?

— Pas encore, répondit-elle d'une voix plus basse, émue.

— Voici les beaux jours. Le soleil va vous guérir, vous réchauffer.

— Le corps, c'est possible ; mais c'est surtout l'âme qui a froid.

— L'amiral est navré de vous voir en cet état.

— C'est vrai ; mais que voulez-vous ? Il supporte la peine de sa folie. Pourquoi m'a-t-il épousée ? Sont-ils assez ridicules, ces vieux céladons qui s'imaginent pouvoir être aimés malgré leur âge et leurs manies !

— Vous êtes bien dure pour cet excellent homme.

— Soyez juste, Rosanne : ma vie n'est-elle pas brisée ? Je suis jeune, moi !

— On vous pardonne ces vilaines paroles, chère enfant gâtée, parce qu'on voit que vous souffrez réellement.

— Vous avez raison, la souffrance me rend méchante. Et puis j'ai du sang de sauvage dans les veines. La civilisation développe notre esprit, polit nos manières ; mais

elle ne peut changer notre sang. Tant pis pour ceux qui nous font souffrir !

En prononçant cette dernière phrase, sa lèvre supérieure se retroussa en un rictus qui découvrit ses dents ; ses yeux se replièrent et devinrent noirs.

Rosanne eut un frisson ; car elle pensa aussitôt à son frère.

— Voyons donc ce journal ? insista de nouveau madame de Thervey.

— Je vais vous l'envoyer tout de suite.

Quand Rosanne eut franchi la porte,

— Elle est bonne, elle, murmura la créole, dont le visage s'attendrit un instant. Peut-être m'aime-t-elle réellement... Mais pourquoi est-elle la sœur de son frère ?

Nouly entra bientôt, apportant *La Révolution pacifique*.

Léona prit le journal, le déploya hâtivement, bien qu'elle tremblât un peu. Quand elle vit en tête le nom de Georges Rivert, sa main se crispa aussitôt sur le papier, qu'elle rejeta loin d'elle.

— Comme je le hais ! Oh ! comme je le hais ! s'écria-t-elle avec une expression cruelle.

Puis elle resta songeuse, le menton appuyé dans sa main.

Tout à coup, elle mit un doigt sur ses lèvres.

— C'est cela, dit-elle, j'ai trouvé.

Elle reprit le journal, le lut avec une extrême attention, pesant chaque phrase, chaque mot, recommençant même parfois les mêmes passages comme pour les mieux comprendre et les graver profondément dans sa mémoire.

L'entrée de l'amiral interrompit sa lecture.

— Eh bien ! mon ami, lui demanda-t-elle, la figure animée, presque souriante, vous revenez de la salle d'armes ?

— Oui, chère enfant, pour t'obéir. Je commence à me remettre à l'escrime, et même à y prendre goût. Il me semble, en effet, que je suis plus agile, plus dispos.

— C'est vrai, vous rajeunissez ; je le disais hier à Rosanne. Et vous êtes allé au tir ?

— J'y vais tous les matins, ainsi que vous me l'avez prescrit, cher docteur. J'y remporte même d'assez jolis succès. Ce matin, j'ai fait mouche dix fois de suite à vingt pas.

— C'est parfait. Et je m'applaudis d'autant plus que cet exercice matinal semble influencer sur votre humeur. Je vous trouve moins pétulant, moins tracassier.

— Tracassier ? Vous me trouviez tracassier ? Hélas ! je le confesse. Je suis parfois insupportable. Au fond, je vous aime tant ! Eh bien ! et vous, comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

— Un peu mieux. Depuis que vous faites moins de bruit, je souffre moins de mes migraines.

— Il serait vrai ! Alors, je vous jure qu'on ne m'entendra plus.

Le lendemain, à sept heures du matin, Léona entra tout habillée, prête à sortir, dans la chambre de son mari, qui en laissa tomber son rasoir et sa savonnette.

— Quoi ! vous ! il se pourrait ? quel accident ? quel malheur ?

— Rassurez-vous, mon ami, repartit madame de Thervey avec un sourire forcé. Je me sens très bien au contraire, et je veux vous accompagner au tir et à la salle d'armes.

— Quelle charmante surprise ! Et par ce beau soleil ! Une vraie sortie d'amoureux.

— Vous voyez, reprit-elle, j'ai même mis mes gants. Ainsi, je ne vous ferai pas attendre.

— Dans deux minutes, je suis à vous, répondit l'amiral, qui précipita sa toilette.

Il sonna.

— Vite, Joseph, dites qu'on attelle.

Dans la salle d'armes, Léona assise suivait tous les mouvements et tous les coups des deux adversaires avec une attention anxieuse, aiguë.

Par instants, quand les chocs se précipitaient, sa narine palpitait, sa prunelle flamboyait.

En moins d'un quart d'heure, l'amiral fut touché deux fois.

— Je crois que c'est le désir de me surpasser devant vous, dit-il, qui me rend si maladroit.

Toutefois, il se remit, et dans la seconde partie de la séance, il fut plus heureux.

Soudain, Léona poussa un cri de triomphe.

— Ah ! enfin !

L'amiral venait de toucher son adversaire en plein cœur.

Le maître d'armes ne put s'empêcher de regarder avec curiosité sa visiteuse, dans les yeux de laquelle éclatait une joie cruelle.

— Quel intérêt tu prends à ma victoire, ma chère amie ! exclama l'amiral.

— En effet, je me suis passionnée. Je conçois maintenant la noblesse et la grâce de cet exercice, que jusqu'à présent j'avais regardé comme puéril, presque comme stupide.

— M. de Thervey, dit le maître d'armes, est d'habitude plus sûr de ses coups.

— Ah ! fit Léona qui eut envie de sauter au cou de son mari.

En sortant, l'amiral lui répéta que sa présence l'avait fort intimidé, et l'avait rendu nerveux et hésitant.

— Cependant, mon ami, si vous vous battiez pour de bon, il faudrait savoir dominer vos nerfs.

— Je ne m'étais donc pas trompé : tu veux que je me batte ?

— A Dieu ne plaise !

Et son regard redevint soudain impénétrable.

— Maintenant, reprit-elle, je désire que vous me conduisiez au tir.

— Encore ! Mais tu es donc intrépide ce matin ? Tu ne crains pas que les détonations ne brisent cette pauvre tête si facile à impressionner.

— Non. Cela m'amusera. Tout ce qui m'amuse est bon à ma santé.

— En route, ils restèrent un instant silencieux. Puis, tout à coup, l'amiral dit :

— Léona, il se passe en vous quelque chose de singulier. Vous n'êtes pas malade physiquement ; mais quoi que vous disiez, vous avez un profond chagrin, une déception, que sais-je ? Si quelqu'un vous a offensée, désignez-le-moi. Je vous assure que mon bras ne tremblerait pas.

— En vérité, vous êtes fou, mon ami.

— Je veux savoir ce qui vous préoccupe, reprit-il, en lui saisissant le poignet d'un mouvement brusque, presque violent.

Une bouffée de sang lui monta au cerveau.

— Je ne dirai rien parce qu'il n'y a rien, répondit la créole, le sourcil froncé. En tout cas, vous savez que ces façons ne réussissent jamais avec moi.

— Alors, je vous en supplie, ne me laissez pas avec ce doute poignant.

— Quel doute ?

— Que quelqu'un a pu vous manquer de respect

— Allons donc ! Qui ?

— Ce Georges, ce fat, que nous ne voyons plus, et que peut-être vous avez été forcée de mettre à la porte.

— Encore vos jalousies ? Vous étiez jaloux quand il venait trop souvent. Maintenant, vous êtes jaloux parce qu'il ne vient plus.

— Ne plaisantez pas avec cette voix sifflante. Je vois à l'oppression qui vous étouffe en parlant de lui, qu'il s'est passé quelque chose entre vous.

— En tous cas, que vous importe, puisque je ne le vois plus !

— Je veux savoir, je veux savoir, répéta l'amiral hors de lui. J'ai le droit de savoir.

— Vos droits ! riposta Léona avec sarcasme. Les sauvages comme moi n'en reconnaissent d'aucune sorte.

— Mon amie, mon enfant, reprit l'amiral avec douceur, en faisant effort sur lui-même, ne me bravez pas, je vous en supplie ; car vous savez que je ne suis pas toujours maître de moi. Voyons, soyez sincère. Dites-moi ce qui, depuis trois semaines, vous jette dans cette tristesse noire.

— Rien.

— Jurez-le-moi.

— Je le jure, fit-elle, en riant nerveusement.

— Vous mentez.

— A quoi bon votre investigation ? Puisque je ne vous dis rien, c'est que je ne veux rien vous dire. Ou peut-être est-ce que le moment n'est pas encore venu.

La voiture s'arrêta. Ils étaient arrivés au tir.

— L'amiral se trouvait dans un état d'agitation cérébrale qui touchait à la congestion.

— Il est inutile d'entrer, dit-il. Je suis trop agité, mon sang bouillonne. Je ne pourrais même tenir mon pistolet.

— Mais alors, si vous vous trouviez réellement en face d'un homme qui m'aurait offensée, comme vous le supposez ?...

— Je... je... le tuerais ; je vous le promets.

— De grâce ! calmez-vous, mon ami ! tout ceci n'est qu'une plaisanterie et n'a pour but que de vous intéresser davantage à ces exercices très utiles à votre santé.

Fort ému de l'altercation qu'il venait d'avoir avec sa femme, l'amiral fut encore plus maladroit au tir qu'à l'escrime.

— Allons, pensa Léona, il faut attendre.

— Et d'un ton où perçait une nuance de dédain, elle dit à son mari :

— En vérité, vous vieillissez mon ami. Je vous croyais l'œil et le poignet plus sûrs.

— Désignez-moi celui que vous haïssez, répéta-t-il, et si jeune soit-il, vous verrez si mon bras n'est pas plus solide que le sien.

XXV

PERPLEXITÉS AMOUREUSES

— Ce jour-là même, madame de Nérís se tenait dans son boudoir japonais, aux meubles élégants et grêles, aux soies effacées et tendres. Rêveuse, accoudée sur sa table de laque, sa beauté fine, spirituelle, s'harmonisait avec le cadre.

Blonde, d'un blond doré, lustré, avec de vifs reflets, elle avait une jolie tête pure, au nez droit, retroussé à l'extrémité, avec des narines roses, transparentes, moqueuses. Dans la bouche petite, d'une sensualité attirante, et dans la coquetterie du sourire, il y avait plus de défi que d'encouragement.

Sans être trop développé, son buste présentait des rondeurs fermes que la robe modelait avec une perfection rare.

Parisienne par la distinction et l'esprit, elle aimait les chiffons en artiste, sans toutefois faire de la toilette la préoccupation absorbante de sa vie. Nulle ne savait comme elle combiner, harmoniser les couleurs, poser un nœud ou jeter une fleur. Ses robes et ses chapeaux

étaient de véritables chefs-d'œuvre; et elle apportait dans l'originalité cette mesure exquise qui caractérise le bon goût.

Elle plaisait, elle ravissait, non seulement par sa beauté, mais par la vivacité, l'imprévu de sa riposte, par sa coquetterie même; car les hommes savent gré aux femmes du soin qu'elles prennent à leur plaisir.

Rosanne n'était point frivole. Sa causerie pétillante, un peu sceptique et railleuse, devenait émue parfois jusqu'au sentimentalisme. Alors le brio, la vitalité qui éclataient d'ordinaire dans l'expression de son visage, se voilaient tout à coup en un alanguissement plein de profondeur et de tendresse.

Cette mobilité, ces brusques oppositions de physionomie, étaient un de ses plus grands charmes. Ils attisaient la curiosité de l'observateur et de l'amoureux, qui découvraient soudain chez cette jolie mondaine en apparence futile, un caractère sérieux, un cœur aimant, passionné peut-être.

Ce jour-là, son œil, d'ordinaire pétillant de gaieté douce, était replié et fixe.

Pourquoi Barthès ne venait-il plus la voir?

Renonçait-il à elle? Avait-il été jaloux de Favières? Mais ne lui avait-elle pas laissé entendre clairement qu'elle le préférait au diplomate, malgré son titre et sa fortune?

Alors que signifiait ce recul? Étaient-ce les millions de Modeste qui le tentaient?

Elle était plongée dans ces réflexions pleines d'anxiété et d'amertume, quand un valet de pied entra et lui remit une lettre.

Reconnaissant l'écriture, elle s'en saisit avidement, brisa le cachet avec fièvre, les yeux baignés d'une flamme humide, les paupières mi-closes, qui palpaient comme sa poitrine.

Mais pendant cette lecture, elle devint toute pâle ; puis elle laissa retomber la lettre.

En voici le contenu :

« Madame,

» Je vous ai déjà parlé, mais bien vaguement, d'un projet de mariage dont on m'obsède. Avant de consentir à une présentation, je désire vous entretenir confidentiellement.

» Me ferez-vous la grâce de m'accorder cet entretien et de m'en fixer l'heure et le jour ?

» Je dépose à vos pieds l'hommage de mon admiration et de mon profond respect.

» BARTHÈS. »

La physionomie coquette et rieuse de Rosanne était maintenant toute sombre ; et au bord de ses cils dorés tremblaient des larmes.

Il osait encore parler de ce mariage, y arrêter sa pensée, après tous les encouragements tacites qu'elle lui avait donnés, soit par ces regards qui se croisent et s'étreignent, soit par ces allusions, ces demi-mots que comprennent si bien les amoureux et qui dispensent de toute explication.

Donc, s'il l'avait aimée, il ne l'aimait plus. Mais pourquoi ?

Que lui préférait-il en Modeste, qu'il n'avait fait qu'entrevoir ? Peut-être était-il gagné par ce charme de jeunesse et cette ingénuité dont les hommes sont si friands. Ou bien, comme tous les autres, c'était l'argent, la fortune.

— Oui, se disait-elle, la dot de Modeste le tente. C'est un ambitieux, un ambitieux flegmatique qui ne cherche pas l'occasion, mais qui sait l'attendre et la saisir aux cheveux quand elle se présente.

Elle qui croyait enfin avoir trouvé en lui un homme, un

caractère pur, délicat ! Et ce ne serait qu'un vulgaire calculateur, qui peut-être ne demandait cet entretien que pour savoir si sa fortune pouvait entrer en parallèle avec celle de Modeste !

Toutes ses illusions étaient ainsi renversées soudainement, brutalement.

Elle sentait monter en elle un flot de dégoût et de colère.

Elle ne lui répondrait pas : elle lui ferait comprendre par son silence tout son mépris.

Pendant trois jours elle fut inébranlable, malgré la tentation qui, par instants, la tenaillait.

— Ah ! s'il est patient, moi je serai ferme !

Néanmoins, elle espérait qu'il n'attendrait pas cette réponse, et qu'il viendrait, ou du moins qu'il écrirait de nouveau.

Il ne vint pas et n'écrivit point.

Et cependant elle sentait qu'il souffrait autant qu'elle.

Il lui arrivait de s'enfermer dans sa chambre et d'éclater en sanglots.

En d'autres moments, elle se répandait en sarcasmes contre ce tempérament de glace.

Mais elle revoyait le franc sourire de sa lèvre si rouge ; elle se rappelait aussi ce qu'avait dit Favières de ses amours mystérieuses et violentes.

A la fin du troisième jour, elle ne s'emporta plus, ne se moqua plus.

Elle avait la fièvre et elle avait froid. Un frisson nerveux lui courait dans les cheveux, entre les épaules ; ses dents claquaient ; ses paupières frémissaient. Au moindre bruit, elle avait des sursauts brusques. A chaque coup de sonnette, elle tressaillait, prêtant l'oreille, avec des palpitations qui l'étouffaient ; et dès qu'elle apprenait que le visiteur n'était pas lui, elle retombait dans un accablement fébrile.

Toutefois, elle lutta jusqu'à la fin du jour, ayant au cœur une souffrance aiguë, et dans le cerveau des tourbillons de flamme.

Dans une indécision cruelle, Rosanne s'asseyait à son petit bureau japonais de nacre et d'ébène pour écrire à Barthès de venir en hâte; car elle s'effrayait de passer une nuit encore dans cette torture. Puis elle rejetait la plume.

— Non, cet homme est vil. De l'argent, de l'argent, répétait-elle, il ne veut que de l'argent. J'empêcherai ce mariage; car il ne peut l'aimer... Hélas! Modeste est plus jeune que moi...

Et elle ressentait un mouvement de haine contre sa filleule, qui lui prenait le cœur de celui qu'elle aimait.

Aussitôt elle repoussait avec horreur ce sentiment odieux et bas.

— Jalouse, à présent! jalouse de Modeste! Pauvre chérie! Ah! c'est la souffrance qui me rend injuste et méchante!

Elle passa ses deux mains sur son front brûlant; puis elle éclata de rire.

— Allons, voyons, moi, jusque-là si sceptique, si fière, si vaillante, je me laisserais envahir à ce point par un amour indigne? Non, je dominerai cela. Je ne veux pas aimer cet homme méprisable, je ne l'aimerai pas.

Mais, tout à coup, il lui sembla qu'elle venait de préférer un blasphème.

— Méprisable, lui, l'hermine! lui, si loyal! Et il est aimant, malgré cette froideur apparente. Il est bon surtout. Si je souffre, n'est-ce pas moi qui ai manqué de confiance et de bonté? S'il ne vient pas, c'est par discrétion, c'est qu'il attend ma réponse. Ne doit-il pas être justement froissé de mon silence?

Elle se remit à son bureau et écrivit fiévreusement :

« Monsieur et ami,

» Venez demain à deux heures. Je serai très heureuse de vous voir ; et si je puis vous donner un bon conseil, comptez sur mon amitié.

» R. DE NÉRIS. »

— Un conseil ! si ce n'était qu'un prétexte pour se déclarer... Lui, se déclarer ! Il est trop orgueilleux. Peut-être prétend-il que ce soit moi qui le demande en mariage. Qui sait ? Aujourd'hui les hommes, en fait de mariage, ont de telles prétentions !

Néanmoins elle glissa rapidement le billet dans une enveloppe et sonna.

— Courez porter cette lettre à son adresse, dit-elle au valet de pied.

— Il y a une réponse ?

— Non.

Alors elle respira, et alla se mettre au lit, où elle prit enfin quelque repos.

Le lendemain, vers deux heures, l'anxiété la reprit. S'il allait ne pas venir, la bouder de son peu d'empressement à lui répondre.

A cette pensée, elle éprouvait de soudaines défaillances, suivies de réactions qui lui faisaient monter le sang au visage.

Deux heures sonnèrent. Il ne venait point.

Pas exact ! C'est qu'il ne l'aimait pas. Depuis huit jours qu'il ne l'avait vue, n'eût-il pas dû être en avance ?

Alors la fièvre de nouveau lui battit aux tempes. Était-elle folle d'aimer ainsi un homme qui la dédaignait ? Mais elle serait forte, elle serait héroïque. Jamais il ne saurait ce qu'elle avait souffert pendant ces trois jours, jamais il ne saurait qu'elle l'avait aimé jusqu'à en mourir.

Le domestique entra et annonça :

— **M. Barthès.**

Il était deux heures un quart.

Barthès, l'homme pondéré et calme, était d'ordinaire fort exact : jamais en avance, jamais en retard. Mais, lui aussi, depuis trois jours, avait beaucoup souffert. Ses occupations mêmes n'avaient pu le distraire. Vingt fois, il avait été sur le point de courir chez madame de Nérès, ne pouvant supporter une plus longue attente. Cependant, montrer de l'impatience, c'était maladroit. Avec une profonde connaissance du cœur féminin, il pensait que, plus il témoignerait d'empressement, plus elle, au contraire, s'efforcerait de paraître indifférente et coquette.

Il avait donc résisté à la tentation d'aller se jeter à ses pieds, et lui avouer le sentiment véhément, unique, profond qu'elle lui avait inspiré.

Depuis une heure, il était habillé, ganté, prêt à partir. Ne pouvant tenir en place, il avait donné l'ordre à son cocher de prendre le chemin le plus long, de monter les Champs-Élysées et de traverser le parc Monceaux.

Malgré son grand empire sur lui-même, il était agité, lui aussi, févreux. Il semblait en effet qu'à distance, il devinât et partageât toutes les impatiences de Rosanne.

Il éprouvait comme une oppression pleine d'angoisse, qui par instants l'étouffait.

— C'est trop fort ! se disait-il, riant de sa torture. Je ne puis plus me faire d'illusions, je suis ensorcelé. Inutile de m'en défendre. Mais avant de me déclarer, il faut du moins que je sois sûr d'être aimé. Elle a pour moi quelque préférence, c'est clair ; mais elle est si coquette ! Et si elle n'affectait cette préférence que pour mieux se moquer de moi ?

À cette pensée, une bouffée de flammes lui montait aux yeux et l'aveuglait.

Pour dissiper cette chaleur, il descendit de voiture, marcha un instant, consultant cependant sa montre à toute minute. Ce fut donc pour bien affirmer son empire sur lui-même, qu'il arriva chez madame de Nérís avec un quart d'heure de retard.

Il jeta un coup d'œil à la glace de l'antichambre, aperçut son visage altéré, ses yeux meurtris par l'insomnie ; et il se composa sur l'heure un visage calme et souriant.

Rosanne, de son côté, après lui avoir désigné un siège, se laissa tomber avec une nonchalante aisance sur le divan et essaya de paraître indifférente et gaie.

Mais, quand leurs regards troublés se rencontrèrent, ils en éprouvèrent tous deux comme un choc électrique. Leurs corps eurent un mouvement en avant involontaire ; et moins maître d'eux-mêmes, ils se fussent jetés dans les bras l'un de l'autre.

Malgré les efforts qu'ils firent pour la dissimuler, leur émotion se trahissait par l'embarras de leur attitude, par l'altération de leur voix.

— Ah ! monsieur Barthès, s'écria Rosanne, comme j'étais impatiente de vous voir !

— En vérité, madame, vous me flattez.

— Non, ne voyez là dedans rien de flatteur. Les femmes sont si curieuses !

Elle lui tendit la main.

Barthès prit cette main et la baisa avec respect, l'effleurant à peine de ses lèvres.

Ce froid baiser après cette entrée émue, interloqua complètement Rosanne.

Cependant, elle reprit d'un ton qu'elle voulut rendre dégagé, bien que ses lèvres tremblassent un peu :

— Alors, décidément, on veut vous marier ?

— Oui. Et comme je vous l'ai dit, je ne veux rien décider sans avoir pris votre avis auquel j'attache un très haut prix.

— Il s'agit toujours de ma filleule?

— Tout d'abord, je voudrais connaître votre opinion sur le mariage.

— Mais, pardon! qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être consultée? demanda Rosanne d'un ton légèrement sarcastique. Serait-ce mon grand âge?

— Oh! madame! protesta Barthès.

— Alors, c'est l'expérience que j'ai pu faire du mariage? Eh bien! cher monsieur Barthès, j'ai été très malheureuse avec M. de Nérès. Dans le monde, M. de Nérès était un homme accompli : joli garçon, aimable, sympathique, très brillant en société, ce qui faisait dire de lui partout : « Quel homme charmant! » Néanmoins, les quatre années que j'ai passées avec lui ont été un enfer. J'avais cru épouser un homme qui m'aimait, et il ne m'aimait point. Bien plus, cet être si séduisant ne savait pas aimer. Il était coquet en amour; et tandis que je donnais toute mon âme, que je me jetais dans le mariage avec la soif d'une affection profonde, éternelle, lui ne me donnait rien, ne répondait à aucune de mes aspirations : je ne rencontraï qu'un cœur vide, léger, frivole, incapable d'un sentiment sérieux et durable. On me reproche d'être coquette. C'est le souvenir de ma déception qui me rend sceptique et craintive. Après avoir tant souffert de mes jalousies et de mes désillusions, est-il étonnant que je sois devenue défiante?

— Vous me voyez vivement touché de cette confidence et de ce passé douloureux, qu'on est loin de soupçonner en vous voyant. J'avais, en effet, entendu parler de M. de Nérès, comme d'un homme parfait dont vous sembliez fort éprise.

— Oui, éprise jusqu'à l'aberration. Aussi n'aimerai-je plus qu'à bon escient. Mais pour en revenir au mariage sur lequel vous me demandez mon opinion, voici le conseil que me dicte mon expérience : si vous vous sentez

incapable d'aimer toute votre vie, ardemment, profondément, une femme digne de cet amour et qui le partage, faites un mariage de pure convenance, c'est-à-dire une alliance de deux situations, de deux fortunes; mais alors, qu'il n'y ait d'amour ni d'un côté ni de l'autre. En ce cas, on se marie pour remplir une mission sociale, tenir un rang dans le monde, faire des enfants, puisqu'il en faut pour perpétuer l'espèce. Dans ces conditions, un mari et une femme peuvent rester toute leur vie d'excellents amis, unis par les intérêts, les liens de famille, et trouver un bonheur relatif et même absolu dans cette association raisonnable et pratique. J'ai rencontré dans le monde des gens d'infiniment d'esprit qui vivaient de cette façon et s'en accommodaient au mieux. Monsieur a des maîtresses, madame flirte de son côté. L'un et l'autre, d'un commun accord, ferment les yeux, surtout si madame est circonspecte et évite le scandale. Le soir on se retrouve, on parle affaires, éducation des enfants. Dans les grandes circonstances, la femme se dévoue même à son mari. S'agit-il d'obtenir une place, une décoration? elle intrigue, elle sollicite, quand elle ne va pas plus loin. Elle travaille pour la communauté, et l'on dit : « Quelle femme admirable ! quel dévouement elle montre à ce mari qui le mérite si peu ! » Tels sont, n'est-ce pas ? la plupart des ménages mondains de notre époque.

— Hélas ! il faut bien le reconnaître, le tableau est exact. Il ne donne aucune envie de tenter l'aventure. Mais enfin vous croyez que, par exception, il soit possible de trouver le bonheur dans le mariage ?

— Ah ! çà, il paraît que c'est la pierre philosophale ! L'amour dans le mariage, c'est-à-dire, l'éternité, la sécurité dans l'amour, ce serait à mes yeux le bonheur complet, parfait, l'idéal. On en cite bien un exemple dans l'antiquité ; mais, de nos jours, les Philémon et les Baucis sont tout ce qu'il y a de plus rare.

— Ce bonheur, le croyez-vous impossible ?

— Non, sans doute, répartit Rosanne avec un sourire, où il y avait à la fois de la coquetterie et de l'amertume.

— Enfin, que me conseillez-vous ?

— Donner un conseil en pareille matière, c'est fort délicat, puisque, s'il s'agissait de prendre moi-même un parti, je serais fort perplexe ; et cela dépendrait, d'ailleurs, uniquement du prétendant.

Elle fit une légère pause, comme pour inviter Barthès à lui adresser une nouvelle question. Mais de son côté, Barthès pensait :

— Quelle liberté d'esprit ! Il est évident que sa déception est encore trop cuisante, pour qu'elle songe à se remarier.

Devant ce silence, Rosanne se hâta d'ajouter :

— Fort heureusement, il n'est pas question de moi. Parlons de vous, parlons surtout de ma charmante filleule qui a encore toutes les illusions, et par conséquent toutes les espérances. Et elle mérite si bien d'être heureuse ! Une âme d'élite, un cœur tout sentiment, et quinze millions en perspective. Cela vaut la peine qu'on y réfléchisse, aujourd'hui surtout que les moindres robes sont de quinze cents francs, et le plus petit chapeau du matin, de cent cinquante. Je crois donc qu'étant ambitieux comme vous devez l'être — car vous êtes ambitieux, n'est-ce pas ?...

— Sans doute. J'ai même toutes les ambitions, et la première serait d'être aimée de ma femme. Or, comme je tiendrais à l'aimer aussi, je la voudrais belle entre toutes, spirituelle, élégante ; je désirerais trouver en elle tout à la fois une maîtresse et une amie ; car je serais fidèle, moi.

— En effet, vos prétentions n'ont pas de bornes : un phénix tout bonnement. Eh bien ! en épousant Modeste, vous auriez la chance de faire vous-même l'éducation de

votre femme. C'est une nature fine, très aimante, chez qui le sentiment tient lieu de tout ce qui peut encore lui manquer. L'argent ferait le reste.

— Croyez-vous donc que l'argent puisse donner l'esprit et la distinction?

— Je vous affirme que, lorsque vous aurez placé ma jolie filleule dans un cadre luxueux, elle sera divine. Un couturier de talent et un tapissier de génie feront de cette jeune fille, qu'aujourd'hui on regarde à peine, une femme ravissante et peut-être une femme à la mode.

— Décidément, se disait Barthès, elle fait trop l'éloge de sa filleule pour avoir jamais songé à m'épouser.

— J'aurais pensé, reprit-il, que le goût, le sentiment de l'art, tout ce qui constitue le génie de la femme, étaient des dons naturels qui ne pouvaient s'acquérir.

— Pardon, cela s'apprend comme le reste.

— A Moulins-Engibault ?

— Vous oubliez, monsieur Barthès, que c'est mon pays.

— C'est vrai : j'ai dit une sottise. Cette ressemblance avec vous devrait, au contraire, me convaincre ; car je voudrais une femme qui fût de tous points semblable à vous, qui possédât votre grâce, votre esprit un peu caustique, parfois même un peu cruel, mais sous lequel on devine tant de vraie bonté.

— Quand on veut ainsi bombarder les gens, on les prévient, fit Rosanne en riant.

— Pourquoi riez-vous, madame ? Tout ce que je dis est absolument l'expression de ma pensée, ajouta Barthès très ému.

Madame de Nérès sentait aussi l'émotion la gagner. Et cependant, par fierté, pour la dissimuler, elle reprit avec un rire nerveux, légèrement ironique :

— Mais voilà, moi, je ne suis plus jeune, et je ne suis pas riche comme ma filleule. Savez-vous pourquoi j'éloigne les déclarations et les demandes en mariage ? C'est

qu'il faudrait dire mon âge et débattre des questions d'intérêt, ce qui me serait odieux.

Barthès allait répondre, protester, peut-être se jeter aux pieds de madame de Nérès, lui déclarer son amour, lui demander sa main, lorsque M. Ledrain, affairé, rayonnant, entra dans le boudoir sans se faire annoncer et sans frapper.

— Ah! pardon! je te croyais seule, ma chère Rosanne.

Se tournant vers Barthès :

— Monsieur, j'ai bien l'honneur... Enchanté de vous rencontrer ici. Je viens, ma chère nièce, t'annoncer deux grandes nouvelles qui vont te faire plaisir, j'en suis certain. C'est aujourd'hui, jour mémorable en ma vie, que paraît mon premier article dans *La Révolution pacifique*. C'est aujourd'hui également qu'a été terminé mon semoir à brouette. Un bijou, ce semoir, un vrai bijou.

Rosanne et Barthès maudissaient l'intrus. Ils ne l'écoutaient point.

— Et Modeste? Où est Modeste? Que je lui raconte tous mes succès. A propos, ma chère Rosanne, je viens aussi t'informer que je dîne en ville ce soir. On a dû m'apporter un habillement complet, pantalon, habit et gilet ouvert jusqu'ici, je t'en préviens, car tu aurais pu ne pas me reconnaître. Un indigène de Moulins-Engibault arriverait ce soir entre six et sept, qu'il ne pourrait en croire ses yeux : le spartiate, le stoïque Ledrain, habillé à la dernière mode. Quand Modeste va me voir ainsi accoutré, accoutré est le mot, car je proteste contre ces modes ridicules, elle me reniera pour son père. Mais enfin, je suis du journal, il faut faire comme tout le monde.

S'adressant de nouveau à Barthès :

— Et vous, monsieur, ne serez-vous pas aussi des nôtres ce soir?

— Non, monsieur, j'ai refusé toute invitation ; car je ne fais partie ni de la rédaction ni du conseil de *La Révolution pacifique*.

— Ah ! fit Ledrain dont la bouche se fronça, seriez-vous donc plus prudent que moi-même ? Vous m'avez, en effet, fort ébranlé l'autre jour par vos sages objections. Cependant, comme j'étais engagé déjà, je me suis dit qu'il était bon que parmi tous ces cerveaux surexcités, agités, détraqués, il y eût au moins une tête solidement posée sur de fortes épaules ; qu'au milieu de toutes ces idées en ébullition, sans ordre, sans coordination, un esprit pondéré et méthodique comme le mien pouvait rendre les plus grands services.

— Et puis, ajouta Barthès, vous avez une autorité que je n'ai pas. Vous serez écouté, vous. Votre expérience, votre sens pratique s'imposeront d'eux-mêmes.

— Ils feront contrepoids, continua le solennel Timothée flatté dans ses plus chères prétentions, à toutes leurs théories aussi dangereuses que folles. Grâce à moi, le journal sera plus pacifique que révolutionnaire. Ah ! c'est toi, Modeste ! Entre donc, chère enfant.

Modeste, en effet, avait entr'ouvert la porte ; mais apercevant un tiers entre sa marraine et son père, elle avait fait un mouvement en arrière.

— Viens donc, chérie, s'était empressée d'ajouter madame de Nérès. Voici M. Barthès dont tu m'as entendue parler quelquefois, et que je veux te présenter.

Modeste s'avança rougissante, avec un gracieux embarras, dont elle se remit aussitôt. Elle salua par un demi-sourire, plein de finesse, de coquetterie presque.

— Comme te voilà belle ! s'écria M. Ledrain.

— Je suis enfin habillée en Parisienne ! répliqua la jeune fille. Je commençais à être un peu honteuse de mes petites robes de campagne.

— Cette toilette est ravissante, malgré sa simplicité, dit Barthès, une vraie toilette de Parisienne, en effet.

-- Comment! s'écria M. Ledrain avec sévérité, du satin, de la dentelle, des fanfreluches!

— Puisque nous sommes à Paris, il faut en suivre la mode. Seulement, tu vas trouver que cela coûte un peu cher. Je n'oserai jamais... Cependant marraine qui s'y connaît, prétend que c'est le prix. Ma foi! tant pis: deux mille cinq cents francs avec le petit vêtement et le chapeau assortis.

— Deux mille cinq cents francs! Vous dites... Tu dis? Deux mille cinq cents francs! Mais, malheureuse enfant, c'est le revenu d'une ferme de cent mille francs! Ma grande ferme de Vertpré ne me rapporte pas même cela.

— Que veux-tu? A Paris, c'est comme ça. Tu le sais bien, papa, puisque tu répètes toujours que Paris est un gouffre, où vont se précipiter tous les revenus de la France. Mais nous avons encore bien autre chose à t'avouer.

— Quoi? Quoi encore?

— Préparez-vous, mon cher oncle, dit plaisamment Rosanne, à recevoir une tuile formidable.

M. Ledrain s'assit, les yeux arrondis par un véritable et comique effroi.

— Eh bien! voilà, fit Modeste: marraine, me trouvant abominablement fagotée, vient de me commander un trousseau.

— Oh! rien d'extraordinaire! s'empressa d'ajouter Rosanne.

— Seulement, ça coûtera... reprit Modeste.

— Combien, mademoiselle? questionna M. Ledrain, le sourcil froncé.

— Gare à la tuile, père! Douze mille francs.

M. Ledrain se leva d'un sursaut brusque; ses rares cheveux parurent aussi se dresser sur sa tête.

— Je ne paierai pas, voilà tout. Je ne puis prêter les

mains à de pareilles dilapidations. Pardon, monsieur Barthès, de cette explication devant vous. Mais vous, qui êtes un homme sensé, vous me comprendrez.

— C'est justement, monsieur Ledrain, parce que j'ai la prétention d'être un homme sensé, que je prendrai le parti de ces dames. A Paris, tout se paye, mais surtout le talent. Une robe dont les couleurs s'harmonisent au visage, dont la forme perfectionne la beauté, c'est une œuvre d'art, éphémère sans doute, mais exquise, mais utile surtout ; car la toilette, c'est la poésie du corps. Or, est-ce à nous de nous plaindre du soin que prennent les femmes à nous plaire ? Enfin qui paierait ces grands artistes, si ce n'étaient les gens riches ! Les femmes, ces êtres capricieux et charmants, artistes dans l'âme, n'ont été créées que pour faire éclore l'art dans ce qu'il a de plus raffiné, de plus subtil, que pour développer le génie de l'homme, en un mot, et dépenser l'argent que nous gagnons ou épargnons. Au point de vue économique, supprimez le luxe, monsieur Ledrain : vous supprimez dumême coup les trois quarts des industries, vous supprimez surtout le grand mobile qui pousse les sociétés à se perfectionner, à s'enrichir. L'amour du luxe, que condamnent les moralistes grincheux, n'est point un vice social ; c'est, au contraire, le plus puissant des leviers. Cet amour du luxe est inné chez l'homme et surtout chez la femme, dont le goût plus délicat se complaît aux raffinements. Et si, malgré toutes les prédications, tous les sermons, si malgré tous les effondrements, toutes les ruines qu'il amoncelle, il se développe sans cesse et de plus en plus, c'est que le beau en tout est la destinée même de l'homme.

— Alors, votre conclusion ?... demanda M. Ledrain.

— C'est qu'il faut payer, dit en riant madame de Nérès.

— Quinze mille francs pour habiller cette petite péronnelle !

Un domestique entra :

— Le tailleur de monsieur.

— Allons bon ! s'écria M. Ledrain, encore une tuile. Moi qui ai oublié de fixer le prix d'avance. Si, comme vous le dites, le talent se paye... à combien va s'élever ma facture ? Ah ! ce Paris ! Non, gouffre n'est pas assez : fournaise ! oui, c'est bien cela : fournaise, où viennent se fondre comme dans un creuset les lingots de tous les pays, les fortunes les plus solides, les intelligences les plus fortes, les consciences les plus pures. Elle dévore tout, cette fournaise, tout, sans parler de sa vie qu'on y brûle une fois plus vite que partout ailleurs. Depuis trois semaines, j'ai bien consumé trois ans de mon existence.

Et levant au plafond des bras menaçants et désespérés, il sortit pour aller essayer ses habits, dernière mode.

Quand il fut sorti :

— Vous, du moins, mademoiselle, vous vous plaisez à Paris ?

— Oh ! oui, monsieur ! répondit Modeste d'une voix extasiée.

— Et vous aimez beaucoup la toilette ?

— A vrai dire, pour moi, cela m'est tout à fait égal ; mais...

— Alors pour quoi ou pour qui ?

— Pour quoi ?... Pour qui ?... fit Modeste, interdite. Je n'en sais rien. Le goût m'en vient, sans doute. Depuis surtout que je vous ai entendu faire du luxe un si bel éloge, je vais l'aimer encore plus.

— Ce sont là, en effet, des théories, dit madame de Nérès, que vous soutenez avec beaucoup d'éloquence, et qui doivent avoir auprès des femmes beaucoup de succès.

— Je ne cherche pas le succès, madame, je me borne à exprimer ma pensée.

— Au reste, je partage absolument votre manière de voir sur le luxe.

— Moi aussi, applaudit Modeste en frappant des mains. Si tu veux, marraine, nous allons porter au creuset tout ce que nous pourrons enlever de la bourse de papa. Seulement, tu sais, dix pour cent pour mes pauvres. C'est le moins qu'on puisse faire, alors qu'on jette tant d'argent en futilités : prélever la dîme pour les malheureux.

— Voilà une idée généreuse et charmante, mademoiselle, dont je vous félicite.

— Ah ! monsieur, c'est que j'ai là-bas, à Moulins, une pauvre famille, avec deux bébés si gentils ! Sans moi, tout cela mourrait de faim.

— C'est donc pour ça, dit Rosanne, que je te vois toujours t'arrêter devant les magasins de vêtements d'enfants.

— Que veux-tu ? je les adore, ces bébés-là, si frais, si mignons, avec de belles petites mains, et de jolis pieds roses ! Pauvres petits ! Ils m'aiment déjà. Je n'ai pas grand mérite à penser à eux. Vous croyez peut-être que c'est charité ? C'est égoïsme, tout bonnement. Je suis si heureuse, quand je les vois contents !

Rosanne, en ce moment, jeta un regard à Barthès qui semblait ému et ravi. Elle crut voir naître en lui un sentiment tendre pour cette enfant si naturellement bonne, et une douleur aiguë lui serra le cœur. Elle commençait à regretter l'épreuve à laquelle elle avait voulu le soumettre, en le mettant en face d'une aussi séduisante rivale.

M. Ledrain rentra en grande toilette de soirée, les bras écartés, majestueux, transfiguré.

— Bravo ! Bravo ! s'écria Modeste.

— Pardon, monsieur Barthès, de vous déranger encore. Je voudrais avoir l'avis de ces dames ; car le tailleur est là. Et comme ce n'est plus celui de Moulins-Engibault, qui avait l'habitude de mes lévites marron, je ne me fie pas à

ces farceurs de Parisiens, toujours enchantés de « vous mettre dedans », comme ils disent. Enfin, comment cela va-t-il?

— Admirablement, répondit Rosanne.

— C'est parfait, approuva à son tour Barthès. Vous le voyez bien, monsieur Ledrain, l'attrait du luxe, c'est contagieux.

— Hélas! j'ai sacrifié à la mode pour cette fois-ci. Tout à l'heure, en parlant de tout ce que la fournaise parisienne réduisait en cendres dans son implacable creuset, j'ai oublié mon stoïcisme de quarante ans. Celui qui m'eût dit, il y a seulement quinze jours, que j'écrirais dans un journal appelé *La Révolution*, et que le même jour, je me verrais déguisé en gommeux, je l'aurais traité d'imposteur ou de fou. Mais bientôt, nous retournerons là-bas, ma chère Modeste, dans notre bonne et honnête petite ville, et nous y reprendrons notre vie calme, nos habits simples et toutes nos saines habitudes.

— Mais, père, c'est que je ne suis pas du tout pressée de revoir Moulins. Je crois même qu'à présent, j'y prendrais le spleen.

— Et, reprit en riant Rosanne, je gage que ce soir, vous allez vous empoisonner dans un de ces grands restaurants qu'hier encore vous traitiez d'usine à poison.

— Non, pas au restaurant.

— C'est donc un mystère? fit Modeste.

— Les petites filles ne doivent pas tout savoir. Mais j'oublie que mon tailleur m'attend.

— De mon côté, dit Barthès en se levant, je craindrais d'être indiscret en restant plus longtemps. Me permettez-vous de revenir dans deux jours vous demander la suite de notre entretien?

Saluant Modeste :

— Mademoiselle...

Mais elle, lui tendant la main à l'anglaise :

— Mille remerciements, monsieur, pour avoir pris ma défense et la défense du luxe.

— A bientôt donc, dit avec une nuance de froideur Rosanne qui pensait : Est-ce pour moi qu'il revient ou pour elle?

— Eh bien ! marraine, demanda aussitôt Modeste, ai-je bien joué mon rôle ?

— A ravir. Trop bien peut-être, soupira Rosanne.

Modeste la regarda avec des yeux étonnés, chagrins.

— Comment cela ?

— S'il allait t'aimer ?

— Cela, c'est impossible, protesta Modeste ; si je me prête à cette épreuve, c'est que je suis convaincue qu'elle fera tomber tous tes doutes.

— Puisses-tu avoir raison, ma chérie ! J'aurai, en tout cas, le courage de continuer l'épreuve jusqu'au bout. Il faut que je sache si le sentiment qu'il a pour moi est sérieux, ou si ce n'est qu'une fantaisie. Mais, dis-moi, comment le trouves-tu ?

Modeste prit la main de madame de Nérès ; et la regardant dans les yeux d'un air un peu craintif :

— Marraine, je voudrais te faire une question. Et cependant, je n'ose te demander une pareille confiance.

— Parle, chère enfant.

— Crois-tu l'aimer autant que j'aime Georges ?

— Oui.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Modeste.

— Pourquoi donc ?

— Parce que bientôt, nous serons quatre heureux.

— Comment cela ?

— C'est que ce monsieur Barthès est très bien en effet,

et que je le crois digne de toi. Rassure-toi, il ne pense pas à moi, c'est toi seule qu'il aime.

— A quoi as-tu vu cela ?

— J'en suis sûre.

— Tu sais, chérie, que je n'entends pas que tu triches. Continue à être coquette, très coquette ; et surtout qu'il ne puisse pas soupçonner ton affection pour Georges.

— Je te le promets, marraine. Cependant... cependant...

— Non, pas de cependant ; obéis-moi aveuglément.

— J'obéirai, dit-elle, en se jetant au cou de Rosanne. Tu as raison : si étant aimé d'une femme comme toi, son affection était capable d'une défaillance, c'est qu'il ne mériterait pas un tel bonheur.

XXVI

LA FINANCE INTERLOPE

La baronne de Chadeuil occupait un vaste appartement, boulevard Malesherbes.

L'antichambre, tendue de vieilles tapisseries dans des cadres d'ébène, était à la fois sévère et un peu excentrique, avec sa lanterne Renaissance et les deux statues supportant des torches, qui semblaient garder l'entrée du salon.

Ce premier salon, fort riche, était d'un style Louis XIV scrupuleusement observé : les meubles de bois doré, sculpté, finement fouillé, étaient garnis de velours de Gênes aux nuances multiples, harmonieusement fondues.

La disposition des draperies était correcte, d'un grand effet, un peu solennelle.

Rien que des dorures mates, éteintes. Mais les cristaux des lustres et des candélabres jetaient au milieu de cet ameublement majestueux, presque grave, une note claire et gaie. Aucun bibelot accusant la futilité. L'ensemble en était calme et cosu. On y remarquait un grand soin de garder un décorum presque officiel.

Mais on soulevait la portière, et l'on pénétrait dans un coquet boudoir, tendu de lampas jonquille, aux reflets un peu effacés. Là, l'ameublement le plus disparate : des chaises grêles à côté de fauteuils larges, écrasés ; les consoles et les guéridons étaient encombrés de bibelots exquis : émaux du Japon, gros vases ventrus, coupes élancées, statuettes de bronze, fines, élégantes, ivoires japonais baroques. A côté de monstres en porcelaine, des bergerades de Sèvres, des coffrets de toutes formes et de toutes nuances, de satin mauve, paille, rose et des écrins entr'ouverts, où ruisselaient des perles et des pierreries, qui jetaient dans ce réduit éclairé par un jour doux, filtrant à travers plusieurs rideaux superposés, toutes les couleurs d'un palette folle.

Au coin de la cheminée, tout encadrée d'étoffes rares, une chaise longue de soie bleu pâle, dont les draperies étaient relevées par des glands touffus de soie jonquille.

Dans ce boudoir, créé par la fantaisie, régnait un désordre capricieux et charmant.

Une seconde porte en enfilade avec la première conduisait à une troisième pièce, plus bizarre encore, plus inattendue.

Tendu d'étoffe persane, brodée d'or et d'argent, éclairé par un lustre aux verroteries multicolores, ce dernier salon semblait un rêve de l'Orient.

Le tapis persan était d'une laine brillante et souple, d'un dessin compliqué et d'un coloris étincelant. Le divan, très bas, qui régnait tout autour de la pièce,

jonché de coussins, présentait au regard ébloui un entre-croisement de soie, de satin, d'or et les enluminures les plus variées et les plus riches.

De petites tables, en bois de fer découpé comme de la dentelle, étaient disposées de distance en distance le long du divan, et offraient aux visiteurs de fines cigarettes de Latakié ou ces longues pipes dans lesquelles se consume lentement un tabac parfumé.

Au centre de la pièce un brûle-parfum de forme étrange répandait dans l'atmosphère des senteurs subtiles et pénétrantes.

Ce salon, dans lequel se tenait Sylvia en attendant ses convives, était en harmonie avec son opulente et capiteuse beauté. Elle avait choisi ce cadre, parce qu'elle connaissait le goût de Georges pour la vie orientale, son luxe voluptueux et hypnotisant, sa lascive indolence et son sensualisme énervant.

Elle portait une robe de brocart vert pâle, avec des guirlandes et des glands de perles. Très-décolleté, son corsage était retenu sur l'épaule par une barrette composée de trois rangs de perles fines, et qui laissait à découvert la merveilleuse attache des bras.

Sans aucun bijou, elle n'était parée que de sa seule beauté et de son admirable chevelure, retenue d'un côté seulement par un énorme scarabée aux ailes diaprées d'émeraudes et de rubis, et qui jetait une note aiguë, hardie, dans cette simplicité voulue. Cette simplicité faisait ressortir les lignes fières et gracieuses des épaules, et la torsion admirable du cou, et le galbe marmoreen des bras si blancs, avec, au coude, un rehaut rose, qui avivait et rendait plus provocante une riieuse fossette.

Il était six heures. Elle attendait Georges, à qui elle avait écrit la veille, craignant sans doute qu'il ne vint pas, un billet ainsi conçu :

« Cher directeur,

» Je compte absolument sur vous pour demain, ne l'oubliez pas. Ce dîner sans vous serait comme un corps sans tête. Que deviendraient vos pantins sans le machiniste qui fait mouvoir leurs ficelles ?

» Comme je suis votre collaboratrice, ne voyez là rien de blessant pour vos rédacteurs.

» Ainsi pas d'empêchements, pas d'obstacles au dernier moment. Je ne les admettrais pas.

» Venez à six heures. J'ai une importante et secrète communication à vous faire. Pas le moindre complot attentatoire à l'indépendance de votre cœur.

» Votre collaboratrice et amie,

» SYLVIA. »

Passé six heures, l'anxiété de Sylvia devint visible. Elle se tenait, les bras accoudés sur une pile de coussins, dans une attitude où l'art n'était point étranger.

Pour lui, qui était artiste, elle cherchait à composer un tableau selon son goût, qu'elle connaissait bien ; car elle voulait, avant qu'il n'eût le temps de se mettre sur la défensive, le ressaisir brusquement, violemment, par un coup rapide, un coup de coquette, maîtresse de ses effets et sûre de ses séductions.

Elle comptait y arriver, d'autant plus facilement que c'était elle qui l'avait quitté, et que la veille encore de cette brusque rupture, elle l'avait dominé, tenu haletant, vaincu, enchaîné par le pouvoir impérieux de sa passion. Et il n'avait pu oublier en si peu de temps le charme enveloppant de son intimité, la grâce captivante de sa physionomie si mobile, de son esprit si gai, si original, si vivant ; il n'avait pu perdre le souvenir de son parfum capiteux, de ses emportements de bacchante, de ses gri-

santes caresses, de ces regards chauds de folie et de ces baisers qui le brûlaient, disait-il, jusqu'aux moelles.

Si elle n'était point parvenue à se l'attacher, c'était uniquement, comme l'avait pensé Turquet, parce qu'elle ne flattait pas suffisamment sa vanité.

Qu'était-elle, en effet, lorsqu'il l'avait rencontrée ? Une pauvre fille abandonnée par son amant, une ancienne sous-maîtresse, jolie sans doute, belle peut-être, mais sans le cadre magique qui met en évidence la beauté et qui flatte la vanité de l'amant, épris surtout de faste, de bruit, de gloriole. Tandis qu'aujourd'hui il allait la revoir entourée, fêtée, désirée. La mémoire du passé lui reviendrait. Il voudrait le faire revivre ; et cette liaison qui n'avait été pour lui qu'une amourette d'occasion, pourrait se transformer en passion véritable et tenace, pour peu qu'elle sût montrer quelque adresse et quelque esprit.

Elle pensait à tout cela, préparant ses batteries, son indifférence la plus superbe et ses coquetteries de haute lice, lorsque, l'oreille tendue, elle entendit résonner le timbre.

Une palpitation lui souleva la poitrine.

Elle ne pouvait distinguer les pas, amortis par le tapis.

La portière s'écarta, et un valet de pied majestueux, en livrée bleu-clair, à boutons d'argent, culotte de peluche grenat, annonça :

— Mademoiselle Pauline Morel.

Sylvia, pour écouter ce nom, s'était soulevée sur son coude, retenant son souffle.

L'arrivée de sa sœur en un pareil moment la contraria vivement.

— Comment ! toi, Pauline, ici !

Mais Pauline s'était arrêtée à la porte du salon, humiliée, hésitante, abattue.

— Comment as-tu pu découvrir mon adresse ?

— Par M. Ledrain.

— Je l'attends tout à l'heure.

— Ah ! c'est donc pour cela... Ma pauvre Sylvia, quel épouvantable métier fais-tu là ? Depuis quelques jours, je ne reconnais plus M. Ledrain : il est comme fou ; et j'ai deviné que c'était toi qui lui tournais la tête. Toute la journée, il est devant la glace. Il monte même sur les chaises pour se regarder des pieds à la tête, me demande quel âge on lui donnerait bien, et s'il n'a pas encore la tournure jeune. Tu vas le voir arriver tout à l'heure en habit noir, en cravate blanche, lui, M. Ledrain, le bon propriétaire campagnard à la lévite marron ! Il m'adresse continuellement mille questions sur toi, sur ton enfance. Évidemment, tu l'as ensorcelé. Oh ! chère Sylvia, réfléchis, je t'en conjure, tu es sur une pente qui te mène au précipice. Et M. Ledrain, et Modeste, qui ont été tous deux si excellents pour moi !

— Sais-tu, Pauline, que j'aurais le droit de me révolter contre des soupçons si blessants ?

— J'ai peur. Ton attitude dans ce salon bizarre, cette robe si décolletée, cette coiffure singulière pour recevoir tous ces hommes...

— Que veux-tu ? chère, je te le répète, je suis ma voie comme tu suis la tienne. J'ai rompu avec le monde bourgeois qui m'horripile, et qui ne m'aurait jamais offert aucune compensation à mes sacrifices. J'appartiens dorénavant au monde des artistes, des journalistes, des gens de lettres, un monde intelligent, amusant, au milieu duquel, au moins, on se sent vivre, rayonner.

— Mais ce nom d'emprunt : baronne de Chadeuil ? Tu écris donc aussi ?

— Oui, dans le journal. Tu as bien écrit, toi, une méthode d'éducation.

— Oh ! ce n'est pas la même chose !

— Pas tout à fait ; mais toi aussi, tu es mordue ; et qui sait où tu t'arrêteras ?

— Tu oublies que, si j'ai commencé ce travail, c'était pour toi, chère ingrate.

— Pardonne-moi, je te vénère, je t'adore. Tu es ma religion, mon culte.

— Eh bien ! alors, écoute-moi, chérie : il y a une chose qu'on doit mettre au-dessus de tout, c'est l'honneur.

— Ça, c'est un mot, ma fille, qu'on n'entend plus qu'à l'Ambigu.

— Enfin, permets-moi d'ajouter qu'il n'y a qu'une manière honnête de faire fortune : c'est le travail.

— Et le talent, donc !

— Le talent de l'intrigue ? Ah ! triste talent !

— Écoute, adorable ingénue, reprit Sylvia en lui prenant les deux mains, et en mettant son visage tout près de celui de Pauline, nous ne sommes pas pétries de la même pâte. Or nous ne sommes pas absolument libres en ce monde. On ne peut nier la fatalité des organisations. Ainsi, tu es vertueuse, toi, comme d'autres respirent, par besoin, par nature. Tu as le goût de toutes les choses élevées, nobles, parce que tu as le front large, haut, la bouche fine, sérieuse, un peu pâle, le teint d'un blanc diaphane sous lequel on voit couler ton sang calme. Tu passeras ta vie, ma Pauline, à rêver la fortune, en faisant des méthodes d'éducation. Tu as le tempérament flegmatique, et le caractère héroïque de notre pauvre mère. Tandis que moi, je tiens de mon père un sang chaud, impétueux, bouillonnant. Tout ce qui est arrivé était donc fatal ; et maintenant je te demande l'absolution et ta bénédiction.

— M. Marpaux ! annonça un grand laquais galonné.

Et l'on vit apparaître, dans l'entre-bâillement de la porte, la tête ébouriffée du journaliste.

— Tiens justement, s'écria Sylvia, voici un brave garçon de ta trempe. Bonjour, mon gros toutou. Entre donc, c'est ma sœur. Mais quoi ! pas habillé ?

— Je viens m'excuser. Impossible de nous absenter tous. Et, par conséquent, c'est moi le secrétaire, qui me sacrifie.

— Comme je te reconnais là ! Je le tutoie ; ne t'en ofusque pas, ma chère Pauline. Entre nous, c'est à la vie, à la mort. Une affection mille fois plus solide que l'amour ; et c'est même pour cela que nous nous en tenons à cette bonne amitié. Pauline, regarde-le, mon bon Marpaux. C'est comme toi, un phénix de désintéressement, de délicatesse. Avec ça, révolutionnaire à tout massacrer. Il est très drôle. Je ne puis l'entendre développer ses théories sanguinaires sans rire aux larmes ; car c'est le plus doux des hommes. Et une honnêteté enfantine, une honnêteté de l'âge d'or. Il traverse cette société parisienne qui blague tous les nobles sentiments, qui vicie les meilleurs natures, comme la salamandre traverse le feu, sans se brûler.

Alors Pauline, se tournant vers Marpaux :

— Puisqu'elle a tant de confiance en vous, monsieur, je vous en prie, veillez sur elle.

— Tu entends, mon féroce Marpaux, te voilà transformé en ange gardien. Je vois d'ici le tableau à faire.

— Ma pauvre Sylvia, que tu m'attristes, reprit Pauline, de plaisanter ainsi sur les choses les plus sérieuses ! Allons, adieu ; car ma présence ici est tellement insolite...

— Tu ne m'embrasses pas ?

— Je ne peux pas.

— Cependant l'autre jour...

— Depuis l'autre jour, il me semble que tu es descendue d'un degré plus bas.

— Mais au contraire, je les gravis, les degrés de l'échelle sociale, avec une rapidité qui tient du prodige. Donne-moi du moins ta main, chérie ; ne me quitte pas ainsi, ajouta-t-elle avec un tremblement dans la voix.

Pauline mit sa main dans celle que sa sœur lui tendait. Puis, entraînée par la tendresse et la bonté de son cœur, elle se jeta dans les bras de Sylvia.

En reconduisant sa sœur, la baronne de Chadeuil, que la pensée de Georges n'abandonnait point, jeta un coup d'œil dans l'escalier monumental à rampe de granit, éclairé par de hautes lanternes dorées.

— Personne ! murmura-t-elle ; il ne viendra pas avant l'heure du dîner. Est-ce indifférence, embarras de se retrouver seul en face de moi ? Aurait-il peur ?

Rentrée dans le boudoir oriental, elle demanda, inquiète, à Marpaux :

— Tu as vu Georges aujourd'hui ?

— Oui, il viendra sans doute ; car il a donné des ordres pour le numéro de demain.

— A quelle heure l'as-tu vu ?

— A cinq heures.

— Il n'était pas habillé ?

— Non.

— Semblait-il pressé ?

— Oui, un peu nerveux. Ah ! ça, tu l'aimes donc toujours, ma pauvre fille ?

— Je n'en sais rien. Je ne veux pas le savoir.

— Mais Favières ?

— Il m'aime solidement, celui-là. Je n'ai pas à m'en occuper. Tandis que l'autre...

— Tu souffres encore : c'est là ton excuse... Cependant, ta sœur a peut-être raison : tout n'est pas rose, va, dans la vie galante.

• — Est-ce que tu prendrais au sérieux la mission d'ange gardien que t'a dévolue Pauline ?

— Je ne veux pas te tourmenter, ni te contrarier. Ceux qui prêchent la morale contre la passion, ont toujours prêché dans le désert. Aussi m'abstiendrai-je de te sermonner. Je serai là seulement pour t'empêcher de faire de trop grosses, d'irréremédiables sottises.

— Dis donc, Marpaux, sais-tu à quoi je pensais tout à l'heure, en te voyant à côté de ma bonne Pauline ?

— Non.

— Tu ne devines pas ?

— Non.

— Alors cherche, imbécile.

— Là-dessus, je me sauve. Tu me diras cela une autre fois.

— Eh bien ! on n'embrasse pas sa fille !

— Je n'ose pas. Tu es trop belle.

— C'est donc moi qui t'embrasserai, mon bon toutou.

Elle prit à deux mains la grosse tête hirsute de son terre-neuve, et lui donna un baiser retentissant sur le front.

— On te pardonne tout, Sylvia, parce qu'au fond tu es si bonne fille !

Il sortit ; et la jeune femme resta plongée dans une irritante méditation. Ses lèvres frémissaient, sa pupille extraordinairement dilatée faisait paraître l'œil tout à fait noir. Au plus léger bruit, ses paupières battaient.

Le domestique vint lui apporter une lettre sur un plat d'or martelé.

Elle bondit jusqu'à lui, saisit la lettre, regarda la suscription et respira.

Ce n'était pas de Georges. Elle avait craint qu'il ne s'excusât.

C'était bien une lettre d'excuses, mais de Maxime. Il était trop souffrant pour assister au dîner. Il sentait, d'ailleurs, qu'il ne pourrait supporter les regards de tous

ces hommes, s'allumant de convoitise aux provocantes splendeurs de sa beauté.

Sylvia, en lisant cette lettre, fut un instant visiblement contrariée. Elle avait compté se servir de la jalousie de Favières comme d'un aiguillon pour raviver l'amour de Georges.

— Mais bah ! réfléchit-elle aussitôt, j'aime autant cela. Les jaloux sont toujours des fâcheux. Et puis, il m'effraie tant avec sa toux profonde.

Ce fut Turquet qui arriva le premier. Il était sept heures moins quelques minutes. Il tenait à passer l'inspection de la salle à manger. Il voulait s'assurer que toutes ses instructions avaient été ponctuellement suivies ; car il était le secret organisateur de la fête.

— Tout est bien, dit-il en abordant Sylvia. Je suis satisfait. Et maintenant je ne suis plus que votre invité. Pour vous seule, chère amie, je reste votre majordome. Plus tard, je serai très fier de vous avoir lancée dans la haute vie. Permettez-moi de vous complimenter sur votre toilette qui est d'un goût, d'une saveur et en même temps d'une simplicité des plus savantes. Enfin, vous êtes en beauté ce soir. Que de malheureux vous allez faire !

— Je l'espère bien. Georges est des nôtres, n'est-ce pas ?

— Je croyais même le trouver ici. Quelque empêchement inattendu, sans doute.

— Peut-être son ingénue ou sa créole. L'infâme ! ajouta-t-elle, les dents serrées. Toutes les fois que je songe comme il s'est joué de mon amour, il m'en monte au cerveau des bouffées de haine.

— Vous devriez être plus philosophe, ma chère baronne. Quand on veut atteindre rapidement au sommet, il faut écarter violemment ces petites épines de son chemin. Georges vous a trompée ? Qu'est-ce que cela fait ?

Croyez-moi, ne vous attardez pas à ces mesquins sentiments de grisette ou de petite bourgeoise.

— Avez-vous oublié, mon cher, que je n'ai accepté vos offres que pour me venger ?

— Non sans doute, je ne l'ai point oublié. J'ai même exploité cette idée de vengeance où je vous voyais butée. Mais à présent, tout cela est déjà loin ; et dans quelques mois vous sourirez de ce qui cause aujourd'hui votre courroux.

— Jamais ! Avoir été trompée ainsi, alors qu'il me faisait des protestations si passionnées !

— Il ne m'est pas prouvé du tout qu'il n'était pas sincère.

— Vous m'ennuyez, Turquet ; j'entends l'amour autrement que vous, voilà tout.

— L'amour, répondit Turquet en haussant les épaules, autrefois on n'en parlait qu'en souriant ; aujourd'hui on en bâtit des drames effroyables. On n'entend parler que vitriol ou revolver.

— Moi, je veux faire pis encore, si c'est possible.

— Quoi donc ?

— Le martyriser dans sa vanité, dans son cœur, s'il lui en reste un, le tuer à coups d'épingle.

— Vous me faites peine, Sylvia. Vos yeux, en disant cela, ont pris un éclat tellement acéré qu'on croirait en vérité que vous parlez sérieusement.

— Très sérieusement.

— Ne vous y trompez pas : cette haine, c'est un reste d'attachement. Or, rappelez-vous, ma chère enfant, que tant que vous n'aurez pas deux cent mille francs de rente, — car aujourd'hui une femme comme vous ne peut vivre décemment à moins, — vous ne devez pas vous souvenir que vous avez un cœur. Donc, faites trêve à votre vengeance vis-à-vis de Georges, qui maintenant est un rouage important de notre machine ; et usez ce soir de

votre pouvoir avec discrétion et clémence. Il n'y en a qu'un que je vous livre, c'est Timothée Ledrain... Oh ! celui-là, allez-y sans crainte. Soûlez-le d'œillades assassines, de sourires pervers, de flatteries abracadabrantes. Il ne faut pas qu'il retourne à Moulins-Engibault, sans nous laisser cinq ou six millions. Sur quinze, c'est vraiment bien raisonnable. Avec cet argent nous achetons nos terrains, trois millions de terrains, sur lesquels nous lui donnerons hypothèque. Avec les deux autres millions nous construirons nos docks. Tenez, chère collaboratrice, voici les plans. Étudiez-les, pénétrez-vous de cette splendide opération ; et à l'assaut du boursicot !

— Je réussirai ! s'écria Sylvia, l'œil enflammé par l'espoir de ce grand succès.

— Adorable ! adorable ! dit le boursier enthousiasmé. Vous triompherez certainement de ce coffre-fort blindé de prudence, d'avarice et d'entêtement.

— Et d'esprit de suite dans la bêtise, ajouta Sylvia. Comme il va m'ennuyer ! Et ce qu'il va falloir en entendre de rengaines !

— Mais aussi quel résultat ! nous commençons immédiatement nos opérations, tandis que si nous devons attendre le bon plaisir de l'actionnaire, nous ne pourrions rien réaliser d'ici trois ou quatre ans ; et encore !

— Il suffit, maître. Je me charge de Timothée, fit Sylvia avec un grand geste comique.

XXVII

LA CRÉMAILLÈRE

La salle à manger était somptueuse. Turquet, qui connaissait l'influence des dîners sur les affaires, s'était

surtout appliqué à la décoration de cette pièce, où il comptait bientôt donner rendez-vous, non seulement à toute la haute banque, mais encore à tout ce que Paris compte d'illustrations dans les arts et le journalisme.

D'anciennes tapisseries qu'il avait, à dessein, choisies claires et d'un grand style, représentaient, dans une aurore d'apothéose, les déesses de l'Olympe aux nudités roses.

Sur les buffets Renaissance, fouillés avec l'art patient du moyen âge, étaient rangés les porcelaines de Sèvres, les cristaux rares, les plats de vermeil travaillés au marteau, les pièces d'orfèvrerie finement ciselées.

Le couvert resplendissait sur la nappe damassée, d'une blancheur neigeuse. La massive argenterie toute neuve jetait son éclat vif, atténué par les verres de Bohême aux teintes douces.

Trois corbeilles de fleurs coupaient les pyramides de fruits dorés, de raisins blonds et les cônes de cristal où s'étagaient, dans une affriolante harmonie, les petits fours exquis et tous les produits de la confiserie la plus variée et la plus raffinée.

De hauts candélabres d'argent et de larges lustres aux larmes scintillantes éclairaient d'une illumination blanche ce couvert éblouissant.

Sylvia avait voulu placer en face d'elle le directeur du journal, puisque c'étaient les débuts du journal qu'on fêtait. Mais en réalité, si elle lui avait donné cette place, c'était afin qu'il pût la mieux voir, dans tout l'éclat de sa beauté et de son triomphe.

A sa gauche, étaient Turquet, et à sa droite, Timothée Ledrain, superbe dans son faux-col droit, sa cravate blanche et son gilet qu'il était toujours tenté de croiser sur sa poitrine, de même que par un geste vague il cherchait autour de lui les vastes pans de sa lévite.

Lorsque la première faim fut apaisée, la conver-

sation s'échauffa. Tous les convives étaient gens d'esprit, de verve et d'entrain, aimables causeurs. Georges et Turquet eussent suffi d'ailleurs à communiquer la vie et la gaieté à cette réunion choisie.

Georges, en retrouvant Sylvia dans ce cadre somptueux, avait éprouvé une émotion véritable.

Ne pouvant lever les yeux sans rencontrer son regard aigu, un peu moqueur, au premier moment, il se sentit gêné.

Cette femme enviée de tous, et qui, aujourd'hui semblait le défier, il la revoyait par le souvenir, pâmée dans le fauve échevèlement de sa crinière, le regard perdu, le sourire égaré. Il se rappelait ses transports, ses cris ou sa voix expirante dans des appellations passionnées. Il se rappelait aussi ses torts envers elle, et, quoi qu'il fit pour surmonter son trouble, il n'y parvenait point.

Pendant, peu à peu, l'attitude de Sylvia devint moins agressive, moins sarcastique. Par moments même, il découvrait en elle une sorte de langueur amoureuse.

Il put donc retrouver son aplomb ; et sa nature femeline, sa nature de coquette reprit le dessus. Il voulut plaire, lui aussi.

Il se montra ce qu'il était toujours, le causeur vif, alerte, prompt à la riposte, sachant donner à la plus insignifiante anecdote un tour original et piquant.

Sous les yeux de Sylvia presque toujours attachés sur lui, il s'anima de plus en plus, défiant ses dédains, désirent reconquérir son admiration enthousiaste d'autrefois. Car, en fait, il avait été abandonné par cette femme. Il lisait sur ses lèvres d'un attrait si irritant, une ironie qui le provoquait, l'agaçait, et qui l'humiliait aussi dans sa vanité.

Sylvia, avec sa pénétration féminine, devinait tout ce qui se passait dans l'esprit et le cœur de son ancien amant.

Dès qu'elle crut l'avoir reconquis, elle feignit la plus profonde indifférence.

Elle ne s'occupa plus que de M. Ledrain, réservant pour lui seul toutes ses coquettes attentions, toutes ses câlines flatteries, toutes ses caresses les plus enveloppantes du regard et de la voix.

Pendant ces manèges, Turquet développait ses grandes théories de rénovation commerciale qui devait préserver le vieux monde des cataclysmes sociaux.

— On nous parle, disait-il, d'une seconde invasion allemande. C'est pour nous, sans doute, un danger imminent et terrible; mais il en est une autre plus effroyable encore, c'est l'invasion du communisme allemand qui s'avance lentement, souterrainement, et qui peut éclater d'un moment à l'autre et gagner toute notre vieille civilisation, décrépite, pourrie, rongée jusqu'aux moelles par d'absurdes et tenaces préjugés. Or, le communisme, messieurs, ce serait la véritable invasion de la barbarie, ce serait l'anéantissement de tous les progrès accomplis; car le communisme, c'est la suppression de toute initiative individuelle, de l'ambition, le plus puissant des leviers humains. C'est le niveau égalitaire passé sur toutes les têtes, sur toutes les intelligences, sur tous les appétits. Plus de luxe, plus d'art, plus de ces œuvres merveilleuses qui divinisent et immortalisent le génie humain. Plus que des machines, plus que des brutes, accomplissant chaque jour leur tâche, et mangeant leur ration. Or, nous sommes à une époque de transition bien accusée. Le malaise général en fait foi. Si nous ne faisons pas un bond en avant, nous ferons nécessairement un bond en arrière; et ce bond en arrière accumulera nécessairement d'immenses ruines. Je bois donc à la Révolution pacifique qui sera non seulement un progrès considérable, mais un préservatif social.

— Bravo! bravo! s'écria M. Ledrain qu'un regard

incendiaire de Sylvia venait d'électriser. Moi aussi, je me suis occupé de ces grands problèmes.

— D'abord, reparti très sérieusement Sylvia, par votre semoir à brouette, vous apportez votre pierre au grand édifice. A propos, c'est dans trois jours l'ouverture de l'exposition agricole ; et je compte sur vous pour m'y accompagner ; car je veux être une des premières à contempler votre œuvre. Je suis comme vous, monsieur Ledrain : les machines à vapeur me terrifient. Du moins, l'humble, l'innocente brouette n'a jamais tué personne.

— J'ai été le héros, dit Turquet, d'une histoire fort drôle : un enlèvement en brouette ; ce qui prouve que la brouette peut avoir aussi sa perfidie.

— ConteZ-nous donc cela, dit Sylvia.

— Je sortais du collège. J'étais jeune, ardent, fougueux ; et je n'avais eu encore que des malheurs en amour. Je me fis écouter enfin par une bonne bourgeoise indolente et grasse, dont le mari était tracassier, jaloux. Je lui proposai de l'enlever. Elle consentit. Aussi pauvres l'un que l'autre, un beau jour, nous partîmes comme deux enfants, bras dessus, bras dessous. Mais au bout d'une heure de marche, ma belle et pesante amie se trouva si fatiguée qu'elle refusa de continuer sa route. Que faire ? Rentrer au domicile conjugal ? Retrouver le mari grincheux ? Et moi, abandonner ma chère proie, renoncer à toutes les ivresses que je m'étais promises ? Jamais ! Tout à coup, oh ! bonheur ! j'aperçois sur le bord de la route, une brouette renversée. Je cours au véhicule, j'y assieds ma maîtresse adorée et lasse, et je pousse la brouette. Comme il faisait très chaud et que le fardeau était lourd, je multipliais les haltes, haltes délicieuses pendant lesquelles, abritant nos amours dans les blés mûrs de juillet, les baisers faisaient rage. Nous atteignîmes ainsi une auberge où nous passâmes la nuit dans une sécurité qui doubla nos transports amoureux.

— Ravissant, ravissant, cet enlèvement en brouette, s'écria Sylvia, digne de l'âge d'or!

— C'est un peu léger, objecta en riant M. Ledrain; mais c'est plein de poésie. Mon semoir aussi est plein de poésie.

— Messieurs, reprit Sylvia, en se levant, je porte un toast à monsieur Ledrain, ce philosophe austère qui contemple nos vaines agitations et nos passions puériles avec le calme et la sérénité de la force. A monsieur Ledrain, bienfaiteur de l'agriculture! A l'ingénieux inventeur du semoir à brouette!

Ce toast avait fait passer sur le visage de M. Ledrain tous les tons de l'arc-en-ciel.

A son tour, il se leva et, la bouche en cœur, balbutiant d'émotion :

— Je ne sais vraiment... Je suis confus... Je ne m'attendais point... Je remercie d'abord madame de Chadeuil de l'incomparable honneur qu'elle vient de me faire. Puis je bois à l'adorable divinité de ces lieux, je bois à son regard qui embrase tous les cœurs, je bois à son sourire où se jouent les grâces et les amours. Je bois à l'ineffable beauté de notre charmante amphitryonne.

Ce toast rococo fut accueilli par des applaudissements frénétiques. M. Ledrain, se méprenant sur la nature de son succès, s'empressa d'ajouter :

— Je porte aussi un toast à la réussite de *La Révolution pacifique*, à la condition toutefois qu'elle se montrera beaucoup plus pacifique que révolutionnaire.

— Bravo! bravo! criait Sylvia, qui riait de son éclatant rire rouge, montrant ses dents étincelantes, comme deux rangs de perles dans un écrin de pourpre.

Elle se leva de nouveau.

— Je bois encore, reprit-elle, à Turquet, l'homme de génie, dont les grandes conceptions vont amener le règne de la richesse et du bonheur pour tous. Je bois à

notre directeur, Georges Rivert, dont l'intelligence incandescente et multiple assurera le succès de *La Révolution pacifique*.

— J'en accepte l'augure, répondit Georges, un peu surpris par ce toast ; et je remercie notre charmante collaboratrice qui veut bien nous prêter le concours de sa toute-puissante grâce, et qui daigne ensoleiller notre succès de sa rayonnante beauté.

— Madame et messieurs, dit à son tour Turquet, en homme pratique, je me bornerai à répondre par l'éloquence des faits et des chiffres. Nous avons vendu hier, à Paris, cinquante mille exemplaires ; et nous tirons ce soir à quatre-vingt mille.

Ni Georges ni Sylvia n'avaient écouté Turquet. Leurs yeux s'étaient rencontrés dans un regard chaud de désir.

A travers ses longs cils dorés, mi-clos, la prunelle verdâtre de Sylvia avait dardé sur son ancien amant un regard intense, fulgurant. Mais aussitôt, elle avait détourné la tête, en faisant valoir cette ligne superbe qui rattachait le cou aux épaules, que Georges avait si souvent admirée, et qui, en ce moment, lui rappelait toutes les perfections de ce corps magnifique, si souple dans ses enlacements, si ardent aux caresses ; et l'amour sensuel et violent que Sylvia lui avait autrefois inspiré, se réveilla soudain comme un embrasement, comme un incendie.

Ce n'était pas seulement le désir physique qui venait de renaître en lui, c'était encore le désir de tête, désir jaloux, poignant, obsédant, désir de toutes les heures, de tous les instants, désir jamais assouvi, et qui finit par devenir de la maladie, de l'idée fixe.

Au milieu de cette atmosphère surchauffée, imprégnée du fumet de l'écrevisse et de la truffe et des aromes des vins généreux, au milieu de cette expansion, de cette ignition de la vie, au milieu surtout de ce grand luxe et

des admirations que soulevait la beauté de Sylvia, il lui semblait avoir en face de lui une tout autre femme que celle qu'il avait connue : autrefois, il n'avait admiré en elle que la beauté de la forme et de la couleur ; maintenant, elle avait à ses yeux tous les charmes de l'esprit, avec une élégance, une distinction, que le laisser-aller de l'atelier n'avait pu mettre en lumière.

Ses regards félins, les intonations caressantes de sa voix, quand elle adressait la parole à ses invités, lui faisaient éprouver une sensation douloureuse, aiguë, nouvelle pour lui, et il se demandait avec une sorte de terreur si c'était la jalousie qui déjà le tenaillait.

Il se trouvait ridicule, grotesque même. Néanmoins, il souffrait, quoi qu'il fût pour étouffer ce mouvement du cœur, cette piqure d'amour-propre.

En sortant de table il parvint à la rejoindre. Il lui offrit son bras, et serrant celui de Sylvia avec force contre sa poitrine, il lui dit, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Vous êtes ce soir d'une beauté terrassante. Et un brio, un entrain, un montant ! En un mot, toutes les séductions !

— En vérité, vous daignez me découvrir quelque attrait ?

— Il y a longtemps, ce me semble, que j'ai rendu mon culte à la divine Sylvia.

— Avec de fréquentes distractions.

— Vous qui avez tant d'intelligence, répondit-il, le regard noyé de passion, comment ne comprenez-vous pas la situation d'un pauvre malheureux qui ne peut, sous peine de grave impolitesse, rompre brutalement avec deux femmes qui l'adorent ?

— Pardon, mon cher, vous oubliez vos anciennes théories des trois amours : amour de tête, amour de cœur, amour des sens, personnifiés en trois femmes, afin de prévenir par cette habile alternative toute fatigue, toute lassitude.

— Bah! c'étaient là des blagues d'atelier, de purs sophismes pour plaisanter. En tous cas, je le reconnais maintenant, il n'y a pas deux sortes d'amour. Plus la passion est matérielle, plus elle est tenace, inexorable. Je vous aime à en perdre la raison.

— Vous vous trompez complètement, mon cher, sur vos propres sentiments. J'ai opéré, moi, ma conversion en sens inverse : j'ai reconnu qu'on ne pouvait être heureux qu'avec la pluralité des amours. C'est la variété qu'il vous faut ; à moi aussi. Adieu ! je vous quitte ; car j'ai à causer avec votre futur beau-père.

En même temps, comme pour démentir ses paroles, elle lui adressait un sourire ému, qu'elle s'efforçait de rendre ironique ; et se retournant elle lui jeta un regard presque noir, un regard éperdu, comme traversé de folie.

Il la suivit dans le salon oriental et d'une voix basse, ardente, rapide qui fit courir un frisson entre les belles épaules de la Faunesse :

— Demain soir, à huit heures, je viendrai.

— Etes-vous fou ? si M. Ledrain vous entendait !

— Oui, je suis fou, je t'adore, je te veux.

— Soyez plus modeste, mon ami, répondit-elle à voix haute.

Elle appuya sur le mot « modeste » et aborda l'agronome qui les observait tous deux avec des yeux ronds d'angoisse ; car il était, lui aussi, mordu.

— Je gage, monsieur Ledrain, que vous ne fumez pas.

— Oh ! non, certes ! je n'ai point cette funeste habitude.

— Alors, abandonnons à ces messieurs le salon turc, et réfugions-nous, si vous le voulez bien, dans mon cher boudoir intime, où se trouvent tous les objets préférés, et où j'aime à causer avec mes meilleurs amis.

Elle le conduisit sur le sofa bleu-pâle et jonquille.

— N'est-ce pas un petit coin délicieux? dit-elle en l'invitant à s'asseoir par un de ces regards qu'elle savait irrésistibles.

— Dangereuse Armide! fit en soupirant le galant Thimothée, tout étourdi de son bonheur.

— J'ai adopté le parfum jonquille. Avouez que cette suave odeur est un peu plus agréable que celle du tabac.

— Ah! madame, vous prêchez un converti! J'ai horreur du tabac. J'ai même écrit un volumineux article sur ce sujet.

— C'est une sympathie de plus entre nous, repartit Sylvia. Je dis de plus, car il y en a beaucoup d'autres.

— Bien plus, ajouta M. Ledrain, j'ai commencé un petit traité sur cette plante délétère; j'y consigne des expériences fort curieuses, faites par moi, sur la répulsion instinctive des animaux pour le tabac. Ainsi, un jour, je lançai dans une toile d'araignée un brin de tabac. Immédiatement l'araignée grimpa en haut de sa toile et l'ébranla pour en faire tomber la brindille mal-faisante.

— Exactement comme on secoue un tapis, dit Sylvia. Quelle bonne femme de ménage, cette araignée-là!

— Cependant le tabac ne se détachait point; alors elle sembla réfléchir un instant, et tout à coup je la vis redescendre et scier sa toile tout autour du tabac, jusqu'à ce qu'il tombât de lui-même.

— Que d'esprit dans ces frêles insectes!

— Les araignées surtout possèdent une intelligence extraordinaire.

— Vous aimez les araignées? s'écria Sylvia. Alors moi aussi, bien que jusqu'à présent, j'aie ressenti pour cet insecte aux pattes crochues une invincible répugnance. Mais vous avez su m'inspirer une confiance si entière par la sagesse de vos opinions, l'élévation, la no-

blesse de vos sentiments, que je n'hésite pas à accepter aveuglément toutes vos théories, toutes vos sympathies, comme vos antipathies, étant persuadée qu'elles sont le résultat de longues et profondes méditations.

— En vérité! il se pourrait!

— Ainsi, je vais vous surprendre peut-être; mais si je me suis attelée à la magnifique affaire des Docks internationaux, c'est que je voyais un homme de votre bon sens, de votre haute intelligence s'y associer aussi. Et puis, je ne suis pas la femme futile que vous pourriez croire. J'ai beaucoup réfléchi, réfléchi surtout au sort de de ceux qui sont encore plus malheureux que moi.

— Et bonne aussi! Et généreuse!

— Ah! c'est que lorsqu'on a souffert... fit Sylvia avec un soupir.

— Vous avez souffert, vous, chère enfant? s'écria M. Ledrain attendri.

Il chercha la main de Sylvia qui la lui laissa prendre.

— Croyez, cher monsieur Ledrain, que sous ma légèreté apparente, j'ai quelques qualités sérieuses; j'ai surtout le désir de faire le bien.

— Je le sais par votre sœur que j'ai beaucoup questionnée à votre sujet.

— Quoi! il est possible! vous vous intéressez à moi?

— Certes, et je puis même vous assurer que ce vieux cœur est loin d'être insensible. Quand je dis vieux cœur, c'est qu'il y a huit jours, je le croyais vieux. Mais aujourd'hui, je suis tout surpris de découvrir qu'il est tout neuf; car il n'a jamais palpité du sentiment que... du sentiment qui...

Sylvia semblait boire ses paroles dans un ravissement indicible.

— Eh bien! moi aussi, dit-elle, depuis quelques jours, j'éprouve un sentiment que je ne connaissais point. Je n'ai pu encore l'analyser exactement. C'est plus que de

la sympathie, c'est un mélange d'admiration, de respect, de...

— Oh! parlez, de grâce! supplia M. Ledrain, l'œil humide, illuminé par toutes les flammes de la passion.

— Non, je ne puis le dire. Il faut que je me recueille; car c'est à n'y rien comprendre. J'y pense malgré moi, je... non, n'insistez pas.

Elle voila son visage de ses mains. C'était en réalité pour dissimuler l'envie de rire que lui donnait la figure tour à tour béate et bouleversée du malheureux Timothée.

— Et moi, reprit-il, oppressé, haletant, je vous ferai aussi mes confidences: Je ne dors plus, je pense à vous sans cesse. J'en perds l'appétit. Je n'ai de plaisir à voir que les personnes qui vous connaissent. Je recherche Turquet pour lui parler de vous. Je poursuis Pauline de mes questions; car je veux vous connaître, je veux surtout entendre prononcer votre nom.

— Hélas! me connaître! reprit Sylvia. Jamais personne ne m'a connue, ne m'a comprise. Et cependant, j'aurais besoin d'un confident, d'un ami sûr, sincère.

— A toute épreuve, n'est-ce pas? Prenez-moi, je vous en supplie, pour ce confident. Vous ne pourrez jamais trouver d'ami plus dévoué, plus affectueux, plus tout à vous.

— Vous ne me trompez pas, au moins? dit-elle avec air un peu timide et craintif; car j'ai été trompée si cruellement déjà...

— Pauvre cher cœur! confiez-vous à moi. Il y a dans mon âme des trésors de tendresse. Je ne suis point un un libertin. Vous connaissez ma vie.

— Ah! je la devine!

— Alors, vous me promettez de me tout dire, n'est-ce pas? reprit Timothée de plus en plus troublé, et qui se

hasarda à poser ses lèvres sur la main que Sylvia lui abandonnait avec un voluptueux abattement.

— Vous tout dire... oui.

Une sorte d'oppression pénible souleva sa belle gorge nue; et elle passa sur ses yeux alanguis son mouchoir de dentelle, comme pour y essuyer des larmes.

— Vous pleurez! s'écria M. Ledrain, hors de lui.

— Ce n'est rien... les nerfs... le passé tout à coup qui m'est apparu. J'ai été si jeune, orpheline!

— Orpheline! vous ne l'êtes plus, ma Sylvia; car j'ai pour vous toutes les affections.

— Aimante comme je le suis, je ne pouvais vivre isolée, sans tendresse.

— Moi aussi, j'ai le cœur tendre, et il vous est ouvert, chère enfant. Venez vous y blottir. Je saurai l'effacer, cet odieux passé,

— Et puis, ajouta Sylvia, mon excuse encore, c'est que j'avais un tempérament méridional, un tempérament de feu, dans un corps de Parisienne.

— Je comprends, je comprends, repartit Ledrain qui s'exaltait de plus en plus. Il y a en vous tout à la fois la flamme et la grâce. Oh! dites-moi, répétez-moi que je serai votre confident, votre ami, votre père, votre...

— Oui, oui, ah! merci! merci!

— Alors pourrai-je vous voir souvent, bientôt?

— Ma porte vous sera toujours ouverte. Venez le plus tôt possible, n'est-ce pas? demain.

— Oh! oui, demain!

— Et le vertueux Timothée déposa un second, un ardent baiser sur la main qu'il tenait toujours étroitement serrée entre les siennes. Puis il osa plus, il baisa le poignet; puis, plus encore: tout le bras à pleines lèvres.

— Votre confident, votre ami, votre père, répétait-il éperdu, affolé de luxure.

En ce moment Turquet, soulevant la portière, parut sur le seuil de la porte.

Devant la démente de M. Ledrain, il se retira discrètement.

Mais Sylvia lui cria :

— Turquet, Turquet, venez donc.

— Oui, oui, tout à l'heure. Je vais parler à Rivert qui retourne au journal.

Il disparut.

— Savez-vous, reprit Ledrain, que mon affection pour vous est déjà un peu jalouse. Ainsi, en vous voyant causer tout à l'heure avec mon scélérat de neveu, à voix basse, j'étais inquiet, je souffrais. Que vous disait-il?

— Il me disait qu'il m'adorait toujours.

— Je m'en étais douté ; car, voyez-vous, rien ne m'échappe, à moi. J'ai des yeux de lynx. Est-ce que... vous l'aimeriez encore?

— Lui ? je le hais.

— Et cependant, vous sembliez l'écouter avec intérêt ?

— Un intérêt poli, voilà tout.

— Alors lui vous aime toujours éperdument ?

— Comme il ne m'a jamais aimée.

— Tant mieux, tant mieux ; car voilà de quoi consoler ma pauvre Modeste qui en est toquée, je le crains bien.

— Alors dites-lui de ma part, — et je le connais admirablement son cousin, — qu'il n'est en amour de traître plus perfide.

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

— Pauvre ange ! Je l'ai aperçue deux fois déjà. Elle est ravissante ; et ce serait un meurtre véritable que de la marier avec un pareil sacripant.

— Un débauché, n'est-ce pas ? Je l'avais bien jugé.

— Il ne pourrait que faire le malheur de votre enfant.

— J'en suis absolument convaincu.

Turquet rentrait.

— Il paraît, monsieur Ledrain, que vous préférez, le parfum de la jonquille à celui du havane. Voyons, maintenant que notre affaire est lancée, ne prendrez-vous pas quelques actions ?

— Oui, peut-être. Je verrai, je réfléchirai, répondit M. Ledrain, dont l'attitude devint tout à coup réservée, presque froide.

— Vous hésiteriez encore ? dit Sylvia avec coquetterie. Vous oubliez que c'est aussi mon affaire, que je m'y suis jetée à corps perdu. J'aurais un véritable chagrin si vous ne donniez pas une marque d'intérêt, si faible fût-elle, au succès de cette superbe entreprise, à laquelle je me suis dévouée tout entière.

— Eh bien ! madame, répondit galamment Timothée. Je vous ouvre ma bourse. Que vos belles mains daignent y puiser !

— Ça, c'est tout bonnement princier, royal. Comme je vous avais bien jugé !

XXVIII

LA MÉTAMORPHOSE

En rentrant à l'avenue de Villiers, M. Ledrain chancelait comme un homme ivre.

Les flatteries de Sylvia, les préférences qu'elle avait semblé lui accorder, les libations copieuses et le brusque réveil de ses sens après un long apaisement, lui causaient une sorte de vertige. Il sentait comme des pétilllements dans son cœur et dans sa cervelle, et voyait des flammes multicolores danser devant ses yeux.

En montant dans son appartement, il se tâtait, se parlait à lui-même à haute voix, et il se répondait :

— Ah! çà! est-ce bien toi, Timothée Ledrain, en habit, en cravate blanche, qui reviens de passer la soirée chez la plus adorable femme de Paris? Oui, c'est toi, c'est bien toi qui es aimé de cette ravissante créature. Oui, aimé; car l'amour irradiait de ses divines prunelles. Et cette pression de main significative en me disant : Au revoir. Qui m'eût dit, il y a un mois, que pareille bonne fortune m'arriverait, à moi, qui depuis si longtemps avais oublié jusqu'au nom de l'amour?

Et il se laissa tomber sur un siège, avec un accablement délicieux.

Au bout d'un instant, il se leva, alla se poser devant la glace, de face, puis de trois-quarts.

— C'est vrai, se dit-il, je suis beau. Ah! gredin de Timothée! tu es réellement très beau. Et jamais tu ne t'en étais aperçu. Jamais aucune femme n'avait osé te le dire. Jamais toi-même, dans ton stupide stoïcisme, tu ne te regardais dans un miroir. Ce que c'est pourtant que la toilette et l'amour pour métamorphoser un homme!

Il se regardait encore, élevant le flambeau au-dessus de sa tête pour mieux éclairer son visage.

M. Ledrain, en effet, était transfiguré. Son teint avait un éclat rosé, ses yeux lançaient des flammes, ses cheveux passés au fer et ramenés au sommet pour masquer sa calvitie, encadraient son front trop haut pour sa largeur. La blancheur de la chemise et de la cravate jetait sur son visage ordinairement terne un reflet clair.

— Elle a parfaitement raison, reprenait-il. Mes traits respirent la noblesse et la bonté. Quelle femme incomparable! et quelle intelligence! Sa conversation est remplie d'observations fines, délicates, justes. Et comme elle vous a bientôt jugé un homme! Comme elle sait lire dans les plus profonds replis de votre cœur!

Et que de franchise, de sincérité dans la sympathie qu'elle m'a exprimée avec tant de vivacité et de grâce!

C'est incontestable, je suis encore jeune, très jeune... Ainsi que je le lui ait dit, mon cœur est tout neuf, puisqu'il n'a jamais servi. Positivement, jamais! Ma femme, sans doute, je l'aimais bien; mais m'a-t-elle jamais fait éprouver ces ivresses et ces crépitations dans tout mon être, et ces ardeurs qui me brûlent?... Cet état est ineffable... Jusqu'à présent, je n'avais connu que les satisfactions du propriétaire. Or, le bonheur de s'arrondir, d'entasser des mille et des cents peuvent-ils être mis en parallèle avec les délices de cette soirée dont le souvenir ne pourra plus s'effacer de ma mémoire? car dans cette soirée dont j'ai été le lion, moi, simple provincial, je les ai tous éclipsés, ces Parisiens, l'élite de la société parisienne, brillants, c'est possible, mais bavards et légers. Je les ai surtout éclipsés par les attentions que m'a montrées l'adorable Sylvia. Et dire que, si je n'étais pas venu à Paris, j'aurais pu mourir sans connaître exactement ma valeur, sans même soupçonner mes avantages physiques!

Il enleva son habit à regret.

— Comme la toilette me va bien! Modeste a raison : le talent ne saurait se payer trop cher. Dans ma lévite marron, j'ai l'air d'un sac, d'un vieux paquet; tandis que cet habit fait valoir admirablement la cambrure de ma taille. Je conçois que cette divine Sylvia, qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles, me préfère à ces jeunes paltoquets, aux gestes trop vifs, à la parole trop brève, tous vulgaires et usés, vidés avant l'âge.

Absorbé dans la contemplation de lui-même, M. Ledrain oublia d'aller embrasser Modeste.

Il n'y songea que lorsqu'il fut au lit.

— Mais laissons dormir cet ange, pensa-t-il... Moi qui m'étonnais de cette grande passion pour son cousin!

Que de fois ne me suis-je pas demandé : De qui donc tient-elle, cette enfant-là, ces sentiments si absolus, si véhéments ? Sa mère était une bonne bourgeoise, bien calme, un peu effacée, très effacée même, si je la compare à l'incandescente sirène de ce soir. D'un autre côté, moi, son père, calme aussi, très calme. Ah ! comme je me trompais sur moi-même ! Un volcan, un cratère qui n'attendait pour s'enflammer qu'une étincelle. Je sens en moi un brasier de passion et des trésors de tendresse depuis cinquante ans amassés. Mon cœur a été si longtemps en jachère, qu'il va donner maintenant une poussée inattendue de sentiments violents, délicats, parfumés, savoureux, exquis, et tout cela, tout cela pour toi, mon adorée déesse. Oui, demain, tant pis ! je risque un baiser... sur ses lèvres. Quel océan de volupté ! si rouges, si fraîches, si gracieuses !... Tout mon corps en frémit... J'en sens la petite mort jusque dans mes moelles... O Sylvia ! jamais tu n'auras été aimée ainsi ! Quel feu, quelle flamme me dévore !... Je lui dirai tout cela, et la jachère aussi : couleur locale. De la part d'un agriculteur c'est excessivement spirituel. Elle rira ; et je verrai ses petites perles briller dans le corail de sa bouche. Elle me trouvera beaucoup d'esprit ; car décidément j'en ai beaucoup, plus même que je ne l'avais jusqu'ici supposé.

Calmé par ses projets du lendemain, Timothée Ledrain s'endormit enfin ; et l'on n'entendit plus bientôt qu'un ronflement sonore, en même temps qu'on apercevait, à la lueur pâle de la veilleuse, sa large figure rouge, surmontée du bonnet de coton à houpette, la bouche entr'ouverte et tordue.

Le lendemain matin, en s'éveillant, tous les souvenirs de la veille vinrent l'inonder d'une ivresse douce ; et au lieu de sauter à bas de son lit, prestement, comme d'habitude, il s'oublia en de voluptueuses rêveries.

Au moment de s'habiller, il contempla avec horreur la

grande redingote marron que, depuis vingt ans, il faisait confectionner sur le même modèle, par le même tailleur, et le vaste pantalon flottant, et le large gilet carré, sans grâce. Tout cela lui parut hideux. Et, cependant, cette femme élégante l'avait vu dans ce grotesque accoutrement. A cette pensée, une honte rétrospective empourpra sa calvitie. Il irait donc immédiatement commander, chez le premier tailleur de Paris, un et même deux costumes dernier *chic*.

Toutefois, avant de se rendre chez le tailleur, il entra dans la chambre de sa fille déjà levée, et qui se disposait à sortir avec Rosanne pour courir les fournisseurs ; car, elle aussi, voulait être belle et éclipser les plus élégantes.

— Comment, vilain paresseux, lui-dit elle, te voilà seulement ? Je commençais à craindre que tu ne fusses malade. Sais-tu l'heure ?

— Tais-toi, ne me la dis pas.

— Neuf heures, papa, neuf heures !

— Ne m'en parle pas. Ce Paris est un abîme de perdition et de corruption.

— Cependant, j'espère que tu ne songes pas à retourner déjà à Moulins-Engibault ?

— Non, non, rassure-toi, pas encore. Et même... plus tard, je te dirai cela,

— Dis tout de suite. Je veux savoir.

— Eh bien ! il n'y a qu'un instant, je pensais... Mais non, c'est de la folie !

— Oh père chéri ! combien je t'aimerais, si tu pouvais, toi aussi, faire quelques folies !

— Vraiment ?

— Oui : car alors tu excuserais un peu ceux qui ne sont pas tout à fait aussi sages que toi. Parle vite, je t'en supplie ! Je te promets de te donner l'absolution. Une

folie, toi ! oh ! comme ce serait gentil ! Il y a si longtemps que tu es sage, trop sage !

— Tu as peut-être raison. Mais tout est bien qui finit bien.

— Alors comment veux-tu finir ?

— Que dirais-tu, mignonne, d'un joli petit hôtel à Paris, pour nous deux, ou pour nous trois, si tu te mariais ?

— Un hôtel ! s'écria Modeste en joignant les mains avec une joie émue, quelle délicieuse idée ! Non seulement je t'absous, mais je t'adore. Elle t'est venue comme cela, à propos de rien, cette idée-là ?

— Mon Dieu ! oui, à propos de rien... Je vois que tu aimes tant Paris.

— Un hôtel ! un hôtel ! répétait Modeste comme ivre. Et nous y resterons toute l'année, n'est-ce pas ?

— Nous verrons.

— Et, avec un hôtel, il nous faudrait encore... reprit Modeste.

— Quoi donc, mademoiselle ?

— Oh ! non ! cela, tu ne voudrais jamais.

— Parle, quoi ?

— Tu aimes tant aller à pied, sous prétexte qu'il faut prendre de l'exercice...

— Je te comprends, petite masque.

— Eh bien ! oui, une voiture... deux voitures... avec deux chevaux, trois chevaux... et même quatre ; car je veux monter à cheval ; et si, comme tu le penses, je me mariais...

— C'est cela, pendant que tu y es, ne t'arrête plus !... Eh bien ! je ne dis pas non.

— Dis oui tout de suite ! car si tu allais réfléchir...

— Oui, là, es-tu contente ?

— Quel bonheur !... quel bonheur !... jure-le !

— Je le jure. Voyons ! qu'as-tu encore à me demander ?

Modeste alors s'éloigna de son père, et le regardant des pieds à la tête avec des yeux étonnés :

— Dans la soirée d'hier, dit-elle, on m'a changé papa. Ce n'est plus lui du tout, mais du tout.

— Eh bien ! fillette, pour mettre le comble à ton étonnement, je t'annonce que je vais de ce pas chez mon tailleur, me faire habiller décemment ; car je ne sais comment j'ai eu l'idée de venir à Paris dans cet accoutrement rustique.

Modeste ouvrit alors des yeux encore plus grands. Elle restait, bouche bée, sans trouver un mot à dire ; puis tout à coup, elle se laissa tomber sur une chaise, ses deux bras pendant à ses côtés.

— Pauline, Pauline ! appella-t-elle dans un effroi comique, au secours ! Papa est malade, bien malade ! Un bouleversement, un cataclisme.

— Quoi donc ? fit Pauline, qui parut sur le seuil de la porte.

— Cette redingote marron, mon désespoir, mon humiliation, nous ne la verrons plus. Répète, père, que j'en sois sûre.

— Non, vous ne la verrez plus. Car, moi aussi, je me lance dans le tourbillon. La vie est si courte ! Il faut se hâter d'en jouir.

— Tu l'entends, Pauline ? Tu l'as entendu ? Le tourbillon, lui aussi ! Mais raconte-nous du moins comment s'est opérée cette miraculeuse conversion. Hier, à ce dîner, que s'est-il donc passé ?

— Oui, c'est hier, à ce dîner.

— En effet, vois donc, Pauline. Mon père a dans la figure, dans les yeux, je ne sais quoi.

— Il y a, il y a... mademoiselle... balbutia M. Ledrain, que je songe à ton bonheur et veux te marier.

— Oh ! papa ! s'écria Modeste, la poitrine soulevée par

une anxiété joyeuse, ta conversion serait-elle complète? Est-ce que Georges y était, à ce dîner?

— Sans doute, comme directeur du journal.

— Il t'a parlé de moi?

— Ah! bien oui! Il ne m'a pas même demandé de tes nouvelles.

— Peut-être, dit Modeste, soudain devenue toute triste, n'a-t-il pas osé.

— Il pensait bien à toi!

— Il y avait des dames à ce dîner? questionna Modeste, oppressée.

— Il y en avait une.

— Et...

— Il parlait beaucoup.

— A cette femme?

— A cette femme, et à tort et à travers.

— Il a été très brillant?

— Ma foi! non. Il n'a dit que des fariboles, comme tous ces Parisiens, du reste. Mais que t'importe! Tu ne dois plus songer à lui. Je ne reviendrai pas sur ma résolution. Il s'agit pour toi d'un autre mariage qui ferait beaucoup mieux mon affaire.

— Ton affaire, peut-être; mais ici, il ne s'agit pas de toi.

— Belle situation, considérable, énorme, continua imperturbablement M. Ledrain. Très éloquent. J'ai toujours été séduit par l'éloquence. Sache que je ne veux pour gendre qu'un agriculteur ou un orateur. L'art oratoire m'émeut, m'enlève: le grand art s'entend, et non le bagou insignifiant et insipide de ces journalistes qui se croient spirituels, parce qu'ils jonglent avec des mots sur la pointe d'une aiguille, Georges comme les autres: du bavardage, rien que du bavardage. Pas de fond solide, pas de ces belles périodes, comme dans mon discours à la Société d'émulation. Enfin

M. Barthès sera très prochainement député, ministre peut-être. Et moi aussi, ma chère Modeste, moi aussi ; car il y a en nous de l'étoffe, du souffle, un grand souffle.

— Mon père, je n'aime pas M. Barthès, je ne l'aimerai jamais.

— Oui, ma fille, il sera ministre, et moi aussi, ministre de l'agriculture, ma spécialité.

— Je ne tiens pas aux honneurs, protesta Modeste, je ne tiens qu'à une chose : être aimée.

— Câr, sache-le, mon enfant, reprit avec animation M. Ledrain, j'apprends seulement à me connaître. J'étais loin de me soupçonner cette envergure. Paris est vraiment une terre d'éclosion. Il semble que la chaleur de cette vie en perpétuelle ébullition fasse germer les idées de génie, les projets grandioses, les découvertes les plus merveilleuses.

— Pauline, Pauline, l'entends-tu ? disait Modeste absourdie.

— Je suis enthousiasmé, poursuivit M. Ledrain, positivement enthousiasmé ; car je sens en moi comme une explosion fulgurante, stupéfiante d'idées neuves, de sentiments et de sensations que je n'avais jamais éprouvés. Et c'est pourquoi je veux te marier, mignonne, te bien marier, afin de n'avoir plus cette préoccupation, ce souci, et de pouvoir me livrer tout entier aux grandes destinées qui s'ouvrent devant moi.

— Je le veux bien, père, pourvu que ce soit avec Georges. Nous t'aimerons tant ! Nous te bénirons à toutes les heures de notre vie.

— Mais quand je te dis que Georges ne pense plus à toi.

— Si, si, il m'aime, j'en suis sûre. Il n'aime que moi, n'a jamais aimé que moi.

— Oh ! crédule enfant ! Hier au soir, pas plus tard

qu'hier au soir, il disait à la baronne de Chadeuil qui me l'a répété, qu'il l'adorait éperdument.

— Non, ce n'est pas vrai, non, protesta énergiquement Modeste, torturée cependant par une angoisse nouvelle. Tu dis cela pour me détacher de lui. Ce n'est pas vrai. L'as-tu entendu?

— J'ai vu ses regards ; je l'ai vu serrant les mains de cette adorable créature, votre sœur, ma chère Pauline, une femme divine!

Pauline restait atterrée.

Modeste, pâle, fermait les yeux, et, s'appuyant au dossier du fauteuil :

— Oh! papa, que tu es cruel! Ne vois-tu pas que tu me fais mourir?

— Allons, allons, remets-toi, et ne pense plus à ce mauvais sujet : charmant garçon, je n'en disconviens pas, mais trop léger, trop frivole. Ce serait un exécration mari. Pauline, je vous en prie, consolez-la. Adieu! je vous quitte. Des affaires, mon tailleur, le journal... A bientôt.

Il laissa les deux jeunes filles accablées et réellement désespérées par cette double révélation.

M. Ledrain, en sortant, au lieu de se rendre à pied chez son tailleur, monta dans un fiacre. Il avait la figure souriante, épanouie.

— Oui, c'est cela, pensait-il, il faut que je marie Modeste au plus vite; et une fois libre, je pourrai me consacrer tout entier à cette femme incomparable. O Sylvia! Sylvia! Ce nom seul me bouleverse, m'anéantit d'amour. Que de tendresse dans ses yeux! Sylvia! Sylvia!

A chaque instant, il répétait ce nom qui éveillait en lui tout un monde d'émotions délirantes, d'ivresses de cœur, d'amour-propre, ivresses d'imagination, ivresses des sens.

XXIX

HÉSITATION

Trois semaines de fièvre, d'insomnie, de rêveries creuses semblaient avoir calmé les colères de madame de Thervay. A force d'avoir mâché et remâché à vide sa jalousie et sa haine, la fatigue morale était venue. Elle continuait à se dire malade ; et malgré les instances de l'amiral et de Rosanne, elle s'obstinait à vivre dans un isolement complet.

Rosanne évitait de lui parler de Georges.

Mais un matin, Léona la questionna à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! chère amie, et votre charmante filleule ? J'ai entendu dire à l'amiral qu'elle sortait tous les jours avec vous pour emplettes. Est-ce le trousseau qu'on achète et les robes de la mariée ?

— Non, non, interrompit vivement Rosanne. M. Ledrain ne veut pas décidément de ce mariage. Mais il est question pour sa fille d'un autre prétendant qu'il paraît trouver plus à son gré.

— Qui donc ?

— M. Barthès.

— Comment ! fit Léona, mais je croyais...

— Qu'il était amoureux de moi ?

— Oui, et que vous le voyiez sans déplaisir.

— Que voulez-vous ? Il faut savoir prendre l'espèce humaine telle qu'elle est. Je suis loin d'avoir la fortune de Modeste ; et si Modeste l'agréait, il se pourrait fort bien qu'il me la préférât. Le monde est ainsi fait. Je tâcherai de me consoler.

— Si je ne me trompe, vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

— Oui, plus même que je ne l'aurais cru.

— Et lui ?

— Il semblait m'aimer aussi ; mais il ne faut pas demander à ces messieurs des amours éternelles. Quand il s'agit de mariage, le cœur est, le plus souvent, sacrifié aux raisons de convenances.

— Ah ! vous êtes philosophe, vous !

— Sans doute, devant un mal qu'on ne peut empêcher.

— Vous ne l'aimiez pas, voilà tout, fit la créole avec une rudesse dans la voix.

— Vous vous trompez chère amie, repartit Rosanne émue.

Léona la regarda de son œil pâle.

— Les Françaises ont un autre sang que nous, murmura-t-elle.

— Peut-être. Néanmoins, nous souffrons aussi.

— Vous dites tout cela avec une tranquillité !... Est-il bien certain que vous souffriez, avec un visage si placide et si rose ?

— Je souffre, c'est certain ; seulement, il n'est pas très sûr encore que M. Barthès épouse Modeste ; car Modeste aime toujours son cousin.

— Malgré...

— Oui, malgré tout.

— Pauvre enfant ! Quelle vie sera la sienne, si elle prend au sérieux l'amour de votre frère !

— Georges est léger, c'est vrai, très vaniteux, disons le mot ; mais le fond n'est pas mauvais.

— Quand, par vanité ou légèreté, on fait souffrir un cœur comme celui de Modeste, on est inexcusable, et je prétends que le fond est mauvais ; mais c'est votre frère, et vous le défendez, cela se conçoit. Est-ce que Modeste l'a revu ?

— Oui.

— Et elle a pardonné ?

— La chère enfant est si bonne et si tendre, qu'elle eût encore pardonné davantage.

— Il lui a fait de nouveaux serments ?

— Sans doute.

— Qu'elle a crus ?

— Qu'elle a crus.

— Et à vous, ils vous ont paru sincères ?

— Très sincères.

Léona resta pendant quelques minutes songeuse. Il semblait qu'il se fit en elle un violent combat.

— Ma chère Rosanne, reprit-elle, dites donc à votre charmante filleule que je voudrais la voir et causer un peu avec elle.

— Ne craignez-vous pas de vous fatiguer, chère amie ? Vos traits sont un peu altérés ce matin. Remettez cela à un autre jour, dit Rosanne, qui craignait qu'elle ne fit à Modeste quelque terrible révélation.

— Non, non, je veux la voir. Elle doit trouver que je remplis bien mal à son égard les devoirs de l'hospitalité. Priez-la de venir tout de suite.

Rosanne n'osant refuser, monta immédiatement dans la chambre de Modeste.

Elle trouva sa filleule étendue sur une chaise longue, si pâle qu'on l'eût dite morte.

Pauline, à genoux à côté d'elle, l'entourait de ses bras, et pleurait.

Rosanne en les voyant, poussa un cri.

— Quoi ! Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle, en se précipitant vers Modeste.

Pauline lui raconta les indiscretions de M. Ledrain.

— Ah ! marraine, c'est fini, vols-tu, fini ! Je ne puis

plus avoir de confiance en lui. S'il me trompe déjà, que serait-ce plus tard ?

— Tu exagères les choses, ma chérie. De tout ce que vous me racontez, il ressort simplement que ton père a cru voir dans les regards de Georges de l'amour pour mademoiselle Sylvia, laquelle lui aura dit que Georges l'adorait toujours. Mais n'est-il pas naturel que, par jalousie, par vengeance, elle cherche à faire manquer ton mariage ?

— Tu crois ? fit Modeste, qui soudain se rattacha à cet espoir. Oui, tu as raison, peut-être. Cependant elle est si belle ! Pauline l'a trouvée hier, au moment du dîner, dans une toilette si séduisante, au milieu d'un tel luxe que, si elle l'a voulu, elle a reconquis certainement le cœur de Georges ; car elle l'aime toujours, elle, je l'ai bien vu quand je lui ai parlé.

— Je t'en prie, mon enfant, ne te désole pas avant d'avoir entendu Georges. Nous devons aller chez lui demain. Il saura sans doute se disculper. Remets-toi donc, et descends un peu auprès de madame de Thervey, qui désire te voir.

— En ce moment, je ne sais si j'en aurai la force.

— Voyons, reprends un peu d'énergie. Cette pauvre Léona est malade. Tu ne l'as pas vue depuis plusieurs jours. Va causer avec elle pendant quelques instants puisqu'elle le désire.

Modeste, encore défaillante, se rendit auprès de madame de Thervey. Dès le seuil, elle fut frappée du changement qui s'était opéré en si peu de temps dans le visage de la belle Mexicaine.

Léona était couchée, étendue sur le dos, immobile, comme si elle eût été inanimée.

Son profil un peu plus effilé, d'une pâleur mate, se détachait sur la draperie de peluche caroubier avec une

netteté effrayante, avec quelque chose d'arrêté, d'aigu, de fatal.

Il y avait dans ce masque, comme dans la pose, un accablement, un détachement de tout, qui ressemblait à la mort. Elle était dans un moment d'apaisement. Elle avait pensé que, si le mariage de Modeste et de Georges devait assurer le bonheur de cette enfant, elle renoncerait à sa vengeance.

En entendant un pas timide s'avancer, elle s'arracha à cette sorte de léthargie morale, et, par un lent effort, se retourna.

A la vue de Modeste, elle essaya de sourire ; mais ce sourire contraint était navrant.

De son côté, Modeste, brisée, portait sur ses traits l'expression d'une douleur trop récente pour être facilement dissimulée.

Leurs regards se croisèrent et se comprirent.

— Ah ! c'est vous, chère enfant ! dit Léona. Approchez et asseyez-vous un instant.

— Pardonnez-moi, madame, de n'être pas venue plus tôt prendre de vos nouvelles. Je craignais de vous fatiguer.

— C'est moi, au contraire, reprit madame de Thervay, qui ai toutes sortes d'excuses à vous faire, ainsi qu'à monsieur votre père ; car je m'acquitte fort mal de mes devoirs de maîtresse de maison. Mais, vous le voyez, je suis réellement malade. Je compte sur toute l'indulgence de votre excellent cœur.

— Oh ! madame, n'est-ce pas nous plutôt qui sommes indiscrets en restant chez vous en ce moment ! Sans l'insistance de l'amiral, nous eussions certainement cherché un autre gîte.

— Taisez-vous, méchante, interrompit vivement la créole, vous savez bien que je vous aime beaucoup, et que votre départ m'eût vivement affligée. D'ailleurs, je

vais mieux. J'avais besoin de vous voir, de causer un peu avec vous. Vous m'avez fait vos confidences avec tant de confiance et d'abandon, que j'en ai été réellement et profondément touchée. Je pense souvent à vous, chère petite. Souffrez-vous toujours ? Vous semblez triste, abattue. Est-il vrai, comme Rosanne me l'a affirmé, que vous soyez réconciliée avec M. Rivert, et lui ayez pardonné ?

— C'est vrai, madame, je lui avais pardonné ; mais...

Modeste ne put achever. Sa voix creva dans un sanglot.

— Quoi ! l'ingrat vous aurait encore trompée ? s'écria Léona en se soulevant sur son coude, par un sursaut brusque.

— Hélas ! quoi qu'en pense marraine, j'ai lieu de le croire.

— Sur quels indices ?

Modeste lui répéta ce que lui avait dit son père.

Elle craignait tout de la beauté de Sylvia, de son esprit entraînant, de sa coquetterie surtout, à laquelle nul ne pouvait résister.

Ce nom réveilla soudain toutes les fureurs jalouses de Léona. Ses joues pâlirent encore, son œil se creusa davantage, et lança de sombres lueurs.

— C'est infâme ! infâme ! s'écria-t-elle, la voix étouffée par la colère. Vous préférer cette créature !

— Sylvia, madame, n'est point la femme que vous supposez. Et c'est précisément ce qui la rend si dangereuse.

— Assez, mon enfant, interrompit la créole, votre chagrin me fait mal. Adieu ! adieu ! Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas ?

Modeste s'approcha pour l'embrasser ; mais la Mexicaine, devenue tout à coup insensible, ne lui rendit pas son baiser. L'idée fixe l'avait reprise.

La jeune fille sortit, troublée, épouvantée de ce regard haineux qui, une fois déjà, l'avait frappée.

Quelques instants après, Léona entendit résonner dans la cour le pas précipité de l'amiral Trombe.

— Nouly, ordonna-t-elle à sa négresse, qui lui apportait un breuvage repoussé avec impatience, voici M. de Thervey ; va le prévenir que je le demande.

— Eh bien ! ma chérie, dit l'amiral en entrant, si tu avais été ce matin un peu plus vaillante, et si tu m'avais accompagné au tir et à la salle d'armes, tu aurais été fière de moi.

— Ah ! fit la malade, dont le visage se colora légèrement.

— Oui, j'ai été prodigieux. Je connais maintenant une botte secrète qui fait merveille. Quand tu voudras assister à un assaut, je te montrerai cela. J'ai désarmé le maître d'armes et trois autres amateurs qui venaient prendre des leçons.

— Désarmé, mais pas touché ?

— Si, parfaitement touché.

— Où ?

— L'un à l'épaule, l'autre au poignet.

— Peuh ! qu'est-ce que cela ?

— Comment, qu'est-ce que cela ?

— Moi, je ne comprends que le duel à mort, dit-elle d'une voix cassante.

— Tu es donc féroce ?

— Quand on se bat, c'est, je suppose, pour une chose sérieuse.

— Pas toujours.

— Alors, à quoi bon !

— Question d'honneur. Un homme ne doit jamais se laisser marcher sur le pied.

— Je suis de cet avis. Au Mexique, marcher sur le pied de quelqu'un avec l'intention de l'offenser, c'est une chose sérieuse.

— Je le sais, vos Mexicains sont fort susceptibles.

— Et terribles dans leurs vengeances, ajouta Léona, d'un accent implacable. Donc, si j'assiste, comme vous me le proposez, à un assaut, je veux que votre adversaire soit touché grièvement.

— Où cela ?

— En plein cœur ! répondit-elle d'une voix stridente.

— Eh bien ! nous pourrons te satisfaire.

— Et au tir ?

— Mouche à tous coups.

— Votre bras ne tremble plus ?

— Plus du tout. Et vraiment tu m'as rendu, chère amie, un immense service en me renvoyant à l'école. Je me sens maintenant vigoureux et agile comme un jeune homme.

— Alors, si vous vous battiez en duel, vous seriez certain de tuer votre adversaire ?

— Absolument. Mais, encore une fois, il se passe en vous, Léona, quelque chose d'étrange. Je vous aime trop, mon amie, je vis trop de votre vie pour ne point m'apercevoir que vous avez un secret et profond chagrin.

— Je vous le répète : un peu de nostalgie, voilà tout.

L'amiral resta un instant pensif.

— Pauvre chérie, dit-il, si cela est nécessaire pour ta guérison, nous retournerons passer quelque temps au Mexique. Où tu seras heureuse, je me trouverai bien.

— Il est possible, en effet, que je vous le demande. Mais avant de prendre cette résolution, je veux lutter encore contre ce mal singulier qui, je le sens, altère en moi les sources de la vie.

Le marin alors se promena pendant quelques instants dans la chambre avec son agitation accoutumée.

Puis s'arrêtant tout à coup :

— *La Révolution pacifique* a paru. Comment se fait-il que son directeur, M. Georges Rivert, ne vous l'ait pas adressée ?

A cette question, Léona tressaillit. Cependant, elle affecta de répondre avec indifférence :

— Il est fort absorbé par son journal. Madame de Nérisme disait tout à l'heure qu'il n'avait même plus le temps de manger ni de dormir.

L'amiral poussa un bruyant soupir.

— Je vous ai témoigné dernièrement, dit-il, quelque jalousie à son sujet. C'était absurde ; et je vous en fais, ma chère, toutes mes excuses.

Léona ne répondit pas.

— Cependant, reprit l'amiral, si comme je l'ai déjà supposé, c'était lui qui vous portât ombrage, qui...

Il la regarda, sans oser achever sa pensée.

Elle avait fermé les yeux et repris son effrayante immobilité. Sa bouche semblait contractée par une dissimulation pleine d'amertume.

— Eh bien ! vous ne m'écoutez pas ? reprit M. de Thervay.

— Quoi ? que dites-vous donc ? demanda-t-elle en ouvrant tout à coup de grands yeux comme si elle s'éveillait. Je vous en prie, mon ami, laissez-moi reposer. J'ai eu déjà tout à l'heure un assez long entretien avec Rosanne, puis avec Modeste ; je sens venir ma migraine ; et vous me fatiguez par vos stupides suppositions. Au revoir ! au revoir ! Demain, si je passe une bonne nuit, je vous accompagnerai de nouveau au tir et à la salle d'armes.

L'amiral sortit à pas de loup, ferma la porte sans bruit ; mais dès qu'il fut dans le vestibule, il s'abandonna à toute son impétuosité. Il détacha une épée de la panoplie, et la brisa contre le mur. Il renversa un magnifique vase de Gien qui vola en éclats.

— Oh ! il faudra qu'elle parle ! Je saurai qui. Et celui-là, je le tuerai comme un chien, le frapperai en plein cœur, le misérable !

XXX

LA VENGEANCE PARISIENNE

— Surtout, recommanda M. Ledrain à son tailleur, en le quittant, que ces costumes soient à la dernière mode ! Quelque chose de jeune, et en même temps de comme il faut. Je paierai cent francs de plus, si c'est nécessaire ; car je comprends que le talent se paye. Mais il faut que ce soit une œuvre d'art, comme dit ma nièce, madame de Nérès.

— Ah ! madame de Nérès ! fit le tailleur avec une inclination respectueuse.

— Comment, vous la connaissez ?

— Qui n'a entendu parler de cette aimable personne ? N'est-ce pas la sœur de M. Rivert, mon client ?

— Vous habillez aussi ce scélérat de Rivert ?

— Oui, monsieur.

— Qui ne vous paye pas ?

— Il y a quelquefois du tirage, dit le tailleur en riant.

— Je vais vous apprendre une chose inouïe, c'est que je suis en train de le supplanter, monsieur mon neveu.

— Mais, monsieur, cela ne m'étonne pas, répondit le tailleur en dissimulant son envie de rire.

— Positivement, auprès d'une femme charmante. Et si je vous fais cette confidence, c'est afin que vous compreniez la haute importance que j'attache à ce que mes vêtements soient irréprochables. Il faut qu'ils m'enlèvent au moins dix ans.

— Ils vous en enlèveront vingt. Quel âge pouvez-vous avoir ? Cinq...

— Ah ! monsieur, vous ne me flattez pas, je n'ai que quarante-huit ans.

— La langue m'a tourné, se hâta d'ajouter le tailleur. Vous avez en effet la figure très jeune.

— Et j'ai bon pied, bon œil, s'il vous plaît ; je ne ressemble en rien à ces freluquets qui sont tous esquinés avant l'âge par suite de leurs excès ; tandis que moi, Dieu m'est témoin que j'ai été fidèle à ma pauvre femme par delà le tombeau.

— Mais à présent que le deuil est fini, reprit le tailleur, monsieur va tâcher de se rattraper un peu.

— Un deuil de seize ans.

— En effet, c'est suffisant. Du haut du ciel, madame votre épouse doit être satisfaite.

— Je ne dis pas que je n'aie parfois pincé le menton à quelque appétissante fermière.

— Oh ! si ce n'est que le menton...

— Enfin, bref, reprit M. Ledrain tout guilleret, vous vous engagez à me rajeunir de vingt ans ? C'est cela, je n'en aurai plus que trente, l'âge de mon neveu. Et je paye rubis sur l'ongle, moi.

Il suivit le boulevard des Capucines et le boulevard Maiesherbes, répétant :

— Trente ans, trente ans ! En effet, je me sens plein de vie, de jeunesse... et d'amour.

En montant le somptueux escalier de Sylvia, en marbre blanc, à rampe de granit, recouvert d'un moelleux tapis, avec de hautes glaces sur chaque palier, des arbustes et des fleurs sur tous les degrés, le naïf Timothée, intimidé malgré lui par cette grande opulence, se sentait fort impressionné.

— Parole d'honneur ! murmura-t-il en mettant la main sur son cœur, pour en comprimer les battements, je suis ému comme un collégien qui va à son premier rendez-vous.

Il entra, titubant presque, pâle et le regard troublé. Sylvia était dans le petit boudoir jonquille, si coquet avec son désordre voulu, si voluptueux, si vivant, si capiteux.

Cà et là, des fleurs qui souriaient. Et dès l'entrée on se sentait enveloppé par une tiède atmosphère, un parfum alanguissant et suave.

La Faunesse était à demi couchée sur sa chaise longue, dans les flots transparents et mousseux d'un costume original et quelque peu mauresque.

Sur une jupe de gaze fine et mate, s'ouvrait une tunique de satin or vierge, entièrement recouverte de dentelles. Le buste était serré dans une veste coquette en velours dahlia royal, ornée de broderies anciennes. Les manches de tulle laissaient apercevoir les bras superbes de Sylvia. Une riche cordelière serrait sa taille cambrée et souple. Sur une de ses épaules tombait un flot de ses admirables cheveux roux, semés d'étincelles. C'était un tableau exquis composé avec beaucoup d'art.

— Je vous attendais, fit-elle sans se lever, tendant à Timothée, par un geste plein de paresseux abandon, sa main blanche, douce, effilée.

Toute cette élégance acheva d'interloquer l'indigène de Moulins-Engibault. En passant devant une glace, il se trouva si complètement ridicule avec sa grande lévite marron, qu'il souhaita de s'enfoncer à cent pieds sous terre.

Il n'osait avancer, ni prendre cette main si gracieusement tendue. Mais Sylvia s'était juré de faire sombrer, dans cette entrevue, l'austérité, la prudence et la raison du millionnaire.

— Eh bien ! cette main, qu'est-ce que vous en faites ? Croyez-vous que je vais vous la tendre comme ça jusqu'à demain ?

Timothée, alors, balbutia :

— L'émotion de vous revoir, encore plus belle... plus adorable que je ne vous ai quittée hier... Toute la nuit, toute la matinée, je n'ai songé qu'à vous.

— Et moi donc ! je sentais, je devinais que votre pensée était occupée de moi.

— Comme nos cœurs se comprennent ! soupira l'agronome avec un regard à demi pâmé. Maintenant il n'y a plus pour moi que vous au monde. J'ai oublié même d'embrasser ma fille. Votre image est dans mon cœur comme un soleil qui efface, anéantit tout autre souvenir, tout autre sentiment.

— Elle est si charmante, votre fille ! Je l'aime, cette aimable enfant. Quoique, s'il faut tout dire, j'en sois un peu jalouse.

— Jalouse ? Ah ! sans doute à cause de Georges ! fit amèrement M. Ledrain.

— Non, à cause de vous. Je suis jalouse de votre affection paternelle ; et cependant comme je conçois que vous l'aimiez ! C'est si joli, si frais, si pur ! Et... C'est bien beau, la pureté... Hélas !...

Elle soupira, affecta d'essuyer une larme ; puis elle reprit :

— Je voudrais aussi votre estime et même votre respect.

— Ah ! vous l'avez, divine Sylvia, je vous le jure ! Ce qui est beau, ce n'est pas cette pureté qui, en somme n'est qu'une négation, puisqu'elle est presque toujours le résultat d'une nature pauvre, débile. Oui, je vous estime ; car avec votre beauté, à quelles embûches n'étiez-vous pas exposée dans ce Paris, ce gouffre de vices !

— Du moins je ne me suis pas vendue, comme tant d'autres. J'ai aimé ; et l'amour, c'est la grande excuse de la femme, n'est-ce pas, M. Ledrain ?

— Oh ! oui, l'excuse souveraine ! accentua Timothée

en levant au plafond ses grands yeux bleus, humides d'attendrissement.

— Car ce luxe que vous voyez ici, reprit Sylvia, n'a aucune source déshonorante.

— Je sais, Turquet m'a dit. Il a joué pour vous à la Bourse.

— Jamais, ajouta-t-elle avec énergie, en se soulevant à demi, jamais je n'accepterais un sou d'un homme que j'aimerais et qui m'aimerait.

— Je vous respecte, s'écria l'avare enthousiasmé, en se jetant à genoux devant la causeuse. Dites, oh ! dites que vous m'aimez un peu !

Sylvia attachâ sur lui un regard d'une candeur adorable.

— Comment l'entendez-vous ? demanda-t-elle.

— De toutes les manières ; car ainsi que je vous le disais hier, je vous aime, moi, de tous les amours à la fois.

— Vous m'aimez aussi comme votre fille ?

— Oui, comme ma fille, ma fille préférée.

— Comme une amie ?

— Comme une amie intelligente et sûre, dont je suivrai toujours les avis.

— Merci, oh ! merci ! vous êtes bon.

— Et... supplia Timothée, la voix altérée par l'émotion, puis-je espérer qu'un jour peut-être, je serai aimé autrement que comme un père et un ami ?

— Gourmand ! fit-elle en riant de son beau rire étincelant.

— Je vous en prie, Sylvia, ne plaisantez pas ; car je suis sérieux, moi.

— Puisque je trouve que je vous aime déjà trop pour mon repos, repartit la Faunesse.

— Alors, si vous voulez que je vous croie, ne riez pas en me disant cela.

— Je ne ris pas, répondit-elle devenue grave. Maintenant, causons affaires, si vous le voulez bien.

Elle s'éloigna quelque peu, et affecta un air de dignité, de prudence presque.

— De quelles affaires ? En est-il de plus importantes que celles du cœur ?

— Il y a les Docks internationaux.

M. Ledrain, sans se faire prier, tira son portefeuille bourré de billets de banque.

— Je viens de passer chez mon banquier, dit-il. Voilà. Puisez.

— M. Ledrain, fit-elle avec hauteur, jamais mes mains ne toucheront à l'argent de mes amis. Je crois vous l'avoir déjà dit. Vous irez à la caisse de la rue Vivienne ; et vous y verserez une somme contre un nombre d'actions déterminé.

— Alors, combien dois-je en prendre ?

— Combien y a-t-il d'argent là ?

— Cent mille francs.

— Les actions étant de cinq cents francs, cela fait deux cents actions. Une bagatelle !

— Mais pardon, fit observer M. Ledrain, on ne verse d'abord que cent francs par action.

— Eh bien ! si je sais compter, reprit la Faunesse, vous en prendrez mille.

Ledrain ouvrit des yeux épouvantés.

— Avez-vous bien réfléchi ? dit-il. C'est cinq cent mille francs que vous m'engagez à jeter dans cette entreprise.

— Que vous ne jetez pas, monsieur, Ledrain, mais que vous placez fort avantageusement. C'est du nanan, cette affaire-là. Vous en reprendrez, je vous le prédis, et même avant huit jours, j'en suis certaine. Vous pourrez ainsi doubler, tripler votre colossale fortune ; et vous deviendrez le nabab parisien.

— Qu'est-ce qui vous fait parler avec cette assurance ?

— Turquet, qui est venu déjeuner avec moi, m'a dit qu'il avait vu ce matin même Bellanger, et que Bellanger, enthousiasmé de la combinaison, faisait tout de suite un million pour commencer la construction des Docks. Dès aujourd'hui, ils vont à Gennevillers visiter les terrains qu'ils achèteront demain.

— Qui ça, ce Bellanger ?

— Vous ne connaissez pas Bellanger ? C'est un richissime banquier qui ne s'engage jamais qu'à bon escient, un de ces fins boursiers qui ont le flair et en même temps l'audace. Il a gagné vingt millions en dix ans. C'est maintenant une des premières maisons de Paris.

— En vérité !

— Or, ils doivent écrire le traité, dès qu'ils auront arrêté l'emplacement.

— Oh ! alors, en effet...

— C'est pourquoi je vous répète avec certitude, qu'il n'est pas de meilleur placement, attendu que Bellanger ne s'aventure pas à la légère.

— Eh bien ! reprit Ledrain, puisque ce sera par votre entremise que j'aurai fait ces grands bénéfices, me permettrez-vous de vous en allouer une part ?

— Je refuse absolument. Je ne serai jamais une femme d'argent, moi. D'ailleurs, je me plais à protéger, à enrichir mes amis. J'aime mieux qu'on me doive de la reconnaissance que d'en devoir moi-même.

— Etre protégé par vous, c'est vraiment trop de bonheur, et de votre part trop de générosité, trop de grandeur d'âme ! s'écria Ledrain dans un transport d'adoration. Qu'ai-je donc fait pour mériter une si grande faveur ?

— La sympathie, cela ne s'explique pas, répondit Sylvia avec un sourire plein de coquetterie et de grâce.

— Mais alors, comment pourrais-je jamais vous prouver mon immense gratitude ?

— Votre affection me suffit, mon ami. Elle me relève à mes propres yeux, puisqu'en m'aimant vous absolvez mon passé, vous, si noble, si austère.

— Non, pas si austère que vous le pourriez croire. Depuis hier, surtout, j'ai compris les vertiges de la passion. Jusqu'alors je n'avais jamais aimé, pas même ma femme, — je le vois bien maintenant... Non, je ne l'aimais point ; c'était une douce affection qui ne ressemblait en rien aux brûlantes ivresses que me causent vos regards, votre sourire, et jusqu'à votre parfum. Jamais, je vous le jure, je n'ai rien éprouvé de semblable. Tenez, regardez : mes yeux sont pleins de larmes. Oui, je pleure, je pleure d'amour à vos pieds.

Il s'était de nouveau précipité aux genoux de la jeune femme.

Les deux pans de sa longue redingote, étalés à terre, sa figure maintenant enluminée et boursouflée, les mains jointes avec une ferveur de dévot, eussent en tout autre moment causé à Sylvia une hilarité inextinguible.

Cependant, elle ne rit point. Elle parut touchée, au contraire, et prenant entre ses deux mains si fines et si douces le front ridé de Timothée, elle y déposa un baiser filial et recueilli.

Ce baiser parut foudroyer le malheureux, qui laissa tomber sa tête sur les genoux de la Faunesse.

— C'est fini, je suis à vous jusqu'à la mort, s'écria-t-il. Je vous appartiens corps et âme ; faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Eh bien ! maintenant, bon ami, reprenez votre place, dit gravement Sylvia, et parlons raison. Je crois comprendre que ce que vous allez faire pour les Docks est uniquement pour m'être agréable.

— Oui, uniquement.

— Précisément, voilà ce que je ne veux pas. Il faut que vous soyez convaincu.

— Je suis convaincu de tout ce que vous dites, répartit Timothée d'un air béat.

— Avez-vous lu, dans *La Révolution pacifique* d'hier, l'article de Marpaux ? reprit Sylvia.

— Non, j'avoue que je n'ai lu que le mien ; mais, à propos, comment l'avez-vous trouvé, mon article ?

— Un chef-d'œuvre, tout bonnement ; et j'en suis fier. Marpaux, lui, traite d'une manière tout à fait supérieure les plus grandes questions d'économie politique ; et je prétends qu'il est impossible, après avoir lu cette remarquable étude sur la culture intégrale du globe et la répartition mieux équilibrée de ses richesses, de n'être pas converti.

— A quoi ?

— Au socialisme.

A ce mot, les yeux de M. Ledrain s'arrondirent, sa bouche aussi. Néanmoins, son visage n'exprima ni l'horreur ni l'épouvante que ce mot, d'habitude, lui causait. Au contraire, ses yeux tout à coup s'adoucirent, et sa bouche se détendit jusqu'au sourire.

— Voyez donc, divine amie, quel est votre empire, dit-il. Sur vos lèvres, ce mot, qui toujours m'horripile, me semble une musique délicieuse. Il est fort inutile que je lise l'article de Marpaux.

— Je veux que vous le lisiez.

— Alors, on le lira, mademoiselle.

— En ce moment, continua Sylvia, où les idées font des pas de géant, et où tout marche à la vapeur...

— Encore un mot que je ne pouvais souffrir, et qui, prononcé par vous, me paraît adorable.

— Où l'humanité se précipite vers ses destinées avec une rapidité vertigineuse, il est du devoir de toutes les grandes intelligences de faciliter, de diriger cette marche en avant, afin d'éviter les cataclysmes, les déraillements

effroyables qui pourraient précipiter la société aux abîmes.

— Eh bien ! s'écria Timothée transporté, donnez le signal, irrésistible prêtresse du progrès, marchez en avant ; et je vous suivrai aveuglément.

Sylvia s'arrêta un instant, soupira, comme si elle allait tenter une attaque difficile.

— Alors, dit-elle, permettez-moi un conseil. Croyez-vous qu'étant données votre haute intelligence et votre immense fortune, il soit suffisant de prendre mille actions dans une affaire qui doit préparer, amener cette évolution pacifique que nous voulons, que vous voulez avec nous ?

— Je croyais... il me semblait...

— Non, non, ce n'est pas suffisant ; et, s'il faut vous le dire, je crains que Bellanger, plus hardi que vous, en engageant dans cette affaire des capitaux considérables, ne prenne un trop grand pied dans l'entreprise, n'arrive à l'accaparer entièrement, et peut-être même à en dénaturer l'idée fondamentale. Donc, je crois que, s'il met un million dans les Docks, vous devez en mettre au moins autant.

Un million ! cette proposition faite ainsi à brûle-pour-point, réveilla un instant le vieil homme. L'avare de Moulins-Engibault reçut comme un choc qui le fit tressauter sur sa chaise.

Sylvia qui, à travers ses paupières mi-closes, l'observait attentivement, crut être allée trop loin, ou du moins n'avoir pas suffisamment ménagé la transition.

Elle reprit aussitôt :

— Vous trouvez la somme un peu forte peut-être, parce que vous n'êtes point encore habitué aux vastes spéculations de la finance parisienne ; mais si vous faisiez cela, monsieur Ledrain, dit-elle en s'animant, en s'exaltant, je ne verrais au monde aucun homme ca-

pable de vous être comparé ; et mon enthousiasme ne connaîtrait plus de bornes.

— Eh bien ! Je verrai si je puis... Il est possible... Croyez que vos désirs sont des ordres pour moi. Cependant, ce n'est pas facile : déplacer une somme aussi importante, cela ne se fait pas du jour au lendemain.

— A un homme riche comme vous, répliqua Sylvia, tout est possible.

— Un million ! un million ! répétait Timothée éperdu.

— Il nous le faut, répondit Sylvia, à moins que vous ne préféreriez que je m'adresse à un autre.

— J'ai un million de disponible, reprit Ledrain haletant, soufflant, les tempes couvertes de sueur. C'est la dot de Modeste. Je la placerai dans les Docks, puisque vous le voulez absolument.

— Pardon, monsieur Ledrain, dit Sylvia en posant sa jolie main trouée de fossettes sur la grosse patte rouge et rugueuse de l'agronome, je ne veux pas, je n'exige pas. J'ai un vif désir, je vous y engage, voilà tout. Mais à présent que je connais la destination de ce million, je m'applaudis bien plus encore de vous avoir donné ce conseil, surtout si c'est Georges qui doit épouser votre fille ; car entre les mains d'un tel ogre d'argent, ce beau million se serait fondu comme du miel au soleil. Entre ses doigts, les espèces monnayées glissent avec une rapidité... vous pouvez en être sûr, je l'ai vu à l'œuvre, c'est le désordre incarné. Il mange au bout, sans jamais s'inquiéter de l'avenir.

— Ai-je eu raison de lui refuser Modeste !

— Alors, vous croyez que c'est rompu ?

— Certes, puisque telle est ma volonté.

— Pauvre père aveugle ! fit Sylvia. Je gage qu'ils se voient en secret.

— Vous supposeriez ?... Vous savez quelque chose ?

— Mon Dieu ! non, pas grand'chose ; mais j'ai vu

l'autre jour votre fille et madame de Nérís entrer dans la maison du journal.

— Comment ! madame de Nérís se prêterait à des entrevues secrètes ? J'y mettrai bon ordre, quand je devrais quitter l'hôtel qu'elle habite.

— Je vous approuve. Séparez-les par tous les moyens possibles. Si je puis contribuer à empêcher ce mariage, vous me devrez un beau cierge, monsieur Ledrain, et elle aussi ! Jugez-en : il m'a dit, à moi, qu'il lui fallait toujours trois amours à la fois pour avoir le cœur parfaitement équilibré et pouvoir rester philosophe devant les coups de tête, les ruptures, les caprices de ces dames. J'étais l'une d'elles. Oh ! si vous saviez ce que ce misérable m'a fait souffrir ! Et vous voulez que je ne le hâisse pas, que je ne le méprise pas ?

— Je vous devrai donc aussi d'avoir empêché le malheur de Modeste. Désormais vous serez mon guide en toutes choses.

— Une telle confiance me flatte et me rend heureuse ; car si vous voulez vous laisser conduire, je ferai de vous autre chose qu'un modeste agriculteur. Il y a sous ce vaste front plus qu'un semoir, fût-il à brouette. Vous êtes taillé, voyez-vous, pour la vie publique.

— Quoi ! vous auriez deviné ma pensée la plus intime ?

— Oui, vous êtes fait pour remuer les grosses questions qui agitent le siècle et pour les résoudre. La netteté de vos idées, la précision et l'élévation de votre langage et surtout votre remarquable esprit de suite, ce sont là les qualités maîtresses qui font les grands hommes.

— Vous me voyez stupéfait, renversé ; car jamais personne ne m'a aussi justement apprécié. Promettez-moi, divine Sylvia, que vous serez mon amie, mon Égérie.

Sylvia lui tendit la main.

— Je vous le promets.

Il saisit cette main et la couvrit de baisers éperdus, goulus, délirants.

— Je m'en vais, je pars, s'écria-t-il ; car je deviendrais fou.

Il se dirigea vers la porte.

Sylvia le rappela, et mettant un doigt sur ses lèvres :

— Surtout pas un mot à Georges de notre conversation : ce serait m'en faire un ennemi mortel. Je puis avoir besoin de lui ; c'est le directeur du journal.

— Soyez sans crainte, je suis d'une discrétion à toute épreuve.

Et Timothée, l'œil enflammé, le sourire fripon, envoya du bout de ses doigts un dernier baiser à la Fauvesse.

— Je cours chez mon banquier, dit-il ; de là chez Turquet, pour m'entendre avec lui sur l'acquisition des terrains.

— Vous comprenez bien, ajouta Sylvia, qui craignait qu'une fois hors de son influence M. Ledrain ne changeât d'avis, les terrains, c'est solide, cela ne s'envole pas. Chaque année même ils acquièrent une plus-value. Ceux que Turquet a en vue, d'ici à peu de temps, doubleront de valeur, grâce à une percée de rue en projet.

— La plus ravissante femme doublée d'un homme d'affaires ! exclama Ledrain.

Sylvia avait quitté sa chaise longue pour le reconduire presque à la porte du salon. Il poussa l'audace jusqu'à lui passer un bras autour de la taille.

— A bas les pattes ! fit Sylvia en se soustrayant avec une mollesse pleine de coquetterie, à l'étreinte de l'agronome. A demain, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, à demain, tous les jours ! Mon rêve serait de ne plus vous quitter.

Il traversa avec rapidité le grand salon, les bras écartés et les pans de sa longue redingote légèrement soulevés.

Sylvia le regardait, le sourire railleur.

— Ah ! le bon gogo ! murmura-t-elle. Et maintenant que les affaires ennuyeuses sont terminées, songeons au plaisir.

XXXI

TOUTES LES FLAMMES

Sylvia alors passa dans sa chambre à coucher.

Le temple était digne, comme le disait M. Ledrain, de la divinité qui l'habitait.

Turquet avait déployé, dans la décoration de cette pièce intime, dans l'harmonie des couleurs, toute sa perversité raffinée.

Ce n'était point une chambre carrée, banale, avec un lit de milieu. Le tapissier, un artiste, avait su ménager de l'inattendu et du caprice dans la disposition des meubles et des tentures.

Le lit, placé dans un pompeux encadrement, sorte d'alcôve immense, apparaissait dans une pénombre mystérieuse, semblable à un autel lumineux dans une chapelle sombre.

Ce lit de laque, couleur de l'onde, avec des fleurs de nacre rose, avait la forme d'une conque marine. Les rideaux en brocart de même nuance étaient doublés par d'autres rideaux de satin corail, atténués par un troisième rideau de fine et vaporeuse malines.

Aucune symétrie dans les relevés coquets et à la fois

somptueux des draperies retenues par de gros câbles et d'énormes glands de soie corail.

Peu de meubles, mais des meubles rares. Un bonheur du jour, qui avait appartenu à Marie-Antoinette. Une commode Louis XV, authentique, venant de la Pompadour.

Deux psychés se faisaient face, soutenues par des amours dus au ciseau de Clodion.

Les sièges bas, de forme voluptueuse et bizarre, étaient recouverts de soies effacées, anciennes.

Les triples rideaux des fenêtres rappelaient les tentures du lit. Les rideaux de vitrage de guipure antique, coupés de bandes de surah corail vif, répandaient dans la pièce un jour rougeâtre, qui jetait sur les objets et les visages des reflets chauds et doux.

Sylvia se déshabilla hâtivement. Cependant, quand le corsage fut enlevé, et que la naissance de la gorge et les épaules nacrées apparurent dans la lumière rosée, elle s'arrêta un instant comme éblouie de sa propre beauté.

Elle sourit. Les fines ailes mobiles de son joli nez palpitèrent à la pensée de quelque volupté prochaine.

Ses prunelles félines se voilèrent sous ses paupières frémissantes.

— Oui, je suis belle, mais pour lui, pour lui seul, fit-elle, la bouche émue, attendrie.

Elle saisit sa massive chevelure à deux mains, la tordit sur sa nuque, puis la releva au-dessus de sa tête en deux coques énormes, qu'elle fixa par un peigne d'écaille blonde et des épingles de diamants.

— Vite, Chiffonnette, dit-elle à sa femme de chambre, une vraie soubrette de comédie, habille-moi pour sortir. Toilette sombre : ma robe myrte et ma grande pelisse gris-ardoise.

La toilette fut bientôt faite. Rien de clinquant, une grande élégance dans la coupe de la robe et du manteau,

tous deux très simples. On eût dit une femme du meilleur monde.

— Madame sort à pied ?

— Oui.

Elle descendit rapidement en mettant ses longs gants de Suède. Elle suivit le boulevard Malesherbes, traversa la place de la Madeleine, prit le grand boulevard et s'arrêta au numéro 17.

Quelques instants après, elle entra dans la chambre de Maxime de Favières.

Le phthisique, enveloppé de fourrures, se tenait encore allongé sur son divan, devant un feu clair qui pétillait.

Ses yeux mornes ne s'allumaient point aux clartés joyeuses du foyer. Mais il reconnut sans doute le coup de sonnette ; car ce cadavre se dressa soudain, comme galvanisé par une pile électrique.

La porte s'ouvrit avec fracas. Il tendit les bras. Sylvia y tomba, pâmée.

— Ah ! j'ai cru, méchante, que tu ne viendrais pas. Deux jours sans te voir ! Tu ne sauras jamais ce que je souffre loin de toi.

— Pourquoi alors n'es-tu pas venu toi-même hier ?

— J'étais malade. Et puis ce n'est pas cela seulement : je suis jaloux, Sylvia, horriblement jaloux, jaloux de ta beauté que je voudrais pour moi seul, entends-tu ? pour moi seul. Je voudrais à toute heure me noyer dans ta chevelure, m'enivrer de l'odeur de ta chair, plonger mes yeux dans les tiens, jusqu'au fond de ton âme. Car ton âme est belle aussi. Et je l'étreins, ton âme, en même temps que j'étreins ton corps magnifique. Elle est bonne aussi et franche, et passionnée, passionnée comme la mienne.

Il serra sa maîtresse dans ses bras avec une frénésie malade.

— Laisse-moi te mordre, te manger, m'assimiler ton sang, ta chair, ton fluide : cela seul peut me guérir.

— Affreux cannibale, tu me fais mal, criait Sylvia.

Mais Maxime délirait. D'ailleurs, elle se défendait ; peu.

— Oh ! oui, je suis jaloux, reprenait-il haletant, jaloux de tout et de tout le monde, jaloux de l'air que tu respirez, de ton miroir qui reflète ton image ! Toute la nuit, j'ai eu la fièvre. Je me disais : Ils sont là tous autour d'elle, la dévorant du regard, assoiffés de sa beauté, se vautrant sur les meubles où elle s'est assise, s'imprégnant de ce parfum qui m'enivre et m'affole.

Maintenant, les yeux du phthisique avaient des embrassements fauves.

— Calme-toi, supplia Sylvia. Le docteur te défend les excitations. Si tu ne veux pas être raisonnable, je m'en vais.

— Eh bien ! oui, je serai raisonnable ; mais donne à ton pauvre amant un mois tout entier de ta vie. Dis, veux-tu ? Et ensuite...

— Ensuite ? questionna Sylvia.

— Je pourrai mourir ; j'aurai assez vécu.

— Non, mon ami, je veux que tu vives longtemps, très longtemps ; et d'ailleurs, en ce moment c'est impossible. Je suis engagée dans une grrrande affaire ; car je me lance en même temps dans le journalisme et la finance.

— Tu as donc gagné beaucoup d'argent avec les économies de ta sœur ?

— Oui, grâce à toi ; mais je suis devenue ambitieuse.

— Personne ne sait, au moins, que je t'ai donné des conseils ?

— Tranquillise-toi, tu peux compter sur mon absolue discrétion.

— J'y compte, ma chérie,

— A propos, où en sont les affaires de Tunis ?

— Je n'ai pu aller hier au ministère. Mais j'irai cette après-midi, et demain je te renseignerai ; car tu viendras demain, n'est-ce pas ?

— Je reviendrai ce soir, lui dit-elle à l'oreille avec son sourire pourpre, humide, provocant. Mais à une condition, c'est que tu seras plus calme.

— Merci, merci !

— Alors je pars. A ce soir !

— De grâce ! pas encore ! Reste comme cela, ma tête là, sur ton cou, tes cheveux caressant mon visage avec leur parfum de jonquille. Oh ! je t'aime ! je t'aime !...

Puis soudain, repris d'une fureur amoureuse, il l'étreignit avec des cris, des mots enflammés, des embrassements fous.

— La vie, répétait-il, ne se mesure pas par la durée, mais par l'intensité du bonheur.

— Eh bien ! voyons, reprit Sylvia, je reste à déjeuner avec toi. Le déjeuner est-il prêt ? J'ai une faim terrible. Si tu savais...

— Quoi ?

— Je suis maintenant rédactrice d'un journal : *La Révolution pacifique*. Connais-tu ça ?

— Oui, vaguement.

— Et les Docks alimentaires internationaux ?

— L'affaire de Turquet ?

— J'ai des actions là-dedans.

— Défie-toi, mignonne. Ce Turquet m'a tout l'air d'un intrigant.

— Oh ! moi, je suis une joueuse audacieuse ; car, vois-tu, c'est l'audace qui réussit aux joueurs, et non la prudence, le calcul.

— C'est possible. Au fait, je ne sais pas. Moi, je n'ai qu'une passion : l'amour. C'est elle qui m'a fait vivre ; c'est elle qui me tuera.

— Tais-toi donc. Comme c'est amusant de t'entendre toujours parler de ta mort !

— Tu as raison. Je t'attriste. D'ailleurs, je sens au contraire que je deviendrai très vieux, fit-il avec un douloureux sourire.

En ce moment, le domestique entra, apportant le déjeuner.

Il avança une table de laque de Chine, devant les amoureux. Après avoir déployé une nappe russe, il disposa sur la table un petit déjeuner fin : un pâté de cailles aux truffes, un buisson d'écrevisses, une salade à l'italienne, quelques châtteries exquises, une bouteille de Moët; puis il se retira.

Sylvia était gourmande. Une des joies de Maxime était de la voir manger, ou plutôt grignoter de ses blanches quenottes, les mets succulents et délicats, les jolies confiseries et les coquets petits fours.

Lui, oubliant de manger, la regardait extasié.

Tout en déjeunant, ils continuèrent à causer.

— Et tu ne me demandes pas ce que j'écris ? reprit Sylvia.

— Toi, bas-bleu, est-ce bien vrai ?

— Positivement, tiens.

Elle montra un bas teinté d'azur, semé de fleurettes rouges brodées.

— Cache ce pied, dépêche-toi ! s'écria Maxime, ou je reprends mes vertiges.

— La première fois que je viendrai te voir, je m'habillerai en religieuse. Plus de cheveux, plus de taille, plus de pieds, un long fourreau noir.

— Et tes articles, on te les paye ?

— Mais, sans doute...

— Je suis jaloux même du journal. Ne sais-tu pas, chérie, que tout ce que j'ai est à toi ? Quoique ma for-

tune soit un peu entamée, il en reste assez pour nous deux.

— Tu oublies que je t'ai absolument défendu ces propositions-là. Je t'aime pour toi. Je t'aime parce que tu sais aimer comme j'avais rêvé de l'être, absolument, éperdument.

— Oui, jusqu'à l'aberration, répondit-il avec un regard traversé de folie.

Il se pencha vers elle, l'enlaça de nouveau. Mais un accès de toux le suffoqua.

Sylvia écoutait avec de secrètes terreurs cette toux rauque, caverneuse, effrayante. Elle regardait avec angoisse ce visage qui se décomposait et ces yeux où la fièvre de la consommation jetait comme des lueurs d'incendie.

Lorsque la toux fut calmée, Maxime retomba sur le sofa, baigné d'une sueur froide.

A genoux, Sylvia lui essuyait le front avec son mouchoir parfumé.

— Tu vois bien, mon amour, lui disait-elle, que j'aurais mieux fait de ne pas venir. Si tu étais raisonnable, nous resterions quelques jours séparés.

— Veux-tu, repartit Maxime d'une voix râlante, que je me brûle la cervelle?

— Ingrat ! tu oses m'affliger par de telles menaces ?

— Pardonne-moi, chérie, et raconte-moi l'affaire des Docks internationaux.

Sylvia la lui exposa.

— Pourquoi ne prendrais-tu pas des actions ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai aucune confiance dans ces machines-là. Et fais attention, toi-même, de n'y point risquer tes minimes économies.

— Pas si minimes que cela. Viens donc me voir. J'ai une assez jolie installation.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne pourrais plus m'en aller, et que je deviendrais insupportable avec mes exigences d'amoureux malade.

— Au fait, tu as peut-être raison, dit Sylvia.

Maxime la regarda jusqu'au fond des yeux.

— Tu le vois bien, tu as déjà assez de moi. Le jour où tu me diras sérieusement : « C'est fini », je ne te gênerai pas longtemps.

— Je ne te le dirai jamais, mon mignon chéri ; car je ne puis comprendre qu'un moment puisse venir où je cesse de t'aimer.

Les yeux brûlés de Maxime se remplirent de larmes.

— Tu es vraiment bonne, murmura-t-il. Tu m'auras fait connaître, toi, tous les amours à la fois, toutes les maîtresses en une seule, c'est-à-dire l'amour parfait.

— Voilà ce que Georges n'a pas su découvrir, lui, à qui il fallait toujours trois femmes pour composer un amour complet.

— Peuhl ! triste amoureux, celui-là ! Il n'a jamais aimé.

— C'est vrai. Il ne vit que pour le monde, la vanité. Jouer un rôle, il n'a jamais eu que cette ambition.

— Passion terrible aussi et qui brûle la vie, comme l'amour, quelquefois plus vite... Et qu'ils sont fous ceux qui préfèrent l'ambition à l'amour ! Courir après l'ombre, quand on a le bonheur véritable dans sa main !

— Mais toi non plus, mon cher Maxime, tu ne passes pas précisément pour un homme constant.

— Sans doute, tant qu'on n'a pas rencontré son idéal d'âme et de chair, — car il faut à l'amour ces deux affinités pour qu'il soit durable, — le désenchantement et la lassitude arrivent promptement.

— Alors, bien sûr, tu ne penses plus du tout, du tout à madame de Nérès ?

Elle attacha sur lui un regard pénétrant.

Il soutint ce regard.

— Je ne me souviens plus qu'elle existe, fit Maxime avec un détachement qui n'était pas feint.

— Je t'adore, cria Sylvia, qui l'embrassa à pleines lèvres, follement, éperdument.

— Jure-moi aussi que Georges n'existe plus pour toi.

— Je le hais, je le méprise, répondit-elle avec une étrange véhémence.

Maxime devint très pâle.

— Tu crois m'aimer, Sylvia; mais ton amour pour moi n'est que de la vengeance.

— Tais-toi, tais-toi, dit-elle en lui fermant la bouche par de nouveaux baisers. Quelle preuve te faut-il de mon affection?

— Quitte le monde, quitte tout, et viens habiter avec moi.

— Eh bien! je te le promets quand l'affaire des Docks sera en bonne voie, et que j'aurai réalisé une fortune.

— Mais la mienne, je te le répète, est à toi, toute à toi.

— Voilà justement ce que je ne veux pas. Je n'ai plus que cet honneur : mon désintéressement; c'est bien le moins que j'en sois jalouse. Aussi désiré-je m'enrichir vite, parce que la fortune, pour la femme surtout, c'est la dignité, c'est l'indépendance; et du moins tu seras sûr alors que je t'aimerai pour toi.

Maxime l'écoutait, la contemplait avec ivresse; et dans ses yeux se ranimaient peu à peu les lueurs phosphorescentes de la passion, du désir. Tout à coup, il la saisit dans ses bras, l'enleva avec une force qu'on n'aurait pu soupçonner chez ce moribond et la porta, comme il eût fait d'un enfant, sous le triple rideau de l'alcôve.

XXXI

DOUBLE ÉPREUVE

Madame de Nérès et Jules Barthès, par fierté, comme par prudence calculée, continuaient à se torturer.

Depuis deux jours, ils souffraient de toutes les angoisses, de tous les espoirs anxieux, et de toutes les défaillances du doute, de l'incertitude.

— Pourquoi cette froideur au moment de mon départ? se demandait à tout moment Barthès, obsédé par le souvenir de l'indifférence qu'avait affectée Rosanne. Serait-ce, en réalité, un cœur froid, incapable d'aimer, et qui se plaît à jouer avec le sentiment? Cependant, que de fois dans son regard spirituel et moqueur, mais au fond, si bon, si limpide, n'ai-je pas surpris un encouragement et même de la tendresse, une tendresse infinie!... Bah! les femmes sont des êtres si capricieux, si pervers, si insaisissables...

Puis il regrettait tout aussitôt cette accusation, contre laquelle son cœur protestait.

La comparer, elle, si noble, si digne, malgré sa gaieté et ses façons familières, à ces femmes légères sans cœur et sans cervelle, c'était insultant, misérable, odieux. Oh! comme il lui demanderait pardon plus tard! Par quels baisers passionnés, quelle soumission humble, quelles adorations à genoux il effacerait ces outrages de sa pensée!

De son côté, madame de Nérès, très soupçonneuse aussi à l'égard des hommes, très ombrageuse dans les questions de sentiment, implacable envers Barthès, si

Barthès la trompait, était toujours livrée à de vives perplexités. Sans s'être montré encore très explicite, Barthès lui avait fait cependant une cour assez directe ; mais bien qu'elle l'aimât, et quoi qu'elle en pût souffrir, elle repousserait impitoyablement un sentiment qui ne serait pas complètement sincère et profond.

Elle voulait donc plus que jamais continuer l'épreuve.

Le surlendemain de sa visite, elle se tenait comme l'avant-veille dans le petit boudoir japonais ; et Modeste s'y trouvait avec elle.

Si Modeste ne l'éclipsait pas avec la grâce de ses dix-huit ans, et l'éblouissement de ses millions, alors elle aurait confiance, et se laisserait aller à cet amour qui la tyrannisait, l'enfiévrant ; car depuis deux jours, elle était jalouse de sa filleule, et craignait tout de l'inconstance et de la cupidité masculines.

Elle avait elle-même composé la toilette de Modeste. Elle savait que Barthès aimait le rose tendre, un peu effacé.

Modeste portait donc une jupe de cette couleur, recouverte d'une dentelle écrue très fine, très nuageuse, avec un corsage de velours grenat, à reflets rosés, une nuance éteinte, pleine de douceur, qui séyait admirablement à son teint suave, et en faisait ressortir la pâleur transparente, veinée d'azur.

Les manches un peu courtes laissaient à découvert un poignet fin, d'une idéale morbidesse.

La coupe sculpturale du corsage dessinait des rondeurs naissantes d'un contour exquis, d'une grâce juvénile.

Le rôle qu'elle jouait, qu'elle avait accepté, mettait dans ses yeux, ordinairement si doux, des étincelles malicieuses, et par moments des ombres et des profondeurs adorables.

Barthès, cette fois, fut d'une exactitude chronométrique.

Rosanne, avec amertume, attribua cette exactitude à Modeste.

— Encore la filleule! pensa de son côté Barthès. Est-ce que décidément on veut me la colloquer? Pourquoi n'essaierais-je pas de rendre la marraine jalouse? Je verrais alors si je suis aimé; car elle ne pourra cacher entièrement sa jalousie.

— Soyons courageuse et fière, se disait Rosanne; et surtout qu'il ne se doute pas de ma souffrance.

Alors, le double jeu s'engagea.

Barthès s'approcha de Modeste, et avec un empressement plein de galanterie, la complimenta sur la composition réellement artistique de sa toilette.

— Ne vous avais-je pas prédit qu'avant un mois ce serait une Parisienne accomplie, dit Rosanne. Plus d'une fois, dans nos visites chez les fournisseurs à la mode, elle m'a étonnée par des délicatesses de goût, des combinaisons de coloris qu'on n'eût pu attendre chez une fillette confinée jusqu'ici dans une petite ville, à peine civilisée.

— Alors, fit Modeste, avec une coquetterie bon enfant, cette toilette a le bonheur de vous plaire?

— Elle est ravissante; seulement je me demande si c'est la toilette qui va à votre visage ou si c'est votre visage qui va à la toilette.

— Comment! vous, monsieur Barthès qu'on appelle « l'hermine », vous ne seriez comme les autres qu'un vil flatteur? répliqua Modeste, dont les joues devinrent toutes roses.

— Est-elle assez charmante! exclama Rosanne. Rappelez-vous, monsieur Barthès, que ma filleule est encore plus modeste que son nom: je ne puis parvenir à lui faire croire qu'elle est jolie.

— Je crois, marraine, à ta grande affection qui t'a-veugle. Heureusement que mon miroir est là pour ré-

tablir la vérité. Ah ! je ne dis pas : si l'on pouvait mettre son cœur sur son visage, peut-être serais-je réellement jolie en te regardant : je t'aime tant !

— Mais justement, mignonne, ce qui te fait charmante, c'est que ton bon petit cœur parle dans ces yeux-là.

— Me permettez-vous, demanda Barthès, à moi qui ne suis pas votre parrain, qui ne suis qu'un étranger peut-être importun et indiscret, de tracer votre portrait ?

— Oui, oh ! oui ! s'écria Modeste en frappant des mains. Seulement, attendez que j'aie un miroir pour contrôler la ressemblance.

Rosanne prit sur un guéridon un joli petit miroir japonais qu'elle lui tendit.

— Vos yeux, reprit Barthès, sont en effet le plus grand attrait de votre gracieuse physionomie. Au premier abord, on les dirait d'azur sombre, quand la paupière les voile un peu. Mais ils sont en réalité de la couleur insaisissable d'une vague, sur laquelle tour à tour se reflèterait un nuage ou un rayon de soleil : tantôt noirs et profonds sous l'impression d'un sentiment intense, tantôt clairs et doux quand la gaieté et la sympathie les animent. Votre charme, c'est votre féminité, votre douceur un peu timide, avec des velléités d'audace qui étonnent et ravissent. Il y a de l'ingénuité sur votre front lumineux, un peu bombé, signe de faiblesse ; et tant de bonté attendrie et attachante dans vos lèvres, pâlies sans doute par l'ennui d'une vie solitaire. Votre taille cambrée, aux épaules abattues et si joliment tombantes, dit tout à la fois la résolution d'une âme fière et la soumission volontaire d'un cœur aimant.

— Vous parlez là de mon caractère ; mais mon portrait, mon portrait, insista Modeste.

— Qu'est-ce qui constitue la vraie beauté ? Est-ce seulement la forme et la pureté de la ligne ? C'est ce charme

qui va au cœur, qui captive. La beauté vraie, c'est l'harmonie des traits, c'est l'expression, c'est une heureuse physionomie qui exclut toute inquiétude et tout malaise.

Pendant que Barthès parlait, Rosanne cherchait à lire dans ses yeux, à deviner dans l'intonation de sa voix s'il y avait de l'émotion, et ce je ne sais quoi qui révèle l'amour.

Défiante et jalouse, elle crut le découvrir, et pensa :

— Ce sont les beaux yeux de la cassette qui surtout le séduisent.

Et faisant effort sur sa souffrance, elle s'écria d'un ton sarcastique :

— Bravo! bravo! monsieur Barthès! Ce portrait est fort bien tracé. On dirait presque qu'il a été étudié dans le silence du cabinet.

Barthès regarda Rosanne et fut frappé de son sourire contraint et de l'acuité de son regard.

— Ça mord, se dit-il. Achevons de l'agacer.

Il ajouta :

— Oui, mademoiselle, vous êtes plus que belle. Vous êtes jolie, fine, élégante; et comme le disait l'autre jour madame de Nérès, quand vous serez rompue aux élégances parisiennes, vous pourrez rivaliser avec les femmes les plus admirées de Paris; car le cadre est pour moitié au moins dans les succès du jour.

— Mon Dieu! repartit Modeste, je ne demanderais qu'à être convaincue; mais je ne vois en moi aucune des promesses que vous y apercevez.

Madame de Nérès, remise du premier choc, avait repris son impassibilité.

— Allons, monsieur Barthès, dit-elle, tâchez de la convaincre; car la première condition pour être belle, c'est d'avoir confiance en soi, pas trop cependant, mais assez

pour faire passer cette conviction dans l'esprit des autres. Votre éloquence réussira où la mienne a échoué.

Barthès continuait à observer Rosanne.

Maintenant, aucun tremblement dans la voix; sa figure était sereine; le sourire, bien épanoui.

— Si elle a eu, pensait-il, un moment de dépit, c'est tout à fait passé. Elle ne m'aime pas.

Blessé au cœur, il repartit avec quelque tristesse :

— Là, où vous avez échoué, madame, comment oserais-je prétendre réussir?

— Je crois, reprit madame de Nérès gaiement, que c'est ce maudit nom de Modeste qu'il faudrait changer. Il a influé sur son caractère, il pourrait à la longue, avoir une influence fatale sur toute sa vie. Aimez-vous la modestie? monsieur Barthès. Est-ce la qualité que vous préférez chez la femme?

— Assurément, la modestie est un très grand charme chez les jeunes filles, aujourd'hui surtout qu'on les y façonne si peu.

— J'en étais sûre! s'écria Rosanne, ironique. La modestie, voilà ce que préfèrent ces messieurs; car ils n'apprécient chez nous que les qualités négatives. Qu'est-ce que la modestie, en effet? Un effacement. Or, vous aimez en nous tout ce qui nous annihile, nous idiotise. Ce que vous aimez, c'est notre faiblesse, notre passivité devant votre force. Ce que vous voulez, c'est assurer votre suprématie, notre infériorité, et votre tyrannie dans le ménage. Voilà qui est odieux, qui est lâche. Monsieur Barthès, je vous croyais plus de générosité et de justice.

Elle ne raillait plus. Le sarcasme allait jusqu'à la colère.

— Ah! madame, protesta Barthès, vous me traitez bien durement!

— Comme vous le méritez. Faut-il vous dire ce que je préfère, moi, chez la femme?

— Oh! oui, marraine, dis-le, dis-le.

— La coquetterie.

— C'est cela même, repartit Barthès piqué et ironique. La coquetterie qui nous mate, qui nous terrasse, qui nous jette à vos pieds, qui fasse de nous des jouets, de nos cœurs des pelotes, que vous puissiez retourner à votre guise entre vos griffes roses, et dans lesquelles vous enfoncez à tout instant vos épingles chauffées à blanc. Je vous croyais, moi aussi, madame, plus de générosité et de justice.

— Je préfère la coquetterie, répliqua Rosanne en s'animant, parce que c'est une protestation contre la force, une lutte contre la toute-puissance masculine. La coquetterie nous fait libres et fortes.

— En effet, très fortes! soupira Barthès. Et quand je songe qu'il y a des êtres candides qui proclament la femme un être faible!

— Certes, la femme est un être faible par sa bonté, sa pitié immense; et c'est pourquoi la coquetterie est un contrepoids nécessaire à ces faiblesses de cœur dont vous abusez trop.

En parlant ainsi, Rosanne affectait un ton dégagé, où l'on ne pouvait découvrir ni une note émue ni même une colère d'amour-propre.

Barthès pensa :

Ce n'est pas seulement une coquette par caractère; chez elle la coquetterie est, comme je le supposais, un système.

— Je suis tout à fait de l'avis de marraine, dit Modeste. J'avoue que de moi-même, je n'y aurais jamais pensé.

— Tant mieux, fillette! Les hommes t'adoreront, quitte à te piétiner ensuite; car c'est la vraie raison de leur goût pour cette modestie mêlée de faiblesse, et qui assure leur future domination.

— Comme vous êtes sévère pour notre sexe, madame ! protesta Barthès.

— Soyez sincère une fois. N'ai-je pas raison ?

— Je voudrais du moins que vous fissiez une exception pour la personne présente.

— Moins pour vous que pour tout autre, puisque je vous prends en flagrant délit.

— Cependant la modestie n'exclut pas absolument la coquetterie, à preuve que mademoiselle Modeste elle-même approuve vos théories subversives.

— Oui, absolument, reprit la jeune fille. Si les femmes pouvaient s'entendre, elles devraient former une ligue contre ces autocrates qui ne rêvent que notre écrasement.

— Alors, que deviendrions-nous, s'écria Barthès, nous, les êtres véritablement faibles, plus que faibles, si lâches devant vos séductions ?

Il se leva.

— Quoi, déjà ! exclama Modeste.

— Je suis attendu au Palais, répondit l'avocat avec froideur.

Rosanne, toujours froissée, ne le retint pas.

Elle lui tendit négligemment une main indifférente, qu'il serra cérémonieusement.

Il n'y avait plus rien de la tiède et lente étreinte d'autrefois. Il sortit grave, un peu gourmé, comme s'il se raidissait contre une douleur.

Rosanne, en le voyant franchir le seuil de la porte, crut sentir quelque chose qui se détachait d'elle.

Elle se leva, très pâle, d'un sursaut brusque, fit un pas en avant.

Modeste comprit.

— Faut-il le rappeler ?

Elle allait s'élancer dans l'antichambre.

— Non, non, assez de folies !

Elle mit son front dans ses mains ; puis elle retomba brisée, écrasée sur son fauteuil.

— Cela passera, dit-elle. Il faut que cela passe. Tu vois bien qu'il ne m'aime pas, qu'il ne m'a peut-être jamais aimée.

Elle ne put en dire davantage. Elle mordit son mouchoir, ne voulant point pleurer devant cette enfant.

Modeste la regardait, le cœur gros, prête à pleurer aussi ; puis dans un élan spontané, elle se jeta à son cou.

— Pauvre marraine ! s'écria-t-elle. Oh ! je sais ce que c'est, va. Quand on aime, on souffre donc toujours ?

— Oui, toujours ; et c'est pourquoi on donne à l'amour le nom de passion, qui veut dire souffrance.

Cependant, Barthès ne se rendit point au Palais. Ses tempes battaient la fièvre.

En quittant cette maison où il ne voulait plus rentrer, il avait senti un déchirement douloureux, comme un effondrement de tout son être.

Que signifiait cette impression étrange ? Était-ce une sensation, un sentiment ?

Il avait aimé souvent, avec plus d'emportement même. Quelques-unes de ses amours avaient été entravées ou rompues brusquement ; mais jamais il n'avait rien senti de pareil.

Comment expliquer un semblable arrachement d'âme pour une séparation volontaire, et alors qu'il n'y avait eu encore entre lui et madame de Nérès qu'une entente tacite ? Comment cette femme avait-elle pu prendre une si grande place dans sa vie, un si grand empire sur son imagination et sur son cœur ? Il l'aimait depuis six mois à peine, la rencontrant dans le monde, la contemplant à la dérobée, n'ayant eu avec elle que de rares causeries intimes. Comment était-il donc devenu à ce point sa chose, qu'il ne pût se reprendre ?

— La coquetterie ! la coquetterie ! répétait-il.

Il en subissait le terrible pouvoir. Oui, c'était un coquette, une profonde, savante et perfide coquette, qui n'avait d'autre but que de torturer les cœurs assez naïfs pour se laisser prendre à ses manèges.

Et il l'insultait, l'injurait. Mais ces injures, ces insultes lui semblaient autant de blasphèmes ; et il se retractait aussitôt, honteux de ces mouvements de colère.

Non, il y a autre chose chez cette femme. Je n'ai pu être empoigné ainsi que par une mystérieuse affinité de sentiment. Ce n'est pas seulement la tête qui est atteinte, c'est le cœur... Bah ! est-ce que les coquettes ne savent pas jouer tous les rôles ?.. Je saurai surmonter cette douleur, cette faiblesse. Il le faut bien... puisqu'elle ne m'aime pas.

Néanmoins, la fièvre continuait à lui brûler les yeux, le visage, à incendier ses veines. Il était pris pour cette femme, que jusqu'alors il avait respecté dans sa pensée, de désirs furieux. La voir, se jeter à ses genoux, la serrer dans ses bras, lui avouer son amour, lèvres contre lèvres, l'emporter malgré elle, loin, bien loin, dans un désert, où ils seraient seuls, et la forcer à l'aimer et à se donner !

Dans son délire, il revoyait sa taille élégante et souple, aux rondeurs si fermes ; et ses petites narines mobiles, railleuses, provocantes, soulevées peut-être par quelque secret désir ; et sa bouche aux coins relevés par une ironie douce, et si voluptueuse en sa rougeur et ses modelés un peu charnus ; et ses yeux rieurs, si enveloppants et si tendres ; et cette nuque ronde et ce cou où la chaleur du sang apparaissait en coulée d'ambre. Il revoyait aussi ses pieds si coquets, ses mains fines et blanches, avec leurs veines bleues et leurs ongles pointus, roses et brillants, qu'il sentait s'enfoncer cruellement dans son cœur, dans son cerveau. Ah ! comme la pure et candide Modeste était oubliée !

Deux fois, après avoir fait quelques tours dans le parc Monceaux, il revint à la porte de l'hôtel, cherchant un prétexte pour rentrer et n'en trouvant pas.

D'ailleurs, pourquoi rentrer? Pour subir de nouveau le joug de la charmeuse? Il ne le voulait plus. Cependant, par une impulsion machinale, automatique, il revenait toujours devant l'hôtel. Une fois même, comme malgré lui, il étendit la main pour sonner. Il résista pourtant à cet impérieux attrait et à sa faiblesse.

Il retourna chez lui à pied, boulevard Saint-Michel, espérant que la marche apaiserait les vertiges de son cerveau et la brûlure de son sang.

Il ne put dîner. Cela devenait une obsession, une maladie.

Il résolut d'en finir d'un seul coup.

— Je serai homme, à la fin!

Il s'assit devant son bureau, prit une plume et traça hâtivement ces mots :

« Madame,

» Quel fâcheux contretemps ! J'ai trouvé au Palais une affaire de la plus haute importance qui m'appelle à Alger, et qui m'y retiendra pendant quelques semaines. Je pars ce soir. Je suis au désespoir de ne pouvoir vous présenter mes respects avant mon départ. Veuillez m'excuser.

» Je dépose à vos pieds mes humbles hommages. »

•

» JULES BARTHÈS. »

Sans même relire cette lettre, il la cacheta, sonna son domestique et lui ordonna d'aller la jeter à la poste.

Alors, cet homme fort, si maître de lui et de ses nerfs, robuste d'esprit comme de corps, prit son front à deux mains, et pleura.

Madame de Nérès, en recevant cette lettre, après une nuit d'insomnie, agitée, poignante, fut comme aveuglée

par un tourbillon de flammes ; puis elle en demeura quelques instants anéantie.

— Parti ! parti ! sans me revoir, sans m'indiquer l'époque de son retour ! Je l'ai blessé, je ne le reverrai plus.

Elle se leva comme pour aspirer l'air qui manquait à sa poitrine.

Un peu plus calme, elle relut ce billet.

— Pas un mot pour Modeste. Il ne s'en soucie point. Je l'avais bien jugé. Ce n'est pas un homme vénal ; car tout le monde la lui jetait à la tête, avec ses millions. C'est moi qui suis coupable, odieuse de l'avoir soupçonné. Ah ! comme il me punit de ce jeu cruel !... Que faire ? Lui écrire ?... Impossible, puisqu'il part ce soir... Mais peut-être ce départ n'est-il qu'une défaite... Si j'allais moi-même...

Elle s'arrêta.

— Je suis folle, positivement folle. Je ne croyais pas l'aimer à ce point ! Mais je saurai surmonter cette démence... car c'est de la démence... A l'idée de le perdre sans retour, j'ai vu se creuser sous mes pieds un vide effroyable, un abîme... Cependant, je souffre trop...

Elle mit un doigt sur ses lèvres, resta pensive ; puis sa figure s'illumina. Elle prit une plume et traça rapidement ces mots :

« Monsieur,

» Si, par un hasard imprévu, vous n'étiez pas parti hier au soir, ainsi que vous me l'écrivez, venez en hâte ; j'aurais à vous entretenir d'une affaire qui m'intéresse au plus haut point et à laquelle vous n'êtes pas tout à fait étranger.

» Votre amie,

» ROSANNE. »

Elle sonna.

— Portez cette lettre à son adresse et attendez la réponse. Prenez une voiture : cela presse.

Alors, elle respira plus librement.

Bientôt, dans une heure au plus, elle aurait de ses nouvelles. Elle saurait s'il était réellement parti, ou si ce départ n'était qu'une feinte.

S'il n'était pas parti, il viendrait, elle en était sûre ; car elle sentait bien qu'il l'aimait toujours et souffrait comme elle.

Alors, pour occuper le temps de l'attente, elle décacheta son courrier. Il y avait une lettre de Georges qui en contenait une pour Modeste.

« Veuille, je te prie, lui écrivait-il, remettre cette lettre à la chère adorée, la seule que j'aime. Répète-le lui toujours et encore, à satiété, afin qu'elle le croie, qu'elle en soit sûre enfin, la méchante soupçonneuse. Ne venez pas au journal, ce serait dangereux : l'oncle Ledrain y est trop souvent ; mais chez moi à quatre heures, pas plus tard ; car à cinq je ne serai pas libre.

» A toi, chère sœur, mes fraternelles tendresses. A Modeste, mon adoration.

» GEORGES. »

Surmontant ses préoccupations, Rosanne se hâta de porter à sa filleule la lettre de son frère.

— Je te le disais bien, chérie, que Georges ne t'oubliait pas. C'est le journal qui l'absorbe. Il se doit en effet tout entier à cette affaire, où tant de graves intérêts sont engagés.

Modeste dévorait la lettre de Georges ainsi conçue :

« Je suis fâché tout de bon, mademoiselle. Comment ! ne pas me croire encore après tant de protestations, de

preuves d'amour ! Préférer croire votre père qui a tout intérêt à me noircir !

» Vos soupçons, vilaine chérie, m'offensent, me désespèrent.

» Aie donc confiance, enfant. Je te le répète encore, je n'aime que toi.

» Mais que, dans une lettre, ces mots semblent froids, et que le papier est un insipide messenger !

» Je veux te voir, je veux que tes yeux plongent jusqu'au fond des miens ; et tu verras si mes regards fuient ton inquisition. Chère, chère, aime-moi de tout ton cœur, va. J'ai tant besoin qu'on m'aime, en ce moment surtout, où je suis harassé, ennuyé, accablé par mon journal d'abord, puis par toutes sortes d'autres tracasseries.

» Ah ! si je n'avais ton cœur si bon où me réfugier, je serais bien malheureux !

» Tu demandes une preuve de mon amour ? Eh bien ! si je t'aime, c'est surtout par égoïsme. Je ne pourrais plus me passer de ton affection. Es-tu sûre maintenant ?

» A demain, quatre heures. Viens, je t'en supplie. Mes yeux ont soif de ta beauté ; mes oreilles, du son de ta voix ; et mon cœur, de tes baisers.

» Ton Georges éperdument épris de toi, de toi seule. »

A mesure que Modeste lisait cette épître, son cœur se soulevait, palpait d'une émotion délicieuse.

Des larmes de reconnaissance et d'amour emplissaient ses yeux.

— C'est vrai, dit-elle, je suis méchante de toujours le fatiguer de mes soupçons, de mes reproches. Mais lui, comme il est bon ! Avec quelle douceur et quelle patience il subit mon mauvais caractère jaloux et ombrageux ! Désormais, je veux avoir confiance. C'est fini, bien fini, je le jure, marraine. Quand je le verrais là, devant mes yeux, avec cette Sylvia, je dirais encore que mes

yeux me trompent. Je ne croirai plus que lui, toujours, à jamais.

Le valet de pied qui avait porté la lettre à Barthès, interrompit cette effusion.

— Eh bien ? questionna madame de Nérès.

— M. Barthès n'était pas chez lui.

Rosanne devint pâle.

— Vous a-t-on dit qu'il fût parti pour un long voyage ?

— On m'a répondu simplement qu'il était sorti plus tôt que de coutume.

— Et l'on ne savait pas quand il rentrerait ?

— Non, madame.

— C'est bien.

Quand le domestique se fut retiré, Rosanne s'affaissa sur un siège, en murmurant :

— Ils mentent donc tous !

Ces paroles tombèrent sur le cœur de Modeste, et s'y enfoncèrent comme une lame aiguë, brûlante.

Elle regardait Rosanne, inquiète, anxieuse, n'osant l'interroger.

— M. Barthès devait donc partir ? se hasarda-t-elle à demander.

— Oui, il me l'apprenait dans une lettre reçue ce matin ; mais ce n'était pas vrai.

— Il peut y avoir eu des obstacles à ce départ, fit observer Modeste. Il a, dit-on, de si grandes affaires.

— Tu me consoles à ton tour. Tu le vois, j'ai aussi bien du chagrin.

— Peut-être va-t-il venir tantôt t'expliquer sa conduite.

— C'est possible. Je suis sans doute trop prompte à m'alarmer. Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent croire aveuglément ! Il n'est pas, je le reconnais comme toi, de plus douloureux martyr que le doute. Et l'on risque,

vois-tu, de compromettre son bonheur, en voulant trop l'assurer.

— C'est bien vrai. Cependant, on ne peut pas toujours être raisonnable. On prend toutes sortes de grandes résolutions, et puis patatras ! Au moindre indice, toutes ces belles résolutions s'écroulent. Et la jalousie vous ressaisit le cœur de ses tenailles de feu. Et l'on étouffe, et l'on pleure. Ah ! c'est bien malgré soi !

A quatre heures, Barthès n'était pas venu.

Rosanne l'avait attendu à l'heure habituelle. Depuis deux heures elle éprouvait toutes les fièvres, tous les tressaillements, les alanguissements, les moiteurs froides, les angoisses et les défaillances de l'attente.

— Maintenant, pensa-t-elle, s'il doit venir, il ne viendra qu'en sortant du Palais, c'est-à-dire vers cinq ou six heures. Nous avons donc le temps d'aller chez Georges.

Au surplus, il lui eût été impossible de rester en place plus longtemps. Elle était bien punie de son scepticisme. Et s'il revenait, comme elle se montrerait bonne et confiante ! et jamais plus coquette avec lui, non, jamais !

A quatre heures un quart, Modeste et Rosanne arrivaient chez Georges. Bien que l'heure fût passée, madame Barbanchu leur dit que monsieur n'était point rentré, mais qu'elle avait ordre de leur ouvrir l'atelier.

Elles montèrent donc ; et ce fut au tour de Modeste de souffrir ; car l'heure passait, et Georges ne venait pas.

— C'est le journal qui le retient sans doute, supposait Rosanne, peut-être une réunion du conseil.

— Je veux croire, je crois, disait Modeste, tachant d'affermir sa voix où tremblaient des notes douloureuses.

On sentait que sa bouche était sèche, déjà brûlée par la fièvre.

Elle regardait les toiles, les plâtres, les albums, cher-

chant à distraire son regard et sa pensée. Mais son regard était trouble, il ne voyait pas; sa pensée dansait dans son cerveau enflammé; et à tout instant ces paroles de Rosanne lui martelaient le cœur : Ils mentent donc tous !

Quand elle vit l'aiguille marquer cinq heures à la vieille horloge de Boule :

— Crois-tu, marraine, que cette pendule n'avance pas un peu ?

— C'est possible, répondit Rosanne. Ne t'inquiète pas, chère enfant, il va venir.

Et, d'un autre côté, elle pensait à Barthès qui, peut-être, était chez elle et l'attendait.

Cinq heures sonnèrent.

Alors Modeste, n'y tenant plus, se jeta dans les bras de madame de Nérès.

— Il ne viendra pas ! s'écria-t-elle. Je t'en prie, marraine, allons au journal.

— Non, chérie, c'est trop imprudent; si ton père...

— Je préfère toutes les colères de papa, interrompit Modeste avec exaltation, à ce que j'éprouve en ce moment.

— Encore tes vilaines jalousies ?

— Oui, oui, des crampons de fer rouge, là, qui m'étouffent.

Mais au moment où elles sortaient, Georges entra.

Modeste jeta un cri, s'élança dans ses bras, se cacha la tête contre sa poitrine, et pleura abondamment.

— Qu'as-tu donc ? Qu'as-tu, chérie ?

— J'ai cru que vous ne viendriez pas.

Folle de joie, elle se laissa glisser à ses genoux.

— Pardon ! pardon ! je vous crois maintenant, je ne douterai plus. Oh ! quel bonheur que vous soyez venu assez tôt ! Nous allions au journal; nous ne vous aurions

pas trouvé, et je vous accuserais encore, si injustement ! Georges, mon Georges, pardonnez à votre femme confuse, repentante, résolue à ne plus vous tourmenter jamais par ses doutes odieux, si blessants pour vous.

— Oh ! oui, je te pardonne, ma chère petite femme ! dit-il sérieusement, presque froidement.

Il s'assit avec une sorte de fatigue, d'accablement ; et alors seulement Modeste remarqua l'altération de ses traits.

— Comme vous êtes pâle ? s'écria-t-elle. Et triste ! Qu'est-il arrivé ? Etes-vous malade ? Je me rappelle que votre lettre parlait d'ennuis, de tracas. Georges, Georges, parlez vite. Qu'avez-vous ?

— Rien de grave, tranquillise-toi, répondit-il, s'efforçant de sourire.

— Si, si, il y a quelque chose de grave, n'est-ce pas, marraine ?

— En effet, dit à son tour Rosanne ; tu sembles même un peu souffrant.

— Ce n'est rien. Quelques soucis, voilà tout, et beaucoup de fatigue. Depuis huit jours, je ne me couche qu'à deux heures du matin. Le journal ne marche pas. Turquet est inquiet. Je viens de le voir ; il m'a mis sous les yeux des chiffres peu rassurants. Le public, après avoir montré une grande curiosité pour les premiers numéros, se détache. Il devine sans doute dans *La Révolution pacifique* une entreprise financière qu'on veut lancer.

— Alors, questionna Modeste, est-ce un échec ?

— Non, certes, pas encore. Nous espérons ressaisir le succès ; mais il faut piocher dur, et je ne suis pas absolument satisfait de ma rédaction. Voilà ce qui me préoccupe, me tracasse. Cependant, rassurez-vous, rien n'est compromis ; seulement, je cherche un truc pour remonter la machine.

— Ah ! je me défie des trucs ! fit Rosanne. Un succès

qui ne repose que sur des expédients plus ou moins ingénieux, ne peut être durable. C'est l'idée qui doit enlever le succès.

— Tu as raison ; mais quand l'idée ne suffit pas...

— Pourquoi, reprit Rosanne, ne pas laisser dans l'ombre, momentanément, l'affaire commerciale ?

— C'est aussi mon avis, mais non celui de Turquet. Il lance en ce moment une émission qui a besoin du journal. Enfin, ne vous tourmentez pas. Il y a nécessairement dans tout commencement des fluctuations, des hauts et des bas, des temps d'arrêt ; mais tout cela va marcher, si surtout je me sens soutenu par l'amour de ma chère Modeste.

Modeste lui posa sa main sur la bouche.

— Que signifie ce vilain « si » ? Croyez-vous donc, Georges, que mon affection puisse être diminuée par l'insuccès de vos entreprises ?

— Non, je ne doute pas de ton cœur.

Alors, faisant effort pour vaincre l'amertume qu'il avait aux lèvres, il lui renouvela ses protestations les plus émues ; et se grisant de ses paroles, se montra de bonne foi l'amoureux le plus passionné, le plus épris.

Ses yeux étaient pleins de flammes. Sa bouche, redevenue vermeille sous sa moustache brune, aux reflets clairs, avait ces expressions attendries et cette ardeur troublante qui bouleversaient, alanguissaient Modeste, maintenant à demi pâmée sous ces effluves enveloppants et embrasés.

Quand elles furent parties, Georges reprit son air harassé, abattu.

Il resta un instant assis dans une attitude de profonde prostration. Puis, tout à coup, il se leva, fit plusieurs fois le tour de son atelier avec emportement, avec rage.

— Avec qui a-t-elle passé cette dernière nuit ? murmura-t-il.

Ce n'était pas seulement le journal qui le préoccupait, qui lui creusait les yeux, altérait son visage. C'était son amour renaissant et furieux pour Sylvia.

Depuis l'avant-veille, il était allé trois fois chez elle sans la rencontrer. Il en sortait, l'avait attendue, malgré le rendez-vous donné à Modeste, se disant qu'il pouvait faire souffrir impunément cette enfant qui toujours pardonnerait. Et d'ailleurs, en ce moment, que lui importait Modeste ? Pour la première fois, l'irrésistible Rivert connaissait les jalousies qui affolent le cerveau, enflamment le sang et brisent tout autour d'elles ; pour la première fois il était brûlé d'un désir âcre, sauvage, exaspéré, par la seule raison que cette femme ne l'aimait plus, et que d'autres la désiraient.

Cinq heures et demie ! Peut-être était-elle au journal ? Oui, c'est cela. Elle avait dû se rendre auprès de Marpaux pour lui faire rédiger l'article qu'elle devait signer. En tous cas, Marpaux devait savoir quelles étaient ses nouvelles amours.

Cette idée le rasséra. Il descendit hâtivement, se jeta dans son coupé qui l'attendait à la porte, et se fit conduire rue Vivienne.

— N'est-il venu personne ? demanda-t-il à Polydore.

— Si, beaucoup de monde pour monsieur ; car monsieur est en retard.

— Sylvia n'est pas venue ?

— Non, répondit Jack.

Georges entra dans son cabinet.

Polydore le suivit, sous prétexte d'épreuves et de lettres.

— Ah ! comme je comprends ça ! fit-il.

— Quoi donc ? demanda Georges, qui se retourna.

— Que monsieur soit pincé tout de bon, cette fois.

— Que signifie?... dit Georges avec impatience.

Mais sans se déconcerter, Chadi continua :

— Aux dernières courses, était-elle assez pourrie de chic, dans cette toilette, couleur d'aurore, debout dans sa voiture, avec son lorgnon sur le nez, et ce chapeau assassin ! oui assassin, car depuis ce jour, je ne vis plus, je passe mes nuits à mordre mes draps, à étouffer mon traversin. C'est pourquoi je ne comprends que trop la souffrance de monsieur.

— Ah ça ! morveux, me laisseras-tu tranquille ? s'écria Georges, confus d'avoir été deviné.

— Rassurez-vous, monsieur, je ne serai jamais votre rival ; mais ce que je donnerais pour le tenir entre mes mains, l'autre !

— Quel autre ? demanda Rivert emporté par sa jalousie.

— Monsieur doute-t-il qu'il y en ait un autre ? Ah ! si monsieur voulait me permettre... un jour seulement..... et je ne tarderais pas à découvrir l'heureux mortel qui...

Georges hésita un moment.

— Allons, dit-il, puisque tu es si malade, je te donne deux jours de vacances.

— Suffit. Chadi n'est pas un imbécile.

Il se dirigea vers la porte ; mais revenant sur ses pas :

— En retour, je ne demanderai qu'une chose à monsieur. Ce serait de me donner des conseils sur un drame que j'écris en ce moment, pour occuper mes insomnies. C'est l'histoire de mon amour pour Sylvia, de mes jalousies. Au cinquième acte, je tue mon rival. Si monsieur voulait m'accorder sa précieuse collaboration...

— Veux-tu aller te coucher et me laisser la paix.

— C'est que, moi aussi, je me crois appelé à de hautes destinées littéraires, et même politiques. Je lis très attentivement notre journal.

— Ah çà ! tu m'ennuies, à la fin ! fit Georges qui, cependant, ne put s'empêcher de sourire. Dis à Marpaux que je le demande.

Quand Marpaux fut arrivé.

— Eh bien ! quel sujet traites-tu dans ton article d'aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

Mais il n'attendit pas la réponse.

— Tu n'as pas vu Sylvia ? ajouta-t-il avec un étranglement de la voix.

Marpaux devint blême.

— Non, pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien, rien, je pense. Seulement elle n'a pas couché chez elle.

— Il serait vrai ? s'écria Marpaux bouleversé. Depuis que je l'ai empêchée de se jeter à l'eau, je tremble toujours. Ah ! que les hommes sont coupables de les tourmenter, ces pauvres femmes !

Et le bon Marpaux essuya du bout de son petit doigt, une larme indiscreète qui allait trahir une sensibilité dont il rougissait.

Cependant Georges essaya de vaincre son agitation, et d'écrire son article. Mais les idées ne venaient point. Le nom de Sylvia dansait devant ses yeux.

Il revoyait sa Faunesse portée par les faunes, cette ligne du dos d'une perfection si absolue, et ces mouvements onduleux et souples, et cette chair ferme, nacrée, et cette chevelure pleine de rayons aveuglants, toutes ces splendeurs qui lui avaient appartenu, sans qu'il en appréciait le prix.

S'il avait eu la pensée d'enchâsser cette perle, ce diamant, de mettre en lumière cette femme merveilleuse, il eût été l'amant le plus envié de Paris. Mais il voulait, il saurait la reconquérir. D'ailleurs, il avait bien vu, bien senti, qu'elle l'aimait encore. Il ferait revivre le

passé. Ils retrouveraient ensemble ces heures de plaisir inoubliables par l'intensité, la spontanéité, l'harmonie de leurs sensations extrêmes.

A ces souvenirs, son esprit s'exaltait, s'enflévrail; et ses yeux injectés ne voyaient plus.

Il écrivit un article sans chaleur, sans esprit, sans conviction, où il se battait les flancs pour être original, empoignant, et où il ne rencontrait que la platitude et l'ennui.

— Ah! soupira-t-il, quelle galère que le journalisme! Produire chaque jour un article quand même, alors qu'on a le cœur malade et la tête dans un étau de feu!

Il relut cet article et le déchira.

— Je ne pourrai rien écrire, si je ne parviens à la voir.

Après avoir pris connaissance des affaires courantes, donné quelques ordres, évincé M. Ledrain qui l'eût retenu trop longtemps, il redescendit et se fit conduire de nouveau chez la baronne de Chadeuil.

Pendant ce temps, madame de Nérès, revenue hâtivement chez elle, n'y trouvait point Barthès.

XXXII

LES CONTRADICTIONS DU CŒUR

Sylvia n'était pas rentrée.

Quand Georges arriva boulevard Malesherbes, il glissa une pièce d'or dans la main du domestique et le questionna.

— Pourriez-vous me dire, mon ami, où madame de Chadeuil a passé la nuit?

— Non ; mais si monsieur est curieux de le savoir, je tâcherai bien de le découvrir.

Georges glissa une seconde pièce d'or dans la main de ce domestique complaisant.

— Elle n'a reçu personne ces jours-ci ?

— Un monsieur âgé et cocasse. Ils sont restés assez longtemps ensemble. Aussitôt après son départ, madame est sortie. Elle est rentrée dans l'après-midi, puis est ressortie dans la soirée. Elle n'est rentrée que ce matin.

— Mais aujourd'hui ?

— Elle est sortie à trois heures.

— Vous n'avez aucune présomption sur ces sorties fréquentes ?

— Elle a dû tantôt aller au manège ; car la femme de chambre a descendu son amazone dans la voiture et elle a dit au cocher que, ce soir, elle saurait monter à cheval.

— Il est impossible, dit Georges, qu'elle soit restée au manège depuis trois heures ?

— Je ne sais pas autre chose.

— C'est bien. Je vais l'attendre dans le salon.

— Si madame allait me gronder...

— Soyez sans inquiétude, je suis un de ses meilleurs amis, le directeur de *La Révolution pacifique*.

Le valet s'inclina, et ouvrit la porte du salon.

Georges y était à peine, qu'il entendit dans l'anti-chambre la voix claire, harmonieusement timbrée de Sylvia, et une forte palpitation l'ébranla tout entier.

Elle parut aussitôt, la cravache à la main, son amazone relevée sur le bras, coiffée du chapeau d'homme qui lui donnait un air cavalier et mutin.

Les cheveux enfermés dans une résille accompagnaient gracieusement la ligne des épaules.

Cambrée, décidée, un peu hautaine, elle était piquante et ravissante dans ce costume quasi masculin.

— Ah ! c'est toi... c'est vous, monsieur mon directeur ?

— Oui, je viens rendre visite à ma collaboratrice qui a manqué à tous ses devoirs en ne paraissant pas au journal depuis deux jours.

— Vous croyez donc, mon ami, que je vais aller comme cela, tous les jours dans votre sombre boîte, surtout par une belle journée comme celle-ci, quand le soleil nous jette sa poudre d'or, quand la sève éclate en floraisons magnifiques, quand les oiseaux piaillent, quand la nature crie la joie et l'amour ? Vous oubliez donc que c'est la folie du grand air et de la verdure qui m'a fait jeter mon bonnet par-dessus les murs de mon pensionnat ?

— Vous revenez du Bois ?

— Oui.

— Avec qui ? fit Georges de cette voix étranglée des jaloux honteux.

— Ah çà ! aurais-je par hasard des comptes à vous rendre ? riposta Sylvia railleuse.

— Non, sans doute, curiosité pure.

— Eh bien ! seule avec mon professeur de manège. C'était ma première leçon ; j'ai voulu sortir tout de suite ; car je me sentais tellement d'aplomb sur mon cheval, et l'écuyer me voyait si sûre de moi, qu'il ne s'y opposa pas. Jamais pareil bonheur, pareille ivresse ! J'étais saisie par ma démençe printanière. Je lançais mon cheval au galop ; et le professeur suivait, riant et tremblant tout à la fois de mes escapades. Un succès au Bois comme tu ne peux te l'imaginer ! Allons, bon ! voilà que je vous retutoie !

— Je t'en prie, chère Sylvia, conserve à ton ami ce doux tutoiement.

— Pas du tout, au contraire, mon plus profond res-

pect, monsieur mon directeur. Mais ce n'est pas tout : un affreux accident.

— Quoi donc ?

— Au détour d'une allée, patatras ! mon cheval se débarrasse de son fardeau. C'était au beau milieu de l'allée des Acacias. En moins de dix minutes, il y avait autour de moi plus de vingt cavaliers. Il en débouchait de partout, et chacun de s'extasier. — Quelle merveilleuse chevelure ! disait-on. Car dans ma culbute, mon chapeau avait roulé à terre, mon peigne aussi ; et tous mes cheveux flottaient autour de moi. Comme je ne suis pas mal coquette, je ne me pressais pas beaucoup de les relever. Les manches trop étroites de mon amazone me bridait les bras ; il a fallu que l'écuyer m'aidât un peu. Malgré tous nos efforts, il s'en échappait toujours quelques mèches. Je riais, tu sais, de mon joli rire pourpre et j'avais le teint animé, les narines battantes, comme tu les aimais tant.

— Comme je les aime toujours, fit Georges en avançant son bras pour saisir la taille de Sylvia.

Mais elle s'éloigna d'un mouvement souple et brusque.

— Pas de ça ! monsieur mon directeur ! Hein ! Quel succès ! Les journaux vont raconter cela, tu verras. On parlera de moi ; demain je serai célèbre. Va aux Mirli-tons pour voir. J'ai entendu autour de moi courir ce nom qui peut-être va me rester : Crinière de flammes !

— Et pas un cavalier n'offrit ses services ?

— On n'osait pas, puisque j'avais un écuyer. Mais je voyais bien que beaucoup m'eussent volontiers prêté leur aide pour remonter en selle.

— Je ne t'aurais pas crue si coquette.

— Moi non plus. Mais on se découvre tous les jours de nouvelles qualités. Je me suis encore promenée pendant une heure, et ce que l'on me regardait ! Cette pro-

menade folle m'a fait un plaisir sans pareil, et jusqu'à ma chute qui m'a amusée au possible.

— Du moins ne t'es-tu fait aucun mal ?

— Cette sollicitude me touche. Un peu éraflé le genou peut-être.

— Permets que j'examine, s'écria Georges en se précipitant à ses genoux, les yeux implorants. Je t'en supplie.

— Tout beau, monsieur mon directeur ! Et plus de ces yeux-là avec moi, s'il vous plaît !

— Sylvia, reprit Georges avec une voix rauque, un regard rouge, un regard fou, je t'aime toujours, je t'adore, je te désire comme je ne t'ai jamais désirée, je te veux.

— Il n'y a qu'un malheur, cher monsieur Rivert, c'est que moi, je ne vous aime plus.

— Si, tu m'aimes, je sens que tu m'aimes. Ce n'est pas en un jour qu'on peut briser une chaîne comme la nôtre et des affinités aussi intenses. Tes yeux, l'autre soir, en me regardant, étaient comme autrefois pleins d'étincelles.

— Ne vous y trompez pas : ces étincelles, c'était la foudre : je vous haïssais.

— Une haine jalouse ?

— Oh ! non, je vous jure que non !

— Tu mens, dit-il, impérieux. Donne-moi tes lèvres, donne-moi cette bouche dont la vue seule fait couler en moi de la lave.

Sylvia eut un rire strident.

— Vous voyez bien, mon cher directeur, que je suis absolument calme, et que vos fureurs érotiques frisent le ridicule.

— Alors, tu as un amant. Avoue que tu as un amant, j'aime mieux cela ; car lorsque une femme n'aime plus un homme, c'est qu'elle en aime un autre.

— De quel droit, s'il vous plaît, cette inquisition ? Et d'ailleurs, quand cela serait, quand j'aurais voulu connaître, moi aussi, l'amour de tête et de cœur.

— Le véritable amour, le seul, le seul, entends-tu ? répartit Georges avec fièvre, c'est l'amour des sens. Tout le reste n'est que coquetterie, vanité, thème à phrases. Depuis que tu m'as quittée, je ne pense plus qu'à toi. Tu manques à ma vie, à mon sang, à mes nerfs. Depuis deux jours surtout, j'en suis malade ; et devant ta résistance opiniâtre, j'ai peur, par moments, que ma cervelle n'éclate.

— Eh bien ! c'est très drôle ; mais tout cela ne me touche pas. Ainsi que vous le dites, mon cher, vanité, thème à phrase : vous vous montez le coup.

— Écoute, si tu me refuses ce baiser, si tu me chasses, il faudra que j'abandonne le journal, que je parte, que je fuie je ne sais où ; car je sens bien que l'éloignement seul peut calmer ce délire.

— Vraiment, Georges, depuis un instant, je vous regarde, je vous contemple, je vous admire. Vous avez déjà abordé pas mal de carrières. Si le journalisme ne vous réussit pas, essayez de la scène. Vous feriez, je crois, un jeune premier remarquable.

— Tu es donc féroce ? Tu veux donc me pousser à bout ?

Il s'approcha d'elle vivement, et, l'enlaçant étroitement, il voulut prendre par la violence le baiser qu'elle lui refusait.

Mais la Faunesse lui échappa d'un mouvement alerte et rapide, et de sa cravache lui cingla le visage.

Georges bondit sous l'insulte. Néanmoins il recommença son attaque avec plus d'impétuosité.

Par une évolution habile, Sylvia s'était rapprochée de la cheminée. Elle saisit le cordon de la sonnette et l'agita.

L'apparition, si courte fût-elle, du grand valet de pied galonné rendit à Georges son sang-froid. Il se trouva sot, ridicule, grotesque d'attaquer ainsi une femme qui le repoussait.

— Ainsi, reprit-il plus calme, c'est tout à fait fini? Ou, du moins, vous vous vengez. Je ne vous croyais pas méchante, madame. Je n'ai plus qu'à me retirer. Je vous salue.

Au ton amer, brisé, dont Georges prononça ces paroles, Sylvia comprit que, si elle le désespérait tout à fait, elle ne le reverrait plus. Or, sa vengeance n'était pas encore satisfaite. Peut-être, au fond, n'était-elle pas aussi détachée qu'elle le supposait elle-même. D'ailleurs elle voulait retenir son ancien amant. Cette fidélité lui semblait même nécessaire à son triomphe.

— Mon Dieu! mon cher, dit-elle, je ne suis point aussi cruelle que vous semblez le croire. J'ai beaucoup souffert de la jalousie pendant un an que je suis restée avec vous. Mais tout s'use, la douleur comme l'amour. Pour le moment, je ne vous aime plus, c'est vrai; cependant, peut-être n'est-il pas impossible de rallumer cette flamme sur laquelle vous avez soufflé avec tant de dédain. Essayez, je le veux bien, je me livre à l'expérience, je ne demande pas mieux que d'être réséduite. Vous ne m'avez jamais fait la cour, puisque c'est moi qui suis tombée dans vos bras. Eh bien! tâchez de me plaire. Je crois même que cette cour, de vous à moi, m'amusera beaucoup. Je ne ferai pas de résistance de parti pris, je vous le promets. Mais, par exemple, pas la moindre complaisance. Si je ne suis pas entraînée, subjuguée, je reste implacable.

— Adieu! adieu! vous plaisantez, vous riez quand je souffre, quand c'est ma vie elle-même qui est en jeu.

— Que vous êtes donc divertissant dans ce rôle tragique!

— Vous ne me reverrez plus. Pour la dernière fois, adieu !

Elle lui tendit la main.

Il voulut sortir sans la prendre ; mais au moment de franchir la porte, il revint brusquement sur ses pas, saisit cette main, la couvrit de baisers doux, tendres, mourants, puis tout à coup furieux.

Sous ces caresses ardentes dans lesquelles Georges mettait tout son désir, toute sa phosphorescence, Sylvia sentait la langueur l'envahir, l'engourdir peu à peu.

Elle eut pourtant la force de se dégager.

— Laissez-moi. Ce sont là des artifices, des surprises auxquelles je ne céderai pas. Je veux être ramenée à vous, non pas seulement par un caprice des sens, mais par une passion morale irrésistible, par un entraînement de tout mon être. Pour cette fois, je vous pardonne ; mais si vous voulez sérieusement me ressaisir, ne recommencez pas.

— Eh bien ! quand vous reverrai-je ?

— Demain, quand vous voudrez.

— Ce soir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je me coucherai de bonne heure.

— C'est cela, vous passerez la nuit comme hier dans les bras de votre amant.

— Inutile de procéder par injures ou questions insidieuses, vous ne saurez rien.

— Alors, tout est fini entre nous : je ne pourrais vivre avec une telle souffrance.

— Tenez, Georges, vous êtes tout bonnement homérique avec votre jalousie. J'en ferai un roman intitulé : *Les contradictions du cœur* ; et vous l'insérerez dans votre journal. Vous verrez, ce sera très drôle. Votre histoire, ni plus ni moins.

Cette fois, Georges ne répondit pas. Ses mains se crispèrent ; son beau visage se contracta. Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! eh bien ! on part comme cela ? dit Sylvia avec un regard d'une douceur enveloppante. Pour un amoureux qui commence sa cour, cette sortie-là manque de séduction.

Il ne se retourna point.

Mais elle alla à lui, prit sa main, la lui pressa tendrement.

— A demain, fit-elle.

— Je ne sais pas.

Et se sentant retenu, il sortit cette fois.

Le premier mouvement de Barthès, en recevant le billet de madame de Nérès, fut de courir à elle, de se jeter à ses pieds, de lui dire ses souffrances passées et sa joie présente.

La dernière phrase de sa lettre l'arrêta.

Quelle était cette importante affaire à laquelle il n'était pas tout à fait étranger ? S'agissait-il encore de Modeste ? Ou bien, le voyant s'éloigner, ne le rappelait-elle que pour continuer son jeu de coquetterie ?

Cette dernière phrase le lui laissait supposer.

Malgré son désir de revoir cette femme qu'il adorait, sa dignité luttait contre sa passion. Il se disait bien qu'il pouvait continuer l'épreuve en y mettant encore plus de réserve ; et que cette fois il saurait découvrir si décidément on se moquait de lui.

Bah ! à quoi bon ! N'était-il pas suffisamment édifié ?

Une femme qui aime est toujours un peu jalouse. Or, le soin qu'elle prenait à mettre en relief les mérites de Modeste n'était-il pas une preuve suffisante de son indifférence ?

— D'ailleurs, se dit-il, le meilleur moyen de con-

naitre ses véritables sentiments, c'est de résister. Son amour, s'il existe, ne pourra que s'en accroître; tandis qu'en cédant trop vite, je risque de le perdre, ou du moins de ne rien savoir.

Il répondit donc très laconiquement :

« Madame,

» Excusez-moi, je vous prie, de ne pouvoir me rendre à votre gracieux appel.

» Mon départ pour Alger se trouve en effet retardé, mais par des motifs si graves, si compliqués, si urgents, que je ne puis disposer d'un instant.

» J'espère donc que *cette affaire*, qui ne laisse pas que d'exciter vivement ma curiosité, peut attendre quelque peu.

» A mon retour, mon premier soin sera d'aller déposer à vos pieds les respectueux hommages de votre tout dévoué serviteur,

» JULES BARTHÈS. »

Cette réponse très froide sous sa politesse, jeta Rosanne dans une sorte d'affolement.

Quoi! il ne comprenait pas ou feignait de ne pas comprendre.

Il remettait à son retour d'entendre cette confidence, alors qu'il s'agissait du bonheur de leur vie, à tous deux.

Cet homme était donc vraiment de glace? Une telle possession de soi, une telle patience, à la fin l'exaspérait.

Réellement éperdue, elle eut cette fois une forte tentation d'aller chez lui, de lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle n'avait jamais aimé que lui, qu'elle se donnait à lui, que s'il ne la jugeait pas digne d'être sa femme, elle serait ce qu'il voudrait qu'elle fût, sa servante, sa maîtresse. Oui, cette âme si fière, dans son désespoir, dans un vertige de

passion, s'humiliait jusque-là. S'il le fallait, elle s'abaisserait encore davantage, se mettrait à ses genoux, lui demanderait pardon de son jeu cruel.

Toutefois la raison lui revint.

Puisqu'il n'avait pas su deviner son caractère et ses sentiments intimes, puisqu'il l'avait prise pour une vulgaire coquette, c'est qu'il n'y avait pas entre eux cet échange de fluide et de pensée, qui est le véritable amour ; c'est qu'il n'avait pour elle qu'une estime médiocre ; c'est qu'il ne l'aimait pas comme elle voulait être aimée.

Toute la journée il se fit en elle un terrible combat, dont sa fierté, à la fin, sortit victorieuse.

Elle n'irait pas chez Barthès. Elle ne lui écrirait point. Quoi qu'elle en dût souffrir, elle supporterait cette bouderie et cet éloignement.

Cependant, malgré les avances [que lui avaient faites Turquet, M. Ledrain, et jusqu'à Modeste, il était clair qu'il refusait cette jolie fille et ses millions.

Il fallait qu'il y eût à ce refus si désintéressé, un motif, une explication.

Évidemment, un grand amour emplissait son cœur et dominait sa vie.

Ah ! qu'elle avait été coupable de soupçonner un pareil caractère et de jouer avec une semblable affection !

Elle le reverrait, se justifierait, le ressaisirait. Mais il fallait savoir attendre, et ne pas compromettre l'avenir en s'abandonnant aux imprudentes inspirations d'une passion trop impatiente, trop inquiète. .

Quant à Modeste, malgré son serment de ne plus douter, elle souffrait toujours sans oser se plaindre ; car Georges n'écrivait que des lettres hâtées, où, se disant absorbé par son journal, il ne demandait aucun rendez-vous.

Ce n'était pas le journal, c'était Sylvia qui l'absorbait, et à laquelle maintenant il faisait une cour assidue.

Le valet de pied n'avait rien découvert ; d'ailleurs toutes les nuits, depuis lors, Sylvia les avait passées dans son lit.

Néanmoins, comme elle faisait de longues et fréquentes absences, la jalousie de Georges était toujours en éveil.

Il cherchait autour de lui, sans trouver. Il était cependant de toutes les cavalcades ; car maintenant elle entraînait au Bois un essaim de cavaliers qui se disputaient ses regards, ses privautés.

Devenue en peu de jours une écuyère consommée, elle étonnait par son audace, son intrépidité.

Elle avait un cheval de race bai clair, un trotteur hors ligne qui distançait tous les autres, et qu'elle appelait *Rayon-d'Or*.

Maintenant, elle n'avait qu'un rêve : une écurie, et faire courir.

En attendant, elle suivait les courses, jouait gros jeu, et gagnait souvent.

Elle s'y montrait dans un huit-ressorts garni de satin mousse-clair. Cette couleur tendre faisait valoir son insolente beauté, sa carnation éblouissante, ses toilettes tapageuses.

On parlait d'elle, on la citait parmi les sportswomen les plus en vue. C'était une des célébrités du Bois et du sport.

Et voilà ce qui grisait Georges, et lui faisait oublier Modeste.

Quant à M. Ledrain, il avait perdu toute sa placidité, toute son impassibilité : il était devenu jaloux de son neveu, jaloux jusqu'à la fureur, jusqu'à des envies noires d'étrangler celui qu'il croyait être son rival.

Quelles que fussent les assurances de son tailleur, avec

lequel il avait maintenant de fréquentes entrevues, Timothée doutait de lui : devant la haute élégance de Georges et l'impertinente assurance des mirliflores, comme il les appelait, qui entouraient Sylvia, il était inquiet, sentait faiblir son aplomb, sa confiance en lui-même.

Quand il se regardait à la glace pour se rassurer sur la noblesse de sa tournure et le rajeunissement de sa personne, il se trouvait bien, sans doute, très bien même ; mais la silhouette élancée et cambrée de son neveu se plaçait entre le miroir et lui et le rendait soucieux.

Seuls les sourires et les regards pleins de provocantes douceurs que lui jetait Sylvia, parvenaient à apaiser ses craintes et ses colères jalouses.

Au reste, il s'était lancé au beau milieu de la fournaise bravement, courageusement, à pieds joints. Il allait même aux courses ; et Sylvia voulait qu'il montât dans sa voiture et prît place à côté d'elle.

— La présence d'un homme comme vous me pose, lui répétait-elle. Et puis, à vous sentir là, tout près de moi, j'éprouve une profonde quiétude et tant de bonheur intime ! Je me sens aimée, protégée. Ne me l'avez-vous pas dit ? Et je le crois, je veux le croire.

Elle l'enveloppait alors d'un de ces regards, où, à travers ses cils dorés et touffus qui donnaient à ses yeux une langueur orientale, filtrait une flamme subtile.

— Oh ! oui, croyez-le ! s'écriait Timothée, enivré. Je vous aime comme personne ne vous a jamais aimée.

— C'est vrai ; et voilà pourquoi votre présence m'est devenue précieuse, nécessaire, indispensable. Vous savez : je ne veux plus que que vous retourniez là-bas, dans votre Moulins-Engibault. Il faut vous fixer à Paris, entendez-vous ? Je le veux. Maintenant, je ne saurais me passer de vous.

— Oui, j'entends, je bois vos paroles, chère déesse. Tout ce que vous voudrez, je le ferai, répondait Ledrain en tournant vers elle ses grands yeux de ruminant, baignés de reconnaissance et d'amour.

Sylvia recevait beaucoup, donnait des fêtes.

M. Ledrain occupait toujours, à sa droite, la place d'honneur ; et pour l'empêcher de trop parler, elle l'anéantissait par de petites privautés charmantes qui lui ôtaient toute présence d'esprit, lui coupaient la parole et la respiration.

D'après ses conseils, il avait pris cinq cents nouvelles actions des Docks internationaux, et souscrit un autre million pour l'achat des terrains.

On allait donc pouvoir commencer les travaux.

En attendant, Turquet continuait à jouer gros jeu à la Bourse et toujours à coup sûr, grâce aux renseignements que lui apportait Sylvia.

La caisse s'emplissait. Le journal seul ne battait que d'une aile ; mais puisqu'on avait de l'argent pour le soutenir, avec le temps il finirait par trouver son public.

On marchait donc rapidement, toutes voiles déployées, vers un immense succès.

XXXIV

LE COUP DE Foudre

Turquet était maintenant considéré à la Bourse comme un financier de génie. On le consultait, on suivait sa veine. Décidément il avait le flair ; il était en passe de devenir un des plus gros bonnets de la finance.

Malheureusement, les catastrophes arrivent souvent

par de très petites causes. Si prévoyant soit-on, il y a toujours un point qu'on néglige.

N'ayant plus besoin du juif Nathan, il lui avait supprimé sa place de comptable à 3,000 francs d'appointements. De là, colère du juif, qui avait menacé de retirer de l'affaire ses vingt-cinq mille francs, puisqu'on ne tenait pas ses engagements.

Pour se débarrasser de lui, Turquet les lui avait immédiatement remboursés.

Le ressentiment du Juif s'en était augmenté; car il avait ses vues sur la Société, dont le succès grandissant l'empêchait de dormir.

De son côté Georges, grâce à l'espionnage de Chadi et du domestique de Sylvia, avait fini par découvrir quel était l'amant de la Faunesse.

Mais pourquoi Maxime, qui était un élégant, un homme de la haute vie, ne paraissait-il jamais chez la baronne de Chadeuil? Que signifiait cet excès de discrétion vis-à-vis d'une femme qui ne posait pas précisément pour la vertu?

Sans doute il était malade. On affirmait même que sa bronchite tournait à la phthisie; mais encore il devait y avoir là-dessous un mystère.

Georges en trouva l'explication dans quelques mots échappés à Turquet. Il soupçonna donc que ses succès de Bourse étaient dus principalement aux services occultes que lui rendait, par l'entremise de Sylvia, le jeune attaché au ministère des affaires étrangères.

Un jour, Georges, mû par une de ces curiosités ardentes qu'inspire la jalousie arrivée au paroxysme, monta chez Favières.

Il espérait y surprendre la Faunesse qu'il n'avait point rencontrée chez elle.

Il trouva le phthisique très accablé, assez froid d'ail-

leurs en le voyant entrer ; car Sylvia ne lui avait pas caché l'amour renaissant de Georges.

— Que devenez-vous donc ? cher ami. On ne vous voit plus, dit Rivert. Et passant devant chez vous, je suis monté prendre de vos nouvelles.

— Je suis tout à fait détraqué par ce vilain rhume qui, je crois, me jouera un mauvais tour.

— Vous, du moins, vous avez le temps d'être malade, vous n'êtes pas journaliste. Dans quelle galère me suis-je fourré ! Pour vivre cette vie-là, il faut être bâti à chaux et à sable.

— Songeriez-vous déjà à quitter le journalisme ?

— Non, certes ; bien que parfois je regrette que cette diabolique Sylvia ait coupé net ma carrière artistique, pour laquelle je me sentais une véritable vocation. Mais ce qui est fait est fait. D'ailleurs le journalisme offre de si grandes compensations !...

— En effet, un directeur de journal, c'est un autocrate au petit pied. Et l'affaire Turquet, comment va-t-elle ? Car je me suis laissé dire que votre journal n'avait d'autre but que de la lancer.

— Vous devez en avoir des nouvelles. On prétend même que vous n'êtes pas tout à fait étranger aux succès de Bourse de M. de la Morvandie.

— Moi ! exclama Maxime profondément étonné. Comment cela ?

— Vous voyez assez souvent, dit-on, l'Égérie de Turquet, la fameuse Sylvia susnommée, mon ancienne maîtresse.

Le visage déjà si pâle de Maxime prit soudain des teintes cadavériques.

— Mais non, je ne la vois jamais, répondit-il froidement.

— Alors le monde est bien méchant.

— Que voulez-vous dire ?

— On affirme que c'est par l'intermédiaire de cette belle fille que Turquet est si fréquemment heureux à la Bourse.

— Expliquez-vous; car je crains de comprendre...

— Comme secrétaire du ministre des affaires étrangères, vous pouvez en effet mieux que personne donner de précieuses indications.

— Mais c'est une infamie!... s'écria Maxime. Mêler mon nom à des tripotages de Bourse, me croire capable d'abuser des secrets d'Etat, m'accuser peut-être d'en faire trafic!...

— Calmez-vous, mon ami. On suppose uniquement que Sylvia fort adroite et, je le sais, fort enveloppante, a su vous arracher ces secrets dans un baiser.

— Et vous me croyez, monsieur Rivert, capable de cette faiblesse, de cette lâcheté?

— Ce n'est pas moi, mon ami. Je vous rapporte simplement un propos du monde financier.

— Mon nom a été proféré dans ce monde de tripoteurs, de voleurs?

— Non, votre nom même n'a pas été prononcé. On parle bien d'un jeune diplomate qui, pour plaire à une jolie femme, commet quelques indiscretions...

— Et, néanmoins, vous avez tout de suite compris, vous, qu'il s'agissait de moi?

— Je l'avoue.

— Merci bien! Et vous venez me dire cela en face, et vous croyez que je laisserai passer cela?

— Vous vous méprenez sur mes intentions, cher ami; et, s'il faut être tout à fait sincère, ce n'est point le motif qui m'a fait monter chez vous. J'aime toujours Sylvia, je voulais savoir si vous étiez mon rival.

— Il ne manquerait plus que de dire, reprit Favières tout à son indignation, que je reçois des pots de vin du sieur Turquet, qui se fait appeler de la Morvandie! Ah!

je saurai couper court à de pareils soupçons, à de pareilles calomnies !

Il avait quitté son attitude languissante, et marchait maintenant dans sa chambre d'un pas nerveux, rapide, le visage bouleversé, décomposé.

Il se demandait s'il ne devait pas demander raison à ce Georges, qui osait lui adresser en face une pareille injure, à lui, si délicat sur les questions d'honneur et d'argent.

Mais il songeait qu'il avait réellement donné à Sylvia d'imprudents renseignements ; et sa conscience était agitée et perplexe.

Georges, au reste, lui adressa de vives excuses d'être venu ainsi le troubler, et le pria avec une cordialité vraie de lui pardonner.

Le jour même de cette visite, dans la soirée, Maxime reçut une lettre anonyme qui porta au comble son inquiétude et son irritation.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Un ami qui connaît de longue date votre honorabilité à toute épreuve, votre délicatesse de fonctionnaire et de gentilhomme, croit devoir vous prévenir du rôle indigne qu'on vous fait jouer à votre insu.

» Dupe d'amis intrigants, vous livrez chaque jour des secrets d'État à des spéculateurs éhontés, à des financiers véreux qui, d'après vos révélations, spéculent à coup sûr. Ne craignez-vous pas que bientôt on ne nomme tout haut l'inspirateur de ces tripotages ?

» Un dernier mot qui vous fera comprendre la valeur de cet avertissement : repoussé par vous, le boursier en question vous a dépêché une femme des plus dangereuses par sa beauté et ses séductions ; et c'est à elle que vous vous confiez imprudemment. Informez-vous, et

vous apprendrez que la belle rousse qui vous rend visite chaque jour, vers midi, est l'âme damnée et l'associée du fondateur des Docks internationaux.

» Un ami inconnu fort bien renseigné. »

Quand Maxime eut lu cette lettre, il demeura quelques instants hébété, atterré, foudroyé. Puis il fut pris d'une sorte de tremblement; une colère furieuse, terrible le saisit. Mais bientôt il tomba anéanti et fut secoué par une toux opiniâtre, caverneuse, qui lui causait des étranglements, des suffocations. A demi mort, râlant presque, son regard profond exprimait une douleur immense, un désespoir sans issue.

Dans cette indignation, dans cette souffrance aiguë, quel sentiment le dominait? Était-ce la révolte contre le rôle déshonorant qu'on lui avait fait jouer? Était-ce l'amère déception d'avoir été trompé par Sylvia?

Trompé par cette femme qu'il aimait avec tant d'abandon et d'adoration, désabusé ainsi brusquement sur cet amour qu'il appelait la veille encore le plus beau, le plus complet de sa vie, par l'intensité des sensations, la sincérité des sentiments! Il lui semblait que tout s'effondrait autour de lui et qu'il roulait dans le vide infini. Il resta quelques instants étendu sur le divan, inerte, les yeux clos, le visage livide et si altéré qu'on eût dit un commencement de décomposition.

Peu à peu, il reprit le sentiment de l'existence, de la réalité; mais il restait brisé, comme assommé; et des larmes lentement s'échappèrent de ses paupières fermées et mouillèrent ses joues.

Le valet de chambre qui entra, voyant son maître si défait, s'approcha.

— Monsieur se trouve-t-il plus mal? questionna-t-il.

— Oui, très mal. Si quelqu'un venait, vous répondriez que mon médecin m'a prescrit un repos absolu, et que je ne puis recevoir.

— Même à madame de Chadeuil?

— Oui.

-- Et si néanmoins elle voulait entrer?

— A elle, vous diriez que je suis allé au ministère chercher des nouvelles.

Le valet sortit.

Maxime retomba dans son douloureux anéantissement.

De temps à autre, il lui échappait des exclamations :

— Vénale, elle aussi ! Qui l'aurait cru ?... Intrigante !...

Ces baisers, mensonge !... Ils lui étaient payés... Perdu, déshonoré !...

Toute la nuit se passa ainsi, sans un moment de repos, d'apaisement.

Le lendemain, vers midi :

— Elle va venir, se dit-il.

Il prêtait l'oreille avec des palpitations qui l'étouffaient.

A midi, le son du timbre résonna jusqu'au fond de ses entrailles, et lui fit courir par tout le corps un frisson glacé.

— C'est elle ! murmura-t-il.

Il retomba sur son oreiller, prêt à mourir.

La voix de Sylvia arriva jusqu'à lui.

Il se dressa sur son séant, se retenant à son traversin, les mains crispées, serrant les dents à les briser pour s'empêcher de l'appeler, ou de courir à elle ; car, malgré la trahison de cette femme, il l'aimait, la désirait toujours.

Dès qu'il eut entendu refermer la porte, il sonna.

Le domestique parut.

— Courez après elle, dites lui de revenir à deux heures, que je serai de retour ; puis vous viendrez me lever. Mais allez vite.

Cinq minutes après, le valet de pied rentrait.

— Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ? lui demanda-t-il.

— Qu'elle reviendrait à deux heures.

— Alors levez-moi.

— Monsieur semble bien faible.

— Je suis faible, en effet; mais c'est égal, je veux sortir.

— Sortir en cet état?

— Il le faut.

Maintenant, il semblait mieux. Son visage avait repris de l'animation; son œil était fiévreux, brillant d'une flamme rongeante, reflet du feu intérieur qui le consumait.

On devinait qu'un sentiment très puissant, une volonté énergique galvanisait ce corps épuisé.

A deux heures, il était de retour, droit, ferme, presque calme.

Cependant, de temps à autre, ses dents claquaient. Il avait froid, froid au cœur surtout.

Son valet de chambre lui passa un costume de molleton blanc, très chaud, avec une chemise de soie bleu-pâle fixée au cou par une cordelière de même couleur.

Il s'étendit comme toujours devant le feu, bien qu'on fût en juin, et que le soleil étincelât à travers la vitre.

Son profil très pur se détachait sur la soie sombre d'un paravent ancien, une attention de Sylvia.

Sur son front blême, la sueur perlait.

A deux heures, Sylvia entra rutilante, dans une délicieuse et pimpante toilette, avec son sourire étincelant, dans son visage radieux. C'était la vie dans toute son exubérance de force, de santé, de sève, qui faisait visite à la mort.

— Ah! mon chéri, s'écria-t-elle, quand on m'a dit tantôt que tu n'y étais pas, j'ai reçu comme un grand coup au cœur! Toi qui m'attends toujours, qui est si pressé et si heureux de me voir!...

En parlant, elle défaisait son chapeau devant la glace, ôtait ses gants.

— Eh quoi! tu ne me dis rien, tu ne m'embrasses pas?

Elle se précipita vers Maxime, qui resta immobile et froid.

— Malade! tu es malade? cria-t-elle avec un accent d'inquiétude sincère.

— Je suis, comme toujours, un peu souffrant, quand je sors trop tôt.

Alors, elle se jeta à genoux devant la chaise longue.

— Ah! mais, me voilà! Je vais te guérir, te donner de la santé; car moi, vois-tu, j'en ai trop, j'ai de la vie pour dix. Si je te disais tout ce que j'ai fait depuis deux heures, tu ne voudrais pas le croire. Comme tu me regardes! Tu as un air tout drôle. Tu ne réponds rien? Est-ce que vraiment tu serais beaucoup plus mal?

— Je crois que oui. Mais te voilà, et en effet je suis presque guéri.

— A la bonne heure! cher amour. Jamais je ne t'ai aimé autant qu'aujourd'hui. Et toi, m'aimes-tu encore? m'aimes-tu toujours?

— Oui, oui, sans doute, toujours.

— De quel ton tu dis cela! fit Sylvia en le regardant avec étonnement.

— Je me sens très faible.

— Voyons, Maxime, tu m'effraies, regarde-moi, embrasse-moi. Comme tu reçois mal ta Sylvia, si heureuse pourtant de te voir!

— Moi aussi, bien heureux... Tu ne me demandes pas pourquoi je suis sorti de si grand matin?

— A propos, pourquoi?

— C'est pour toi, chérie, répondit Maxime.

— Pour moi?

— Je savais qu'il devait y avoir au ministère des nouvelles importantes ce matin; et je me disais qu'en te les apportant assez tôt, tu pourrais peut-être, puisque tu joues à la Bourse, doubler ta petite fortune. Tu as fait, m'as-tu dit, beaucoup de dépenses depuis quelque

temps ; et comme tu ne veux jamais rien accepter de ton ami, il est naturel qu'il cherche à te rendre service d'une autre manière.

— Eh bien ! quelles nouvelles ? demanda Sylvia, en regardant la pendule. Dis vite, il n'y a que le temps.

— Un coup de Bourse splendide.

— Oh ! que tu es mignon ! Quel bonheur !

— Joue à la baisse sur les fonds tunisiens ; mais ne perds pas un moment, va, cours.

— C'est cela : je vais donner des ordres, et je reviens, s'écria-t-elle avec un air de joie et de triomphe.

— Non, pas aujourd'hui, chérie, je suis trop souffrant. Et quand je souffre, tu sais que j'aime à me replier sur moi-même. Adieu ! va vite.

— Alors à demain !

Sylvia avait remis fiévreusement son chapeau ; elle embrassa Maxime avec passion et se précipita dehors.

Cependant, elle rouvrit la porte pour envoyer encore au phthisique un baiser du bout de ses doigts roses.

Quand elle fut sortie, Maxime sonna de nouveau son valet de chambre et lui dit :

— Je quitte Paris ce soir. Faites mes malles.

Puis il reprit son attitude anéantie, sombre, mais résignée.

— Je mourrai un an plus tôt, soupira-t-il ; mais du moins l'honneur sera sauf.

Et il se leva, alla jusqu'à son secrétaire, l'ouvrit et prit une grande feuille de papier, sur laquelle il traça rapidement quelques lignes.

Il glissa cette feuille de papier dans une enveloppe qu'il scella d'un grand cachet rouge.

Sur cette enveloppe, il traça ces mots : Ceci est mon testament.

Il plaça ensuite cette enveloppe dans une autre plus

grande, ainsi que quelques lignes adressées à son notaire. Puis il donna l'ordre de jeter ce pli à la poste.

Vers six heures, le valet de chambre vint lui demander s'il voulait dîner.

— Je ne prendrai qu'un bouillon.

— A quelle heure monsieur partira-t-il?

— A dix heures.

— Monsieur est bien décidé? Cependant, monsieur semble bien souffrant pour partir ce soir.

— Qu'importe ! il faut que je parte. Baissez les rideaux. Vous savez que je déteste la tombée du jour. Allumez toutes les bougies, j'ai besoin de voir beaucoup de lumières.

— Alors, monsieur a ses idées noires?

Maxime ne répondit rien.

Quand il se trouva seul, il fut saisi d'une mortelle tristesse, à l'idée de quitter ce nid charmant qui lui rappelait des jouissances si délicates et si intenses, si subtiles et si profondes ; qui lui rappelait Sylvia, son rire si gai, si bon, ses baisers si violents et si doux, ses regards d'où jaillissait une si vraie jeunesse, tant de cœur et toute son âme ! Bacchante, Faunesse, elle l'était sans doute par l'exubérance même de sa nature. Mais, il y avait en elle aussi cette chaleur d'âme, cette passion morale mille fois plus attachante et troublante que la passion physique. Il se souvenait de toutes ces fêtes à deux qui duraient depuis trois mois bientôt ; et il se disait que pendant ces trois mois il avait éprouvé plus de réel bonheur, plus d'ardentes ivresses que dans toute sa vie avec ses amours mondaines, traversées d'obstacles, où l'obstacle même avait été souvent la seule raison d'être de l'amour. Et que de minauderies, quelles attentes longues, que de résistances puérides pour aboutir le plus souvent à de fades et brusques déceptions ! Il avait

passé, usé sa vie à poursuivre un idéal qui toujours l'avait fui.

Ne devait-il pas une reconnaissance d'outre-tombe à cette femme qui lui avait fait connaître l'amour dans son multiple et son plus riche épanouissement? Ce lumineux passé lui faisait absoudre la douleur cuisante du présent.

Avait-elle été sincère?

Cette interrogation le laissait songeur et perplexe.

Oui, elle l'avait été. Il lui semblait impossible, si perverse, si menteuse que fût une femme, de feindre ces ivresses, ces cris de passion, ces affolements, ces regards extatiques, et surtout ces baisers qui communiquent l'étincelle électrique.

En tous cas, elle lui avait donné la foi et le bonheur. Il s'assit donc de nouveau devant son bureau et écrivit :

« Je ne puis te quitter, ma Sylvia, sans te dire adieu, sans te dire pourquoi je te quitte et sans te pardonner l'atroce souffrance que j'éprouve en ce moment.

» J'ai cru que tu m'aimais ; et tu m'as fait passer de si belles heures, que je n'ai pas le courage de te reprocher de m'avoir trompé.

» Pourquoi, toi, si adorablement vivante, aurais-tu aimé ce pauvre moribond, lui aurais-tu donné ta jeunesse, ta gaieté, ton incomparable beauté?

» Tu étais désintéressée, il est vrai ; mais sans le savoir sans doute, tu me déshonorais en livrant à un bourgeois les secrets que je ne trahissais que pour toi. Tu ignorais, je veux le croire, la portée de cet acte déloyal. Je te pardonne donc. Mais tu comprendras aussi que je n'aie pas voulu mourir en laissant cette tache à mon nom ; et c'est pourquoi demain ton associé sera ruiné, toi aussi peut-être ; car en te disant de jouer à la baisse, c'était une fausse indication. J'ai fait là un acte de jus-

tice. Je devais cette réparation éclatante à mon honneur.

» Comme tu seras très probablement atteinte par ce désastre, je te lègue par testament toute ma fortune.

» Malgré cette cruelle désillusion, malgré cette séparation si douloureuse qui avancera ma fin, j'irai peut-être jusqu'à l'automne; peut-être aussi m'éteindrai-je plus tôt; car je me sens irrémédiablement frappé.

» Mais à présent, j'envisage la mort avec une complète indifférence; car sans toi la vie me paraît absolument vide, insipide, incolore.

» Je te lègue donc cette fortune, soixante mille francs de rente environ, afin que tu ne sois plus obligée à de nouvelles bassesses. Je ne veux pas que tu profanes ta merveilleuse beauté en de vénales amours.

» Et puis, tu n'es vraiment pas faite pour la pauvreté. Pour qui la richesse, le luxe, toutes les splendeurs de l'art, si ce n'est pour parer la beauté de la femme?

» Adieu ! adieu encore, ma Sylvia ! Ton image ne me quittera plus. Je t'aime, je t'aimerai malgré tout jusqu'à mon dernier souffle.

» Ton adorateur jusque dans la tombe,

» MAXIME DE FAVIÈRES. »

Il venait de fermer cette lettre, lorsqu'un coup de sonnette le fit tressaillir.

Un instant après, il entendit la voix de Sylvia dans l'antichambre.

— Je vous assure, madame, disait le valet de chambre, que monsieur n'est pas chez lui.

— Si, il y est, je veux le voir, je le veux. Que signifient ces malles, cette valise ? s'écria-t-elle hors d'elle-même.

Elle écarta violemment le domestique, et se précipita dans la chambre de Maxime.

Elle était très pâle. Elle avait l'œil anxieux, presque égaré.

— Quoi ! tu allais partir sans me revoir ? C'est horrible, entends-tu ? horrible.

Puis elle se jeta en sanglotant au cou de Maxime, qui n'eut pas la force de la repousser.

— Alors, tu ne m'aimes pas non plus, toi ? Tu es comme les autres, comme Raphaël, comme Georges. Ils sont donc tous les mêmes, tous. Quand on les dédaigne, ils nous adorent. Quand on les aime à la folie, ils nous trompent, nous abandonnent. Ah ! Maxime, c'est épouvantable ce que tu allais faire là ! Dis-moi vite que tu ne partiras plus et donne l'ordre qu'on déboucle tes malles. Eh bien ! pourquoi me regardes-tu comme cela, sans me dire un mot ?

— Que veux-tu ? Je doute, je me demande si tu joues la comédie.

— Moi ! moi ! s'écria Sylvia avec un éclat d'indignation si vrai qu'il eut honte de son injure.

Pendant il ajouta :

— Inutile de feindre, pauvre enfant, je sais tout.

— Tout ? Quoi, tout ?

Maxime lui mit sous les yeux la lettre de Nathan.

Sylvia, après l'avoir lue, la laissa retomber, anéantie.

— Eh bien ! est-ce vrai ? lui demanda Maxime, avec une froideur où perçait toutefois quelque indulgence.

— Oui, c'est vrai.

— Alors ton amour, ces tendresses folles...

— Tais-toi, Maxime, tais-toi. N'insulte pas mon amour qui est absolument sincère. Écoute ma justification : je vois aujourd'hui, aujourd'hui seulement, que j'ai commis une indignité, une infamie, peut-être ; mais je te jure que je n'en avais point conscience. Turquet m'avait dit que cela se faisait chaque jour ; qu'étant riche et homme d'honneur, tu ne consentirais point à

vendre les secrets de la diplomatie, mais que tu pourrais de temps à autre me donner, à moi, des indications que tu refuserais certainement à un homme de Bourse. En te demandant cela pour moi, je ne te trompais point, puisque, en effet, j'avais une part énorme dans les bénéfices.

— Néanmoins, dit Maxime, tu me déshonorais.

— Mais comment a-t-on pu savoir? fit Sylvia; car Turquet n'a certainement commis aucune indiscretion.

— Hier matin déjà, Georges qui est venu me voir m'a donné l'éveil.

— Georges? Ah! c'est cela; c'est lui qui, dans sa jalousie, aura imaginé... Mais, rassure-toi, personne ne sait, personne. Il n'y a que Georges qui est venu chez toi sans doute pour savoir. Il me fait une cour assidue, violente, il soupçonne tout le monde. Il m'aura suivie ou fait suivre, et ainsi aura surpris le secret de notre liaison. Le lâche! mais rassure-toi, rien n'a transpiré des services que tu me rendais. Ton honneur est intact.

— Non, chérie, tu t'abuses. Le fait est là : Turquet a profité des indications que je te donnais. Ma décision est donc irrévocable : je partirai. Tiens, lis, voici ce que je t'écrivais quand tu es entrée.

Sylvia prit la lettre, la parcourut avec fièvre, s'interrompant de temps à autre pour exclamer :

— Que tu es bon, mon chéri!

Et lorsqu'elle arriva au passage où il lui disait : « Demain, sans doute, tu seras ruinée, » elle jeta la lettre, et frappant des mains :

— Eh bien! du moins, tu seras sûr que je t'aime pour toi, n'est-ce pas? puisque ruinée par toi, je t'aime encore, et plus que jamais, et toujours.

Sylvia passa la nuit avec Maxime et ce furent jusqu'au matin de tendres reproches et de délirantes ivresses.

Le lendemain, lorsque Sylvia, tout habillée, se disposait à sortir,

— Tu n'as pas fini de lire la lettre que je t'écrivais, lui rappela Maxime. Lis donc.

Sylvia la lut; et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Non, non; tu vivras. Il est impossible, qu'aimé comme tu l'es, tu puisses mourir, puisque je m'y oppose. Je voudrais bien voir que tu me désobéisses. Où est ce testament, que je le déchire? Un testament entre nous! Quelle horreur! A tes côtés, je ne ferais que rêver cimetièrre. Ce seraient des cauchemars épouvantables.

Elle chercha ce testament dans les tiroirs du secrétaire. Elle le chercha dans tous les meubles. Maxime la laissait faire, abîmé dans le bonheur que lui causait ce désintéressement si plein de gaieté, de charmante insouciance.

— Inutile, lui dit-il enfin, tu ne le trouveras pas. Il est en lieu sûr.

— Il faudra bien cependant que tu me le livres, et que j'aie le plaisir de le voir flamber.

— Je t'en supplie, resté-à déjeuner avec moi, insista Favières.

— Oui, je le veux bien; car c'est fini maintenant. Tu n'iras plus au ministère t'enquérir des nouvelles.

— Sais-tu, soupira Maxime, qu'à présent j'ai presque regret de ce que j'ai fait? Je te devais tout, ma Sylvia, même le sacrifice de ma conscience.

— Non, monsieur, non, n'ayez pas de regret. C'est moi qui suis joliment contente que nous soyons ruinés.

— Crois-tu donc que Turquet aurait tout joué sur cette dernière carte?

— Certainement, il aura joué gros jeu pour se rattraper; car le journal dévore beaucoup d'argent.

— Ce serait donc un grand désastre?

— Bah! j'ai des amis que je fourre dans l'affaire, un

entre autres qui entame son troisième million, mon semoir.

— M. Ledrain ?

— Il est absolument toqué de sa petite Sylvia : le platonisme le plus pur. Maintenant, il me donne des leçons.

— De quoi ? demanda Maxime.

— Des leçons d'économie politique et d'agriculture, répondit Sylvia. Il rêve de me voir fonder une ferme modèle sous sa direction.

— C'est assez drôle.

— Me vois-tu déguisée en fermière ? Ah ! j'oubliais, c'est aujourd'hui qu'ouvre l'Exposition agricole. J'y cours, notre semoir s'y trouve exposé, Timothée est à la porte qui m'attend. J'avais complètement perdu de vue cette grande inauguration.

— Que ne le laisses-tu se morfondre ?

— Cependant, fit Sylvia hésitante, si nous perdons aujourd'hui un ou deux millions, qui paiera ces différences ?

Maxime saisit la main de Sylvia, la regarda de ses yeux profonds, fiévreux.

Sylvia soutint ce regard.

— Est-ce que tu supposerais... Horreur !... Je te le répète, le platonisme le plus éthéré. Jamais, même dans la dèche la plus noire, Timothée Brouette ne sera pour moi qu'un père. Adieu ! adieu ! je me sauve.

Ayant fermé la porte, elle la rouvrit, revint pour l'embrasser, sortit une seconde fois et revint encore, et puis une troisième, toujours plus folle et plus tendre.

Quand elle fut partie, Maxime retomba sur le divan, anéanti, mais cette fois de bonheur et d'amour.

Le lendemain, Turquet bouleversé, décomposé, venait annoncer le désastre à son associée.

Il perdait quinze cent mille francs.

— Je le savais, lui répondit tranquillement Sylvia.

Turquet la regarda avec une expression indicible de stupeur et de colère.

— Comment! vous le saviez?

Elle lui raconta ce qui s'était passé.

— Et vous montrez une semblable indifférence devant un pareil résultat?

— Plaie d'argent n'est pas mortelle. N'avons-nous pas encore le coffre-fort de papa Ledrain?

— En effet, lui seul peut nous sauver. Seulement, prenez garde qu'il ne se doute, lui aussi.

— Oh! il a sur les yeux un bandeau d'une telle épaisseur!...

— Est-il indiscret de vous demander où vous en êtes avec lui?

— Toujours à l'amour filial.

— Il pourrait se lasser de cette attente trop prolongée.

— Ah çà! Turquet, repartit Sylvia en se redressant avec fierté, que me conseillez-vous donc? Me croyez-vous capable de me vendre à un Ledrain pour vos beaux yeux? Nous jouons ensemble la plus innocente des comédies. Je suis même parvenue à lui persuader que c'est lui qui me doit de la reconnaissance pour les excellents placements que je lui procure.

— Et il vous en a?

— Positivement.

— Subtile et délirante créature! me permettez-vous, du moins, quand nous aurons fait fortune en collaboration, de vous aimer et de vous le dire?

— Mon cher, pour cela, tout le monde est admis.

— Et j'aurais quelque chance de réussir?

— Vous me faites là une question, mon bon Turquet, à laquelle une femme d'esprit, qui est coquette, ne répond jamais.

— Revenons donc aux affaires sérieuses. Vous voilà, cela va sans dire, brouillée avec Maxime?

— Pas le moins du monde, il est plus épris que jamais.

— Étourdissant ! Alors, tout n'est pas perdu ?

— De ce côté là, absolument.

— Cependant, s'il vous aime tant, en le menaçant de le quitter...

— Taisez-vous, serpent. On voit bien que les idées d'honneur vous sont étrangères. Non seulement Maxime ne me donnera plus de renseignements, mais je ne lui en demanderai pas.

— C'est donc une vertu de granit ?

— C'est un caractère ; et de tous les hommes que je connais, c'est le seul que j'estime, avec mon bon Marpaux toutefois ; les deux extrêmes : le gentilhomme et le démagogue. Pour rien au monde, je ne voudrais attenter à leur vertu, que je respecte.

— Vous êtes une fille étrange.

— Vous pourriez même ajouter : et honnête.

— Cela dépend de quelle manière vous l'entendez.

— Je ne place pas la probité, l'honneur d'une femme dans la chasteté : comme Marpaux, je réclame à cet égard l'égalité pour les deux sexes.

— Je m'incline. Vous avez toujours raison. Encore plus d'esprit que de beauté. Je cours chez mon agent de change ; et je remets entre vos mains l'avenir des Docks alimentaires.

— Vous n'avez pas tort : je me sens en veine. Je pressens que les flots du Pactole vont ruisseler dans nos caisses. La vie, la gaieté, la folie attirent la chance. Or, jamais je ne me suis sentie si bien portante, si heureuse, et si folle.

Turquet lui baisa la main, et fit un mouvement vers la porte.

— Eh bien ! et le journal ? demanda Sylvia. Vous ne m'en parlez pas.

— Il va de mal en pis. Si ce n'étaient les cent mille francs fournis par madame de Nérès, je changerais mon directeur qui semble avoir perdu la tête. C'est vous qui lui troublez la cervelle. Je vous en prie, ne le tourmentez pas trop en ce moment ; accordez-lui un instant de répit ; car si le journal tombait, nous boirions là encore un joli bouillon. Voilà deux cent mille francs que j'engloutis dans cette feuille de malheur.

— Justement, il m'a fait prévenir qu'il m'accompagnerait cette après-midi au Bois. Avec quel entrain je vais le renvoyer dans ses bureaux !

— C'est bien, mais pas trop de cruauté. Surtout ménagez sa vanité.

— En effet, c'est son amour-propre surtout qui est en jeu, bien plus que son cœur. M'avoir dédaignée, et maintenant être dédaigné par moi, c'est là ce que son orgueil de Don Juan ne peut admettre, et c'est là aussi ce qui me rend féroce : car elles ne me touchent pas du tout, ces souffrances de vanité.

— Cependant, si c'est nécessaire pour le calmer, donnez-lui quelque espoir, et surtout remontez la machine. Songez que la chute du journal serait un échec considérable pour la société.

— Peuh ! fit Sylvia avec un geste d'indifférence. Ma vengeance avant tout. Il n'y a qu'une chose au monde qui intéresse les femmes : la passion. Pour elle, tout le reste passe après.

— Hélas ! soupira Turquet, ce n'est que trop vrai ! et c'est même pourquoi les femmes sont des êtres excessivement incomplets.

— Mais absolument logiques, répliqua Sylvia.

XXXV

IMPLACABLE

Vers trois heures de la même journée, Rosanne entrait chez madame de Thervey.

— Eh bien ! chère amie, comment vous trouvez-vous ?

— J'ai toujours mes langueurs et mes idées sombres.

— Malgré ce soleil resplendissant ? Voyez donc.

Et madame de Nérès écarta le triple rideau qui tamisait la crudité du jour.

— En effet, il fait bien beau, répondit la créole avec indifférence, et sans même se tourner du côté de la fenêtre.

Elle conservait son masque impénétrable, cet œil mi-clos, replié, froid, cruel, ce profil dur et cette bouche triste avec un pli amer au coin des lèvres.

Depuis la terrible déception, les traits de son visage ne s'étaient pas un instant adoucis. Jamais son regard ne s'était éclairé, jamais un sourire n'avait détendu l'arc sévère de ses lèvres pâlies.

— Et si chaud ! reprit Rosanne. Une vraie température des tropiques. Aussi, je vais vous habiller de force, et, avec Nouli, je vous descendrai dans le landau : un enlèvement véritable.

— Je vous en prie, Rosanne, épargnez mes tristesses. Quand je suis dans cette disposition d'esprit, le bruit, le mouvement et jusqu'à la lumière du jour me font mal, aggravent cette névrose, puisque le médecin prétend que ma maladie n'est qu'une des formes infinies de la névrose. Laissez-moi donc en tête à tête avec ma névrose, ajouta-t-elle avec une intonation navrante.

— Mais non, je ne vous laisserai pas dans une telle solitude et dans cette demi-obscurité ; car lorsque les nerfs sont malades, il faut de la distraction et la grande lumière surtout, qui est le plus puissant fortifiant des nerfs, ainsi qu'un air fortement oxygéné est le plus énergique réparateur du sang.

— Je me complais en cet état, chère amie, qui n'est pas, je vous assure, sans un certain charme. De temps à autre, je me fais une piqûre de morphine qui me jette dans un engourdissement, un apaisement délicieux du cerveau et des nerfs.

— Comment ! s'écria Rosanne inquiète, de la morphine ? Est-ce le médecin qui vous l'a prescrite ?

— Non ; mais je me suis souvenue que dans une névralgie assez vive, la morphine m'avait procuré un demi-sommeil et des rêves paradisiaques.

— Imprudente ! c'est votre santé que vous compromettez, votre vie peut-être.

— Qu'importe ! La vie est quelque chose de si bête quand elle n'est pas très douloureuse.

— Léona, mon amie ! écoutez, écoutez-moi, fit Rosanne en lui saisissant la main avec effusion. Vous me voyez véritablement chagrine, désolée de votre état, dont vous refusez de me dire la cause, mais que je devine peut-être. Ah ! croyez-vous que vous soyez seule à souffrir ? Je viens, moi aussi, de passer par toutes les tortures, les attentes les plus cruelles et les tentations les plus folles. Eh bien ! néanmoins, je vais, je viens, je me secoue ; et si je ne dors pas, du moins je mange.

Léona se souleva sur son coude et attacha sur madame de Nérès ses yeux caves, ardents, profonds, dont le regard faisait peur.

— Vous, la sage, la sceptique, vous souffrez, dites-vous ?

— Oui, répondit Rosanne avec un lourd soupir. Mais

au lieu de me laisser anéantir, je combats, je lutte.

— Vous ? vous ? répéta Léona, qui continuait à chercher sur le visage de son amie les traces de cette souffrance.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Eh bien ! oui, je paie, moi aussi, mon tribut au monstre : appellons ainsi, si vous le voulez, ce sentiment qui nous consume, depuis l'instant où nous sentons battre notre cœur, jusqu'au moment où il s'éteint. Allons, Léona, du courage ! C'est la vie, cela.

— Une vie dont on meurt, repartit la sombre Mexicaine, qui laissa ainsi échapper le secret de son mal.

— Regardez autour de vous, reprit Rosanne. Où est-il celui qui ne souffre pas, qui ne brûle pas de la même flamme rongearite ? Votre mari ne souffre-t-il pas de n'être pas aimé comme il vous aime ? Modeste souffre ; je souffre. Jusqu'à M. Ledrain, qui est pris lui-même d'une passion insensée pour cette...

— Qui donc ? questionna Léona, avec une certaine curiosité.

— Pour la sœur de Pauline, pour cette Sylvia.

En entendant prononcer ce nom, le front de la créole se colora, ses traits se contractèrent.

— Ah ! dit-elle, d'un ton sec.

— Si vous le voyiez, depuis ce que j'appelle le mystère de la transfiguration, vous ne pourriez le reconnaître. Triste ou gai, selon l'accueil que lui a fait cette malheureuse, lui, si avare, jette maintenant l'argent par les fenêtres. Il vient d'acheter des chevaux superbes et un hôtel magnifique, avenue Friedland ; car il doit nous quitter bientôt, et... je pense le suivre, du moins jusqu'au mariage de Modeste.

Madame de Nérès s'attendait à une protestation, une prière de rester ; mais au contraire, elle crut surprendre

sur le visage de son amie comme un allègement, un éclair de joie.

Elle comprit ce que sa présence et celle de Modeste avaient de douloureux pour Léona, en lui rappelant sans cesse Georges, c'est-à-dire la cause de sa souffrance. Il était naturel qu'elle désirât la séparation, un éloignement complet.

— Eh bien ! ma chère Rosanne, répondit-elle, puisque vous devez me quitter bientôt, je ne veux pas perdre l'occasion de rester un peu plus avec vous dans cette chère intimité qui m'est si précieuse. Je vais m'habiller, et nous sortirons ensemble. Mais ne prévenez l'amiral qu'au moment du départ, afin de m'épargner ses impatiences qui me font tant de mal dans l'état où je suis.

A cinq heures, Rosanne, Léona, Modeste et l'amiral, prenaient place dans le landau qui les conduisit au Bois.

Tout Paris semblait s'être donné rendez-vous dans l'allée des Acacias.

Modeste n'avait qu'une pensée : Georges se trouvait-il là ? Ce n'était guère probable ; car c'était l'heure précisément où il se rendait au journal. Et cependant, elle avait un vague espoir, comme un pressentiment, qu'ils allaient le rencontrer.

Léona, toujours sombre, d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, l'œil fixe et vide, semblait ne songer à rien.

Rosanne se battait les flancs pour distraire un peu son amie, critiquait les toilettes, s'extasiait sur la beauté du jour, s'efforçait de montrer une gaieté qui n'était point dans son cœur.

Malgré la chaleur de la journée, à cette heure-là, le temps était doux ; les rayons du soleil étaient tamisés

par des nuages d'ouate blanche; et l'azur du ciel, voilé par une vapeur opaline.

Le bois était splendide, enivrant, avec ses tons de verdure variés, ses senteurs de sève et ce parfum d'orange que dégagent les acacias en fleur.

Les chevaux qui suivaient des lignes serrées, qui ne pouvaient aller qu'au pas, piaffaient impatiemment, agitaient leurs têtes ornées de flots de rubans ou de fleurs; et ces toilettes multicolores, ces aigrettes, ces plumes, ces cheveux blonds et noirs, ces visages roses, lumineux à travers la voilette, formaient un ensemble chatoyant, miroitant, semblable à un vivant caléidoscope.

L'amiral s'agitait dans la voiture, avec sa turbulence habituelle.

A tout moment, il tirait son chronomètre.

— Comment! voilà près d'une demi-heure que nous sommes entrés au bois, et nous n'avons pas encore atteint la moitié de l'allée! Cela vous amuse, vous, de piétiner sur place? Est-il un supplice comparable à celui-là, en tous cas, un amusement plus stupide? Et l'on appelle cela une promenade! C'est une exhibition et des plus assommantes. Etre encastés là, entre deux files de voitures, sans pouvoir ni avancer ni reculer! je vous déclare que ma patience est à bout. J'étouffe, je suffoque, j'en prendrai une attaque.

— Eh bien! si Léona y consent, dit Rosanne, veuillez ordonner au cocher de prendre la première allée transversale. Nous pourrons, en effet, jouir de la verdure et respirer l'air délicieux du bois. Qu'en pensez-vous, chère amie?

— Comme il vous plaira, répondit Léona avec la même indifférence morne.

Au moment où la voiture tournait une allée, une amazone et un cavalier lui barrèrent la route.

Modeste se souleva et poussa un cri :

— Georges !

Mais sa voix s'éteignit dans un brisement : elle venait de reconnaître dans l'amazone, Sylvia.

Léona, elle aussi, les avait vus, reconnus. Le cuivre pâle de son œil éteint s'était soudain ranimé, et avait lancé un jet de flamme. Puis ses paupières frémissantes se refermèrent, sa poitrine se souleva, oppressée par un mouvement impétueux du cœur, ses narines s'enflèrent et l'arc de sa lèvre supérieure se relevant vers le milieu, laissa paraître les dents avec une expression sauvage.

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit devant elle Modeste, le visage altéré, les joues baignées de larmes.

Rosanne lui avait pris la main, et la serrait doucement.

— Allons, allons, plus vite, criait l'amiral qui n'avait reconnu ni Georges ni Sylvia. Morbleu ! tâchons de rattraper le temps perdu. Les promenades au pas me décomposent la colonne vertébrale. Cocher, lancez les chevaux à toute vitesse.

Le landau maintenant filait, glissant avec une rapidité vertigineuse entre les arbres.

Rosanne regarda Léona. Sa figure alors semblait de marbre ; pas une fibre ne bougeait ; son œil replié, entre ses cils mi-clos ne jetait plus aucune lueur.

Désirant rompre un silence de plus en plus embarrassant, madame de Nérès proposa de reprendre l'allée des Acacias à cette heure déjà tardive où la foule était un peu dissipée.

— Comme il vous plaira, dit la créole.

— Eh bien ! chère amie, cette promenade vous fait-elle du bien ? demanda M. de Thervay.

— Oui, répondit-elle d'un ton bref, glacial.

— Retournons donc à l'allée des Acacias, soupira l'amiral.

Ils se trouvaient alors au bas du bois de Boulogne, au milieu d'un doux et mélancolique paysage.

— Voyez comme c'est joli, ce coin-là, fit observer madame de Nérès. Est-ce assez solitaire, assez campagne ? Les trois quarts des Parisiens ignorent les vraies beautés du bois. Vous devriez marcher un instant, ma chère Léona.

— Non, je me sens lasse. Merci !

Au détour d'une allée, ils aperçurent deux chevaux gardés par un jockey ; et dans ce jockey Rosanne reconnut Chadi-Polydore-Jack.

Redoutant une seconde rencontre, elle proposa de rentrer par la porte d'Auteuil.

Mais au même instant, ils aperçurent, à quelques pas d'eux, un couple gracieux se détachant dans une contre-allée ombreuse, rayée par les coulées d'or du soleil couchant.

Une amazone à la taille élégante donnait le bras à un cavalier d'une parfaite distinction. Tous deux semblaient tellement absorbés par leur flirtage ou l'ivresse de leur promenade amoureuse, qu'ils n'accordèrent pas même un regard à la brillante calèche qui les suivait.

Modeste, bien qu'elle ne les eût vus que de dos encore, avait aussitôt reconnu son cousin et la sœur de Pauline. Cette fois, elle ne proféra pas un cri ; mais sa tête se pencha sur sa main. Elle devint si pâle, que Rosanne, placée en face d'elle et qui l'observait, crut qu'elle allait s'évanouir.

— Pauvre enfant ! murmura madame de Nérès.

Léona avait vu aussi ; mais rien n'avait transparu de sa profonde et atroce haine.

— Il mourra, pensa-t-elle. Personne maintenant ne pourra le sauver.

L'amiral regardait sa femme avec une sorte de terreur. Il connaissait ce visage fermé, concentré, et savait

que d'habitude cette expression-là annonçait des résolutions implacables, dont quelquefois déjà il avait été victime.

Quand elle avait ce sourcil tempétueux et cet œil mort, c'était le signe d'une colère interne, d'une volonté inflexible. Elle l'expulsait alors de sa chambre, et par son attitude mettait entre elle et lui une infranchissable barrière.

Il crut l'avoir offensée.

— Qu'avez-vous donc, chère amie? questionna-t-il d'un ton très humble, avec une sollicitude inquiète. Vous semblez plus mal?

— Moi? pas du tout, répondit-elle sèchement.

Pendant ce temps, Modeste, mortellement blessée au cœur, sentait toute sa vie s'écouler par cette blessure.

Le landau en ce moment rentrait dans l'allée des Acacias.

Le ciel avait complètement changé d'aspect. De doux, tendre, couvert, il était devenu sanglant. Des tons cuivrés, orangeux dormaient au fond de l'horizon du côté du Mont-Valérien. Le couchant apparaissait maintenant comme un vaste incendie.

L'élégant défilé du Bois ressemblait alors à un véritable défilé fantastique dans une fournaise. Tous les visages, toutes les toilettes avaient des éclats de braises; et les sourires, au milieu de cette incandescence, prenaient sur certains visages des expressions sataniques.

Tout à coup, sur ce fond sinistre, une silhouette grotesque se profila.

Rosanne reconnut M. Ledrain monté sur un alezan doré, se pavanant dans sa tournure de campagnard, que son tailleur n'était pas encore parvenu à transformer. Il montait à cheval à la mode de Moulins-Engibault, avec le sans-façon qu'il mettait naguère pour aller visiter ses fermes et ses bois.

Mais Sylvia lui ayant persuadé qu'il était un cavalier accompli, il affrontait crânement les regards ironiques des promeneurs.

Apercevant l'amiral, il lui fit un signe de la main, et s'avançant au bord de l'avenue :

— Eh bien ! Modeste, cria-t-il à sa fille, reconnais-tu ton père ? Je crois que j'ai du succès, vois comme on me regarde.

Modeste, toujours abîmée dans sa nouvelle et mortelle déception, se borna à faire de la tête un petit signe approbatif.

M. Ledrain, qui n'était au Bois que pour y rencontrer Sylvia, ne s'attarda point ; et semblable au cavalier infernal de la ballade, il disparut dans l'embrasement du couchant.

Cependant cette journée devait être cruelle et néfaste pour tous.

Au moment où ils atteignaient la porte Maillot, le landau se croisa avec une voiture dans laquelle Rosanne reconnut Barthès, Barthès qu'elle n'avait pas vu depuis un mois et qu'elle croyait à Alger. S'il y était allé, ce dont elle doutait maintenant, pourquoi, au retour, s'était-il abstenu de se présenter chez elle ?

Elle pâlit ; ses yeux si rieurs se voilèrent de tristesse. Mais elle réagit vigoureusement contre l'angoisse qui lui broyait le cœur ; et pour dissimuler sa souffrance, elle continua, malgré l'émotion qui faisait trembler sa voix, ses observations spirituelles et piquantes sur les toilettes et les attelages.

Cette nuit-là, Léona ne se coucha point. Elle relut attentivement tous les numéros de *La Révolution pacifique* qu'elle collectionnait avec un grand soin.

Elle faisait sur certains passages des croix au crayon rouge. Le matin venu, elle fit demander l'amiral.

— Ne m'avez-vous pas parlé autrefois, mon ami, d'un jeune homme, d'un marin qui, disiez-vous, avait eu les plus folles aventures et était devenu un mandrin de lettres de la pire espèce, faisant, à tant la ligne, les articles qu'on lui commandait, quels que fussent les sujets, pourvu qu'on payât bien ?

— Oui, en effet, un ami de mon mauvais sujet de neveu.

— Connaissez-vous son adresse ?

— Non, mais il est facile de la savoir, si vous y tenez ; car il écrit dans une petite feuille du boulevard.

— Son nom ?

— Durand. Dans son journal il signe du nom de Vertex, des articles satiriques et scandaleux.

— Bien, merci !

— Et maintenant, questionna M. de Thervay, serait-il indiscret de vous demander ce que vous voulez en faire ?

— Aucunement.

L'amiral, quelque peu inquiet de l'air tragique de sa femme, la regardait d'un air interrogateur.

— Parlez, je vous écoute.

Il pensait :

— Je vais donc savoir ce qui la préoccupe et la tourmente depuis trois mois.

— Aujourd'hui, reprit Léona, vous êtes de première force, n'est-ce pas, à l'escrime comme au pistolet ?

— De première force, j'ose m'en flatter.

— Vous m'avez dit que si quelqu'un m'avait offensée, vous étiez prêt à venger l'offense ; et que votre bras ne tremblerait pas.

— Assurément, s'écria l'amiral dont les yeux s'injectèrent en même temps que se gonflaient les veines de son front.

— Pas de colère, mon ami, lui dit Léona, avec une effrayante impassibilité. Il vous faut, au contraire, un

sang-froid absolu. Si j'ai autant hésité à vous nommer l'homme qui m'a gravement insultée...

— Comment! interrompit violemment l'amiral, un homme aurait osé... et il vit? Tenez, j'étouffe, je suffoque.

— Alors, puisque vous ne pouvez vous dominer, je ne parlerai pas.

— Vous avez raison. Je serai maître de moi. Parlez, parlez.

Mais quelque effort qu'il fit pour garder une attitude calme, tous ses traits étaient convulsés.

Léona continua :

— Celui qui m'a offensée de la façon la plus grave, vous l'avez deviné déjà, c'est le frère de Rosanne; et voilà pourquoi je craignais de vous le nommer. Mais Rosanne m'a déclaré hier qu'elle allait quitter notre hôtel très prochainement, cette semaine peut-être. Quelque chagrin que j'éprouve à me séparer de cette excellente amie, j'en suis presque heureuse dans les circonstances actuelles. Au lieu de la retenir, lorsqu'elle me communiqua cette intention, je témoignai une froideur qui a dû lui faire comprendre que je désirais cette séparation.

Pendant que Léona parlait, le visage de l'amiral avait passé successivement par toutes les nuances et toutes les expressions de physionomie que les passions les plus violentes et les plus opposées puissent imprimer au visage humain. Son amour pour sa femme, sa dignité maritale outragée, son affection pour Rosanne et le regret de son éloignement, la colère que lui causait le trop long silence de Léona avaient, en effet, déchaîné dans son cerveau une tempête, auprès de laquelle tous ses emportements antérieurs ne pouvaient être comparés.

Il s'approcha de sa femme, lui saisit le bras, et les dents serrées :

— Le misérable! Qu'a-t-il osé?

— Mon ami, ne me forcez pas à le dire. Qu'il vous suffise de savoir qu'il m'a assez grièvement offensée pour que je désire sa mort. Mais êtes-vous certain de ne pas le manquer? Car si je souhaite... qu'il disparaisse, je ne veux pas que vous exposiez votre vie qui m'est chère.

Ces paroles, loin de calmer M. de Thervey, éveillaient en lui mille soupçons qui lui étreignaient le cerveau, lui soulevaient le sang et la bile en flots rouges et amers.

Que s'était-il passé? Est-ce que sa femme...

A cette pensée, il lui prenait envie de se jeter sur elle et de la tuer d'abord, cette femme qu'il avait tant aimée, à laquelle il avait donné son nom, son cœur, toute sa vie, et qui, elle, n'avait supporté sa tendresse qu'avec impatience et sa présence qu'avec ennui.

C'était cela, c'était bien cela : Léona avait aimé Georges qui l'avait dédaignée, désespérée, outrageusement trompée. De là cette haine et le désir de sa mort.

— Je veux savoir la vérité tout entière, dit-il d'une voix sourde, impérieuse. Avez-vous aimé cet homme?

— Oui, répondit-elle résolument.

— Le sait-il?

— Oui.

— Avez-vous été sa maîtresse?

— Oui.

— Malheureuse! cria-t-il en s'avançant de nouveau vers elle, menaçant, terrible.

Léona ne bougea pas.

— Et vous osez avouer cela tranquillement, avec cette audace?

— Tuez-moi; la mort m'est indifférente, je la désire même.

— Est-ce possible! est-ce possible! répétait l'amiral hors de lui.

Il se prit le front à deux mains, comme s'il craignait que son cerveau n'éclatât.

— Cet homme, du reste, s'est chargé de vous venger, reprit Léona. Il s'est joué de moi et de mon amour d'une manière indigne.

— N'espérez pas m'attendrir en me parlant de vos souffrances amoureuses. Ces souffrances même sont une injure pour moi. Je vous tuerai tous les deux, dit-il avec une rage froide.

— Si vous le voulez ; mais lui d'abord, afin que je meure avec la certitude d'être vengée. Oh ! oui, vous me tuerez, n'est-ce pas ? et je vous remercierai, je vous bénirai. Si vous saviez que la vie m'est lourde !

— Vous ne m'avez donc jamais aimé ? je vous fais donc horreur ?

— Non, je ne vous ai jamais aimé, comme je l'ai aimé, lui... Mais si vous le tuez, cet homme, je vous aimerai avec folie, avec frénésie, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure.

L'amiral fit quelques pas dans la chambre, comme éperdu.

— Ainsi, foulant aux pieds vos devoirs, vos serments, vous vous êtes donnée à cet homme ?

— Je vous l'ai dit.

— Pendant combien de temps avez-vous été sa maîtresse ?

— Une heure.

— Est-ce bien vrai ?

— Voyons, regardez moi, est-ce que je mens ?

— Alors le monde ignore ?

— Oui, tout le monde.

— Même Rosanne ?

— Même Rosanne.

— C'est bien. Je cours le provoquer. Demain, il n'existera plus.

— Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit Léona, calme, mais toujours implacable ; car si je veux me ven-

ger, j'entends que votre honneur soit sauf. Vous avez toujours été bon pour moi. Je ne veux pas laisser de tache à votre nom.

— Alors; que prétendez-vous?

— Je prétends que vous vous dominiez; car il ne faut pas qu'on soupçonne la cause de ce duel. Ce n'est donc pas avant huit jours...

— Attendre huit jours? non, non, c'est impossible.

— Je l'exige.

— Vous n'avez plus le droit de m'imposer votre volonté.

— Si, j'en ai le droit, j'ai le droit de défendre votre honneur et le mien. Je ne veux pas d'ailleurs que vous vous battiez dans l'état de fureur et d'agitation extrême où vous êtes; car c'est vous qui seriez tué.

— Vous vous trompez. En face de ce misérable, je serai calme, très calme.

— Voulez-vous m'écouter?

— Parlez, dit l'amiral, en se croisant les bras.

— Voici, reprit Léona, la voix saccadée, haletante par l'étouffement du cœur. Depuis que *La Révolution pacifique* paraît, je lis tous les articles du directeur. Je prends des notes. Il faut donc faire paraître dans le journal dont vous me parliez tout à l'heure un article virulent, le représentant comme un homme prêt à toutes les transactions, trafiquant de son nom et de ses opinions; comme un sauteur politique sans vergogne, qui trompe sciemment le public, qui arbore les grands sentiments de solidarité et d'humanité, quand, en réalité, il n'a d'autre souci que de remplir la caisse des Docks internationaux, aux dépens des naïfs, leurrés par ses belles protestations. Dans cet article, on racontera sa vie légère, futile, égoïste, luxueuse. On dira que ce philanthrope, dès qu'il a terminé ses articles humanitaires, va se promener au Bois, en compagnie de cocottes, sur un cheval de douze

mille francs. On le montrera dans son atelier du boulevard Rochechouart, une demeure de nabab, de sultan, brochant des articles pour réclamer en faveur des déshérités, et versant sur les misères du peuple des larmes de crocodile. On le montrera dans les différentes carrières qu'il a tour à tour embrassées, impuissant à acquérir cette célébrité, le but de sa vie et de ses constants efforts. Enfin, il faut que cet homme, ce vaniteux, ce cerveau mal équilibré, ce cœur vide soit mis à nu et flagellé jusqu'au sang. Il le faut; car je veux qu'avant sa mort il endure la peine du pilori. Voilà trois mois que je médite ma vengeance, que je la prépare. Il me la faut complète. Je veux qu'il ne reste de cet homme, qui a tout sacrifié à la vaine renommée, qu'un souvenir de dédain, de mépris. Je veux que tout le monde sache que ce n'est qu'un incapable, qu'un raté. Amenez-moi donc votre Vertex; c'est moi qui inspirerai son article. Il a, dites-vous, une plume acérée? Moi, j'ai de quoi la tremper dans le vinaigre, dans le fiel, dans le poison.

En parlant d'une voix basse, rapide, sifflante, elle était d'une beauté vraiment terrible.

Au milieu du cerne des paupières cerclées de cils noirs et durs, sa prunelle claire et fixe, avait quelque chose de la férocité patiente des bêtes de proie. Il y avait dans la pâleur profonde de sa chair, une immobilité effrayante. Cette colère froide, que l'amiral sentait implacable, le faisait frissonner.

Il fut dominé, fasciné par la singulière puissance de ce regard, de cette physionomie, de cette attitude.

— Alors, après que cet article aura paru? questionna-t-il.

— Si ce n'est pas un lâche, et il est trop soucieux de l'opinion pour être lâche, il ira demander le nom de l'auteur de cet article; et M. Vertex lui répondra que vous en assumez la responsabilité.

— Vous oubliez, ma chère, qu'il n'est guère vraisemblable que moi, qui n'ai jamais tenu une plume, j'aie pu écrire un article semblable.

— Qu'importe ! vous l'aurez inspiré.

— Mais comment expliquera-t-on une attaque aussi violente, la sœur de Georges Rivert habitant avec nous ?

— Rosanne nous quitte. Jalousie de femme. Entre amies, ces brouilles-là sont fréquentes. Georges se bat pour sa sœur. Enfin, quoi qu'il en soit, quoi qu'il en advienne, je veux cet article, parce que ce sera sa mort morale, qui lui sera mille fois plus sensible qu'un coup d'épée.

L'amiral regardait sa femme avec stupeur.

Était-ce bien là l'indolente créole qu'il avait toujours connue si apathique, si indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle ?

— Vous l'aimiez donc bien cet homme, pour qu'il vous ait mis tant de haine au cœur ? dit l'amiral avec une expression d'amertume et de douleur.

— Je ne sais plus. Mais comme il m'a mortellement offensée, comme il a tué toutes mes illusions, je veux le tuer, moi aussi, de toutes les manières.

— Vous avez raison, il faut qu'il meure. Je le tuerai.

— Merci ! fit-elle, d'un ton si brisé, que le cœur du marin en fut touché.

Tout le temps qu'elle avait parlé, qu'elle avait développé son plan de vengeance, elle était restée droite, sévère, rigide. Quand elle eut fini, elle se laissa tomber sur sa chaise longue dans un affaissement tel qu'on l'eût dite morte. Ses yeux fermés, son profil sec, sa mate pâleur étaient d'un cadavre.

L'amiral fut pris de terreur.

— Léona, s'écria-t-il, cédant à son amour qui survivait malgré tout.

Il se précipita vers elle, lui saisit la main.

Elle ne bougea pas. Cette main semblait déjà glacée.

— Léona ! répétait-il éperdu.

Alors, elle tourna vers lui un regard atone.

— Que voulez-vous ? Je suis très fatiguée, je désire rester seule.

— Ainsi, tu me chasses comme toujours, alors que je vais risquer ma vie pour toi.

— Vous m'aimez encore ? dit-elle attendrie.

— Je t'aime toujours, malgré ton infamie, malgré ton crime. Tu me promets que si je le tue?...

— Oui, oui, oui, répondit la créole en se levant et jetant avec passion ses bras au cou de son mari.

Puis, les lèvres contre les siennes :

— Eh bien ! oui, je t'aimerai ; mais tue-le, tue-le.

— Je te le jure.

Et, dans son ardeur de vengeance, elle donna à son mari, avec délire, avec rage, le premier baiser d'amour, s'enlaçant autour de lui avec des souplesses de couleuvre, l'enserrant, l'enveloppant des plus grisantes caresses.

Soudain, l'amiral se dégageant de ses bras, et redevenant jaloux :

— Oh ! oui, s'écria-t-il, si tu l'as aimé ainsi, il faut qu'il disparaisse !

Trois jours après la promenade au bois de Boulogne, Rosanne quittait la maison de l'Amiral pour aller s'établir avec M. Ledrain et Modeste dans celle qu'il avait achetée avenue Friedland. C'était un hôtel vaste avec un grand jardin par derrière, ce qui pouvait permettre à l'agronome de se croire presque à la campagne.

— Là du moins, disait-il, on ne respire pas les miasmes délétères du charnier parisien.

Cependant, ce charnier, il ne le maudissait plus. Il s'y plongeait, au contraire, avec toutes les délices d'un

échappé de collège, toujours en compagnie de Sylvia qu'il voyait au moins deux fois par jour : le matin au Bois, quand ce n'était chez elle, car elle le retenait souvent à déjeuner, et le soir au théâtre, où il ne craignait pas d'aller s'empoisonner physiquement d'acide carbonique, et moralement de cette mauvaise littérature qu'il conspuait naguère. Et jusqu'à son estomac qui ne protestait plus contre les poisons de la cuisine parisienne. Ses plus grands joies étaient de dépenser un billet de cinq cents francs dans un restaurant à la mode pour faire manger à Sylvia, et manger lui-même, les mets les plus fantastiques. Il suffisait qu'elle lui dit : « Georges a fait ceci, ou Georges a fait cela », pour qu'il n'eût qu'une idée, celle de le dépasser en prodigalités et en excentricités.

Modeste s'était réjouie avec des gaietés d'enfant, d'aller s'installer dans leur nouvelle résidence dont la décoration l'avait occupée pendant plus d'un mois. Son père lui avait dit qu'il lui donnerait cet hôtel en dot, outre le million promis. Aussi avait-elle mis un soin passionné à parer cette demeure, qui serait le nid chaud, ouaté et capitonné de son amour.

Mais elle y entra triste, indifférente, avec la pensée qu'elle n'en sortirait plus que pour aller au cimetière ; car ce dernier coup, — la rencontre du Bois, — disait-elle à Pauline et à madame de Nérès, l'avait irrémédiablement atteinte.

Pauline cependant avait revu Sylvia ; et Sylvia lui avait juré que Georges n'était plus son amant. Mais Modeste, si courte qu'eût été son apparition, avait surpris dans l'enlacement des bras, dans la démarche rythmée du couple si gracieux, dans les têtes penchées l'une vers l'autre, des preuves qui ne pouvaient s'effacer de son souvenir : sa foi était à jamais détruite. Et quel que fût

son désir de pardonner, elle sentait son cœur définitivement fermé.

Madame de Nérès, de son côté, alla voir son frère, lui raconta cette rencontre. Elle lui dépeignit le désespoir profond, absolu de Modeste.

Georges montra beaucoup de regret, de tristesse d'avoir pu causer un tel chagrin à cette adorable enfant. Toutefois Rosanne vit bien, à la faiblesse de ses protestations, à la préoccupation qui, malgré lui, se trahissait sur son visage, que son cœur n'appartenait plus à Modeste.

— Ne mens pas, Georges, lui dit-elle tout à coup. Tu aimes encore cette Sylvia ?

— Eh bien ! oui, répondit-il, heureux de faire cette confidence qui l'oppressait, je l'aime avec frénésie, et je la hais avec rage.

Rosanne poussa un soupir.

— Je comprends : tu t'acharnes dans cet amour parce qu'elle te repousse. Malheureux !

— Oui, bien malheureux ; mais que veux-tu que j'y fasse ? Je cherche à me détacher, je ne le puis pas. Comme disent les gens du peuple : je l'ai dans le sang, cette femme.

— Non, mon cher, non. Ce n'est pas plus chez toi un amour des sens qu'un amour de cœur. Question d'amour-propre, simplement. Toujours cette vanité qui te mine, et qui, j'en ai peur, te perdra. Voyons, Georges, sois sérieux. Brise avec cette femme qui ne t'aime plus, et reviens à Modeste entièrement, sincèrement.

— Hélas ! ma chère Rosanne, tu ignores, heureusement pour toi, les bizarreries et la ténacité tyrannique de certaines passions, passions d'amour-propre tant que tu voudras, mais passions. Cette femme qui a été ma maîtresse pendant un an, je lui découvre maintenant des

séductions que je n'avais pas soupçonnées. Elle a un esprit satanique qui vous excite, vous harcèle ; il y a du piment sur ses lèvres, du feu dans sa chevelure, des étincelles par tout son corps ; dans ses yeux un attrait, un aimant auquel personne ne résiste, tu le vois bien, pas même le vertueux, l'impeccable Ledrain, aujourd'hui le plus empoigné, le plus captivé, le plus fou de nous tous.

— Ah çà ! vous êtes donc nombreux ?

— Tous ceux qui la voient ; qui l'approchent, en sont éperdument épris. Et malgré son laisser-aller de bonne fille, ses manières de garçon, ses coquetteries de courtisane, son luxe provocant, ses gaietés folles, il y a chez elle une dignité, une noblesse parfois qui vous écrase.

— Des femmes pareilles sont de véritables fléaux, dit Rosanne.

— Hélas ! d'adorables fléaux, soupira Georges. Je donnerais beaucoup pour reprendre possession de moi-même. J'y arriverai sans doute ; mais le moment n'est pas encore venu.

Ainsi tu vas laisser mourir la pauvre Modeste. Si tu la voyais avec son sourire de martyre et ses yeux pâles, sans étincelle, sans regard !

— Ce que tu me dis me navre.

— Dédaigner celle qui t'aime à en mourir pour une femme qui se moque de toi !

— Tu as raison, c'est de la démence.

— Enfin, tu es ruiné, Georges, ou à peu près ; et sans te pousser à une action déloyale et basse en te conseillant d'épouser Modeste, si tu ne peux lui rendre amour pour amour, cependant mon devoir est de te dessiller les yeux, de te montrer l'avenir, de t'adjurer de revenir franchement, pour toujours, à celle qui peut t'assurer le repos, l'honneur, une situation exempte de soucis ma-

tériels ; car je crois que le journal ne marche pas comme tu l'espérais.

— En effet, notre tirage baisse chaque jour. J'en suis d'autant plus affecté que tu as avancé là, sur ma prière, une somme importante.

— J'ai fait cela pour t'obliger. Je ne le regrette point. Mais, en face de tous les intérêts graves, engagés dans cette affaire, ton strict devoir d'honnête homme est de t'en occuper sérieusement, de concentrer tous tes efforts pour le relever, au lieu de courir dans les sentiers du Bois avec cette Sylvia. Voyons, un peu de courage, mon ami ! Veux-tu que je te dicte ta lettre de rupture ?

— Inutile, ma chère Rosanne ; car il n'y a rien à rompre, je te le jure.

— Alors, cesse simplement d'aller chez elle, et reviens voir Modeste. Allons, je t'emmène pour visiter notre hôtel, qui est charmant. Si tu savais comme tu t'y trouverais chez toi ! A chacune de nos emplettes, de nos commandes, Modeste me disait : « Crois-tu, marraine, que cela plaira à Georges ? Es-tu bien sûre que cela soit tout à fait de son goût ? Ah ! comme il va être surpris que nous l'ayons si bien deviné ! » L'oncle Ledrain nous a prévenues qu'il ne rentrerait que fort tard. Accompane-moi, je t'en supplie. Cette visite inattendue, sur laquelle elle ne compte plus, rendrait la joie et la santé à la pauvre enfant.

— Eh bien ! oui, je vais y aller.

Il tira sa montre.

— Mais je réfléchis qu'en ce moment c'est impossible.

— Pourquoi ?

Georges balbutia, prétextant un rendez-vous important.

— Avec qui ? questionna Rosanne en le regardant dans les yeux.

— Avec un de mes rédacteurs, répondit-il sans pouvoir soutenir ce regard.

— Tu mens. Tu vas chez cette femme.

— Non, je t'assure, repartit le journaliste avec un rire forcé. Il s'agit d'un nouveau rédacteur qu'on doit me présenter, et sur la verve duquel je compte beaucoup pour nous remettre à flot.

Madame de Nérès soupira.

— Eh bien ! alors, quand viendras-tu ?

— Ce soir, ou demain peut-être ; mais certainement.

Rosanne rentra avenue de Friedland, désappointée, désolée, craignant que son frère, repoussé par cette femme, ne fût réellement incurable.

Elle avait deviné juste.

Dès qu'elle eut quitté Georges, il courut boulevard Malesherbes, et monta chez Sylvia, qui le reçut avec beaucoup de hauteur.

Elle était prête pour aller au Bois.

— Ah ! ça, mon cher, vous vous moquez de moi. Voilà plus d'un quart d'heure que je vous attends, et les reines pas plus que les rois ne sont faites pour attendre.

— Vous le voyez, tu le vois, je suis tout essoufflé d'avoir monté trop vite. Ma sœur était chez moi, je ne pouvais la congédier.

— Elle était venue sans doute vous parler encore de la petite Ledrain ?

— Comment savez-vous ?

— Je devine. Cette pauvre enfant me fait vraiment pitié ; et j'ai bien envie de vous mettre une bonne fois à la porte.

— Je vous en défie.

— En vérité ?

— Vous ne l'oseriez pas.

— Bah ! Vous croyez cela ?

Georges, à cette menace, devint humble.

— Devant vous, divine Dalila, je suis comme Samson, sans force de résistance. Qui m'eût dit qu'une femme me réduirait jamais à ce degré de servitude, moi qui avais toujours su sauvegarder, dans mes amours, la dignité masculine !

— Faut-il être franche ?

— Non, je devine votre réponse.

— Pas du tout, vous ne la devinez pas.

— Loin d'être touchée de ma soumission, je vous amuse ; car ce cœur autrefois si passionné est devenu de glace.

— Vous lui avez appliqué de tels réfrigérants...

— N'évoquez pas le passé, ne rappelez pas mes torts, c'est ce passé précisément qui me rend fou. Avoir possédé cette beauté sans pareille, ce corps splendide, ces épaules de neige rose, ces cheveux d'or et de flamme, avoir connu dans tes bras des ivresses ineffables, sans même avoir eu conscience de mon bonheur ! Et maintenant je ne comprends plus la vie sans toi, sans tes caresses aux souplesses félines, aux transports éperdus. Ton parfum seul me grise, m'enivre. Laisse-moi respirer ton haleine sur tes lèvres si rouges, ou donne-moi ton pied seulement, ce pied, mon adoration, te souviens-tu ? As-tu donc oublié les folies que m'inspirait ce pied si coquet, si mutin, aux vénules bleues, aux ongles si brillants et si roses ? Per mets que je le déchausse, que je le mette sur ma poitrine, sur mon cœur.

— Connu, connu, le poème indien. Tu en abuses, mon beau Georges, de ton poète indien : Il ne faut pas rabâcher avec moi. J'ai une mémoire atroce, et je suis inexorable pour les radoteurs, même en amour où l'on

ne fait que radoter. Sans doute, quand on aime, ces rabâchages sont adorables ; mais quand on n'aime plus, c'est crevant. Tiens ! une averse, à présent ! Quel ennui ! s'écria-t-elle, en s'élançant vers la fenêtre.

Un orage, en effet, venait d'éclater. La pluie, mêlée de grêle, fouettait les vitres, et l'on entendait, se confondant avec le roulement des voitures, un vague grondement de tonnerre.

— Quelle contrariété ! reprit-elle d'un air boudeur. Je méditais justement de véritables prouesses équestres. Je voulais étonner les badauds et me poser en sportswoman de premier chic.

— Mais tu es toute posée. On ne parle que du merveilleux *Rayon d'or* et de l'agile et épatante écuyère qui le monte.

— Vrai ? où ça ?

— Partout où je vais, on me demande quelle est la belle centauresse blonde que j'accompagne au Bois.

— Centauresse à présent ? Après avoir été Faunesse. Nous ne sortons plus de la mythologie, Eh bien ! à laquelle donnez-vous la préférence ?

— Je ne sais ; le passé me trouble, le présent m'enivre et me tue.

— Des fadeurs !... Dieu, que ce temps-là m'horripile ! Qu'allons-nous faire ? On ne peut passer l'après-midi comme cela en tête-à-tête à bavarder : vous, me contant des balivernes et moi, bâillant ; car vous m'assommez, mon pauvre Georges. Dites, où aller ? Moi, il faut que je remue, que je m'agite. J'ai la fièvre du mouvement.

— Attendons que l'orage soit passé ; j'ai d'ailleurs tant de choses à te dire.

— Je les connais, ces choses : voilà deux mois que j'en ai les oreilles rebattues.

— Je suis sérieux. Je veux te parler sérieusement.

— Il ne vous manquait plus que cela pour être amusant.

— De grâce, écoute-moi.

— Non, il faut que je passe une robe.

— J'y consens, à la condition que tu m'admettras à ta toilette.

— Je préfère écouter ici les choses graves que vous avez à me dire ; mais parlez vite.

— Sylvia, tu as voulu te venger, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu l'es au-delà de tes désirs.

— Alors, vous pouvez vous en aller, mon ami.

— Tu plaisantes, quand j'ai le cœur ulcéré.

— Parbleu ! ne voulez-vous pas que je m'apitoie ? Vous êtes-vous soucié de mon cœur, quand vous affichiez insolemment devant moi et votre amour de tête et votre amour de cœur ?

— Tu possédais le seul vrai, ne le vois-tu pas ? puisque c'est le seul qui ait persisté malgré tout. Crois-tu que l'autre jour, au Bois, alors que nous marchions dans la contre-allée, je n'aie pas aperçu Léona et Modeste en landau ? Ai-je seulement eu l'air de les voir ? Me suis-je soucié d'elles, de leur souffrance ? Ai-je changé d'attitude ? Je me suis au contraire davantage rapproché de toi ; ma tête s'est penchée plus amoureusement vers la tienne. Je tenais à te donner cette preuve que toi seule maintenant existais pour moi.

— Hein ! sont-ils assez canailles, ces hommes ! Torturer l'amour-propre de cette grande dame, briser le cœur si aimant et si bon de la pauvre enfant, ce sont là pour vous jeux de prince ; mais à mes yeux, moi qui suis, j'ose m'en flatter, une bonne et honnête fille, vous êtes infâme ; vous me faites horreur, et tout naturellement je me dis : Si j'avais le malheur de me laisser attendrir, il viendrait un jour, demain peut-être, quand le désir serait

satisfait, où ce froid scélérat me tournerait le dos avec la même désinvolture.

— Je le vois bien, soupira Georges, quoi que je dise, c'est un parti pris chez toi de prendre tout en mal.

— Si vous ne l'aviez déjà fait, je pourrais douter, mon cher ; mais il y a trois mois, n'étiez-vous pas tout disposé à me lâcher pour le million de Modeste ?

— Tu n'admetts donc pas le repentir, l'expiation ? Ne me vois-tu pas prêt aujourd'hui à te sacrifier Modeste et ses millions ?

— Ce serait de votre part une énorme sottise. Le journal tombera, il n'en faut pas douter, puisque, au lieu d'être dans vos bureaux, vous êtes là, occupé à me conter fleurette. Or, vous avez jeté dans ce journal votre dernière carte ; vous allez donc être ruiné, archi-ruiné.

— N'avez-vous aucune confiance dans l'affaire des Docks ?

— Euh ! euh ! je commence à douter. Les dernières pertes de Turquet à la Bourse ont gravement compromis le succès. Vous pourrez vous vanter d'avoir contribué sottement à cet échec par votre intempestive jalousie.]

— Comment cela ?

— N'êtes-vous pas allé prévenir Favières que j'étais auprès de lui l'agent secret de Turquet ?

— Vous savez ?... dit Georges qui blêmit.

— Oui. Il s'est vengé en nous donnant de fausses indications.

— Et vous ne m'adressiez aucun reproche ?

— A quoi bon ! Pourquoi revenir sur un fait accompli ? Je ne fais, moi, que les reproches utiles. Or, depuis ce moment, le grand financier Turquet baisse terriblement. Il joue de mal en pis. De votre côté, vous négligez considérablement la rédaction du journal, qui baisse encore plus que le génie financier de Turquet.

— A qui la faute ? Pour réaliser aujourd'hui cette

chose si difficile : fonder un journal qui réussisse, il faut rassembler toute son énergie, toutes ses facultés ; il ne faut laisser échapper ni une occasion, ni un moyen de passionner le public, de s'attacher ses lecteurs. Or, torturé, absorbé comme je le suis par cette passion irrésistible, cet amour fou, je ne puis trouver la tension d'esprit suffisante pour forcer le succès ; car le succès aujourd'hui ne s'enlève que de vive force. Et je sens ma faiblesse, je sens mon intelligence se distendre, s'écrouler dans un ébranlement, un alanguissement nerveux contre lequel ma volonté est impuissante à réagir. Sylvia, je vous en conjure, si ce n'est par amour pour moi, que ce soit pour la réussite de notre affaire, cessez de me désespérer. Ayez pitié de moi, aimez-moi un peu, ou du moins laissez-le moi croire. Tenez, je suis à vos genoux, je vous implore.

Sylvia avait écouté sans sourire, presque grave. A travers ses paupières demi-closes, sa perfide prunelle vert de mer le regardait avec une attention pensive. Mais quand il eut fini, elle éclata d'un rire sarcastique.

— En vérité, s'écria-t-elle, vous me la baillez belle ! C'est moi qui émiette vos forces, qui égraine les perles de votre intelligence ! Eh bien ! mais au contraire ne vous ai-je pas permis de me séduire ? Or, si vous vouliez me séduire, si vous m'aimiez profondément comme vous le dites, vous feriez un effort de volonté pour atteindre au succès et m'offrir ainsi un attrait nouveau, quelque chose de vous que je ne connaisse point. Car si vous continuez à n'être que ce que je vous ai vu jusqu'à présent, c'est-à-dire un raté, passez-moi le mot, que voulez-vous qui me charme en vous ? Votre esprit ? Il baisse beaucoup, mon cher. Votre beauté ? Voyez votre teint fatigué, vos yeux brûlés. Vos cheveux deviennent rares ; et, tenez, dans votre barbe, je découvre un poil blanc.

— Tout cela c'est ton œuvre ! répliqua Georges blessé au vif. Adieu, oui, adieu pour toujours !

Il fit un mouvement vers la porte ; mais il revint aussitôt sur ses pas.

— Tu le vois, je ne puis partir. Que veux-tu de moi, dis ?

— Mais rien, absolument rien.

— Sylvia, souviens-toi, souviens-toi donc de nos enlacements, de nos baisers. Ce passé est donc mort pour toi ? Moi, il me rend fou.

D'un mouvement rapide il se rapprocha d'elle, et la saisit de vive force. Les yeux rouges de désir, il appuya sur les lèvres de la Faunesse, ses lèvres ardentes de fièvre.

Dans ce baiser brusque et violent, se dégagèrent de tels effluves de passion que Sylvia en reçut comme un choc électrique.

Soudain alanguie, elle ne le repoussa point ; et sa taille abandonnée s'appuya sur le bras de Georges.

Il y eut entre eux un échange d'étincelles, suivi de vertige. Georges sentit Sylvia prête à faiblir.

Il voulut l'entraîner vers le divan ; mais elle se redressa hautaine, froide, acérée.

— Non, je ne veux pas, dit-elle, je ne vous aime plus.

— Si, si, tu m'aimes.

Elle appela :

— Chiffonnette !

Un instant après, un petit museau rose apparut dans l'entre-bâillement de la portière.

— Que veut madame ?

-- Viens m'habiller.

Georges la regardait d'un air à la fois courroucé et piteux.

Tout à fait remise de son trouble passager, Sylvia, d'un ton ironique où perçait encore un peu de coquetterie et de provocation :

— Vous pouvez rester là pendant que je m'habille.

Elle sortit, laissant la porte ouverte derrière elle ; et le hasard voulut que la portière demeurât légèrement écartée.

Chiffonnette, que Sylvia avait ainsi surnommée, autant pour son minois chiffonné que pour son adresse à mettre en valeur le moindre chiffon, était une vraie camériste d'opéra-comique, à la fois gracieuse et piquante.

Elle s'empessa autour de Sylvia. Elles formaient à elles deux, un groupe charmant.

— Par ce temps d'orage, dit Sylvia, je me sens partout une moiteur. Change-moi de linge.

Après avoir enlevé l'amazone, Chiffonnette fit sauter les boutons du busc, dégrafa les épaulettes qui rattachaient à l'épaule la chemise de batiste, et la laissa tomber.

La bourrasque passée, un rayon de soleil pourpre, tamisé par les stores de guipures à bandes de soie corail, répandit soudain dans l'appartement comme des lueurs d'incendie.

Sylvia semblait alors une statue de marbre lumineuse, dans un feu de Bengale ou dans une lueur d'enfer.

— Vite, que fais-tu donc ? s'écria-t-elle en riant de son beau rire perlé, et croisant pudiquement ses bras sur ses seins, semblables à deux coupes d'opale.

Elle entendit alors derrière la portière une exclamation admirative. Elle se tourna vivement, jeta un cri :

— Quoi ! vous étiez là ! Mais c'est une trahison. Chiffonnette, ferme la porte.

La femme de chambre obéit et baissa la portière.

Quand Sylvia, habillée, rentra dans le boudoir, elle trouva Georges, le regard perdu, implorant.

— Fais de moi ce qu'il te plaira, lui dit-il. Je ne puis plus me passer de te voir. Tue-moi, si cela t'amuse. J'abdique toute personnalité. Ta beauté est divine, plus

parfaite encore qu'autrefois. Je me prosterne et j'adore. Ordonne, je suis ton esclave.

— Cinq heures ! Voici mes ordres : Obéissez, si vous voulez qu'un jour je vous pardonne, répondit Sylvia avec une douceur grave. C'est l'heure de votre réception au journal, allez-y : concentrez toute votre intelligence, toute votre volonté sur ce but : le succès. Voyons, Georges, il le faut. Songez que c'est aussi une question de probité. Vous vous devez à ceux qui ont eu foi en vous.

— Et tu m'aimeras ?

— Ce sera du moins un moyen de reconquérir mon estime et mon amitié, peut-être plus, je n'en sais rien.

— Ecoute moi, Sylvia, puisque tu daignes enfin me parler sérieusement, sais-tu à quoi je pensais tout à l'heure, là, sur ce divan ? A te donner une preuve irrécusable, éclatante de mon amour, cette fois bien vrai, bien profond.

— Bah ! Quoi donc ?

— Veux-tu m'épouser ?

Sylvia partit d'un bruyant éclat de rire.

— Oui, reprit-il, je veux te consacrer ma vie, te prouver que je n'aime et n'aimerai jamais que toi. Consens, je t'en supplie.

— Va-t'en, va-t'en vite. Tu es encore plus toqué que je ne l'aurais cru.

— Je t'en conjure, réponds-moi ?

— Cette demande en mariage est si imprévue que j'ai besoin d'y réfléchir. Laisse-moi donc à mes méditations. Demain je te répondrai.

Elle lui tendit la main.

Ily déposa cette fois un baiser tendre et recueilli, presque respectueux.

Il sortit, chancelant comme un homme ivre.

Quand il eut refermé la porte, Sylvia eut sur le visage

une expression de triomphe, d'amertume, de dégoût presque.

— Que ces hommes sont vils et lâches! dit-elle. Il a dédaigné ma grande affection, alors que je l'aimais éperdument; et aujourd'hui que je le repousse, par amour-propre, par esprit de contradiction, il veut me consacrer sa vie... Si j'acceptais, pourtant... Comme l'a pensé Turquet, ce serait peut-être la meilleure des vengeances... Mais à l'autre maintenant! Oh! celui-là, je le tiens, la corde au cou, pieds et poings liés.

Elle voulait parler de Timothée Ledrain.

Dans la matinée, elle avait vu Turquet, qui lui avait exposé le bilan de la Société des Docks. Il existait un déficit de neuf cent mille francs qu'il fallait absolument combler, avant la très prochaine réunion des actionnaires. Il s'agissait donc d'extraire cette somme du gousset réfractaire de l'agronome.

Sylvia se jeta dans sa voiture et se fit conduire à l'Exposition d'agriculture, où l'illustre inventeur du semoir à brouette se rendait ponctuellement de trois à six heures.

Elle le trouva en effet se promenant de long en large devant sa minuscule machine, qui n'attirait les regards de personne.

Dès qu'il l'aperçut, il accourut à sa rencontre.

— Je croyais que vous deviez aller au Bois, lui dit-il, rouge de plaisir.

— Non, je vous savais ici, et vous n'ignorez pas quel intérêt, en ma qualité de future fermière, je trouve à contempler avec vous, toutes ces inventions utiles et magnifiques?

— Magnifiques? Qu'appellez-vous magnifiques? Seraient-ce ces engins compliqués qui ne peuvent marcher qu'à l'aide de la vapeur, et qui, par conséquent, sont inac-

cessibles à la petite agriculture? Eh! parbleu! j'y pensais encore tout à l'heure, je n'aurais qu'à faire exécuter mon semoir sur de plus grandes dimensions, y adapter une petite machine à vapeur; et tous ces badauds qui ne voient, ne comprennent que la vapeur, s'extasieraient. Car si le silence se fait autour de mon semoir, c'est uniquement parce qu'il peut se passer de la vapeur.

— Quoi! vous pensiez... vous n'étiez pas éloigné, vous, l'ennemi juré de la vapeur...

— J'y songeais au moment même où votre silhouette adorable s'est profilée devant mes yeux éblouis. Quand vous apparaissez, c'est comme une gloire qui lance des rayons partout. Chaque fois que j'entrevois cette lumineuse vision, je suis littéralement foudroyé. Vous vous étonnez que maintenant je regarde la vapeur avec moins de préventions, et que j'admette même... Oui, maintenant tout est possible, ma transformation est complète. Qui m'aurait dit, il y a six mois, lorsque je me promenais sur la petite place, plantée d'arbres, de Moulins-Engibault, les mains derrière le dos, regardant les galopins jouer aux billes et n'enviant pas d'autres distractions, qu'un jour n'était pas éloigné où je me jetterais comme tant d'autres dans la mêlée, où je serais commanditaire d'une société financière, où je prêterais ma collaboration et mon appui à un journal qui aurait pour titre : *La Révolution*, où surtout j'aimerais comme un fou, comme un damné, la plus belle femme de Paris, qui m'eût dit tout cela, m'eût fait hausser les épaules avec le plus suprême dédain. J'aurais cru plus vraisemblable un bouleversement social, un cataclysme terrestre. Eh bien! tout cela est arrivé; et c'est vous, divine enchanteresse, qui avez opéré, par la seule magie de vos regards, tous ces prodiges.

— Est-ce que vous le regrettez? dit Sylvia avec son plus coquet sourire.

— Sylvia, Sylvia, ne me regardez pas ainsi, n'achevez pas de me faire perdre la raison. Moi, regretter de vous avoir connue ! Je n'ai commencé à vivre que le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois, où mes regards se sont croisés avec les vôtres. Aujourd'hui, je vous le jure, je donnerais le reste de ma vie pour être aimé de vous seulement un jour, une heure.

Il parlait gravement, la voix enrouée par l'émotion, en toussotant entre chaque période, l'œil humide et troublé.

Sylvia lui adressa un regard plein de tendres promesses.

— Mais je vous aime, ne le savez-vous pas ? De l'amour, c'est vrai, je n'en ai pas encore. Je suis une vraie sauvage de la civilisation : je m'abandonne à mes sentiments et à mes instincts avec une insouciance, une spontanéité, qu'on ne rencontre vraiment que chez les gens primitifs. J'ai pour vous une affection profonde.

— Oui, filiale, interrompit Timothée avec amertume. C'est me rappeler, hélas ! que je suis trop vieux pour vous plaire ; et cependant si vous saviez ce que je me découvre parfois de jeunesse dans le caractère comme dans le cœur !...

— Inutile de me le dire, je le sais. Précisément ce qui me charme le plus en vous, c'est ce contraste entre votre esprit sérieux, votre intelligence réfléchie, et votre juvénile candeur ; car vous êtes un naïf. Oh ! dans le sens exquis du mot, naïf en amour.

— Vous pourriez presque ajouter virginal ; car j'ignorais absolument l'amour, et sans vous je n'aurais jamais connu ces émotions divines, ces palpitations ineffables. Mon cœur est si plein qu'il déborde, qu'il étouffe. Ah ! que ne pouvez-vous comprendre ce que je souffre ! ajouta-t-il en poussant un énorme soupir.

Ils avaient quitté l'Exposition d'agriculture et se trouvaient maintenant dans l'exposition florale.

Sylvia, un peu lasse, s'assit sur un banc ; et M. Ledrain, accablé par son émotion, se laissa tomber à côté d'elle.

Craignant que la conversation ne prît un tour tout à fait sérieux, Sylvia essaya d'en changer le sujet.

— Voyez donc, lui dit-elle, quels magnifiques rhododendrons ! quelle richesse de coloris ! quelles touffes opulentes !

— Elle avait compté sans l'esprit de suite inexorable de M. Ledrain.

Il ne leva même pas les yeux dans la direction que lui désignait la jeune femme.

— Savez-vous, reprit-il de la même voix enrouée et basse, ce que je médite depuis plusieurs jours ?

— Non, je ne m'en doute pas.

— Eh bien ! je suis si malheureux loin de vous, et, au contraire, j'éprouve un bonheur si grand à vivre dans l'air que vous respirez, que je voudrais ne plus vous quitter.

— Comme ce serait amusant pour moi ! pensa Sylvia. Je suis vraiment touchée de ce que vous me dites là, lui répondit-elle. Malheureusement sans avoir pour l'opinion du monde un respect outré, cela me paraît absolument impossible, ne serait-ce qu'à cause de votre fille.

— J'ai songé à tout. Une fois Modeste mariée, qui nous empêcherait...

— Mais il faut la marier.

— Quand je devrais faire un nouveau sacrifice et doubler la dot de Modeste, je la marierai avec Barthès, un honnête homme qui a de l'avenir. Alors une fois libre, répéta Timothée Brouette, le regard allumé d'une lueur singulière, comprenez-vous, Sylvia ? Je pourrai disposer de ma personne, de ma fortune, de... de mon nom. Oui, c'est en tremblant que je viens vous offrir mon nom,

ma vie tout entière. Voyons, ineffable amie, daignerez-vous mettre cette jolie menotte si petite, si blanche et si parfumée dans la large et solide main de Timothée Ledrain ?

— Et de deux ! pensa Sylvia. J'avoue, dit-elle, que votre proposition me surprend un peu. Vous m'en voyez tout étourdie. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour le conjugo ; car c'est sa liberté qu'on engage à tout jamais ; et, je vous le répète, je suis une sauvage. Cependant ce serait pour moi une situation inespérée. Ce serait aussi ma réhabilitation. Je vous promets d'y réfléchir, mais là, sérieusement.

— Idole de mon cœur, reprit Ledrain extasié, puissiez-vous comprendre quel amour profond, absolu, irrésistible, éternel, me pousse à cette résolution ! Ma pauvre femme, à son lit de mort, m'avait fait jurer que je lui serais à jamais fidèle ; mais pour vous, j'oublie tout, tout, jusqu'à cet engagement sacré.

— Je suis sauvée ! se dit Sylvia.

Oh ! mon ami, s'écria-t-elle, manquer à un tel serment, ce serait un sacrilège ! J'ai au suprême degré le respect de la mort et des engagements qu'on prend vis-à-vis des mourants. Croyez-le, nous ne pourrions être heureux. Ce remords planerait sur notre amour. Je verrais toujours cette morte entre nous.

— Pardon, permettez, chère amie, l'esprit vivifie, la lettre tue ; si ma femme m'a demandé ce serment, c'était à cause de Modeste ; mais une fois Modeste mariée, je reconquiers tout naturellement ma liberté.

— Eh bien ! nous en reparlerons.

Jugeant le moment propice pour attaquer la question financière, elle ajouta :

— A propos, avez-vous vu Turquet aujourd'hui ?

— Non, et je suis même assez inquiet ; car j'avais à lui parler d'une affaire pressante. Je ne l'ai pas rencontré ce matin dans ses bureaux. Il était à Gennevilliers.

— Précisément. Il est fort occupé là-bas. Il rencontre certaines difficultés que vous seul pourriez aplanir. Je ne voulais pas vous en parler ; car il m'est toujours si pénible de faire appel à votre coffre-fort...

Un flot de sang empourpra le visage de l'agronome.

— Ah ! si c'était pour vous, pour vous enrichir... pour vous entourer de ce luxe qui vous est nécessaire et qui vous va si bien, je n'hésiterais point. Mais je vous avoue qu'engager de nouveaux fonds dans cette affaire me paraît imprudent. Depuis surtout que je songe à notre mariage, ajouta-t-il plus bas, je me sens redevenir circonspect ; car c'est de votre fortune qu'il s'agit bien plus que de la mienne. Si vous acceptez ma proposition, Sylvia, je veux pouvoir mettre à vos pieds une situation princière.

— Serait-il indiscret, monsieur Ledrain, de vous demander le chiffre de cette fortune ?

Ici reparut l'orgueilleux propriétaire de Moulins-Engibault. Sa poitrine se gonfla avec importance, et passant sa langue sur ses lèvres desséchées par l'émotion des aveux précédents :

— Je possède, dit-il, plus de quinze millions en propriétés foncières. De belles propriétés soignées par moi avec amour ; et si j'avais pu prévoir qu'un jour vous en seriez la reine, j'y eusse apporté encore plus de soins. De plus, en capital liquide, j'ai trois millions, dont deux déjà sont engagés dans l'affaire des Docks.

— Et combien tout cela vous donne-t-il de rentes ? demanda Sylvia.

— Environ cinq cent mille francs ; car les propriétés ne rapportent guère que le deux ou trois pour cent.

Sylva fit une petite moue dédaigneuse.

— Ce ne serait pas assez pour moi, monsieur Ledrain. Une femme comme moi ne peut vivre à Paris, avec tout le luxe que comporte notre civilisation, à moins d'un million par an. J'ai fait mes calculs. Je veux une écurie,

je veux faire courir, je veux... je veux tant, tant de choses ! C'est pourquoi il faut, mon ami, doubler votre fortune. Or, j'ai foi dans l'affaire des Docks. Turquet a encore besoin de cinq cent mille francs. Il n'y a que vous qui puissiez les lui procurer du jour au lendemain.

— Cinq cent mille francs ! fit l'avare en se grattant l'oreille. Il croit que cela se trouve comme ça sous le sabot d'un cheval.

— Bâst ! Qu'est-ce pour vous ? A peu près le revenu d'une année ; et l'année prochaine ces cinq cent mille francs se trouveront doublés ; car nous allons marcher dès janvier. Dans huit jours, on pose la première pierre. Turquet, vous le voyez, mène les affaires à la baguette.

— Mais, que va dire mon notaire de Moulins-Engibault ? Il va répéter partout que je me ruine, objecta encore Ledrain, que cette nouvelle molaire arrachée par les doigts roses de Sylvia, faisait néanmoins crier.

— Votre réputation est à l'abri de toute calomnie. Vous écririez à votre notaire ou que vous mariez Modeste ou que vous trouvez à faire un placement inespéré. Quoi ! vous me refuseriez déjà ces cinq cent mille francs ?

— Soit. Je ne peux en effet rien vous refuser. Dites à Turquet qu'il aura la somme.

— Je ne m'étais pas trompée. Vous êtes grand seigneur jusqu'au bout des ongles. Je compte sur vous demain matin pour déjeuner.

XXXVI

LE DUEL

Grâce à ces cinq cent mille francs que lui versa au jour dit M. Ledrain, Turquet put payer ses différences,

et la réunion des actionnaires fut pour lui une véritable apothéose.

Georges s'était mis rageusement au travail. Il ne dormait presque plus. Il rédigeait lui-même les articles de fond. Il avait découvert un feuilleton à sensation qui serait un prétexte à un second lancement.

On tirerait à quatre cent mille exemplaires, on afficherait de nouveau le journal sur tous les murs. On jetterait donc encore dans le gouffre une vingtaine de mille francs, que M. Ledrain consentait à payer, grâce à l'ingénieuse idée qu'avait eue Sylvia, de reproduire l'article publié autrefois par *L'Abeille Moulinoise*. On ferait dans ce même numéro une réclame gigantesque à son semoir trop dédaigné par la presse agricole.

Turquet, de son côté, redoublait d'activité. La première pierre des Docks avait été posée avec une certaine solennité. Des articles grassements payés avaient paru dans tous les journaux. Enfin, il combinait une vaste opération financière ; car malgré tous les tam-tam de la publicité, les actionnaires n'affluaient pas ; et si l'on voulait aller vite, on ne pouvait compter que sur des coups de Bourse.

La veille du nouveau lancement de *La Révolution pacifique*, Georges, vers quatre heures, se trouvait avec Marpaux dans son cabinet. Il venait de lire un article du fougueux journaliste.

— Non, Marpaux, lui disait-il, ce n'est pas cela, je ne suis pas satisfait de ce travail ; tu forces un peu trop la note.

— C'est avec intention, répondait Marpaux, toujours imperturbable. La vérité est absolue ; et plus on frappe fort, mieux on est écouté.

— Mais il faut aussi frapper à propos, mon cher, et compter avec les pusillanimités des actionnaires, de l'actionnaire bourgeois surtout.

— Avec ça que le bourgeois, c'est notre clientèle ! reparti Marpaux. J'ai remarqué, au contraire, que plus nous entrions à pieds joints dans les plats, plus nous étions lus. Ainsi, l'autre jour, mon article sur l'héritage a fait merveille.

— Oui ; mais c'est l'oncle Ledrain qui n'était pas content.

— Oh ! alors, si nous devons mouler nos opinions sur celles de ce mollusque antédiluvien...

— Dame ! c'est lui qui boit les bouillons.

— Justement, il faut lui prouver qu'il n'y a qu'un moyen de n'en plus boire.

— Et ce moyen ?

— C'est de nous lancer bravement dans la Révolution radicale.

— Tais-toi, malheureux, tais-toi, fit Georges en jetant un regard effaré vers la porte. S'il t'entendait !

La figure de Marpaux s'empourpra.

— Tiens, Georges, je rougis en pensant que notre journal est obligé de passer sous les fourches caudines d'un pareil imbécile.

— Mon Dieu ! mon cher, cet imbécile-là, ce prud'homme représente à peu près la moyenne des intelligences françaises.

— Non, non, mille fois non : je ne puis admettre qu'au dix-neuvième siècle, en France, la patrie de Rabelais et de Voltaire, on soit encore obligé d'emberlificoter la vérité pour la faire accepter. Je ne connais, moi, qu'un genre de polémique, c'est de parler crû. Tant pis si les cervelles obtuses, si les collets-montés de la politique s'effarouchent ; le peuple, lui, a l'intelligence plus large, plus ouverte ; il nous comprendra.

— Je t'en prie, Marpaux, insista Georges, calme-toi, prends patience ; autrement je serais obligé de te sacrifier, et tu sais combien je t'aime, combien je t'estime

surtout. Mais la question pour nous est d'être ou de ne pas être. Il faut donc réussir à tout prix. Quand nous nous serons constitué un public, nous taperons dur, je te le promets.

— Ainsi, nous allons continuer ce journalisme à la vanille, au patchouli ? Ce qu'il faudrait au contraire, pour le public auquel nous voulons plaire, ce serait l'ail, l'oignon, le piment.

— Suis-je oui ou non le directeur du journal ?

— Sans doute. Mais moi, tu sais, j'ai horreur de la discipline. Je suis par tempérament un indépendant : je ne puis éternellement faire le sacrifice de ma conscience.

— Alors, borne-toi à ton rôle de secrétaire, c'est-à-dire à la cuisine du journal.

— Ah ! bien ! se récria vivement Marpaux, ce serait une jolie lavasse, ton journal, si de temps à autre il ne s'y trouvait un de mes articles pour relever la sauce. Demande donc à Sylvia ce qu'elle en pense. Elle comprend du moins la situation ; et ce qu'il y a de poigne dans sa petite patte, je la voudrais dans la tienne, mon cher directeur.

Au nom de Sylvia, Georges avait frissonné, ses yeux s'étaient voilés.

— Soit, répondit-il, je lui demanderai son avis, et je te promets de le suivre, et pas plus tard que ce soir, puisque j'y vais tout à l'heure.

La conversation fut interrompue par l'entrée brusque de Polydore qui semblait fort ému.

— Maître, dit-il, voici ce qu'on vend sur les boulevards, ce qu'on crie dans les rues.

Et il lui tendit une feuille sur laquelle était imprimé en gros caractères :

Les Trucs financiers dévoilés.

— Lisez, c'est une infamie.

Georges prit la feuille et lut un long article signé Vertex, où, non seulement son journal, mais lui-même étaient vilipendés, bafoués, flagellés, traînés dans la boue. On y racontait sa vie de bohème dorée, ses vanités les plus intimes, ses essais infructueux pour percer. On montrait ce raté, restant piteusement dans son trou ; et c'était cet incapable qui prétendait remuer le monde. Enfin, on l'attaquait dans son honneur, on le présentait comme un homme ruiné qui, pour satisfaire ses créanciers, vendait sa plume au plus offrant, accolant son nom à une entreprise dérisoire, dont le fondateur entretenait dans un grand luxe une femme tarée, chargée de faire la chasse à l'actionnaire. On y décrivait les dîners de Lucullus, et et jusqu'aux toilettes de Sylvia.

La dernière phrase, la plus perfide, véritable flèche du Parthe, laissait entrevoir une sorte d'association infâme entre Turquet, Rivert et Sylvia.

En lisant cet article fulgurant, Georges devint livide ; puis un flot de sang lui monta au visage ; ses mains tremblaient. Il se leva ; mais ses jambes refusèrent de le soutenir, tellement la colère le secouait.

Il relut plusieurs fois la signature.

— Vertex ! Vertex ! balbutia-t-il. Connais-tu ça, Vertex ?

Et il tendit l'article à Marpaux.

Evidemment c'était une vengeance. Mais qui donc lui en voulait à ce point de le traiter aussi brutalement, sans même recourir aux sous-entendus ? Ces attaques étaient présentées avec une si perfide évidence qu'on ne pouvait y répondre sans accréditer la calomnie.

— C'est vraiment incroyable ! dit à son tour Marpaux, après avoir lu l'article. Ce ne peut être que l'œuvre d'un ennemi implacable.

Georges, atterré, passait en revue tous les amis aux-

quels il avait refusé de l'argent, tous les amants dont il avait soufflé les maîtresses.

Il citait un nom, puis un autre.

— Mais non, ajoutait-il aussitôt, celui-là n'eût pas conçu une vengeance aussi étudiée, aussi féroce.

L'idée ne lui vint pas que ce pouvait être madame de Thervay, qui depuis trois mois ne lui avait plus donné signe de vie, et dont le souvenir était maintenant tout à fait effacé de son esprit comme de son cœur.

Il songea plutôt à Maxime. Mais ce n'était pas vraisemblable, puisque Sylvia elle-même était prise à partie.

Que faire ? laisser tomber cela ? c'était impossible : la publicité qu'on donnait à l'injure ne lui permettait pas l'indifférence ou le mépris. D'ailleurs, une curiosité ardente tenaillait son amour-propre, sa vanité mortellement blessés.

Il resta quelques instants songeur, perplexe.

Marpaux, qui était au fond attaché à Georges, semblait également affecté. Il ne disait rien.

Tout à coup Georges se redressa, se leva, fit quelques tours dans le cabinet.

— Nous cherchons le moyen de nous relever, de faire vendre le journal. Mais le voilà trouvé. Cet article ne peut tomber plus à point. Je provoque ce Vertex.

— Et moi, ajouta Marpaux, je trempe ma plume dans la bonne encre, et je traite ce folliculaire comme il le mérite.

— Notre numéro de demain, reprit Georges, contiendra la provocation ; celui d'après-demain, l'entrevue des témoins ; et le troisième, le procès-verbal du duel. Et puis il faudrait donner à cela une tournure piquante, alléguer, non pas une rancune personnelle, mais des motifs politiques, les inquiétudes du parti bourgeois et réac-

tionnaire devant la réalisation de l'idée grandiose contenue dans *La Révolution pacifique*. Et, en effet, s'il n'y avait quelque mobile de ce genre, ce Vertex eût-il répandu tant de fiel et de bave contre moi? Vite, Marpaux, laisse-là ta besogne, cours dans les bureaux de cette feuille infecte, sache ce qu'est ce Vertex, et demande l'adresse du personnage, afin que je lui envoie mes témoins ce soir même ou demain matin.

Marpaux sortit aussitôt.

Le visage de Georges était maintenant animé, presque transfiguré.

Enfin, ce duel, c'était l'occasion tant cherchée de se poser, de devenir un héros politique. Pendant trois jours on parlerait de lui, il ferait passer dans la presse des articles qui lui donneraient cette célébrité à laquelle il aspirait depuis si longtemps, et cela, juste au moment où il désespérait d'y atteindre.

Il ne s'était jamais battu. Cette gloire lui manquait. Il montrerait du courage. Peut-être aussi était-ce un moyen de ressaisir le cœur de Sylvia. Ce serait du moins une épreuve. Peut-être tremblerait-elle. Il saurait de la sorte s'il était encore aimé.

Une heure après, Marpaux revenait consterné.

— Eh bien? demanda Georges en se précipitant à sa rencontre.

— J'ai pris des informations sur le personnage en question; et il paraît que ce Vertex n'est pas un homme avec lequel on se bat. Il a un passé douteux. On suppose toutefois qu'il y a quelqu'un derrière lui, prêt à rendre raison.

— Qui? Qui? s'écria Georges.

— Nous ne pourrons le savoir que demain. Vertex le nommera à vos témoins.

— Mais alors, l'adresse de ce Vertex?

— On n'a pas voulu me la donner.

— Prends une voiture, retourne au journal, dis au rédacteur en chef que je ne puis rester un seul jour sous le poids d'attaques semblables, et que, s'il ne te donne à l'instant même l'adresse de son rédacteur, c'est lui que je rendrai responsable de l'article.

Une fois Marpaux parti, Georges fut repris par la fièvre de la curiosité. Puisqu'il y avait quelqu'un derrière Vertex, c'était donc une vengeance personnelle. Quel était cet ennemi? Maintenant il voulait se battre, ne fût-ce que pour le connaître.

Une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent. Marpaux ne revenait point. Que se passait-il?

Il ne rentra que vers onze heures. Il était blême. Ses arcades sourcilières, déjà si profondes, semblaient s'être enfoncées davantage. Ses traits étaient tirés, allongés.

— Qu'arrive-t-il donc? questionna Georges bouleversé de l'attitude et de la physionomie de son ami.

— Tu ne devinerais jamais.

— Parle vite, parle donc!

— Celui qui se cache derrière Vertex, et qui est prêt à te rendre raison, c'est... l'amiral de Thervay!

Georges s'abattit sur un siège.

— Il sait. Sa femme lui aura tout avoué.

— Alors que vas-tu faire?

— Rien.

— Comment, rien?

— Est-ce que je puis envoyer mes témoins à l'amiral qui a été si bon pour ma sœur?

— Tu laisserais passer cela?

— Que veux-tu? Il le faut. Autrement, quel scandale! Ah! c'est une terrible situation!

— Au fait, tu as raison, repartit Marpaux, il vaut mieux s'abstenir. Nous allons batailler avec la plume, je m'en charge. Nous dirons qu'on ne se bat pas avec un

Vertex, un cuistre, un chevalier d'industrie, un déserteur. Il a déserté pendant la guerre ; et sans l'amiral, il eût été fusillé. On méprise les calomnies venant de si bas.

Georges réfléchit pendant quelques instants.

Maintenant qu'il connaissait l'inspirateur de l'article, il le relisait, en pesant chaque phrase, chaque mot ; et chacun de ces mots, chacune de ces phrases venant de l'amiral le souffletaient avec d'autant plus de violence que l'homme était plus honorable et plus haut placé.

Tour à tour, il rougissait, pâlissait.

Marpaux l'observait, devinant la lutte intérieure qui l'agitait.

— Pourtant, reprit Georges, je ne puis me laisser déshonorer ainsi. Lis donc, lis encore. Je suis traité là dedans comme le dernier des misérables ; et si je ne relève pas le gant, je suis un homme à la mer.

— Bah ! fit Marpaux. Si l'amiral avait signé, je ne dis pas. Mais on n'est pas déshonoré pour l'article d'un Vertex, publié surtout dans une pareille feuille. Autant en emporte le vent ! Demain, personne n'y songera plus.

— Cependant, si ce duel était un moyen d'attirer l'attention du public, de réhabiliter le journal qu'on accuse de tripotages financiers...

— Que veux-tu ? Nous tâcherons de le disculper sans ce condiment, répartit Marpaux qui, en général, n'était pas partisan du duel.

Toujours ému, fort perplexe, Georges continua à se promener avec agitation.

Turquet entra, l'article à la main, puis successivement plusieurs autres rédacteurs qui l'avaient lu également.

Rivert étant très connu sur le boulevard, ce numéro vendu et crié partout produisait un scandale véritable. Il n'y avait pas à reculer, il fallait se battre.

On ne comprenait pas les hésitations de Georges.

Quelques-uns des rédacteurs prenaient des airs singuliers, paraissant douter du courage de leur directeur.

Turquet surtout poussait au duel et disait qu'il n'y avait pas un instant à perdre, que la réparation devait être immédiate.

— Enfin, ajouta-t-il tout bas, Sylvia aussi a lu l'article et le regarde comme une provocation.

A partir de ce moment, Georges n'hésita plus.

— Il est évident, dit-il, que l'amiral veut se battre. Mais je le ménagerai. Je suis assez fort à l'escrime pour ne faire que ce que je voudrai.

Au fond, Georges était enchanté de ce duel. Parader devant la galerie, attirer les regards à tout prix, tel avait été toujours le but de tous ses efforts, de tous ses actes. Si madame de Thervay s'en trouvait compromise, tant pis : l'amiral l'aurait voulu. Sans doute Rosanne ne lui pardonnerait point cette provocation. Mais qu'aurait-elle à dire, s'il ne faisait à l'amiral qu'une légère égratignure ? Peut-être même, selon que le duel s'engagerait, consentirait-il à se laisser piquer au bras ou à l'épaule. Et il serait toujours facile, par des réticences ou des sous-entendus, d'expliquer la générosité de sa conduite.

L'affaire fut rapidement conclue.

L'amiral était prêt. En sa qualité d'offensé, Georges choisissait l'épée, comme arme de combat. On partirait dès le lendemain pour la frontière belge, et l'on se battrait le surlendemain matin.

Georges mit ordre à ses affaires avec un sang-froid dont il tint à rendre témoins ses amis et ses rédacteurs. Ne perdant jamais de vue la mise en scène, il les réunit pour leur donner ses ordres et leur faire ses adieux. Il montra une présence d'esprit, une gaieté qu'on ne lui connaissait plus et que tous admirèrent.

Puis il passa chez Sylvia, espérant découvrir quelque émotion dans son adieu.

Tout au contraire, elle lui parut plus animée, plus radieuse que jamais.

— Vous vous battez, j'espère ? Bravo ! Pour mon compte j'adore les duels : c'est tout ce qui nous reste de l'ancienne chevalerie française. Il est évident pour moi, ajouta-t-elle, que le coup part de la créole. C'était l'amour de tête, mon ami, une tête de feu que cette créole, et quels yeux terribles !... Si elle avait pu me tuer aussi...

— Vous pensez que c'est elle qui pousse son mari ?

— Je n'en doute pas. A quelle heure partez-vous ?

— A cinq heures.

— Combien de temps comptez-vous rester là-bas ?

— Pas plus d'un jour.

— A moins que vous ne soyez blessé.

— L'amiral est vieux, emporté, maladroit par conséquent ; et moi, je suis de première force à l'escrime. Je me bornerai à lui faire une légère égratignure à la main ou à l'avant-bras.

— Vous croyez que l'amiral désarmera pour une égratignure ? Vous vous trompez : ce sera plus sérieux.

— Si, après le premier sang, il persiste, je le blesserai à l'épaule.

— Êtes-vous donc aussi sûr de vos coups ?

— Je viens de faire une heure de salle, et j'ai touché deux fois le maître d'armes.

— Cela m'amuserait de voir cela. Je pars avec vous, avec toi, Georges, veux-tu ?

— Tu ne plaisantes pas ?

— Vous êtes absolument sûr que nous serons de retour demain ?

— Demain soir, certainement.

— Alors, c'est dit, je vous accompagne.

Elle sonna.

— Vite, ordonna-t-elle à sa femme de chambre, une robe de voyage, ma toque de loutre.

— Vous êtes charmante, Sylvia, je vous adore. Oh ! merci, dit Georges enivré.

Il lui saisit la main et la baisa ardemment.

— Ne vous montez pas le coup, mon bon ; ce n'est pas par dévouement, ce que j'en fais, c'est par pure fantaisie.

— C'est entendu. Du moins, je profite du caprice. Donc, à tout à l'heure. Je cours chez moi prendre ma valise, donner quelques ordres.

Quand elle fut seule, Sylvia resta un instant pensive, avec un demi-sourire sur les lèvres. Peu à peu ce sourire s'effaça. Sa perfide prunelle prit une fixité froide.

— Décidément, murmura-t-elle, cette Mexicaine a du sang ; mais c'est une vengeance brutale et bête. La mienne est plus spirituelle, plus raffinée... plus cruelle.

Au moment de partir, l'amiral passa dans la chambre de sa femme pour lui faire ses adieux et lui dire qu'il avait pris ses dispositions dernières en cas d'accident.

Il lui laissait par testament toute sa fortune.

A son grand étonnement, il la trouva habillée, en costume de voyage.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je vous accompagne.

— Quoi ! cette folie ?

— Oui. Ici, je ne vivrais pas.

— Tranquillisez-vous, chère amie, je vous enverrai aussitôt une dépêche.

— Non, je désire partir avec vous, je le veux, répondit-elle avec une telle décision, une telle fermeté dans la voix, que l'amiral jugea inutile de résister.

A cinq heures, M. de Thervey, accompagné de sa femme

de ses deux témoins, Georges, ses témoins et Sylvia, se trouvaient à la gare du Nord. Ils se croisèrent sur le quai de la gare. Les regards des deux femmes furent un échange d'éclairs; mais tout aussitôt celui de Sylvia se voila d'attendrissement et de pitié. Quoi! ce fantôme, c'était la belle créole qui pendant un moment avait fait l'admiration du Tout-Paris artiste et élégant!

En effet, habillée de noir, Léona semblait une ombre. Ses yeux étincelants dans ce visage de mort causaient une impression de surprise et d'inquiétude.

Georges ne put dissimuler un tressaillement. En passant à côté d'elle, il leva timidement son chapeau.

Mais à ce geste de simple politesse, l'amiral terrible bondit, voulut s'élancer vers lui. Léona le retint.

— Vous êtes fou, s'écria-t-elle. A quoi bon un esclandre, puisque demain vous le tiendrez au bout de votre épée?

— Lâche, traître, polisson! grogna le marin, les dents serrées, l'écume à la bouche. Un duel à mort, ce sera un duel à mort, dit-il à ses témoins. Vous entendez, messieurs?

Maintenant, Léona avait presque un sourire aux lèvres, quoique sa figure fût encore plus pâle.

Le lendemain, dès l'aube, ces dix personnages, y compris le médecin de l'amiral et celui de Georges, se trouvaient réunis sur la lisière d'un bois, à deux kilomètres environ d'un petit bourg que sa situation à cheval sur la frontière belge rend propice aux rencontres de ce genre.

L'endroit choisi pour le combat était suffisamment défendu contre les regards des curieux, d'un côté, par un pli de terrain, de l'autre, par un rideau d'arbres.

Il faisait un temps gris, maussade; une brume pénétrante mouillait comme une pluie fine, et rendait la pelouse glissante.

Sylvia, qui avait voulu voir de près, juger les coups, était descendue de la mauvaise carriole louée au bourg pour ce petit voyage.

— C'est un apprentissage, disait-elle gaiement. Décidément je m'enflamme pour l'escrime. Dès mon retour à Paris, je veux faire tous les jours une heure de salle. Pourquoi donc les femmes ne défendraient-elles pas elles-mêmes leur honneur? Sommes-nous moins braves que vous, messieurs? Je prétends le contraire, et je tiens à prouver que je ne suis pas de ces mauviettes qui blémisent à la vue d'une épée nue. Je parie, mon cher Georges, qu'avant un mois je vous rendrai des points.

Adossée à un arbre, elle semblait suivre avec un ardent intérêt les préparatifs du combat.

Georges, qui tenait à lui prouver son courage, exagérait la note gaie. Il montrait en réalité une grande liberté d'esprit, et trouvait même le mot drôle.

Avant de se mettre en garde, sans se soucier de la présence de l'autre, il vint galamment lui baiser la main; car l'autre aussi était là.

Mais Léona était restée dans la voiture, un cabriolet de campagne malpropre, aux roues crottées, et conduit par une pauvre rosse à qui les os perçaient la peau. La capote, blanche de poussière, rapiécée en plusieurs endroits, était rabattue et dissimulait l'implacable spectatrice qui, elle aussi, suivait, haletante, tous les mouvements des principaux acteurs de ce drame, son œuvre. Ce drame, en effet, elle l'avait préparé, médité avec une opiniâtreté, une suite dans la haine, réellement effrayantes. On lisait son ressentiment, non seulement dans son regard acéré, mais encore dans son front bas, orageux, et dans ses lèvres serrées, aux plis amers.

Cet homme qui pendant deux ans avait uniquement occupé sa pensée, cet homme qu'elle avait aimé au point de s'offrir à lui, cet homme qui s'était joué de son

cœur et de sa dignité, qui lui avait menti comme on ment à une maîtresse vulgaire, à une grisette ou à une cocotte, était là devant ses yeux.

Elle allait enfin le voir mordre la terre ; et ce cœur qui jamais n'avait eu pour elle une palpitation d'amour, cesserait bientôt de battre.

Il osait la narguer, jusqu'à amener avec lui cette Sylvia, sa rivale triomphante, qui semblait venir là comme à une partie de plaisir.

Quand elle le vit lui baiser la main, un râle de colère s'échappa de ses lèvres ; ses yeux, comme des yeux de panthère, lancèrent de fauves lueurs ; ses narines frémissaient. Mais dans un quart d'heure à peine, la scène aurait changé ; cette femme qui avait brisé sa vie, elle la verrait dans l'angoisse et dans les larmes. Elle pourrait alors respirer librement. Il lui semblait qu'elle serait ainsi réhabilitée, que le sang répandu laverait cette souillure véritable, dont son orgueil souffrait depuis trois mois, d'avoir été possédée sans amour.

Georges avait pris à dessein comme témoins deux journalistes, comptant sur la publicité de leurs journaux. C'était pour eux, autant que pour Sylvia qu'il posait en héros. Il n'était même pas bien certain que ce coquet, ce comédien hors ligne, ne brigât aussi l'admiration de sa belle ennemie.

Il enleva son vêtement par un mouvement plein de nonchaloir et de grâce. Il ôta sa cravate, ouvrit sa chemise ; car il n'était pas sans savoir que son cou puissant donnait à sa tête sans grand accent, un caractère byronien.

Sa poitrine aussi était mâle ; et il l'exposa avec une parfaite désinvolture aux coups de son adversaire.

En garde, il était bien campé, réellement beau.

L'amiral, petit, trapu, le teint coloré, violacé par la

fraîcheur matinale, les traits contractés, le regard furi-bond, les mouvements saccadés et nerveux, lui servait de repoussoir.

En les voyant, on ne pouvait douter que l'issue du duel ne fût favorable à Rivert, si calme, si sûr et si maître de lui.

Le combat commença. Georges, qui s'attendait à rencontrer un bras sénile, fut dès l'abord très surpris de trouver un spadassin agile, vigoureux comme un jeune homme, connaissant l'escrime d'une façon rare, et mettant à son attaque une furia, une impétuosité qui le déconcertaient, le troublaient, le rendaient hésitant, presque maladroit.

Peut-être aussi subissait-il à son insu le magnétisme véhément de cette femme haineuse qui ardaît du désir de sa mort. On eût dit que cette volonté mauvaise pesait sur son bras.

Néanmoins, grâce à son sang-froid et à son adresse véritable, il arriva à désarmer M. de Thervey en le blessant légèrement au poignet. Les témoins immédiatement s'interposèrent, voulurent arrêter le combat; mais l'amiral déjà avait repris son épée.

— Vous ne m'avez donc pas compris, messieurs ? Nous ne sommes pas venus ici pour une de ces parties de plaisir qui se terminent par un déjeuner. Nous y sommes venus pour un duel à mort.

Il se précipita de nouveau sur son adversaire avec la même fougue, la même intrépidité.

Peu préparé à cette seconde attaque, Georges rompit et perdit du terrain, bien que sa parade fût toujours alerte et savante.

Ne voulant pas blesser grièvement son adversaire, il prit le parti de le laisser ferrailer, comptant sur une prompte fatigue. Quand il crut s'apercevoir que ses coups fléchissaient, il essaya de prendre une revanche et riposta vivement.

Mais l'amiral pénétra son jeu, feignit un moment de lassitude, se bornant à parer. Georges alors devint plus pressant, plus agressif. Il visait l'épaule de son adversaire, lorsque celui-ci lui porta soudain au flanc droit un coup oblique de bas en haut si violent que Georges tomba à la renverse en jetant son épée ; et, mettant les deux mains sur sa blessure, il s'évanouit.

Deux cris de femme partirent en même temps.

Chez Léona, c'était un cri de triomphe.

Chez Sylvia, c'était presque un cri de détresse.

Elle se précipita vers Georges, qu'elle crut perdu, le voyant si pâle. Elle en ressentit au cœur une angoisse qui la fit vaciller. L'aimait-elle encore ?

Le médecin, penché sur le blessé, examinait la blessure, auscultant tour à tour le poumon et le cœur.

On attendait son arrêt, la respiration suspendue.

— Eh bien ? demanda Sylvia.

— Le poumon droit est traversé, répondit-il ; mais le cœur n'est pas atteint. Il s'en faut à peine deux centimètres. Si l'hémorragie interne ne l'étouffe pas, il n'est pas impossible de le sauver.

Cependant, M. de Thervay avait rejoint sa femme qui regardait, à demi soulevée dans la carriole, les yeux étincelants sous la capote poudreuse de l'immonde voiture.

— Mort ? questionna-t-elle frémissante.

— Pas encore, mais mourant. Tiens, lui dit-il en lui montrant son épée, elle est entrée jusque-là. Elle est encore teinte de sang.

Léona saisit l'épée, regarda ce sang. Sa lèvre supérieure se releva avec son rictus sauvage ; et une joie cruelle colora sa figure de morte.

Alors, il se fit soudain en elle comme un apaisement, une détente de tous ses nerfs, si douloureusement convulsés, et depuis si longtemps par une incessante colère.

— Eh bien ! lui demanda l'amiral, es-tu contente de moi ?

— Oui, s'il meurt.

— Et... maintenant tu m'aimeras ?

— Oui, s'il meurt, répéta-t-elle ; mais en attendant, merci !

Elle lui tendit son front que l'amiral baisa avec passion.

Dès que Georges revint à lui, son esprit fut ramené vers la préoccupation dominante de sa vie : la galerie.

— Pourrais-je du moins, dit-il, lire le procès-verbal de mes témoins ? Si je meurs, je désire qu'on me rende publiquement cette justice, que je meurs en brave.

— Mais vous ne mourrez pas encore, cher monsieur, se hâta de protester le médecin. Avec des soins et beaucoup de calme, je suis même certain de vous sauver.

— Ce sera long ?

— Je ne sais. Cela dépendra de vous.

— Alors, je désire qu'on me transporte immédiatement à Paris. Être malade loin de Paris, ce serait ma mort ; et mourir loin du boulevard, ce serait me rendre ce moment, assez désagréable par lui-même, mille fois plus triste et plus amer.

— Nous verrons, nous verrons, repartit le docteur. Pour l'instant, je vous prescris le silence et le repos les plus absolus. Chacune de vos paroles, chacun de vos mouvements amènent au poumon un afflux de sang qui entretient l'hémorragie et par conséquent le danger.

On installa tant bien que mal le blessé dans un lit de l'auberge.

— Je parlerai très bas, reprit-il ; mais il faut que je parle, et surtout qu'on me lise le procès-verbal.

— On vous le soumettra, promit Sylvia qui, en bonne fille, s'était aussitôt installée à son chevet comme garde-

malade. Et même, si vous êtes bien sage, je resterai auprès de vous.

— Il serait vrai? Je ne puis te dire à quel point ton dévouement me touche et combien je t'aime!

— Allons! répliqua-t-elle avec une douce moquerie, si l'amour de cœur là-bas vous entendait!

Georges resta triste pendant quelques instants.

— Tu es si vraiment bonne, ma Sylvia, que je vais te demander un grand service, c'est de faire adresser en mon nom à ma sœur un télégramme; car elle apprendra nécessairement ce duel qui va être relaté dans tous les journaux.

— Soit, je comprends. C'est aussi pour la petite de Moulins-Engibault. Pauvre petite! elle me fait penser à mon semoir, que j'oubliais complètement, et qui, ne me voyant plus, est capable d'en perdre le peu de cervelle qu'il possède... Et Turquet?... Et... Pendant que le docteur fera le pansement, je vais écrire quelques lettres, envoyer quelques télégrammes. En mon absence, soyez sage, monsieur mon directeur.

— Non, appelle-moi comme autrefois.

— Comment donc est-ce que je t'appelais? je ne m'en souviens plus.

— Méchante! jure-moi du moins que tu n'écriras pas à l'autre.

— A qui?

— A Maxime. Voyons, jure.

— Parbleu, si je te le jure!

A peine eut-elle franchi la porte:

— Ah! le bon billet qu'a La Châtre! fit-elle en riant.

Après avoir rédigé deux ou trois dépêches, elle s'arrêta d'écrire, sa plume contre les lèvres.

— Une dépêche à Maxime, ce serait l'inquiéter. Il se demanderait pourquoi ce voyage et avec qui?

Elle traça rapidement ces lignes :

« Mon mignon chéri,

» Quoi ! aujourd'hui, on n'a pas vu sa Sylvia, son soleil comme tu dis, le seul qui t'éclaire et te réchauffe !

» Des obstacles invraisemblables, que je ne t'écris point, parce que tu n'y croirais pas, mais que je te raconterai. Au milieu de tous ces événements bizarres, comme je pense à mon Max qui remplit et possède mon cœur tout entier ! Demain peut-être ne pourrai-je te voir encore. Si tu en souffres beaucoup, dis-toi que j'en souffre davantage.

» Après demain sans doute, je te raconterai de vive voix toutes ces grrrandes et dramatiques tribulations.

» En attendant, toute mon âme, toute ma vie dans un baiser brûlant et sans fin.

» Ta SYLVIA. »

Elle prit une autre feuille de papier.

« Où donc est passée votre petite Sylvia, cher et paternel ami ? Ne cherchez pas. Vous ne trouveriez jamais. C'est un mystère impénétrable que je ne vous dévoilerai que ma main dans la vôtre, et vous à mes genoux, me demandant pardon de tous vos vilains soupçons. Et je vous forcerai d'en rougir, mon cher grand homme ; car ils sont indignes de vous comme de moi.

» Je vous permets de me baiser le bout des doigts, et moi j'embrasse ce noble front sous lequel couvent de si puissantes, de si mâles pensées.

» Votre élève obéissante, votre fille tendre et votre dévouée amie,

» SYLVIA »

« A bientôt une étourdissante promenade au Bois. »

Après avoir mis l'adresse sur ces deux lettres, elle les plaça dans une troisième enveloppe avec ce petit mot :

« Ma chère Chiffonnette, cours au boulevard de la Madeleine, numéro 17, porter la lettre à l'adresse de M. de Favières. Ne te montre pas. On te questionnerait, et je ne veux pas qu'on sache où je suis. Recommande le secret à tout mon personnel.

» Quant à la lettre de M. Ledrain, ne la lui porte pas, ne la jette pas à la poste, remets-la-lui à lui-même ; car il viendra certainement demander de mes nouvelles.

» S'il arrive des lettres à mon adresse, ne me les envoie pas : je les trouverai à mon retour.

» BARONNE DE CHADEUIL. »

Sylvia revint alors auprès du blessé, qui semblait très fiévreux.

— Comme tu es restée longtemps, chérie ! lui dit-il d'une voix éteinte. Quand je ne te vois plus, il me semble que je suis plongé dans la nuit, et que je vais mourir. Promets-moi que tu ne me laisseras pas seul dans ce pays perdu.

— Je te le promets.

— Nous partirons ensemble ?

— Je le veux bien. Mais à une condition, c'est que tu vas dormir tout de suite.

Georges, pour obéir, ferma les yeux ; mais il les rouvrit aussitôt pour contempler cette femme que maintenant il idolâtrait.

— Ah ! si tu triches, je pars à l'instant !

XXXVII

LE CONSENTEMENT

Cependant, ce qui se passait à Paris renversait toutes les prévisions de Sylvia.

Une heure après son départ, M. Ledrain était allé la chercher pour la conduire au restaurant de la Cascade : un dîner fin dont il espérait de grands bonheurs.

En apprenant qu'elle était partie, qu'elle avait quitté Paris pour un jour tout entier, pour deux peut-être, il resta comme foudroyé.

Quoi ! sans le prévenir, sans lui faire ses adieux !

Il dut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber ; car ses genoux fléchissaient. Il voyait trouble et jetait autour de lui des yeux égarés.

— Partie ? répétait-il au domestique, sans laisser un mot pour moi ! Vous êtes sûr qu'elle ne vous a pas chargé d'une lettre, d'une commission ?

— Non, madame est partie précipitamment.

— Seule ?

— Je le suppose.

— Dans quelle direction ?

— Nous l'ignorons tous.

— Que je suis bête ! pensa Ledrain. Je trouverai un billet chez moi.

Il redescendit en hâte, se jeta dans son coupé ; car maintenant il avait un coupé, ne sortant plus à pied.

En moins de dix minutes, il arriva avenue Friedland. Il questionna le concierge : aucune lettre n'était venue.

Il monta auprès de Pauline, qui, elle non plus, ne savait rien.

La lettre lui parviendrait sûrement dans la soirée.

Néanmoins l'angoisse l'empêcha de dîner. Il était d'une humeur massacrant. Il ne s'aperçut même pas que Modeste ne mangeait point.

Après le dîner, il passa avec Rosanne et sa fille dans le salon.

Modeste, pour tromper son chagrin, occupait ses doigts : elle brodait, tout en laissant errer son esprit en de tristes pensées.

Rosanne avait pris un journal.

M. Ledrain avait essayé, lui aussi, de lire *La Révolution pacifique* ; mais il s'était borné à jeter un coup d'œil sur la quatrième page, où s'étalait en caractères gigantesques l'annonce du semoir à brouette. Puis il l'avait rejetée avec impatience sur la table.

A tout instant, il sonnait.

— Il n'est rien arrivé pour moi ? demandait-il.

Et, sur la réponse négative du valet de pied, il recommençait une promenade agitée à travers le salon, ou tambourinait d'une main nerveuse sur les vitres.

Tout à coup, madame de Nérès jeta un cri.

Modeste leva sur elle son pâle regard.

M. Ledrain se retourna d'un air interrogateur.

— Georges a un duel, il se bat demain ! s'écria-t-elle, la voix altérée.

Timothee eut une vague intuition que ce duel n'était pas étranger au départ de Sylvia.

Modeste était devenue livide. Sa broderie s'était échappée de ses doigts tremblants.

— Où cela ? où se bat-il ? questionna M. Ledrain tout à son idée.

Rosanne s'empara de *La Révolution pacifique*.

— Ce journal doit nous l'apprendre, dit-elle en parcourant rapidement du regard la première page. Ah ! voici !

C'était l'article de Marpaux, en réponse à celui de Ver-tex, l'abject folliculaire derrière lequel se cachait un mystérieux ennemi.

Modeste se leva toute bouleversée.

— Courez vite, marraine, courez. Vous seule pouvez empêcher un malheur. Et toi aussi, père, je t'en conjure. Ah ! si j'avais le droit...

Déjà Rosanne était passée dans sa chambre. Modeste l'y suivit.

— Voyons, dit M. Ledrain qui les rejoignit, calmez-vous, restez tranquilles. Je vais aller au journal voir ce qui se passe.

Il était neuf heures. Toujours pas de lettre de Sylvia.

Il courut aux bureaux du journal, espérant apprendre — peu lui importait le duel — ce qu'était devenue la baronne de Chadeuil. Il trouva toute la rédaction en grand émoi. On commentait l'événement de mille façons.

On lui conta l'affaire et le départ de Georges par le train de cinq heures.

Cette heure le mit sur la voie.

— Madame de Chadeuil l'a-t-elle accompagné ? demanda-t-il à Marpaux.

Marpaux l'ignorait.

Mais Chadi entrevit aussitôt le moyen de se venger des airs olympiens que prenait à son égard le crustacé de Moulins-Engibault, comme il l'appelait. Affectant un air mystérieux :

— Si monsieur veut bien me suivre dans la pièce voisine, je lui dirai quelque chose qui l'intéressera, j'en suis sûr.

— Concernant madame de Chadeuil ?

Polydore fit un signe de tête affirmatif.

— Tu sais où elle est allée ?

— Je le sais, répondit le rapin avec un air important.

M. Ledrain le suivit. Chadi lui présentant un siège :

— Veuillez vous asseoir, afin de ne pas tomber de trop haut.

— Te permettrais-tu de plaisanter avec moi ?

— Je n'oserais jamais prendre une telle licence avec l'inventeur du semoir à brouette.

— Alors parle vite. Où est Sylvia ?

Le fils de ma'me Barbanchu posa la main sur son cœur, comme pour y comprimer une souffrance.

— Personne, mieux que moi, hélas ! ne peut s'identifier à vos tortures. Si je vous disais...

— Ne me dis qu'une chose : Où est Sylvia ?

— Partie ! fit Chadi en s'abîmant dans un fauteuil.

— Avec qui ?

— Avec... avec notre directeur, répondit Polydore d'une voix caverneuse.

— En es-tu sûr ?

— Archi-sûr. Je l'ai vue, de mes yeux vue, monter en wagon.

M. Ledrain devint pâle.

— Sont-ils donc réconciliés ?

— Il faut le croire. J'en ai reçu là un coup semblable à celui que vous recevez en ce moment.

— Après tout ce qu'elle m'a dit de mon neveu !

— Hélas ! le cœur des femmes, c'est si fantasque ! Nous sommes bien malheureux !... Mais voyons, remettez-vous, ajouta-t-il en voulant lui prendre la main.

M. Ledrain retira sa main avec hauteur.

— Parle pour toi, morveux.

— Inutile de feindre, monsieur Ledrain. Depuis longtemps j'ai pénétré le secret qui vous ronge.

— Moi ! un secret ! Tu m'ennuies, à la fin !

— Devant la passion, tous les hommes sont égaux. Ouvrez-moi votre cœur. Je saurai le comprendre et vous plaindre.

— Je te remercie de ta compassion, s'écria Timothée furieux.

Et il s'enfuit en frappant la porte derrière lui.

Mais Chadi la rouvrit aussitôt, et se penchant sur l'escalier :

— Monsieur Ledrain ! monsieur Ledrain ! cria-t-il.

— Eh bien ! quoi ?

— Recevez l'expression de ma commisération la plus distinguée.

M. Ledrain, bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre, ne put rentrer immédiatement chez lui. Mille idées confuses tourbillonnaient dans son cerveau éperdu. Tous les serpents de la jalousie lui labouraient le cœur avec furie.

Ainsi, son neveu, contre lequel il luttait depuis trois mois, l'emportait sur lui malgré ses trois millions englutis, malgré ses costumes qui lui moulait le torse et ses cravates variées, malgré son hôtel, ses chevaux, tout son faste, malgré son obéissance aux moindres caprices de Sylvia et son abnégation, son dévouement sans bornes. En vain faisait-il appel à son ancienne austérité, regrettait-il son calme d'autrefois, formait-il le projet de fuir pour le retrouver, l'amour, la passion se jouaient de tous ses sages retours sur lui-même, de toutes ses héroïques résolutions.

Il revenait sans cesse à cette pensée obsédante, tyrannisante : Comment se débarrasser de ce rival ?

Pour apaiser la fièvre qui lui battait aux tempes, il était descendu à pied jusqu'à la Madeleine ; puis il avait renvoyé sa voiture et avait pris par les Champs-Élysées pour remonter à l'avenue Friedland.

Sous l'impression de cette souffrance aiguë, oubliant les inquiétudes et les angoisses de Rosanne et de Modeste, il ne se pressait point.

Tout à coup, il s'arrêta. Une idée lumineuse, renver-

sante, inouïe, venait de traverser son cerveau en délire.

Comment se débarrasser de ce rival? C'était bien simple : il fallait le marier avec Modeste. Et même, s'il en était besoin, pour décider Georges, il donnerait à sa fille deux millions de dot au lieu d'un; et il les enverrait en Italie passer leur lune de miel.

Si effroyable, si impérieux est l'égoïsme de la passion, que la pensée de jouer peut-être le bonheur et l'existence tout entière de son enfant ne l'arrêta pas un instant.

Toutefois, pour concilier sa prudence et son affection paternelle avec sa jalousie, il se donna pour excuse la tristesse de Modeste que rien ne pouvait distraire, et dont la santé semblait gravement compromise.

Il rentra donc tout allégé, presque joyeux.

Rosanne et Modeste l'attendaient dans toutes les affres d'une mortelle inquiétude.

Elles accoururent à sa rencontre. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient parler; mais leurs yeux interrogeaient.

— Eh bien! c'est parfaitement vrai, il se bat.

— Avec qui? demandèrent-elles en même temps.

Quand Rosanne apprit que c'était avec l'amiral, elle s'affaissa anéantie, sur un siège.

Modeste, moins surprise, en parut plus émue.

Devinant dans ce duel la rancune de la Mexicaine, elle comprenait que ce serait un combat sérieux.

— Georges est perdu, murmura-t-elle. L'amiral est si violent, si terrible dans ses colères! Que faire? Je t'en supplie, père, pars ce soir, tâche de les rejoindre, empêche à tout prix cette rencontre.

M. Ledrain, poursuivi par l'idée de retrouver Sylvia, de l'enlever à Georges, consulta sa montre; mais il reconnut aussitôt l'impossibilité de réaliser un tel projet.

— J'arriverais quand tout serait fini, dit-il. Écoute,

mon enfant. Je viens de réfléchir. Depuis quelque temps déjà, je te vois dépérir, et j'éprouve comme des remords d'être la cause de ton chagrin. Moi un père barbare! quand, au contraire, je donnerais tout mon sang pour assurer ton bonheur. Reprends donc, chérie, ta gaieté, ta figure souriante. Je crois avoir suffisamment sacrifié à la sagesse, à la prudence. La tendresse l'emporte. Je ne veux pas lutter plus longtemps contre une si grande affection. Ne t'inquiète aucunement de ce duel. D'après ces messieurs qui connaissent l'adresse de Georges à l'escrime, il ne court aucun danger, pas plus que l'amiral, du reste; car Georges est assez galant homme pour l'épargner. Eh bien! ma chère Modeste, s'il revient sain et sauf, comme je l'espère, je consentirai à votre mariage.

Modeste avait écouté son père, haletante. Son visage exprimait tour à tour la joie, l'espoir, l'anxiété et la douleur.

— Hélas! s'écria-t-elle, il est trop tard. Georges ne m'aime plus.

— Ne crois pas cela, mon enfant, dit Rosanne: Georges a pu se laisser rebuter par l'opposition de ton père; mais quand il verra s'aplanir toutes les barrières entre vous, il te reviendra, et cette fois pour toujours.

Modeste se jeta dans les bras de madame de Nérès, tout en pleurs; mais c'étaient des pleurs de joie.

Deux jours après le duel, Georges revint à Paris.

Ni le médecin ni Sylvia n'étaient parvenus à calmer la fièvre morale, qui compliquait et aggravait la fièvre morbide causée par sa blessure.

Il avait voulu voir le procès-verbal de ses témoins, avait indiqué une autre rédaction, et de plus avait dicté un article suppléant à celui de Marpaux, qu'il jugeait insuffisant à le laver de la diatribe infamante de Vertex.

Puis à tout instant il fallait envoyer des dépêches ; et si la réponse n'arrivait pas aussitôt qu'il l'espérait, c'étaient des impatiences qui lui causaient une excitation fébrile des plus funestes.

Dans l'éloignement, les conséquences de ce duel prenaient à ses yeux des proportions considérables.

Cette agitation, qu'aucun raisonnement ne pouvait apaiser, pas plus que les potions calmantes, lui avait donné le délire pendant toute une nuit ; et le médecin l'avait jugée plus dangereuse qu'un voyage, si le retour à Paris pouvait lui rendre un peu de tranquillité.

Ce retour, en effet, s'effectua sans grand incident ; et dès qu'il se trouva couché dans son propre lit, entouré de ses amis et de ses principaux rédacteurs, il se produisit, en même temps que l'apaisement, une véritable amélioration dans son état.

Sylvia en profita pour s'esquiver.

Madame de Nérès allait arriver sans doute avec Modeste ; et sa place n'était plus au chevet de Georges.

Elle avait hâte d'ailleurs d'avoir des nouvelles de Maxime. Elle sentait ce qu'il devait souffrir de son mystérieux et subit éloignement.

Georges, égoïste comme tous les malades et tous les amoureux, essaya pourtant de la retenir.

— Je tombe de fatigue, mon ami.

— Alors, à demain. Reviens prendre ici ta place d'autrefois, que nulle autre n'occupera jamais.

Au moment où elle ferma la porte, Georges éprouva un indicible déchirement. Il lui sembla qu'il ne la reverrait plus.

Il poussa un cri :

— Sylvia !

Elle souleva la portière, et lui envoya un baiser dans un sourire plein de grâce attendrie :

— A demain, monsieur mon directeur, et surtout soyez sage.

Elle disparut. Georges retomba sur son lit, et resta quelques instants commè privé de sentiment. La préoccupation du journal le ranima.

Turquet vint comme les autres.

Georges fut frappé de son air soucieux, de l'altération même de son visage.

— Dieu soit loué ! s'écria le financier, vous nous ramenez Sylvia ! Il n'y a pas à le nier, c'est notre porte-veine. Depuis qu'elle est partie, je n'ai essuyé que des revers.

— Alors, ça ne marche pas ? questionna Georges. Le journal non plus ?

— Le journal n'est qu'un accessoire, c'est l'affaire des Docks qui ne va pas.

Georges observa qu'il avait le regard fuyant, embarrassé, et remarqua dans son attitude, un malaise dont il ne disait pas complètement la cause. Il sortit bientôt.

Marpaux resta seul au chevet du blessé.

— Qu'arrive-t-il donc ? lui demanda Georges.

— Je ne sais au juste. Turquet s'est lancé, je crois, dans une nouvelle opération de Bourse qui aura mal tourné. Je lui ai entendu dire que l'*Araignée* lui taillait des croupières.

— Et le journal ? parle-moi du journal.

— Le journal se porte à merveille, au contraire, reparait Marpaux radieux ; et, j'ose le dire, c'est un peu grâce à la ligne plus radicale que je lui ai imprimée pendant ton absence, par des articles tapés, qui ont eu un succès colossal, et qui ont mis en émoi toute la presse réactionnaire et opportuniste.

— Tu m'épouvantes ! s'écria Georges.

Puis, ramené aussitôt à sa propre personnalité :

— Mais mon duel, mon duel, qu'en dit-on ?

— Les journaux bienveillants se sont bornés à enregistrer le procès-verbal, sans commentaires.

— Du moins, sur le boulevard, on en parle ?

— Est-ce que je suis un homme du boulevard, moi ?

— Tu n'as rien entendu dire ?

— Absolument rien.

Georges resta quelques instants atterré par cet oubli du public.

— A Paris, reprit-il, tous les absents ont tort. J'aurais dû insister pour me battre tout simplement à Ville d'Avray. C'est ce stupide amiral qui a voulu aller à la frontière.

— Cet excès de prudence eût dû te donner l'éveil sur les intentions homicides de ton adversaire, et te mettre en garde.

— Laissons cela, repartit Georges avec un soupir, et lis-moi les épreuves du dernier article que je t'ai envoyé de là-bas. Il importe de donner à cette rencontre un motif politique.

— C'est ce que j'ai déjà fait dans ma note d'hier.

— Alors, puisque la politique ne réussit pas à attirer l'attention, il faut restituer à l'affaire sa tournure romanesque et mystérieuse. De nos jours, malheureusement, le scandale, il n'y a que cela.

— Oui, si ce n'était jouer avec la réputation de madame de Thervay.

— Après cet égorgement prémédité, voulu, me crois-tu donc tenu à des ménagements ?

— Pourtant, si cette femme t'a aimé ? objecta le bon Marpaux.

— Nous éviterons de la désigner.

— Bah ! laisse donc cela ! toi, un homme chevaleresque, recourir à de tels moyens ! Nous trouverons autre chose qui te donnera une célébrité de bon aloi.

Mais Georges insista. Il n'avait pas le temps d'attendre.

S'il ne guérissait pas, il voulait du moins que sa mort eût du retentissement.

— Allons, soit, je vais refondre cet article, de manière à te satisfaire.

— Fais-moi surtout grièvement blessé, insista Georges : le poumon droit traversé, le cœur effleuré. Tous les jours le journal donnera le bulletin de mon état. Je vais faire déposer un registre chez mon concierge. Je serai en tout cas curieux de savoir combien j'ai encore d'amis qui s'intéressent à mon existence.

— Maintenant, reprit Marpaux, parlons sérieusement. Moi, tu sais, je ne vis que pour l'idée. Je continue, n'est-ce pas, la nouvelle ligne ?

— Qu'en pense Turquet ?

— Il ne se plaint pas, puisque le journal se vend.

— Mais l'actionnaire ne mord pas.

— Oh ! l'actionnaire, il en est si peu question en ce moment ! Turquet ne compte plus que sur des coups de Bourse pour se remettre à flot.

— Et sur l'oncle Ledrain ?

— Sans Sylvia, l'oncle Ledrain est inébranlable. Son coffre-fort reste hermétiquement clos.

— Eh bien ! et lui, qu'a-t-il dit du duel ?

— Depuis le départ de son Égérie, comme il l'appelle, c'est un homme désorienté, abattu ou furieux. Il vient au journal plusieurs fois par jour. Il ne demande de tes nouvelles que dans l'espoir qu'on lui en donnera de la baronne de Chadeuil. Ce qu'il a changé en trois jours, c'est incroyable ! Trois jours de plus, il en faisait une maladie, s'il n'en devenait fou. Chadi lui monte des scies désopilantes.

Marpaux achevait à peine ces mots, qu'un bruit de portes et de voix se produisit dans l'antichambre.

Un instant après, M. Ledrain, madame de Nérès et

Modeste faisaient irruption dans la chambre du blessé.

M. Ledrain, avant de parler, jeta un regard circulaire, comptant sans doute apercevoir Sylvia.

Ainsi que l'avait dit Marpaux, il était presque méconnaissable. Sa figure avait pâli, ses yeux étaient creusés; ses joues étaient flasques, pendantes. La ligne qui s'étendait du nez aux commissures des lèvres, accentuée en une ride profonde, donnait au visage une expression douloureuse, amère.

— Comment, mauvais garnement, lui reprocha-t-il doucement, tu nous donnes des émotions pareilles! Vois ces deux femmes qui t'adorent; depuis trois jours elles ne mangent, ne boivent, ni ne dorment; et moi-même ai-je assez pesté contre toi!

Madame de Nérís, pendant cette affectueuse admonestation, s'était approchée de son frère et regardait avec anxiété sa pâleur exsangue, ses tempes évidées déjà, son nez pincé et ses yeux fébriles.

Quant à Modeste, le cœur gros, respirant avec peine, elle se tenait à distance, attendant, pour s'avancer, un regard d'encouragement.

— Eh bien! Modeste, fit-il en lui tendant la main, mais assez froidement, vous ne me dites rien?

Alors la jeune fille, jusqu'alors si timide, s'élança vers le blessé, se laissa glisser à genoux devant son lit, en attachant des yeux pleins de larmes sur les siens.

— Je vous en prie, Georges, acceptez-nous avec marraine pour vos garde-malades.

— Cette fois, je le permets, dit M. Ledrain. Guéris-toi vite, affreux sacripant; et nous t'apprendrons une grande nouvelle.

Georges craignit de comprendre. Il sourit d'un air triste, contraint. Il prit la main de Modeste, la porta à ses lèvres; mais ce baiser était plus respectueux que tendre.

Modeste sentit cette nuance de froideur ; et son cœur en éprouva une détresse immense.

XXXVIII

DOUBLE DISPARITION

Lorsque Sylvia rentra chez elle, il était près de dix heures. Elle avait pensé à aller surprendre immédiatement Maxime, et lui annoncer que, ses « grandes tribulations » étant terminées, elle était prête à tout abandonner pour se consacrer entièrement à lui.

Et de fait, l'égoïsme de Georges pendant cette maladie, sa préoccupation constante de la galerie, les moyens si mesquins qu'il employait pour attirer l'attention du public, toutes ces petites choses que l'excitation de la fièvre et du rôle qu'il voulait jouer, ne lui avaient pas permis de déguiser, avaient plus d'une fois écœuré Sylvia.

Si Maxime était moins brillant, moins séduisant, combien il lui était supérieur par la noblesse des sentiments, l'élévation du caractère et par l'exquise délicatesse qu'il apportait dans son affection, toujours prête au sacrifice !

Aussi, revenait-elle auprès de lui, le cœur débordant d'effusion tendre, de reconnaissance émue. Combien il lui tardait de le revoir, de lui dire tout cela et de le consoler de cette absence si longue ! Trois jours ! quelle éternité pour son avide passion et son impatience malade ! Malgré le billet qu'elle lui avait écrit, dans quelles inquiétudes jalouses il avait dû l'attendre ! Pourvu que son état ne s'en trouvât pas empiré !

Comme il avait toujours refusé de se montrer chez elle et sortait fort peu, Sylvia n'eut pas un instant la pensée

qu'il avait pu aller au boulevard Malesherbes s'enquérir des causes de son absence.

Aussi fut-elle fort surprise et surtout fort anxieuse, lorsque sa femme de chambre lui apprit que le lendemain de son départ Maxime était venu prendre de ses nouvelles.

— Le lendemain, à quelle heure ? questionna-t-elle.

— A cinq heures du soir, répondit la camériste. Il avait attendu madame toute la journée.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que madame avait été forcée de partir en voyage.

Sylvia s'appuya à un meuble, tant elle était bouleversée de l'effet qu'avait dû produire ce départ sur l'esprit de Maxime.

— Et qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? interrogea-t-elle encore.

— Il a pâli beaucoup, et m'a demandé si madame était accompagnée dans ce voyage par quelqu'un de ses amis.

— Et tu lui répondis ?

— Que je l'ignorais. J'ai bien vu toutefois qu'il ne me croyait pas ; car il insista de nouveau pour savoir.

— Mais le surlendemain, tu as reçu ma lettre. A quelle heure ?

— A neuf heures.

— Et tu la lui as portée immédiatement ?

— Non, pas immédiatement ; car M. Ledrain était là qui m'assassinait de ses questions.

— A lui, du moins, tu remis sa lettre. Et que dit-il ?

— Il devint cramoisi, puis blanc, puis vert. Cependant il avait appris déjà par le groom de M. Rivert votre départ pour la Belgique. Mais il voulait des détails sur vos relations avec son neveu. Il exigea même des serments ; et je les fis de grand cœur pour attester la vertu de madame.

— Alors il t'a crue ?

— Sans doute ; car sa figure s'épanouit. Il se montra même expansif et me promit de me faire un sort à la fin de mes jours, si je lui rapportais fidèlement tout ce qui se passerait entre madame et M. Georges.

— Bref, à quelle heure as-tu porté ma lettre à M. de Favières ?

— A onze heures.

— Il était chez lui ?

— Oui. On me dit même que monsieur était assez mal et que le médecin avait été appelé.

— Tu es sûre qu'on lui a remis immédiatement ma lettre ?

— J'ai vu le concierge la monter lui-même.

— Ah ! je respire ! fit Sylvia.

Après cet interrogatoire, elle se coucha un peu plus tranquille, et, grâce à son extrême fatigue, dormit toute la nuit d'un lourd sommeil.

Elle s'éveilla à huit heures, envoya prendre d'abord des nouvelles de Georges, et se mit au bain.

Le valet de pied ayant rapporté que Georges avait passé une nuit satisfaisante, elle s'habilla à la hâte et courut chez Maxime, le cœur battant vite. Quelle serait leur joie de se retrouver, plus aimants, plus épris que jamais, cette courte séparation leur ayant montré qu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre !

Elle se précipita sous la porte cochère, et, sans rien demander, s'engagea dans l'escalier, qu'elle monta en courant presque.

Arrivée devant la porte d'acajou à filets d'ébène, elle sonna coup sur coup pour qu'on lui ouvrît plus vite ; mais personne ne vint.

Peut-être le valet de chambre n'était-il pas encore levé, peut-être était-il sorti pour une course matinale.

Elle sonna de nouveau, avec plus de calme, afin que

Maxime, qui connaissait son coup de sonnette, vint ouvrir lui-même.

Elle attendit, collant son oreille à la serrure, retenant son souffle pour tâcher de surprendre les bruits de l'appartement.

Elle n'entendit rien. Un silence de mort régnait à l'intérieur, le silence de la solitude absolue.

Évidemment personne n'était là.

Alors, elle redescendit, questionna le concierge.

— Mais M. de Favières est parti, lui fut-il répondu.

— Parti ! parti ! répétait Sylvia, croyant rêver. Où est-il allé ?

— Nous ne le savons pas.

— Il ne vous a pas donné sa nouvelle adresse pour s'y faire envoyer ses lettres ?

— Non, madame.

— Avec qui est-il parti ?

— Avec son valet de chambre.

Sylvia, foudroyée par la nouvelle de ce départ, avait dû s'asseoir. Elle restait là, dans cette loge de concierge, atterrée, l'esprit éperdu.

— Mais enfin, reprit-elle, savez-vous du moins à quelle gare il s'est fait conduire ?

— Le valet de chambre a crié au cocher : « Gare d'Orléans ! »

Sylvia se rappela, en effet, avoir entendu dire à Maxime qu'il possédait un château du côté de Blois ; mais le nom de ce château, elle ne s'en souvenait plus.

Elle rentra immédiatement chez elle, se fit apporter un indicateur, cherchant les heures de départ pour Blois.

Puis elle ordonna à sa femme de chambre de jeter hâtivement dans une valise les objets de première nécessité, et de se préparer elle-même à l'accompagner. Elles allaient partir à onze heures vingt-cinq minutes.

Ce départ brusque de Maxime la torturait. Il lui avait

répété si souvent : « Le jour où tu ne m'aimeras plus, où je sentirai que je t'ennuie, que mon amour te fatigue, je disparaîtrai. »

A la pensée de ce qu'il avait dû souffrir pour prendre une semblable résolution, elle éprouvait comme une défaillance, son cœur gonflé d'angoisse l'étouffait.

Lui causer à lui, toujours si bon, si parfait pour elle, une semblable douleur la désespérait.

Elle voulait le retrouver, le rejoindre à tout prix, sans perdre un instant, ne pouvant supporter l'idée de sa souffrance.

Le soir même, elle arrivait à Blois. Elle se rendit aux messageries, où elle s'enquit du lieu de résidence de M. de Favières.

Elle eut grand'peine à se faire comprendre ; car depuis longtemps M. de Favières avait quitté le pays.

Toutefois, elle parvint à se renseigner. On se souvint qu'à dix lieues de Blois environ, la famille de Favières possédait un château.

Mais la carriole qui y conduisait ne partait que le lendemain à six heures.

Attendre encore jusqu'au lendemain lui sembla au-dessus de ses forces. Elle loua une voiture et des chevaux de poste.

Elle arriva à minuit en face de ce château, une vaste construction ancienne et sombre, entourée de hauts arbres.

Le clair de lune lui permit de distinguer que tous les volets étaient clos. Le même silence des demeures inhabitées régnait aux alentours. Elle frappa plusieurs fois. Un chien aboya.

Enfin quelqu'un apparut à une fenêtre du premier étage.

— Qui est là ? dit une voix maussade.

— C'est une voyageuse, une amie de M. de Favières, qui vient lui demander l'hospitalité. N'est-il pas ici?

— Voilà cinq ans que nous n'avons vu M. le comte; et en son absence, nous n'avons pas l'habitude d'ouvrir aux voyageurs de nuit.

— Vous n'avez reçu ces jours-ci aucune nouvelle de lui?

— C'est le régisseur, le notaire Chassain, de Blois, qui correspond avec nous.

Sylvia se remit en route, et rentra à Blois.

Dès qu'il fit jour, elle alla frapper à la porte du notaire, qui ne savait rien.

Elle rentra désespérée à son hôtel.

Que faire? où le trouver? Elle eut une inspiration. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt?

Elle écrivait au ministère des affaires étrangères. Là, on savait nécessairement ce qu'il était devenu. Mais il fallait attendre à Blois deux jours, trois jours peut-être. Et lui répondrait-on?

Elle retourna chez le notaire et obtint qu'il demandât par une dépêche au secrétaire du ministre, en alléguant une affaire grave, l'adresse de Maxime.

Le soir même elle obtint cette réponse :

« M. de Favières, par ordonnance pressante du médecin, a dû se rendre à Cauterets, dans les Pyrénées. »

Elle partit aussitôt; et le lendemain à trois heures, elle s'engageait depuis Pierrefitte dans l'étroit et sombre défilé que descend, en un torrent écumeux, le Gave de Pau.

Cette montée de deux heures au milieu de noirs rochers lui causait une angoisse semblable à un étouffement. Était-ce l'impression produite par le resserrement de la perspective, ou cette appréhension vague qu'on est convenu d'appeler un pressentiment?

Elle craignait de trouver Maxime plus malade, mourant peut-être.

Cette impression se dissipa toutefois par la distraction de l'arrivée, bien que Cauterets soit tout aussi sombre que le défilé qui y conduit.

Enfoncée dans un cercle fort étroit de pics abrupts, Cauterets, selon l'étymologie de son nom, présente assez bien l'aspect d'une chaudière, au fond de laquelle bouillonnent les sources chaudes.

Sur le flanc de ses hauts pics, on n'aperçoit aucune de ces gracieuses villas qui font d'ordinaire l'ornement et la gaieté des stations thermales. Ni troupeaux paissant, ni maisonnettes de berger : rien que des rocs sauvages, et çà et là une végétation rachitique, émergeant des nuages qui couronnent presque toujours les monts pyrénéens.

A cinq heures, en juillet, on n'y aperçoit plus le soleil. Il y fait une température humide et froide, particulièrement insalubre pour les malades qu'on envoie s'y guérir.

— Il va mourir là, pensa Sylvia, lui qui défaille dès que disparaît le soleil.

Comment se procurer son adresse ?

Elle consulta la *Gazette des Etrangers* et y trouva son nom parmi les derniers arrivants.

Mais paraître soudain, ne serait-ce pas lui causer une émotion dangereuse ?

Elle fit entrer d'abord sa femme de chambre pour le préparer à la voir.

Depuis son arrivée, Maxime n'avait pas quitté le lit ou le coin de son feu. Anéanti par le déploiement d'énergie que lui avait demandé cette résolution douloureuse, il ne trouvait plus aucun ressort dans son organisme épuisé pour lutter contre la maladie et le désespoir.

D'ailleurs, que lui importait la vie à présent, puisqu'il n'aimerait plus !

Il traînerait tristement les jours qui lui restaient à vivre. Peut-être eût-il recouru au suicide pour en finir plus vite, si la mort naturelle qu'il sentait rapidement arriver, n'eût été la plus douce.

Il attendait donc la fin de ses souffrances avec une indifférence morne.

Quelle pouvait être cette femme qui venait déranger sa solitude ?

Il lui semblait l'avoir vue déjà quelque part.

— Je suis envoyée par madame la baronne de Chadeuil, dit Chiffonnette.

A ce nom, une vive lueur passa dans le regard éteint du malade.

— Ah ! fit-il, trop ému pour parler davantage.

— Comme je parlais pour Cauterets, reprit la camériste, observant attentivement, selon la recommandation de Sylvia, l'effet produit par ses paroles, elle m'a chargée pour vous de ses souvenirs... Elle a éprouvé un si profond chagrin de votre départ !... Elle aurait voulu m'accompagner... Mais elle n'a pas osé, elle a craint... Cependant, si vous désiriez la voir...

— Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria Maxime. Elle est là, je le sens, je le devine, je la vois.

Sylvia, qui attendait derrière la porte entre-bâillée, la poussa, s'élança vers lui, tomba dans ses bras.

— Sylvia ! cria-t-il..

— Maxime !

Puis ils se turent. Leur émotion se traduisait par des baisers mouillés de larmes, des cris inarticulés, de longues et fiévreuses étreintes.

La première ivresse calmée :

— Et tu as cru, lui dit-elle, que je pourrais vivre loin de toi ! Ne plus nous voir ! Est-ce possible, dis ! Ah ! tu

ne m'aimes pas encore autant que je t'aime ! Et partir sans un mot, sans seulement me laisser ton adresse ! Allons, monsieur, répondez, excusez-vous, que je sache, du moins, si je puis pardonner une pareille trahison, une si abominable félonie.

— J'ai cru que c'était fini, que tu ne m'aimais plus.

— Et d'après quels indices ?

— Cette lettre que tu m'as écrite m'a paru un mensonge, une défaite. Tu étais partie en voyage sans me prévenir, sans m'envoyer un mot d'adieu. Je lus dans les journaux le duel de Georges, et je compris tout. Tu l'avais suivi parce que tu l'aimais toujours. Est-ce vrai ?

Elle lui dit toute la vérité, et avec un accent si sincère, que Maxime la crut, demanda pardon et s'abîma dans une extase d'amour.

Mais tout à coup, au milieu de l'expansion la plus douce, de l'apaisement délicieux qui suit les crises aiguës, il fut pris d'un accès de son mal : une toux sinistre ébranla tout son être ; puis un flot de sang s'échappa de ses lèvres.

La sueur coulait sur ses tempes évidées.

Au-dessus des pommettes très rouges, les yeux, brillants d'une ardeur malade, roulaient plus enfouis dans l'orbite profonde.

Il semblait près d'expirer.

Sylvia fut épouvantée ; car elle reconnut que la maladie avait fait de rapides et terribles progrès.

XXXIX

CATASTROPHES

Pendant ce temps, à Paris, les événements se précipitaient.

La disparition de Sylvia avait jeté le désarroi dans son entourage.

Tous ses fervents adorateurs étaient aux abois, faisant mille commentaires sur les causes de ce second départ mystérieux et subit.

Georges, M. Ledrain, Turquet, étaient les plus profondément atteints par ce déboire.

Pour Turquet, si cette absence se prolongeait, c'était l'effondrement des Docks et de sa fortune.

Il s'accusait de son imprudence. Compter pour réussir sur l'appoint d'une femme, faire reposer les bases d'une semblable entreprise sur cet être mobile, instable, passionné, c'était bâtir sur le sable.

Il courut chez Maxime. En apprenant que lui aussi était parti, naturellement il s'expliqua le départ de Sylvia.

Ainsi, cette habile machination, qu'il avait considérée comme une conception de génie, se tournait contre lui.

Conjurer, supplier Sylvia de revenir? Il connaissait trop l'indépendance de son caractère, son insouciance de sauvage, comme elle l'appelait elle-même, pour espérer qu'elle se laissât attendrir par ses supplications et l'imminent péril que courait la Société des Docks. Il n'était pas d'ailleurs sans avoir deviné qu'elle avait perdu sa confiance du début. Plusieurs fois déjà elle lui avait

montré de l'hésitation, presque de la répugnance à continuer l'assaut du coffre-fort blindé du père Ledrain.

Il sentait que, n'ayant plus la foi, elle ne ferait certainement pas le sacrifice de sa fantaisie et de son amour.

Quant à Georges, le lendemain de son retour à Paris, il l'attendit vainement tout le jour, comptant, comme elle le lui avait laissé espérer, qu'elle reviendrait occuper chez lui sa place laissée vide.

Il avait même cru devoir en prévenir madame de Nérès qui, dans l'état de surexcitation où elle voyait son frère, n'avait osé faire aucune objection.

Aussi, lorsque Chadi, qu'il avait envoyé chez Sylvia lui rappeler sa promesse, rapporta la terrible nouvelle, il en reçut un choc qui faillit causer sa mort.

Il resta plusieurs heures sans connaissance ; et quand il reprit ses sens, il avait une fièvre ardente accompagnée d'un transport cérébral.

Dans les divagations du délire, le nom de Sylvia revenait à tout instant sur ses lèvres.

Ce nom, chaque fois, transperçait le cœur de Modeste d'une douleur aiguë ; et comme, dans les réalités de l'existence, le côté comique se trouve souvent mêlé au côté tragique et douloureux, M. Ledrain et Chadi apportaient la note hilarante dans cette chambre de malade où planait la mort.

Entièrement absorbé par son amour, M. Ledrain passait des heures entières au chevet de Georges. Il y passait même une partie des nuits, non point qu'il s'intéressât outre mesure à l'état de son neveu ; mais il lui entendait prononcer le nom de Sylvia, ce nom qui tout à la fois le torturait et le ravissait.

Inconsciemment, il espérait aussi que, si elle revenait, c'était là qu'elle accourrait tout d'abord pour prendre des nouvelles du blessé.

Dans l'affolement de son inquiétude, de son désespoir, sa jalousie contre Georges avait disparu ; puisque Georges souffrait comme lui, plus que lui, ce n'était pas un rival, c'était un allié.

A le voir ainsi prostré, l'œil fixe, presque hébété, ne regardant plus ce qui se passait autour de lui, madame de Nérès craignait pour sa raison.

Sans le côté burlesque de sa personne, il eût été intéressant, touchant même, par le changement qui s'était opéré chez lui en si peu de temps.

Ce n'était plus le prudhomme, impassible dans son majestueux aplomb, qui avait si longtemps dominé, du haut de ses millions, la petite ville de Moulins-Engibault ; ce n'était plus le nabab orgueilleux, toisant avec un dédain superbe les Parisiens légers et badauds qui flirtaient autour de Sylvia.

Maintenant, il baissait humblement son front chauve, sans chercher à masquer par des mèches artistement ramenées son étincelante calvitie.

Son œil, naguère émerillonné, était atone, presque honteux.

Ses joues, où s'épanouissaient les roses d'un tempérament heureux et calme, étaient marbrées de teintes d'ocre. Elles étaient par instants sillonnées de larmes ; et ce ventre bedonnant, plein d'importance, ballottait dans ses vêtements trop larges.

Plongé dans l'un de ces fauteuils moelleux contre lesquels il ne songeait plus à protester, il s'abîmait en d'ardentes rêveries, se repaissant par le souvenir des émotions ineffables que Sylvia lui avait fait connaître.

De temps à autre, tout absorbé par sa vision tyrannique, il murmurait : L'ingrate ! l'ingrate ! l'ingrate !

A la fin du troisième jour, Georges plus calme était

assoupi. Chadi entra pour apporter la carte d'un visiteur qui venait prendre de ses nouvelles. Voyant son maître endormi, il passa tout près de M. Ledrain, et lui frappant sur l'épaule sans nommer Sylvia, il lui souffla dans l'oreille :

— Grande nouvelle ! elle arrive demain.

M. Ledrain tressauta, son regard atone s'illumina.

— Comment sais-tu?...

— C'est le postillon qui me l'a dit.

— Quel postillon ?

— Le postillon de m^{me} Barbanchu, je l'ai vu cette nuit en rêve. Signe de grande nouvelle. Or, comme vous, une seule chose me préoccupe, le retour de Sylvia.

Et le rapin soupira profondément, affecta un air ténébreux, s'étudiant devant un miroir à se composer un visage tragique.

Tout à coup, il prit ce miroir, l'apporta sous les yeux de M. Ledrain.

— Voyez : le vrai teint de l'*Andalouse*, jaune comme une orange. Jamais Sylvia sous cette jaunisse ne reconnaîtra son Timothée aux joues fleuries.

— Je te défends ces plaisanteries, petit polisson ! écuma M. Ledrain.

— Pourquoi, monsieur, ce ton solennel et acariâtre, vis-à-vis de moi qui vous montre tant de générosité ? Car, je puis l'avouer aujourd'hui, je suis jaloux, horriblement jaloux. Elle vous aime, vous !

— Tu crois ? tu t'es aperçu ? elle t'a dit ?...

— Hélas !

— N'est-ce pas ? Cela se voyait ?

— Ce que j'en ai souffert ! Et cependant, loin de vous en vouloir...

— C'est bien ! répondit M. Ledrain, garde pour toi ta commisération, et va-t'en !

— Fâchez pas, répliqua Chadi en s'étendant sur le

divan. J'achève ma tragédie; et si vous continuez à me toiser avec vos airs olympiens, c'est vous que je tue au cinquième acte.

Il fit mine de le mettre en joue.

— Galopin! plaisanter en un pareil moment! Je te ferai jeter à la porte.

— Osez pas, Sylvia me protège.

On sonna en ce moment. Jack courut ouvrir. C'était Marpaux et Turquet.

Lorsqu'ils se furent informés de l'état du blessé, Turquet prit à l'écart M. Ledrain.

— Je vous ai cherché toute la matinée, lui dit-il. J'ai à vous parler.

— A-t-on des nouvelles de la baronne de Chadeuil? demanda l'amoureux quinquagénaire, tout à son idée.

— Non, aucune; mais je fais faire des recherches qui aboutiront bientôt. Il s'agit des Docks. Si vous voulez venir avec moi dans la pièce voisine, nous causerons un instant.

M. Ledrain se leva par un mouvement lent et pénible qui laissait voir l'effort et l'ennui; car tout ce qui l'arrachait à sa préoccupation lui était douloureux.

Il suivit Turquet.

Madame de Nérès et Modeste, passant les nuits, se reposaient dans le jour; mais Rosanne, ayant entendu entrer dans la chambre de son frère, se montra aussitôt, car elle attendait le médecin.

Elle trouva Marpaux assis auprès du blessé et qui observait avec anxiété les ravages profonds de cette courte maladie sur le visage de son ami.

Cependant Georges, en ce moment, était calme; le délire semblait passé; mais les traits étaient tirés, la peau collait aux os des pommettes; le nez, déjà pincé, avait une teinte cadavérique.

— A-t-il repris connaissance? demanda Marpaux à voix basse.

— Pas encore.

Elle lui tâta le pouls.

— La fièvre est moins forte. J'espère que nous aurons une nuit meilleure.

Puis elle attira Marpaux dans le fond de la pièce.

— Eh bien! le journal, monsieur Marpaux? Êtes-vous un peu plus content?

— Cela va mal, très mal, répondit-il. Turquet me tient la bride serrée. Nous ne sommes plus qu'un organe financier de mauvais aloi. Si cela dure, si Georges ne peut reprendre la direction, je suis décidé à me retirer. Enfin, ajouta-t-il plus bas, d'après les bruits qui courent, Turquet va être exécuté à la Bourse, s'il ne trouve, dans un bref délai, trois cent mille francs pour acquitter ses ouvertures.

— Il les demande sans doute à M. Ledrain, dit Rosanne fort émue; car je les entends causer avec vivacité.

— Comme M. Ledrain ne les donnera pas, ce sera la déconfiture finale de la Société des Docks alimentaires et du journal, puisque nous ne couvrons pas nos frais.

— Alors, c'est un véritable effondrement, s'écria Rosanne atterrée. Pourvu que Georges ne l'apprenne pas!

Elle se tourna du côté de son frère. Georges, en ce moment, les regardait avec des yeux qui voyaient et qui écoutaient.

S'élançant vers lui :

— Georges, mon frère, nous reconnais-tu, nous vois-tu?

— Oui, j'ai entendu... Vous dites que le journal est perdu, que Turquet est ruiné. Que s'est-il passé? J'ai donc été malade bien longtemps?

— Non, trois jours seulement. Tu nous as fort inquiétés. Enfin, cela va mieux, n'est-ce pas?

— Oui..., sans doute..., mieux, beaucoup mieux. Mais dites-moi ce qui est arrivé. Voyons, Marpaux, parle-moi du journal.

Marpaux prit aussitôt un air souriant.

— Tout va bien, je t'assure, tout marche à merveille. Tu auras mal entendu, mal compris.

Mais Georges, qui avait recouvré la plénitude de ses facultés, ne se payait point de cette défaite.

— Vous n'avez plus à me traiter en malade, dit-il ; mon cerveau tout au moins se porte bien. Je veux connaître toute la vérité.

— Non, plus tard, intervint madame de Nérès, qui comprit le danger de ces révélations.

Toutefois elle vit aussitôt que ce refus causait au malade une contrariété, une excitation plus dangereuse peut-être que les mauvaises nouvelles apportées par Marpaux.

Ils lui exposèrent donc la situation.

Georges en parut très affecté. Le journal disparu, c'était encore une carrière qui lui échappait. Néanmoins cette impression se dissipa, dès qu'il revint à son idée fixe : Sylvia.

Il pria Rosanne de le laisser seul avec Marpaux.

— Pas de nouvelles encore ? demanda-t-il. Alors, c'est un abandon véritable.

Marpaux ne lui dissimula point qu'il était lui-même fort inquiet ; car il la savait capable d'un coup de tête, d'une résolution extrême, dans un moment d'ennui, de découragement.

— J'aimerais encore mieux cela que ce que je suppose, soupira Georges avec l'égoïsme féroce des passions exclusives.

— Que supposes-tu donc ? questionna Marpaux.

— Que c'est Maxime qui me l'enlève, qui l'empêche de m'écrire, qui peut-être intercepte ses lettres. Je veux me

lever, je veux aller le provoquer, lui reprendre mon bien ; car elle est à moi. Sylvia ! Sylvia ! cria-t-il, mordant ses draps et sanglotant.

Cet accès de désespoir fut suivi d'une crise de nerfs que l'on n'apaisa qu'à force d'éther, qui se termina par un afflux de sang à sa blessure et mit ses jours en danger.

Cependant, dans la pièce voisine, Turquet et M. Le-drain continuaient à traiter la question des Docks.

L'avare refusait énergiquement, obstinément, de jeter dans le gouffre cette nouvelle somme.

Turquet qui jouait sa dernière carte, déployait toute sa loquacité de boursier pour le convaincre, l'étourdissant avec des combinaisons abracadabrantes, le magnétisant, l'hypnotisant par ce déploiement de paroles et de chiffres.

Mais Sylvia seule avait le pouvoir de délier les cordons de sa bourse. Loin d'elle, l'avare restait avare ; et Turquet en était pour ses frais d'éloquence, quand soudain une inspiration lui vint.

A bout de raisonnement et d'arguments, il s'écria :

— Enfin, c'est la fortune de Sylvia que je défends. Si vous laissez sombrer la Société des Docks, ce sera la ruine de la baronne de Chadeuil. Et quand elle apprendra que pour une misérable somme de trois cent mille francs vous avez laissé périr notre Société, son œuvre, vous le pardonnera-t-elle ?

Cet argument ébranla le millionnaire, qui sortit avec Turquet pour chercher à parer aux nécessités les plus pressantes.

Quand Georges fut remis de sa crise, il demanda à voir les journaux et le registre déposé chez le concierge.

En vain Rosanne et Marpaux cherchèrent-ils à le distraire de ce nouveau désir. Il s'obstina dans sa demande.

Marpaux lui remit les journaux ; et on lui apporta le registre.

Les journaux étaient froids à son égard. Quelques lignes pour publier le procès-verbal du duel et donner le bulletin de sa santé. Il éprouva une nouvelle déception en voyant le peu de visiteurs inscrits sur le registre.

— Ce n'est pas étonnant, fit observer Marpaux. Le boulevard Rochechouart est si loin de l'autre !

Néanmoins, ce dernier coup fut pour Georges l'un des plus sensibles. Encore huit jours de maladie, et personne ne songerait à lui.

Quand le médecin arriva, il le trouva dans un état d'abattement, plus effrayant même que l'excitation du délire.

Modeste avait suivi Rosanne et le docteur dans l'antichambre. Elle entendit les pronostics du médecin.

Ebranlée déjà par trois nuits de veilles et par les angoisses de la dernière crise, elle en reçut au cœur un coup si douloureux, qu'elle tomba anéantie, comme évanouie, dans un fauteuil.

Depuis quatre jours, elle luttait vaillamment contre le désespoir, la prostration qu'elle sentait l'envahir, cette prostration qui vient de l'écroulement de toutes les espérances, de toutes les illusions.

Mais il y avait chez elle cette bonté et la tendresse immense de certaines femmes dont le cœur est destiné aux angoisses et aux clémences infinies de la maternité. Maintenant, ce qu'elle sentait pour Georges dans son cœur mûri par la souffrance, c'était un profond amour maternel. Elle avait pardonné l'infidélité physique, l'infidélité morale ; et néanmoins elle aimait encore celui qui l'avait torturée, qui lui avait brisé l'âme. Elle l'aimait, non plus avec cette adoration exaltée, cette véhémence passion d'autrefois, mais avec une mansuétude, une pitié, une

indulgence de mère pour son enfant; elle l'aimait avec tous ses défauts, malgré toutes ses trahisons et ses ingrattitudes.

Il lui semblait, d'ailleurs, que si Georges mourait, sa vie, à elle aussi, serait finie. Elle ne se sentait plus la force de continuer à vivre, puisqu'elle ne pourrait plus aimer. Et elle ne regretterait rien. Son existence si courte aurait été si ardemment remplie!

Elle soignait donc son enfant, avec cette couveuse tendresse qui souvent suffit à elle seule pour ressusciter le malade le plus désespéré.

Personne n'avait remarqué cette sorte d'évanouissement qui l'avait terrassée pendant quelques minutes. Dès qu'elle reprit possession d'elle-même, elle rassembla toute son énergie, se dressa debout :

— Va te reposer, marraine, dit-elle à madame de Nérès. C'est à mon tour de veiller cette nuit. S'il se trouvait plus mal, je t'appellerais.

Rosanne était à peine dans sa chambre, qu'on lui remit une carte.

En lisant le nom du visiteur, elle poussa une exclamation de surprise étouffée.

— Fais entrer dans le petit salon, dit-elle à Chadi.

Instinctivement, en passant devant la glace, elle y jeta un coup d'œil, répara hâtivement le désordre de sa coiffure. Puis, toute tremblante, elle souleva la portière communiquant à la pièce voisine. Barthès s'y trouvait.

Dans une circonstance aussi triste, aussi grave, ni l'un ni l'autre ne songèrent à continuer le rôle qu'ils s'étaient imposé.

Rosanne, dans un élan de cœur, tendit la main à l'avocat, qui la serra avec une effusion vive.

Se laissant tomber sur le divan, — car ses genoux fléchissaient, — elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle.

Tous deux étaient si troublés, avaient le cœur si plein, qu'ils ne pouvaient parler.

— Ah ! que vous êtes bon de venir ! dit enfin Rosanne. Que votre visite me fait de bien en ce moment !

— Je viens d'apprendre que Georges est au plus mal ; et je suis accouru.

— Vous ignoriez son duel ?

— Je ne suis de retour à Paris que depuis deux jours.

— Où étiez-vous donc ?

— Dans mon département, engagé dans une lutte électorale.

— Eh bien ?

— Je suis élu.

— Sans avoir rien fait pour cela, je gage ?

— Le moins possible.

— Et tout de suite, au milieu du triomphe, vous vous êtes souvenu de cette amie qui était dans les larmes. Merci ! merci !

— Depuis que je ne vous ai vue, votre souvenir ne s'est pas effacé un instant de ma pensée.

— C'est bien vrai ? Mais non, ne me répondez pas ; je ne doute plus, je ne veux plus douter. Si j'ai été défiante, coquette, un peu trop peut-être, si j'ai voulu éprouver votre affection, ah ! j'ai été bien punie de mon excès de prudence ! Pour mon châtement je ferai fléchir toute ma fierté bête. Que de fois j'ai voulu vous écrire, vous crier que mon cœur était à vous ! Et je ne sais quelle sottise dignité me retenait : un soupçon que vous ne m'aimiez pas encore comme je voulais l'être. Mais aujourd'hui... Tenez, voici ma main. Refusez-la, si vous ne m'aimez pas assez pour me consacrer votre vie. Je vous jure que je n'en ressentirai ni humiliation ni rancune.

Barthès ne répondit pas. Il se laissa glisser aux genoux de Rosanne, lui prit les deux mains sous ses lèvres, et les baigna de ses larmes.

— Et moi, chère adorée, croyez-vous que je n'aie pas souffert ? Mais cette épreuve, je ne la regrette point. Elle a cimenté notre amour ; elle nous a fait comprendre à quel point nous nous aimons. Ma Rosanne ! ma reine ! ma femme ! Passer ma vie à vos pieds, je n'ai pas d'autre ambition, d'autre rêve.

Madame de Nérès pencha sa tête vers celle de Barthès, et leurs lèvres se rencontrèrent en un haiser d'amour, un baiser chaste, long et recueilli ; et cette extase de cœur les unit plus étroitement que ne devait le faire la formalité du mariage.

XL

FLAMME DERNIÈRE

Au milieu des inquiétudes que lui causait l'état de Maxime, Sylvia avait oublié Paris. Comme lui, elle absorbait toutes ses pensées, toute sa vie dans son amour.

Elle n'avait plus qu'une préoccupation, qu'un désir : le sauver.

Elle demanda une consultation de médecins, et voulut assister à l'auscultation du malade, épiant sur la physiologie des graves docteurs le degré d'espoir qu'ils pouvaient conserver. Elle voulut de même être présente au conciliabule médical.

Tous déclarèrent le mal profond, irrémédiable.

Les eaux de Cauterets prolongeraient peut-être le malade. En tout cas, on devait essayer. Mais un miracle seul pouvait le sauver.

Ce miracle, Sylvia le tenterait ; car elle croyait aux miracles de la volonté et de l'amour.

Avant tout, sans se soucier de l'ordonnance des médecins, elle l'arracherait à ce climat meurtrier. Elle le conduirait dans un pays chaud, ensoleillé, l'entourerait de soins tendres, constants, veillerait surtout à ce que le brasier expirant ne se consumât pas trop vite.

— Je viens d'entendre ces trois savants représentants de la Faculté, dit-elle à Maxime : une consultation qui eût fait la joie de Molière. Leur opinion dominante, je l'ai bien vu, est de conserver à Cauterets un client riche. Mais, dès ce moment, je m'intitule ton docteur en chef. Avant tout, je t'enlève à ce trou noir, et je t'emmène à la Méditerranée, à Hyères, Nice ou Menton.

— Pourvu que tu ne me quittes plus, ma chère vie, répondit Maxime, j'irai au bout du monde, si tel est ton bon plaisir.

Le jour même, son valet de chambre partit en avant-garde, avec mission de découvrir sur le littoral une villa bien située et confortable.

En sortant du sombre défilé pyrénéen, Sylvia retrouva toute sa gaieté. Les pressentiments qui l'avaient si péniblement affectée s'évanouirent.

A mesure que s'élargissait la perspective, son cœur se dilatait dans sa poitrine moins oppressée. Elle fut tout heureuse quand elle vit s'éloigner dans un voile de brume l'âpre dentelure des Pyrénées, et le Gave quitter son lit torrentueux, pour s'étendre en larges nappes, à perte de vue, à travers les peupliers et les saules.

Maintenant, toute rassérénée, toute câline, elle se serrait contre lui, appuyant sur son épaule la tête du malade, le réchauffant dans le caressant enveloppement de son bras ; et ils se disaient ces mots d'adoration, toujours les mêmes, les répétant de cette voix basse, émue, qui fait frissonner le cœur.

Et cependant ces grands bonheurs faits de petites choses étaient tout à coup traversés d'anxiétés vives.

C'était cette toux terrible, profonde qui venait couper leur joie, et faisait monter au front de Sylvia une sueur d'angoisse.

Le surlendemain de ce joyeux départ, ils s'installaient dans une coquette et luxueuse villa du golfe Jouan.

Depuis cinq jours, ils étaient là, dans le ravissement d'un bonheur si complet, si intense qu'on eût dit qu'ils commençaient à s'aimer.

En face de cette immensité bleue, aux lignes si calmes, si reposantes, Sylvia elle-même sentait s'assoupir sa dévorante activité.

On était en juillet, ce mois inondé de lumière, embrasé de soleil comme un regard de femme amoureuse. Il n'était ciel plus beau, plus pur, plus cristallin, dans la transparence azurée de son éther.

Au milieu de cette chaude atmosphère, imprégnée de vapeurs salines et vivifiantes, Maxime se sentait renaître. Une teinte de vie avait effacé la lividité de son visage. L'espoir était revenu. Sylvia triomphait.

Ouvrant sur une terrasse, une sorte de véranda remplie de plantes exotiques leur servait de salon d'été. Une balustrade de marbre régnait le long de la terrasse qui surplombait la mer.

Cette terrasse et cette véranda semblaient un rêve de l'Orient.

C'était là que Maxime et Sylvia passaient leurs journées, Maxime étendu sur un divan, très bas, large comme un lit, dans un costume blanc qui poétisait sa beauté malade.

Sylvia était vêtue d'une robe de chambre japonaise, en satin bleu-pâle, parsemé d'oiseaux d'or ouvrant leurs ailes diaprées. Ses cheveux, relevés en touffes au-dessus de sa tête, étaient retenus par de longues épingles d'émeraudes et de diamants. Dans cette toilette un peu bi-

zarre, elle était adorablement jolie, et jeune et piquante.

Elle tenait un livre à la main, et lisait une histoire de passion. Mais, à tout instant, elle abaissait son livre et cherchant le regard de Maxime, lui adressait un sourire extasié.

— Que tu es bonne et tendre, ma chérie, de t'exiler ainsi avec un pauvre malade !

— Un si doux malade, répondait Sylvia, si peu occupé de lui-même ! D'ailleurs, votre docteur, monsieur, vous affirme qu'avant un mois de cette belle et sereine vie, vous serez complètement guéri. Crois en ma tendresse.

— Je crois, j'ai la foi absolue. Je vais en effet beaucoup mieux ; et c'est à toi, à toi seule que je le dois. De quelle pauvreté est notre langue ! Dans notre infatuation et notre ingratitude masculines, nous n'avons aucun mot féminin correspondant au mot de sauveur. Comme si l'acte de sauver ne convenait qu'à nous, quand, au contraire, c'est vous toujours, chères adorées, qui nous sauvez du sombre désespoir et qui, par vos soins tendres, votre dévouement que rien ne rebute, nous arrachez à la menaçante mort. Ah ! si tu pouvais lire dans mon cœur ! Il est comme fondu par la reconnaissance.

— Puisque je t'aime, tu ne m'en dois pas. Mais voilà le jour qui baisse, faut-il fermer et demander les lumières ?

— Non, quand tu es là, je n'éprouve pas cette indicible angoisse que me cause le crépuscule. Viens plus près, que je sente ta chaleur douce et parfumée. Quand tu es devant mes yeux, je n'ai pas besoin d'autre lumière ; et d'ailleurs je veux m'habituer à lutter contre cette impression nerveuse, ridicule chez un homme, j'en conviens.

Il se leva, passa un bras autour de la taille de Sylvia. Et s'avançant tous deux sur la terrasse, il s'accoudèrent sur la balustrade.

— Oh ! superbe ! s'écria Maxime. Cet incendie dans la mer et ce lever de lune à l'Orient, c'est magique.

En ce moment, le soleil venait d'émerger brusquement d'une longue bande d'un bleu opaque barrant l'horizon. La moitié déjà de son large disque rouge trempait dans l'onde et teignait la mer comme un ensanglantement de cuivre.

— Un peintre naturaliste oserait cela, dit Sylvia, qu'on crierait au forcé, à l'invraisemblable. Cependant, c'est bien beau.

Elle contempla, rêveuse. Ce mot de peintre avait fait tressaillir Maxime, lui remémorant le passé de Sylvia, son amour pour Georges.

Lui aussi resta pensif. Ils continuèrent à admirer en silence cette magnifique décroissance du jour et ces transparentes ombres du crépuscule qui s'abaissaient lentement avec des dégradations de lumière d'une douceur infinie.

Le ciel avait maintenant des bleuissements de saphir ; et vers l'Orient passaient des bandes d'oiseaux qui s'enfuyaient à tire-d'aile, avec des clameurs éperdues. L'air était plein de toutes les suavités : harmonies voilées, humides, pénétrantes, parfums doux et tendres. C'était un de ces moments où l'homme, à l'unisson de la vaste symphonie de l'univers, noie avec volupté son âme accablée par la majesté des mystères qui l'entourent, dans la grande âme de la nature.

— Que ce jour meurt bien ! fit Sylvia. Quel glorieux déclin d'un jour radieux ! Aujourd'hui notre bonheur, comme cette mer ardente et profonde, comme ces flots bleus, teintés de flammes, inonde nos cœurs brûlants et rassérénés.

— Tant de bonheur m'effraye ! soupira Maxime. Cette pointe de mélancolie chez toi, Sylvia, m'inquiète. Il y a même de la tristesse dans tes yeux. Tu penses à Paris,

à Georges, n'est-ce pas, à tous ceux que tu as laissés là-bas ? Et c'est pourquoi tu cherches à me persuader que tu es absolument heureuse.

— Je te jure que je ne pense qu'à toi.

— Ecoute, ma chérie, je t'assure que je n'ai plus aucun soupçon, aucun doute sur ton affection. J'ai même honte de mon égoïsme. Absorber à moi seul tant de vie, de beauté, de rayons, me semble injuste, presque coupable. Une perfection si rare, pas plus que le soleil, n'est faite pour éclairer un seul homme ; et je pense que toi, qui as besoin d'irradier dans un milieu qui t'aime et qui t'admire, tu souffres peut-être d'abandonner ainsi tes amis, et j'en suis tout contrit et tout confus. Si tu as à écrire, écris, je ne t'en voudrai pas.

— Que tu es bon et généreux ! répondit la jeune femme. C'est vrai, je pense parfois que Georges est mourant peut-être et qu'il m'appelle.

— Eh bien ! alors, envoie-lui un mot, console-le.

— J'y ai songé. Mais que lui dirais-je ? Que je suis auprès de toi, que j'ai tout quitté pour te suivre ? Tu le vois, je n'ai rien à lui dire. D'ailleurs, il est entouré d'amis, il a pour le soigner deux dévouements, deux femmes parfaites, sa sœur et mademoiselle Ledrain. Ma présence là-bas serait au contraire un embarras et une cause de chagrin. Je ne veux donc plus penser qu'à toi, et tant que tu le voudras, je resterai à tes côtés.

— Bien sûr, tu ne t'ennuies pas ?

— Peut-on s'ennuyer avec tant d'amour dans le cœur ?

— Merci ! merci ! répétait Maxime, la baisant dans les cheveux, dans le cou, sur les tempes.

Maintenant il faisait presque nuit. Il passait dans les brises chaudes un souffle de volupté et de vie. En même temps une sensation de tendresse alanguissait l'air et le rendait plus étouffant. Elle ensommeillait l'âme, dilatait

l'être tout entier, qui se pâmaît dans cet énervement crépusculaire.

La lune à présent montait pleine, sans halo, blanche, développant sur la terrasse, sur les corbeilles du parterre, son immense pâleur diaphane, pareille à un crêpe d'argent se reflétant en mille paillettes étincelantes à la pointe des vagues.

L'amour de Maxime était si ardent, si absolu, qu'il en était poignant.

Il serrait Sylvia plus étroitement contre lui, retrouvant ce parfum qui l'avait si souvent enivré. Des sensations lui revenaient des joies passées et des nuits éperdues. Une folie soudaine lui monta au cerveau et lui fit oublier ses serments, ses promesses.

— Je ne veux pas, monsieur. C'est votre docteur qui parle.

— Préfères-tu me laisser brûler par le désir, un désir qui court dans mes veines en ruisseau de flammes ? Veux-tu me rendre fou ? Viens, viens, ma Sylvia.

Et comme elle résistait, il déroula vivement ses cheveux, se baigna dans ces flots d'or vivant. Maintenant, le désir rugissait ; et, la saisissant avec violence, Maxime l'entraîna vers le divan, sous les grands éventails des palmiers.

Sylvia céda. Frémissante sous ses caresses, elle retrouva ses ardeurs de Faunesse, auxquelles succédaient des langueurs délicieuses : minutes d'ivresses divines et d'emportements fous.

L'apaisement venu, les deux amants restèrent enlacés, lèvres contre lèvres.

Sylvia s'endormit. Combien de temps dormit-elle ? Soudain, elle s'éveilla.

— Quelle heure est-il donc ? dit-elle.

Elle essaya de se lever. Mais les bras de Maxime ne s'ouvraient point.

— Voyons, chéri, permets que j'allume une bougie.

Il ne répondit pas.

Elle l'embrassa. Ses lèvres rencontrèrent une sueur visqueuse sur un front glacé.

Elle jeta un cri.

— Maxime! Maxime! appela-t-elle.

Il ne bougea pas.

Épouvantée, elle se dégagea vivement, se mit debout. Dans ce mouvement brusque, elle entraîna le corps de Maxime qui roula à terre avec un bruit mat.

La femme de chambre, qui avait entendu appeler, entra, apportant un flambeau.

Sylvia le saisit, l'approcha du visage de son ami inanimé, qu'elle crut évanoui.

Il était mort.

A peu près au même instant, Georges expirait entre les bras de Rosanne et de Modeste.

ÉPILOGUE

Trois ans se sont écoulés depuis ces dramatiques et rapides événements.

Sylvia a réalisé son rêve, a conquis une place parmi les reines de la mode. La fortune que lui avait laissée Maxime a été vite dévorée; mais des spéculations de Bourse hardies, un insolent bonheur au jeu, lui ont permis de tenir rang dans le monde du high-life, sans profaner sa beauté en de vénales amours.

La baronne de Chadeuil a écrit un livre plein d'esprit et de passion, qui a donné à son salon, très suivi, un vernis littéraire.

Pendant trois ans, elle a mené cette grande vie intel-

ligente et luxueuse qui résume toutes les jouissances, tous les raffinements d'une civilisation à son apogée.

Un moment, elle a dominé et étonné Paris par son esprit, son originalité, son entrain d'enfer et surtout par ses prouesses équestres en ce temps de sport à outrance.

Pratiquant le libre amour, mais avec le respect d'elle-même, elle chercha, en conscience, l'amour élevé et tendre, l'amour véritable et partagé, hors duquel il ne peut y avoir de bonheur digne et complet.

Après l'effondrement de la Société des Docks alimentaires internationaux, elle rompit avec Turquet, ce financier raté, toujours dans l'enfement d'opérations gigantesques, qui toujours avortent par trop de hâte et d'impatience.

Toutefois, dans ses détresses extrêmes, il recourut plusieurs fois à Sylvia qui lui vint en aide; mais ces secours tombaient dans le gouffre de sa ruine comme des gouttes d'eau dans la mer.

Ayant épuisé la générosité désormais très limitée de M. Ledrain, il se remit pieds et poings liés entre les mains de l'*Araignée*, qui sut s'emparer des terrains de Gennevilliers et qui en a fait, réalisant l'idée première avec un sens plus pratique, un entrepôt commercial de grand avenir.

M. Ledrain, lui, désespéré par les rigueurs de Sylvia qui se refusa à exploiter davantage son amour sénile, est retourné à Moulins-Engibault, emmenant Modeste.

Ces deux natures douces et calmes avaient pris en haine l'existence parisienne, cette vie de fièvre et de feu, véritable reflet de l'enfer, disait l'inventeur du semoir à brouette, où en trois mois, il prétend avoir vieilli de dix ans.

Quant à Modeste, au bout de ces trois mois, il ne restait dans son cœur qu'un amas de cendres. Toutes les

désillusions, toutes les douleurs qui s'étaient accumulées dans cet espace de temps si court, avaient flétri en elle ces deux fleurs de jeunesse : l'idéal et l'espoir.

Après la mort de Georges, elle faillit mourir. Sa bonté la sauva.

Elle voulut vivre pour son père qu'elle voyait malheureux, et qu'elle se donna pour mission de consoler à force de tendresse.

Elle a fait, uniquement pour assurer à sa vieillesse des petits-enfants, un mariage de convenance, c'est-à-dire riche et sans amour. Elle vient de donner le jour à un beau garçon.

Pour elle, être mère, trouver l'emploi de sa maternité passionnée, c'est le bonheur.

M. Ledrain n'a pu encore oublier Sylvia. Il recherche la solitude pour se plonger dans des rêveries pleines de regrets amers et de souvenirs brûlants, dont on a peine à le tirer.

Cependant, il a mis de côté toute coquetterie, il a repris sa lévite marron, ses gilets carrés et ses pantalons flottants. Il est redevenu le grave et économe propriétaire d'autrefois.

Il a, de plus, un prétexte à son avarice : il faut rattraper les trois millions engloutis, torréfiés dans l'effroyable creuset parisien ; et puis, maintenant qu'il est grand-père, il épargne pour son petit-fils.

Toujours en haine de la vapeur et des grandes machines, il vient d'inventer la herse à brouette qu'il a tout récemment exposée au comice agricole de Moulins-Engibault.

Rosanne et Barthès, ces pondérés qui ont eu assez de patience, de sang-froid et de volonté pour régler leur destinée, sont si parfaitement heureux que la politique

est reléguée au second plan. D'ailleurs le jeune député, toujours calme et ennemi des intrigues ambitieuses, attend patiemment son heure.

Le lendemain de la mort de Georges, Léona est retournée au Mexique, sa beauté flétrie, sa santé détruite plus rapidement, plus complètement que n'eût pu le faire le feu des tropiques.

L'amiral lui-même semble s'être calmé par égard pour la nervosité malade de cette femme qu'il adore toujours.

En avril dernier, un accident épouvantable jeta la consternation dans le monde qui s'amuse.

C'était un beau jour clair de la fin d'avril.

Il y avait des gaietés et des baisers dans l'air bleu et rose. Le Bois commençait à revêtir sa parure printanière. La nature nue, attristée par les deuils de l'hiver, reparaisait dans la fraîcheur épanouie de son rajeunissement éternel.

La naissantè verdure, irisée d'or pâle, jetait comme un voile tendre sur les rameaux dépouillés des arbres.

Elle exhalait un parfum pénétrant, grisant. Le soleil était éclatant et limpide, et de la terre échauffée, en travail de sève, montaient des bouffées de vie.

Le high-life au complet faisait sa réapparition dans l'allée des Acacias, après un long hiver pluvieux et froid. On se retrouvait, on s'adressait des saluts et des sourires. C'était une véritable fête.

Sylvia montait un superbe pur-sang amené récemment à Paris par un prince indien, et dont on s'entretenait beaucoup dans le monde du sport, mais si rétif que les meilleurs écuyers n'osaient se risquer à le monter.

Elle se flattait de le dompter. Des paris mêmes étaient engagés.

L'impétueuse bête, secouant sa crinière, piaffant, hennissant, écumant, rongant le mors, semblait assouplie, dominée par la petite main nerveuse qui la tenait, les rênes serrées, et par le vif éperon qui lui mordait le flanc.

Déjà, l'habile sportswoman avait fait deux fois la longueur de l'allée. Tous les regards la suivaient. Plusieurs bravos l'avaient saluée. Le fier animal était enfin maté; et elle s'enivrait de son triomphe.

Mais un cavalier, un ami, voulut s'approcher d'elle pour la complimenter de son succès. A cette approche brusque, le cheval se cabra. Toutefois, Sylvia, avec une rare adresse, sut rester en selle. Cependant, une fois effrayée, la bête sauvage rua et l'obligea à la frapper violemment de sa cravache. Alors, affolé, le cheval s'élança dans un chemin de traverse, et à force de ruades, finit par jeter à bas son fardeau. Soudain allégé, il revint furieux sur celle qui l'avait frappé et lui broya le ventre de ses sabots d'acier.

C'était la mort. Elle ne s'abusa point sur son état. Avec sa perspicacité de juge d'instruction, comme elle se plaisait à le dire, elle lut son arrêt dans les yeux du médecin et dans les encouragements des amis qui s'efforçaient de paraître rassurés.

Elle se montra vaillante, héroïque en face de la mort. Même au milieu des souffrances, sa belle humeur frondeuse ne l'abandonna point.

A la nouvelle du terrible accident, Pauline et Marpaux accoururent.

— Eh bien ! mon gros toutou, il va donc falloir nous embrasser bientôt pour la dernière fois.

Marpaux, comme Pauline, sanglotaient.

— Te rappelles-tu, Marpaux, reprit Sylvia souriante, que je te demandai un jour, en te parlant de ma bonne Pauline, si tu ne t'étais aperçu de rien ? Et sur ta ré-

ponse négative, je te dis : « Eh bien ! cherche, imbécile. »
Et tu n'as rien trouvé ?

— Non, je le confesse. Je n'ai pas même eu le temps de chercher.

— Mais regarde-la donc ! Ne vois-tu pas sa rougeur ?

Marpaux, lui aussi, rougit comme une jeune fille. Alors Sylvia, tout heureuse, prit la fluette main de sa sœur, et la plaça dans la large patte de son terre-neuve :

— Vous êtes, dit-elle, les deux êtres les plus purs, les meilleurs que je connaisse, et ceux que j'aime le plus au monde. En mourant, je serais si heureuse de penser que je vous laisse l'un à l'autre, pour traverser l'existence de devoir que vous vous êtes tracée. C'est un ange que je te donne, mon bon Marpaux, et tu m'aimeras encore en l'aimant.

Et comme ils pleuraient toujours à sanglots, sans pouvoir répondre,

— Bah ! fit la mourante, encore plus gaie, pourquoi pleurer ? Qu'est-ce que la vie, mes pauvres amis ? Pour moi, je ne regrette rien, puisque j'ai connu toutes les joies et toutes les poésies, et surtout ce grand bonheur si rare, d'avoir été véritablement aimée. Enfin, vous l'avouerez-je ? je suis aujourd'hui complètement ruinée. Or, me voyez-vous dans la dèche ? me voyez-vous surtout vieille et laide ? Ne vaut-il pas mieux cent fois qu'une créature de luxe et de plaisir, comme moi, meure dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ? Enfin, faut-il vous le confesser ? depuis la mort de Maxime, que je pleure toujours, je n'ai pas rencontré un autre cœur sachant aimer. Et la vie, sans ce puissant intérêt, est si vide, si terne, malgré toutes les folies qu'on fait pour se distraire ! Enfin, je meurs par un beau jour de printemps, ma démence, et par le cheval que j'ai trop aimé. On périt toujours par ses passions. Vous le voyez bien, je devais mourir jeune, c'était fatal. D'ailleurs, ayant tout

épuisé, ma vie n'avait plus de raison d'être. Et si j'ai vécu à outrance, si j'ai brûlé ma vie, ai je assez bien fait, hein ?

Marpaux, pour obéir à Sylvia, vient d'épouser Pauline. Mais il est inconsolable ; car rien ne peut lui ôter de l'idée que cette femme, qu'il adorait, comme une perfection de beauté, d'esprit, de bonté et de grâce, a volontairement cherché la mort.

FIN

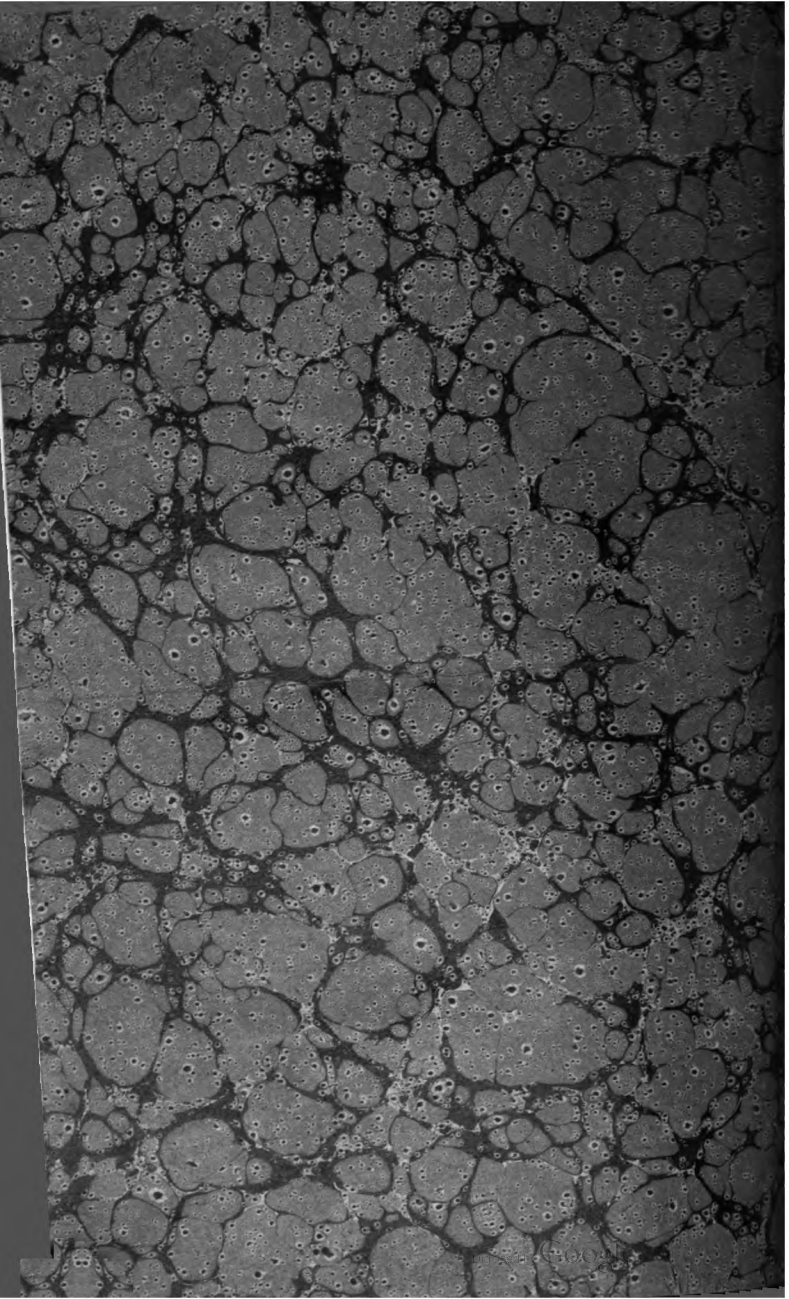
TABLE DES CHAPITRES

I. — L'étincelle	1
II. — La Faunesse	11
III. — Incendie	26
IV. — Le clou	43
V. — Un brûlé de l'amour	49
VI. — Le semoir à brouette	54
VII. — Une tempête derrière un paravent	66
VIII. — La Mexicaine	76
IX. — Les rivaux	92
X. — Le réveil de la lionne	110
XI. — La crise	115
XII. — Implacable	130
XIII. — Société anonyme des Docks alimentaires inter- nationaux	135
XIV. — Nouvelle incarnation	143
XV. — L'araignée	152
XVI. — La phthisique	157
XVII. — Désespérance	165
XVIII. — L'idée de Turquet	175
XIX. — La réprouvée	179
XX. — L'épouvante de M. Ledrain	191
XXI. — La fournaise des idées	203
XXII. — L'agent secret	219
XXIII. — Complot féminin	224
XXIV. — Leçon d'escrime	234
XXV. — Perplexités amoureuses	241
XXVI. — La finance interlope	261
XXVII. — La crémaillère	273
XXVIII. — La métamorphose	237
XXIX. — Hésitation	297

XXX.	— La vengeance parisienne	306
XXXI.	— Toutes les flammes	319
XXXII.	— Double épreuve	328
XXXIII.	— Les contradictions du cœur	350
XXXIV.	— Le coup de foudre	363
XXXV.	— Implacable	383
XXXVI.	— Le duel	419
XXXVII.	— Le consentement	440
XXXVIII.	— Double disparition	452
XXXIX.	— Catastrophes	461
XL.	— Flamme dernière	472
	ÉPILOGUE	479

FIN DE LA TABLE

171



Stanford University Libraries



3 6105 026 183 165

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

(650) 723-1493

grncirc@sulmail.stanford.edu

All books are subject to recall.

APR

DATE DUE

JUN 30 2003

2003

Digitized by Google

